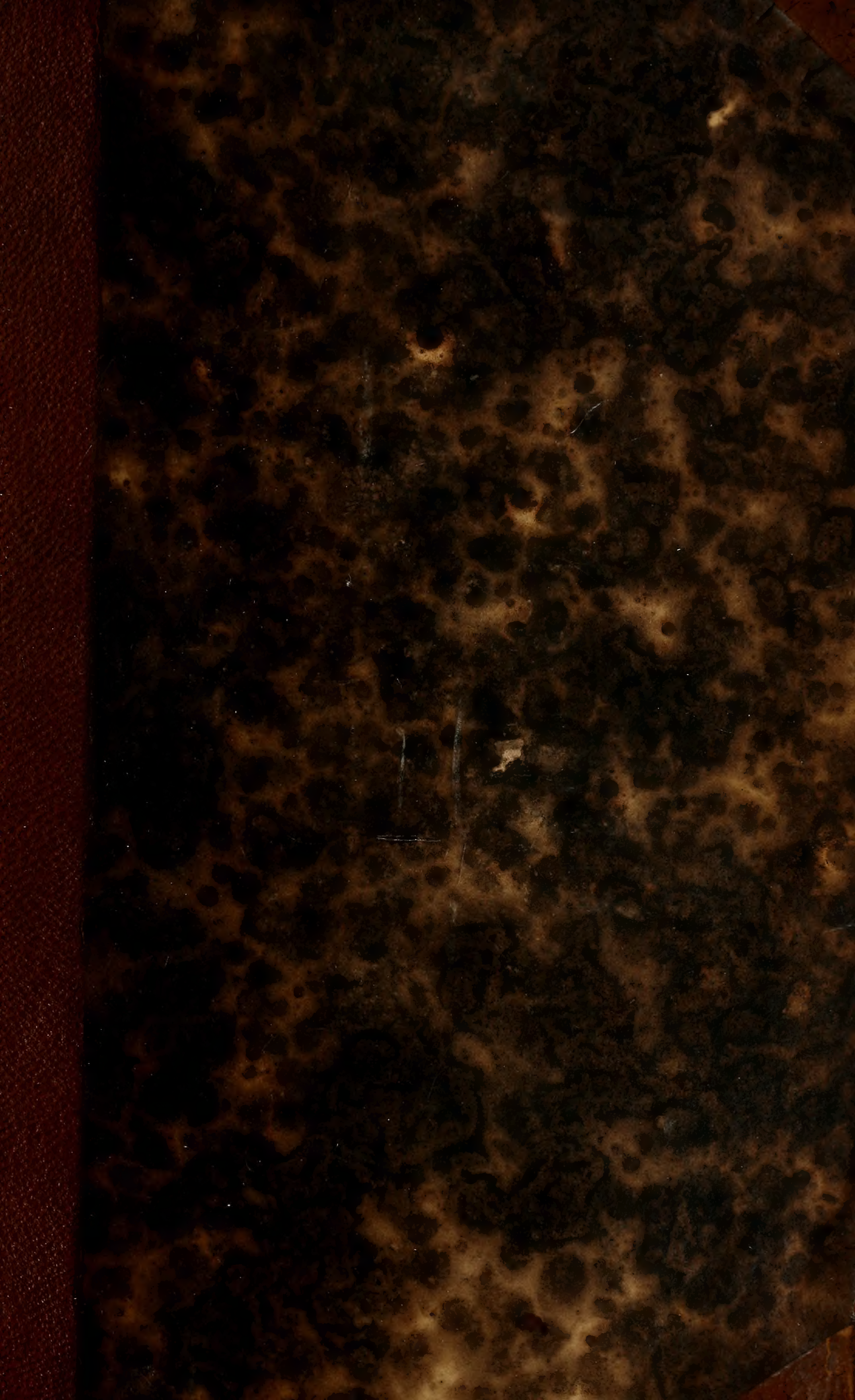
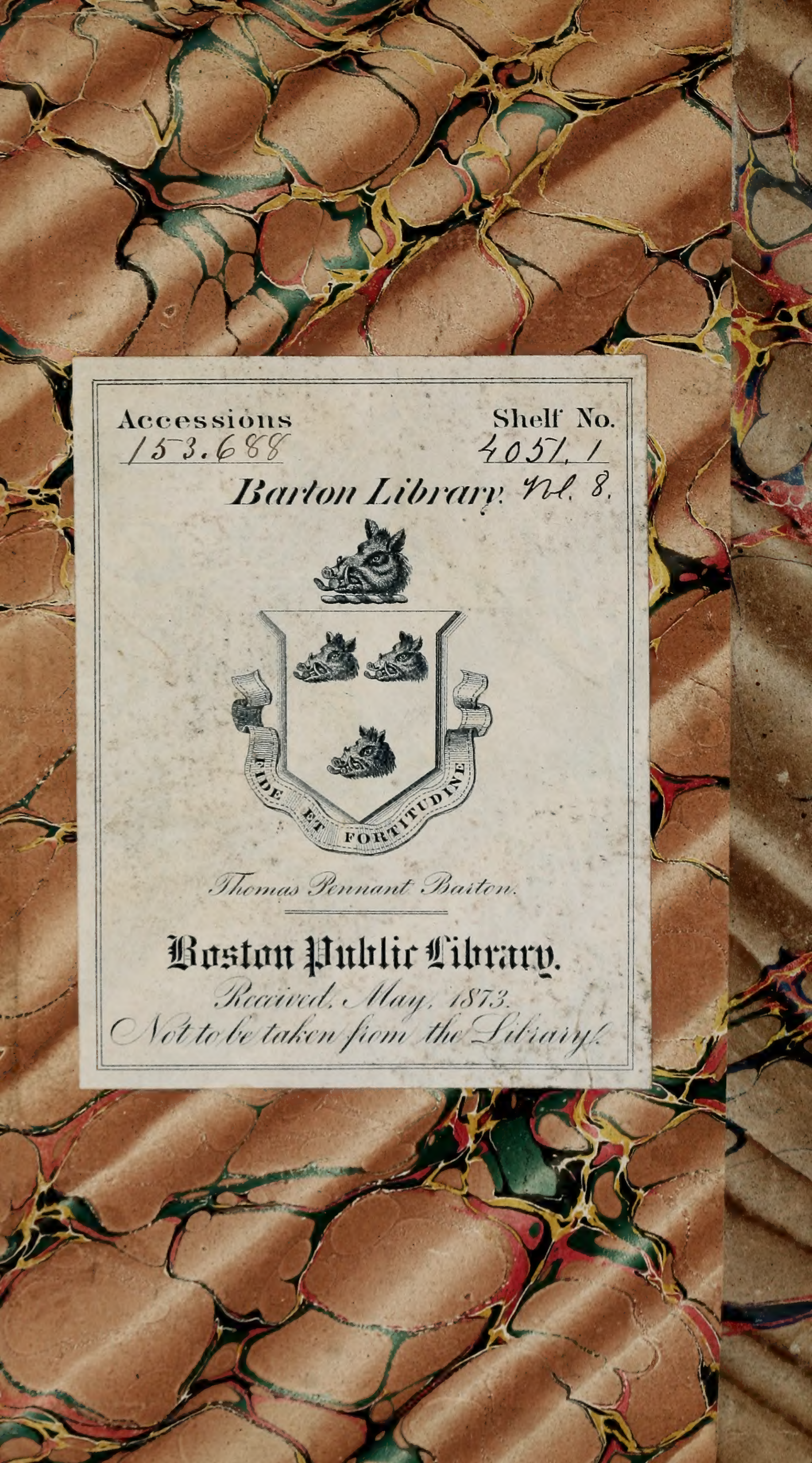




Accessions
153.688
Shelf No.
4051.1
Barton Library. Vol. 8.
FIDE ET FORTITUDINE
Thomas Pennant Barton.
Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library!



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SHAKSPEARE.

TOME HUITIÈME.

SOUS PRESSE

Pour paraître chez le même libraire.

ŒUVRES DRAMATIQUES DE SCHILLER,

TRADUITES DE L'ALLEMAND;

Précédées d'une Notice biographique et littéraire sur Schiller, et ornées d'un beau portrait.

Six vol. in-8°. Prix, pour les souscripteurs, 5 fr. le vol.

La sixième livraison paraîtra le 20 septembre prochain.

(On distribue le prospectus chez l'éditeur.)

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE
SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME VIII.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

LA VIE ET LA MORT
DU ROI JEAN,
TRAGÉDIE.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LA MORT

DU ROI JEAN.

En choisissant pour sujet d'une tragédie le règne de Jean-sans-Terre, Shakspeare s'imposait la nécessité de ne pas respecter scrupuleusement l'histoire. Un règne où, dit Hume (1), *l'Angleterre se vit déjouée et humiliée dans toutes ses entreprises*, ne pouvait être représenté dans toute sa vérité devant un public anglais et une cour anglaise; et le seul souvenir de ce règne auquel la nation doive attacher du prix, la grande charte, n'était pas de ceux qui devaient intéresser le plus vivement une reine telle qu'Élisabeth. Aussi la pièce de Shakspeare

---

(1) *History of England*, tome II, page 55, édition de Londres, 1782.

ne présente-t-elle en quelque sorte qu'un sommaire des dernières années de ce règne honteux ; et l'habileté du poëte a dû s'employer à voiler le caractère de son principal personnage sans le défigurer, à dissimuler la couleur des événemens sans les dénaturer. Le seul fait sur lequel Shakspeare ait pris nettement la résolution de substituer l'invention à la vérité, ce sont les rapports de Jean avec la France ; et il faut assurément toutes les illusions de la vanité nationale, pour que Shakspeare ait pu présenter et que les Anglais aient supporté le spectacle de Philippe-Auguste succombant sous l'ascendant de *Jean-sans-Terre*. C'est tout au plus ainsi qu'on aurait pu l'offrir à Jean lui-même, lorsqu'enfermé à Rouen, tandis que Philippe s'emparait de ses possessions en France, il disait tranquillement : « Laissez faire les Français, je » reprendrai en un jour ce qu'ils mettent des » années à conquérir. » Tout ce qui, dans la pièce de Shakspeare, est relatif à la guerre avec la France, semble avoir été inventé pour la justification de cette gasconnade du plus lâche et du plus insolent des princes.

Dans le reste de l'ouvrage, l'action même, et

l'indication des faits qu'il n'était pas possible de dissimuler, suffisent pour faire deviner quelque chose de ce caractère où le poëte n'a osé pénétrer, où il n'eût pu même pénétrer qu'avec dégoût; mais ni un pareil personnage, ni cette manière gênée de le peindre, n'étaient susceptibles d'un grand effet dramatique; aussi Shakspeare a-t-il fait porter l'intérêt de sa pièce sur le sort du jeune Arthur; aussi a-t-il chargé Faulconbridge de cette partie originale et brillante où l'on sent qu'il se complaît, et qu'il ne se refuse guère dans aucun de ses ouvrages.

Shakspeare a présenté le jeune duc de Bretagne à l'âge où pour la première fois on eut à faire valoir ses droits après la mort de Richard, c'est-à-dire, environ à douze ans. On sait qu'Arthur en avait vingt-cinq ou vingt-six, qu'il était déjà marié et intéressant par d'aimables et brillantes qualités, lorsqu'il fut fait prisonnier par son oncle : mais le poëte a senti combien ce spectacle de la faiblesse aux prises avec la cruauté était plus intéressant dans un enfant; et d'ailleurs si Arthur n'eût été un enfant, ce n'est pas sa mère qu'il eût été permis de mettre en avant à sa place; et en supprimant le rôle de

Constance, Shakspeare nous eût peut-être privés de la peinture la plus pathétique qu'il ait jamais tracée de l'amour maternel, l'un des sentimens où il a été le plus profond.

En même temps qu'il a rendu le fait plus touchant, il en a écarté l'horreur en diminuant l'atrocité du crime. L'opinion la plus généralement répandue, c'est qu'Hubert de Bourg, qui ne s'était chargé de faire périr Arthur que pour le sauver, ayant en effet trompé la cruauté de son oncle par de faux rapports et par un simulacre d'enterrement, Jean, qui fut instruit de la vérité, tira d'abord Arthur du château de Falaise où il était sous la garde d'Hubert, se rendit lui-même de nuit et par eau à Rouen où il l'avait fait renfermer, le fit amener dans son bateau, le poignarda de sa main, puis attacha une pierre à son corps et le jeta dans la rivière. On conçoit qu'un véritable poëte ait écarté une semblable image. Indépendamment peut-être de la nécessité d'absoudre son principal personnage d'un crime aussi odieux, Shakspeare a compris combien les lâches remords de Jean, quand il voit le danger où le plonge le bruit de la mort de son neveu, étaient plus dramatiques

et entraient plus avant dans la nature générale de l'homme, que cet excès d'une brutale férocité; et certes, la belle scène de Jean avec Hubert, après la retraite des lords, suffit bien pour justifier un pareil choix. D'ailleurs le tableau que présente Shakspeare saisit trop vivement son imagination, acquiert à ses yeux trop de réalité, pour qu'il n'ait pas senti qu'après la scène incomparable où Arthur obtient sa grâce d'Hubert, il était impossible de supporter l'idée qu'aucun être humain portât la main sur ce pauvre enfant, et lui fît subir de nouveau le supplice de l'agonie à laquelle il venait d'échapper; il sait même bien que le spectacle de la mort d'Arthur, bien que moins cruel, serait encore intolérable si, dans l'esprit des spectateurs, il était accompagné de l'angoisse qu'y ajouterait la pensée de Constance; il a eu soin de nous apprendre la mort de la mère avant de nous rendre témoin de celle du fils; comme si, lorsque son génie a conçu à un certain degré les douleurs d'un sentiment ou d'une passion, son âme trop tendre s'en effrayait et cherchait pour son propre compte à les adoucir. Quelque malheur que peigne Shakspeare, il fait presque

toujours deviner un malheur plus grand devant lequel il recule et qu'il nous épargne.

Le caractère du bâtard Faulconbridge a été fourni à Shakspeare par une pièce de Rowley, intitulée : *The Troublesome reign of king John*, qui parut en 1591, c'est-à-dire, cinq ans avant celle de Shakspeare, composée, à ce qu'on croit, en 1596. La pièce de Rowley fut réimprimée en 1611 avec le nom de Shakspeare, artifice assez ordinaire aux libraires et aux éditeurs du temps. Cette circonstance, et l'aisance avec laquelle Shakspeare a puisé dans cet ouvrage, ont fait croire à plusieurs critiques qu'il y avait mis la main, et que *la Vie et la Mort du roi Jean* n'était qu'une refonte de ce premier ouvrage ; mais il ne paraît pas qu'il y ait eu aucune part.

Selon sa coutume, en empruntant à Rowley ce qui lui a convenu, Shakspeare a ajouté de grandes beautés à son original, mais en a conservé presque toutes les erreurs. Ainsi Rowley a supposé que c'était le duc d'Autriche qui avait tué Richard-Cœur-de-Lion, et en même temps il fait tuer le duc d'Autriche par Faulconbridge, personnage historique dont parle Mathieu Pâris

sous le nom de Falcasius de Brente, fils naturel de Richard, et qui, selon Hollinshed, tua le vicomte de Limoges pour venger la mort de son père, tué, comme on sait, au siége de Chaluz, château appartenant à ce seigneur. Pour concilier la version d'Hollinshed avec la sienne, Rowley a fait de *Limoges* le nom de famille du duc d'Autriche, qu'il nomme ainsi : *Limoges, duc d'Autriche*. Shakspeare l'a suivi exactement en ceci. C'est de même au duc d'Autriche qu'il attribue la mort de Richard; c'est de même le duc d'Autriche qui dans la pièce reçoit la mort de la main de Faulconbridge; et quant à la confusion des deux personnages, il paraît qu'il ne s'en est pas fait plus de scrupule que Rowley, si l'on en peut juger par l'interpellation de Constance au duc d'Autriche dans la première scène du troisième acte, où, s'adressant à lui, elle s'écrie : *O Limoges, ô Austria!* Le caractère de Faulconbridge est une de ces créations du génie de Shakspeare où se retrouve la nature de tous les temps et de tous les pays : Faulconbridge est le vrai soldat, le soldat de fortune, ne reconnaissant personnellement de devoir inflexible qu'envers le chef

auquel il a dévoué sa vie et de qui il a reçu la récompense de son courage, et cependant ne demeurant étranger à aucun des sentimens sur lesquels se fondent les autres devoirs, obéissant même à ces instincts d'une rectitude naturelle toutes les fois qu'ils ne se trouvent pas en contradiction avec le vœu de soumission et de fidélité implicite auquel appartient son existence, et même sa conscience : il sera humain, généreux, il sera juste, aussi souvent que ce vœu ne lui ordonnera pas l'inhumanité, l'injustice, la mauvaise foi ; il juge bien les choses auxquelles il se soumet, et n'est dans l'erreur que sur la nécessité de s'y soumettre ; il est habile autant que brave, et n'aliène point son jugement en renonçant à le suivre ; c'est une nature forte que les circonstances et le besoin d'employer son activité en un sens quelconque ont soumise à une infériorité morale, dont une disposition plus calme et des considérations plus approfondies par la véritable destination des hommes l'auraient vraisemblablement préservée. Mais avec le tort de n'avoir pas cherché assez haut les objets de sa fidélité et de son dévouement, Faulconbridge a le mérite éminent d'un dévouement

et d'une fidélité inébranlables, vertus singulièrement hautes et par le sentiment dont elles émanent, et par les grandes actions dont elles peuvent être la source. Son langage est, comme sa conduite, le résultat d'un mélange de bon sens et d'ardeur d'imagination qui enveloppe souvent la raison dans un fracas de paroles très-naturel aux hommes de la profession et du caractère de Faulconbridge; sans cesse livrés à l'ébranlement des scènes et des actions les plus violentes, ils ne peuvent trouver dans le langage ordinaire de quoi rendre les impressions dont se compose l'habitude de leur vie.

Le style général de la pièce est moins ferme et d'une couleur moins prononcée que celui de plusieurs autres tragédies du même poëte; la contexture de l'ouvrage est aussi un peu vague et faible, ce qui tient au défaut d'une idée unique, d'un lien qui ramène sans cesse toutes les parties à un même centre. La seule idée de ce genre qu'on puisse apercevoir dans le *Roi Jean*, c'est la haine de la domination étrangère l'emportant sur la haine d'une usurpation tyrannique. Pour que cette idée fût saillante et occupât constamment l'esprit du spectateur, il

faudrait qu'elle se reproduisît partout, que tout contribuât à faire ressortir le malheur de ces deux états de la société mis en opposition ; mais ce plan, peut-être un peu vaste pour un ouvrage dramatique, devenait d'ailleurs inconciliable avec la réserve que s'imposait Shakspeare sur le caractère du roi : aussi une grande partie de la pièce se passe-t-elle en discussions de peu d'intérêt, et dans le reste les événemens ne sont pas assez bien amenés ; les lords changent trop légèrement de parti, soit d'abord à cause de la mort d'Arthur, soit ensuite par un motif de crainte personnelle, qui ne présente pas sous un point de vue assez honorable leur retour à la cause de l'Angleterre. L'emprisonnement du roi Jean n'est pas non plus préparé avec le soin que met d'ordinaire Shakspeare à fonder et à justifier la moindre circonstance de son drame : rien n'indique ce qui a pu porter le moine à une action aussi désespérée, puisqu'en ce moment Jean était réconcilié avec Rome. La tradition à laquelle Shakspeare a emprunté ce fait apocryphe attribue l'action du moine au besoin de se venger d'un mot offensant que lui avait dit le roi. On ne sait trop ce qui a pu porter

Shakspeare à adopter ce conte, dont il a tiré si peu de parti : peut-être a-t-il voulu donner aux derniers momens de Jean quelque chose d'une souffrance infernale, sans avoir recours à des remords, qui en effet n'eussent pas été plus d'accord avec le caractère réel de ce méprisable prince, qu'avec la manière adoucie dont le poëte l'a tracé.

F. G.

LA VIE ET LA MORT

DU ROI JEAN.

PERSONNAGES.

LE ROI JEAN.
LE PRINCE HENRI son fils, depuis le roi Henri III.
ARTHUR, duc de Bretagne, fils de Geoffroi, dernier duc de Bretagne, et frère aîné du roi Jean.
GUILLAUME MARESHALL, comte de Pembrok.
GEOFFROY FITZ-PÉTER, comte d'Essex, grand justicier d'Angleterre.
GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, comte de Salisbury.
ROBERT BIGOT, comte de Norfolk.
HUBERT.
ROBERT FAULCONBRIDGE, fils de sir Robert Faulconbridge.
PHILIPPE FAULCONBRIDGE son frère utérin, bâtard du roi Richard Ier.
JACQUES GOURNEY, attaché au service de lady Faulconbridge.
PIERRE DE POMFRET, prophète.
PHILIPPE, roi de France.
LOUIS, dauphin.
L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.
LE CARDINAL PANDOLPHE, légat du pape.
MELUN, seigneur français.
CHATILLON, ambassadeur de France envoyé au roi Jean.
ÉLÉONORE, veuve du roi Henri II, et mère du roi Jean.
CONSTANCE, mère d'Arthur.
BLANCHE, fille d'Alphonse, roi de Castille, et nièce du roi Jean.
LADY FAULCONBRIDGE, mère du bâtard et de Robert Faulconbridge.
SEIGNEURS, DAMES, CITOYENS D'ANGERS, OFFICIERS, SOLDATS, HÉRAUTS, MESSAGERS, et autres gens de suite.

La scène est tantôt en Angleterre, et tantôt en France.

LA VIE ET LA MORT
DU ROI JEAN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Northampton. — Une salle de représentation du palais.

Entrent LE ROI JEAN, LA REINE ÉLÉONORE, PEMBROK, ESSEX et SALISBURY avec CHATILLON.

LE ROI JEAN.

Eh bien, Chatillon, parlez; que veut de nous la France?

CHATILLON.

Ainsi, après avoir fait ses salutations, parle le roi de France, par moi son ambassadeur, à sa majesté, majesté usurpée d'Angleterre.

ÉLÉONORE.

Étrange début! Majesté usurpée!

LE ROI JEAN.

Faites silence, ma bonne mère, écoutez l'ambassade.

CHATILLON.

Philippe de France, suivant les droits du fils de feu Geoffroy votre frère, d'Arthur Plantagenet, dont il se déclare l'appui, expose ses légitimes prétentions sur cette belle île et son territoire, l'Irlande, Poitiers, l'Anjou, la Touraine, le Maine; désirant que vous déposiez l'épée qui usurpe la domination de ces différens titres, et la remettiez dans la main du jeune Arthur, votre neveu, votre royal et légitime souverain.

LE ROI JEAN.

Et que s'ensuivra-t-il si nous nous y refusons?

CHATILLON.

L'impérieuse entremise d'une guerre sanglante et cruelle, pour ressaisir par la force des droits que la force seule retient.

LE ROI JEAN.

Ici nous avons guerre pour guerre, sang pour sang, hostilité pour hostilité : telle est ma réponse au roi de France.

CHATILLON.

Dès lors recevez par ma bouche le défi de mon roi, dernier terme de mes instructions et de mon ambassade.

LE ROI JEAN.

Porte-lui le mien, et pars en paix. — Sois aux yeux de la France comme l'éclair, précurseur de la foudre; car avant que tu aies pu annoncer que j'y serai, le tonnerre de mon canon s'y fera entendre. Pars de ces lieux! sois la trompette de ma vengeance et le sinistre présage de votre ruine. — Qu'on lui

donne une escorte honorable; Pembrok, veillez-y. — Adieu Chatillon.

(Châtillon et Pembrok sortent.)

ÉLÉONORE.

Eh bien, mon fils! n'ai-je pas toujours dit que cette ambitieuse Constance n'aurait point de repos qu'elle n'eût embrasé la France et le monde entier, pour les droits et la cause de son fils? Quelques démonstrations faciles d'amour auraient pu cependant prévenir, et auraient prévenu sans aucun doute, ce qui ne saurait plus avoir pour arbitre que l'événement du choc sanglant des forces de deux royaumes.

LE ROI JEAN.

Nous avons pour nous notre solide possession et notre droit.

ÉLÉONORE.

Votre solide possession bien plus que votre droit; autrement vous et moi nous aurions tout à craindre: ma conscience confie ici à votre oreille ce que personne ne doit entendre jamais, que le ciel, vous et moi.

(Entre le shérif de Northampton, qui parle bas à Essex.)

ESSEX.

Mon souverain: on apporte ici d'une de vos provinces, pour être soumis à votre justice, le plus étrange différent dont j'aie entendu parler de ma vie: introduirai-je les parties?

LE ROI JEAN.

Qu'elles approchent.—Nos abbayes et nos prieurés paieront les frais de cette expédition. (*Le shérif*

rentre avec Robert Faulconbridge et Philippe son frère bâtard.) Quelles gens êtes-vous?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Je suis moi, votre sujet fidèle, un gentilhomme né dans le comté de Northampton, et fils aîné, comme je le suppose, de Robert Faulconbridge, soldat fait chevalier sur le champ de bataille par Cœur-de-Lion, dont la main conférait l'honneur.

LE ROI JEAN.

Et toi, qui es-tu?

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Le fils et l'héritier du même Faulconbridge.

LE ROI JEAN.

Celui-ci est l'aîné, et tu es l'héritier? Vous ne veniez donc pas de la même mère, ce me semble.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Très-certainement de la même mère, puissant roi; cela est bien connu, et du même père aussi, à ce que je pense; mais pour la connaissance certaine de cette vérité, je vous en réfère au ciel et à ma mère; quant à moi j'en doute, comme sont maîtres de le faire tous les enfans des hommes.

ÉLÉONORE.

Arrête, homme grossier, tu diffâmes ta mère, et blesses son honneur par une telle méfiance.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Moi, madame? Non, je n'ai aucune raison pour cela; c'est la prétention de mon frère, et non certes pas la mienne; s'il peut le prouver, il me chasse de

cinq cents livres de revenu au moins. Que le ciel garde l'honneur de ma mère, et mon héritage avec!

LE ROI JEAN.

Quel franc brutal que ce gaillard-là! — Pourquoi ton frère, étant le plus jeune, réclame-t-il ton héritage?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Je ne sais pas pourquoi, si ce n'est pour s'emparer du bien. Une fois il m'a insolemment accusé de bâtardise : que je sois engendré aussi légitimement que lui, oui ou non, c'est ce dont je laisse répondre la tête de ma mère; mais que je sois aussi bien engendré que lui, mon souverain (que les os qui prirent cette peine pour moi reposent doucement), comparez nos visages, et jugez vous-mêmes, si le vieux sir Robert nous engendra tous deux, s'il fut notre père. — Que celui de ces fils que voilà lui ressemble.... ô vieux sir Robert, notre père, je remercie le ciel à genoux de ce que je ne vous ressemble pas.

LE ROI JEAN.

Quelle tête à l'envers le ciel nous a envoyée là!

ÉLÉONORE.

Il a quelque chose du visage de Cœur-de-Lion, et l'accent de sa voix le rappelle; ne découvrez-vous pas des points de ressemblance avec mon fils dans la robuste structure de cet homme?

LE ROI JEAN.

Mon œil a bien examiné les formes et les trouve parfaitement conformes à celles de Richard. Parle,

mon garçon, quels sont tes motifs pour prétendre aux biens de ton frère.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Parce qu'il a une moitié du visage semblable à mon père; avec cette moitié de visage il voudrait avoir tous mes biens. Une pièce de quatre sous [1] à demi face, cinq cents livres de revenu!

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Mon gracieux souverain, lorsque mon père vivait, votre frère l'employait beaucoup.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Fort bien; mais cela, monsieur, ne vous donne pas le droit de vous emparer de mon bien; il faut que vous nous disiez comment il employait ma mère.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Une fois il l'envoya en ambassade en Allemagne pour y traiter avec l'empereur d'affaires importantes relatives aux circonstances. Le roi se prévalut de son absence, et tout le temps qu'elle dura, il séjourna chez mon père. Vous dire comment il y fit ses affaires, j'en ai honte, mais la vérité est la vérité. Le fait est que d'immenses étendues de mer et de rivages étaient entre mon père et ma mère (comme je l'ai souvent entendu de la bouche de mon père lui-même), lorsque ce vigoureux gentilhomme que voilà fut engendré. A son lit de mort il me légua ses terres par testament, et jura par sa mort que cet homme, fils de ma mère, n'était rien moins que le sien; ou que s'il l'était, il était venu au monde quatorze grandes semaines avant que le

cours du temps fût accompli. Ainsi donc, mon bon souverain, faites que j'entre en possession de ce qui m'appartient, des biens de mon père, suivant la volonté de mon père.

LE ROI JEAN.

Jeune homme, ton frère est légitime ; la femme de ton père le conçut après son mariage ; et si son jeu n'a pas été franc, à elle seule en est la faute ; faute dont courent le hasard tous les maris du jour où ils prennent femme. Dis-moi, si mon frère, qui, suivant ce que tu dis, prit la peine d'engendrer ce fils, avait revendiqué de ton père ce même fils comme le sien, n'est-il pas vrai, mon ami, que ton père aurait pu retenir ce veau, né de sa vache, en dépit du monde entier ; oui, sans aucun doute il l'aurait pu : donc, si appartenant à mon frère, mon frère ne peut pas le revendiquer, ton père non plus ne peut point le refuser, lors même qu'il ne lui appartient pas. — Cela est concluant. — Le fils de ma mère engendra le fils de ton père ; l'héritier de ton père doit avoir les biens de ton père.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

La volonté de mon père n'aura donc aucune force, pour déposséder l'enfant qui n'est pas le sien ?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Pas plus de force, monsieur, pour me déposséder que sa volonté n'eut de part à ma naissance, à ce que je présume.

ÉLÉONORE.

Qu'aimerais-tu mieux : être un Faulconbridge et ressembler à ton frère, pour jouir de ton héritage, ou être réputé le fils de Cœur-de-Lion, seigneur de la bonne mine, et pas de biens avec?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Madame, si mon frère avait ma tournure et que j'eusse la sienne, celle de sir Robert, à qui il ressemble, si mes jambes étaient ces deux houssines, que mes bras fussent rembourrés comme des peaux d'anguille, ma face si maigre, que je craignisse d'attacher une rose à mon oreille, de peur qu'on ne dît : voyez où va cette pièce de trois deniers (2), et que je fusse, à raison d'une pareille tournure, héritier de tout ce royaume, je ne veux jamais bouger de cette place, si je ne donnais jusqu'au dernier pouce pour ne pas avoir cette figure. Pour rien au monde je ne voudrais être sir Rob (3).

ELÉONORE.

Il me plaît infiniment : veux-tu renoncer à ta fortune, lui abandonner ton bien et me suivre? Je suis un soldat et sur le point de passer en France.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Frère, prenez mon bien ; je prendrai, moi, la chance qui m'est offerte. Votre figure vient de gagner cinq cents livres de revenu ; cependant, vendez-la cinq sous, et ce sera cher. — Madame, je vous suivrai jusqu'à la mort.

ÉLEONORE.

Je voudrais que vous arrivassiez en France avant moi.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Le bon usage dans notre pays veut que nous cédions le pas à nos supérieurs.

LE ROI JEAN.

Quel est ton nom?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Philippe, mon souverain; jusqu'à présent tel est mon nom. Philippe, fils aîné de la femme du vieux sir Robert.

LE ROI JEAN.

Dès aujourd'hui porte le nom de celui dont tu portes la figure. Agenouille-toi Philippe, mais relève-toi plus grand, relève-toi sir Richard et Plantagenet.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Frère du côté maternel, donnez-moi votre main; mon père me donna de l'honneur, le vôtre vous donna du bien. — Maintenant, bénie soit l'heure de la nuit ou du jour où je fus engendré en l'absence de sir Robert.

ÉLÉONORE.

C'est tout-à-fait la vivacité généreuse de Plantagenet! — Je suis ta grand'mère, Richard; appelle-moi de ce nom.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Par le fait du hasard, madame, et non de la foi conjugale. Eh bien, quoi? légèrement à gauche, un

peu hors du droit chemin, par la fenêtre ou par la lucarne : qui n'ose sortir le jour, marche nécessairement de nuit; tenir est tenir, de quelque manière qu'on y soit parvenu; de près ou de loin, a bien gagné qui a bien visé; et je suis moi, de quelque façon que j'aie été engendré.

LE ROI JEAN.

Va, Faulconbridge, tu vois tes désirs remplis : un chevalier sans terre te fait écuyer terrier. — Venez, madame, et vous aussi Richard, venez. Hâtons-nous de partir pour la France, où notre présence est plus que nécessaire.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Frère, adieu : que la fortune te soit favorable, car tu fus engendré par la voie de l'honnêteté. (*Tous les personnages sortent, excepté Philippe.*) D'un pied d'honneur, plus riche que je n'étais, mais plus pauvre de milliers de pieds de terrain. — Allons, actuellement je puis faire d'une Jeannette une lady. — Bonjour, sir Richard. — Dieu vous le rende, mon ami. — Et s'il s'appelle George, je l'appellerai Pierre; car un honneur de date récente oublie le nom des gens : le savoir serait trop attentif et trop poli pour votre changement de destinée. — Et votre voyageur (4). — Lui et son curedent ont leur place aux repas de ma seigneurie; et lorsque mon estomac de chevalier est satisfait, alors je promène ma langue autour de mes dents, et j'interroge mon élégant convive sur les pays qu'il a parcourus : — mon cher monsieur (ainsi je commence, appuyé sur mon coude), je vous supplie... — Voilà la de-

mande, et voici incontinent la réponse, comme dans un alphabet : ô monsieur, dit la réponse, à vos ordres très-honorés, à votre service ; à votre disposition, monsieur.... Non monsieur, dit la question : c'est moi, mon cher monsieur, qui suis à la vôtre.... et la réponse devinant toujours ainsi ce que veut la demande, épargne un dialogue éternel de complimens, et nous entretient des Alpes, des Apennins, des Pyrénées et de la rivière du Pô, arrivant ainsi à l'heure du souper. Voilà la seule société digne de mon rang, et qui cadre avec un esprit d'ascendant, tel que le mien? car c'est un vrai bâtard du temps (ce que je serai toujours quoique je fasse) celui qui ne se pénètre pas des mœurs qu'il observe, et cela, non-seulement par rapport à ses habitudes de corps et d'esprit, ses formes et son costume; mais qui ne sait pas encore débiter de son propre fonds ce doux poison du *mensonge*, ce poison si doux, si doux au goût du siècle : ce que toutefois je ne veux point pratiquer pour tromper, mais uniquement pour éviter d'être trompé, et pour semer de fleurs les degrés de mon élévation. — Mais, qui vient si vite en costume de cavalière? Quelle est cette femme postillon? N'a-t-elle point de mari qui prenne la peine de sonner du cor devant-elle? (*Entrent lady Faulconbridge et Jacques Gourney.*) O Dieu ! c'est ma mère! Quoi! vous à cette heure, ma bonne dame? qui vous amène si précipitamment ici, à la cour?

LADY FAULCONBRIDGE.

Où est ton misérable de frère? où est celui qui pourchasse et ravale mon honneur?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Mon frère Robert? le fils du vieux sir Robert? le nouveau géant Colbrand [5], cet homme plein de vigueur et de force? est-ce le fils de sir Robert que vous cherchez ainsi?

LADY FAULCONBRIDGE.

Le fils de sir Robert! Oui, cet enfant irrespectueux, le fils de sir Robert : pourquoi ce mépris pour sir Robert? Il est le fils de sir Robert comme tu l'es toi-même.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Jacques Gourney, voudrais-tu nous laisser pour un moment?

GOURNEY.

De tout mon cœur, bon Philippe.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Philippe! le pierrot [6]! — Jacques, il court des bruits.... Tantôt je t'en dirai davantage. (*Jacques sort.*) — Madame je ne suis point le fils du vieux sir Robert; sir Robert, aurait pu manger un vendredi saint toute la part qu'il a eue en moi, sans rompre son jeûne; oui, certes, il l'aurait pu. En conséquence avouez-le, a-t-il pu m'engendrer? Sir Robert ne le pouvait pas; nous connaissons de ses œuvres. — Ainsi, donc, ma bonne mère, à qui suis-je redevable de ces membres? Jamais sir Robert ne s'employa pour faire une telle jambe.

LADY FAULCONBRIDGE.

T'es-tu ligué avec ton frère, toi, qui pour ton propre avantage devrais défendre mon honneur? Que signifie un tel mépris, méchant varlet [7]?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Je suis chevalier, chevalier, ma bonne mère, comme Basilisco [8]. Je viens d'être armé; et j'ai le coup sur mon épaule. Mais, ma mère, je ne suis plus le fils de sir Robert; j'ai renoncé à sir Robert et à mon héritage; nom, légitimité, tout est parti; ainsi, ma chère mère, faites-moi connaître mon père; c'est quelque homme présentable, j'espère : quel fut-il, ma mère?

LADY FAULCONBRIDGE.

As-tu renié tes droits au nom de Faulconbridge?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

D'aussi grand cœur que je renie le diable.

LADY FAULCONBRIDGE.

Le roi Richard Cœur-de-Lion fut ton père; séduite par une poursuite assidue et pressante, je lui donnai place dans le lit de mon mari. Veuille le ciel ne pas me laisser sous le poids de ma faute. Tu fus le fruit d'une faute qui m'est encore chère, et de laquelle je fus si vivement sollicitée, que je manquai de force pour me défendre.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Maintenant, par cette lumière qui nous luit, si j'étais encore à naître, madame, je ne souhaiterais pas un plus noble père. Il est des fautes privilégiées sur la terre, et la vôtre est de ce nombre : votre faute ne fut point folie. Le moyen de ne pas mettre votre cœur à la discrétion de Richard, comme un tribut de soumission à son amour tout-puissant; de Richard dont le lion ne put soutenir la furie et la force in-

comparable, hors d'état de sauver son cœur royal de la main du héros [9]? Celui qui arrache le cœur des lions, peut facilement s'emparer de celui d'une femme. Oui, ma mère, de toute mon âme je vous remercie de mon père! Qu'homme qui vive ose dire que vous ne fîtes pas bien, lorsque je fus engendré, j'enverrai son âme aux enfers. Viens avec moi, dame, je veux te présenter à mes nouveaux parens; et ils diront que le jour où Richard m'engendra, si tu lui avais dit non, c'eût été un crime. Quiconque dit que c'en fut un, en a menti; je soutiens, moi, que ce n'en fut pas un.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

France. — Devant les murs d'Angers.

Entrent d'un côté L'ARCHIDUC d'Autriche et ses soldats; de l'autre PHILIPPE, roi de France et ses soldats; LOUIS, CONSTANCE, ARTHUR et suivans.

LOUIS.

Soyez les bien arrivés devant les murs d'Angers, vaillant duc d'Autriche. — Arthur, l'illustre fondateur de ta race, Richard qui arracha le cœur à un lion et fit la guerre sacrée en Palestine, descendit trop tôt dans la tombe par les mains de ce brave duc (10); et lui, pour se racheter envers ses descendans, est ici venu sur notre demande, déployer ses bannières pour ta cause, jeune enfant, et faire justice de l'usurpation de ton oncle dénaturé, Jean d'Angleterre : embrasse-le, chéris-le, souhaite-lui la bienvenue.

ARTHUR.

Dieu vous pardonne la mort de Cœur-de-Lion, d'autant mieux que vous donnez la vie à sa postérité, en ombrageant ses droits sous vos ailes de guerre. Je vous souhaite la bienvenue d'une main

sans pouvoir, mais avec un cœur plein d'un amour sincère : duc, soyez le bienvenu devant les portes d'Angers.

LOUIS.

Noble enfant! qui ne voudrait s'armer pour tes droits?

L'ARCHIDUC.

Je dépose sur ta joue ce baiser plein de zèle, comme le sceau de l'engagement que prend ici mon amitié, de ne jamais retourner dans mes états qu'Angers, et les domaines qui t'appartiennent en France, et ensemble ce rivage pâle et d'un aspect blanchissant, dont le pied chasse les vagues mugissantes de l'Océan et sépare les insulaires des autres contrées; que l'Angleterre, enfermée par la mer dont les flots lui servent de muraille, et qui se flatte d'être toujours hors de l'atteinte des projets de l'étranger, que ce dernier coin de l'Occident ne t'ait salué son roi : jusqu'alors, bel enfant, je ne songerai pas à revoir mes états et ne quitterai point les armes.

CONSTANCE.

Oh! recevez les remercîmens de sa mère, les remercîmens d'une veuve, jusqu'au jour où la puissance de votre bras lui aura donné les moyens de l'acquitter plus dignement envers votre amitié!

L'ARCHIDUC.

La paix du ciel est avec ceux qui tirent leur épée pour une cause aussi juste et aussi sainte.

PHILIPPE.

Dès lors, à l'ouvrage : dirigeons notre artillerie

contre les remparts sourcilleux de cette ville opiniâtre. — Assemblons nos plus habiles tacticiens, pour dresser les plans les plus avantageux. — Nous laisserons, s'il le faut, devant cette ville, nos os de roi; nous nous fraierons un gué jusqu'à la place publique, dans le sang des Français, mais nous la soumettrons à cet enfant.

CONSTANCE.

Attendez une réponse à votre ambassade, de crainte de souiller inconsidérément vos épées de sang. Châtillon peut nous rapporter d'Angleterre, avec la paix, la justice que nous prétendons obtenir par la guerre. Nous nous reprocherions alors chaque goutte de sang que trop de précipitation et d'ardeur aurait fait verser sans nécessité.

(Châtillon entre.)

PHILIPPE.

Chose étonnante, madame! — Voilà que sur votre désir est arrivé Châtillon, notre envoyé. — Dis en peu de mots ce que dit l'Angleterre, brave seigneur; nous t'écoutons tranquillement : parle, Châtillon.

CHATILLON.

Retirez vos forces de ce siége peu important, et préparez-les à une tâche plus grande. Le roi d'Angleterre, irrité de vos justes demandes, s'est mis sous les armes; les vents contraires dont j'ai attendu le loisir, ont donné le temps à ses légions de débarquer aussitôt que moi : il marche précipitamment vers cette ville; ses forces sont considérables, et ses soldats pleins de confiance. Avec lui est arrivée la reine mère, une Até, qui l'excite au sang et au

combat ; elle est accompagnée de sa nièce, Blanche d'Espagne : avec eux est un bâtard du feu roi, et tous ces esprits turbulens du pays, intrépides volontaires pleins de fougue et de témérité, qui, sous des visages de femmes, cachent la férocité des dragons. Ils ont vendu leurs biens dans leur pays, et apportent fièrement leur patrimoine sur leur dos, pour courir ici le hasard de fortunes nouvelles. En un mot, jamais élite plus brave que celle des guerriers invincibles que viennent d'amener les vaisseaux anglais, ne vogua sur les flots gonflés pour porter la guerre et le ravage au sein de la chrétienté. — Leurs tambours incivils qui m'interrompent (*les tambours battent*), m'interdisent de plus longs détails : ils sont à la porte du camp pour parlementer ou pour combattre ; ainsi préparez-vous.

PHILIPPE.

Combien peu étions-nous préparés à une telle diligence !

L'ARCHIDUC.

Plus elle est imprévue, plus nous devons éveiller d'efforts pour nous défendre. Le courage croît avec l'occasion : qu'ils soient donc les bienvenus ; nous sommes prêts.

(Entrent le roi Jean, Éléonore, Blanche, Philippe Faulconbridge, Pembrock, avec une partie de l'armée.)

LE ROI JEAN.

Paix à la France, si la France en paix ne s'oppose point à notre entrée juste et héréditaire dans ce qui nous appartient. Sinon, que la France soit ensanglantée, et que la paix remonte au ciel ; tandis que

nous, agens du Dieu de colère, nous châtierons l'orgueil méprisant qui chasse la paix vers le ciel.

PHILIPPE.

Paix à l'Angleterre, si ces guerriers retournent de France en Angleterre pour y vivre en paix. Nous aimons l'Angleterre; et c'est à cause de cet amour pour l'Angleterre que le faix de notre armure fait couler notre sueur. La tâche pénible que nous remplissons ici devrait être la tienne; mais tu es si loin d'aimer l'Angleterre, que tu as supplanté son roi légitime, rompu la ligue de successibilité, renversé la fortune de cet enfant et profané la pureté virginale de la couronne. Jette ici les yeux (*en montrant Arthur*) sur le portrait vivant de ton frère Geoffroy. — Ces yeux, ce front furent modelés sur les siens : ce court abrégé contient toute la substance de ce qui est mort dans Geoffroy; et la main du temps tirera de cet abrégé un volume aussi considérable. Geoffroy était ton frère aîné, et cet enfant est son fils : Geoffroy avait droit au royaume d'Angleterre, et cet enfant représente les droits de Geoffroy. Au nom de Dieu, comment advient-il donc que tu sois appelé roi, lorsque le sang de la vie bat dans les tempes à qui appartient la couronne dont tu t'empares?

LE ROI JEAN.

De qui tires-tu, roi de France, la haute mission d'exiger de moi une réponse à tes interrogations?

PHILIPPE.

Du juge d'en-haut, qui excite dans l'âme de ceux qui ont la puissance, la bonne pensée d'intervenir

partout où il y a flétrissure et violation de droits. Ce juge a mis cet enfant sous ma tutelle; et c'est en son nom que j'accuse ton injustice, et qu'avec son aide je compte la châtier.

LE ROI JEAN.

Mais quoi! c'est usurper l'autorité.

PHILIPPE.

Excuse-moi! C'est abattre un usurpateur.

ÉLÉONORE.

Qu'appelles-tu usurpateur, roi de France?

CONSTANCE.

Laissez-moi répondre : — l'usurpateur, c'est ton fils.

ÉLÉONORE.

Loin d'ici, insolente! Oui, ton bâtard sera roi, afin que tu puisses être reine, et gouverner le monde!

CONSTANCE.

Mon lit fut toujours aussi fidèle à ton fils, que le tien le fut à ton époux : et les traits de cet enfant rappellent davantage ceux de son père Geoffroy, que toi et Jean ne rappelez son caractère; il lui ressemble comme l'eau à la pluie, ou le diable à sa mère. Mon enfant, un bâtard! Sur mon âme, crois que son père ne fut pas aussi légitimement engendré : il n'y a nul doute, puisque tu étais sa mère.

ÉLÉONORE.

Voilà une bonne mère, enfant, qui flétrit ton père.

CONSTANCE.

Voilà une bonne grand'mère, enfant, qui voudrait te flétrir.

L'ARCHIDUC.

Paix.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Écoutez l'huissier.

L'ARCHIDUC.

Quel diable d'homme es-tu ?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Un homme qui sera le diable avec vous, s'il peut vous attraper seul. Vous et votre peau, vous êtes le lièvre dont parle le proverbe, dont la valeur tire les lions morts par la barbe ; je fumerai la peau qui vous sert de casaque. Si je puis vous saisir à mon aise, beau monsieur, songez-y ; sur ma foi, je le ferai, — sur ma foi.

BLANCHE.

Oh ! cette dépouille de lion convient trop bien à celui-là qui l'a dérobée au lion !

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Elle fait aussi agréablement sur son dos que les souliers du grand Alcide au pied d'un âne ! — Mais, mon âne, je vous débarrasserai le dos de ce fardeau, comptez-y, ou bien j'y mettrai de quoi vous faire craquer les épaules.

L'ARCHIDUC.

Quel est ce fanfaron qui nous assourdit les oreilles avec ce débordement de paroles inutiles ?

PHILIPPE.

Louis, déterminez ce que nous allons faire.

LOUIS.

Femmes et fous, cessez vos conversations. — Roi Jean, en deux mots, voici le fait : Au nom d'Arthur, je revendique de ta main l'Angleterre et l'Irlande, l'Anjou, la Touraine, le Maine; veux-tu les céder et déposer les armes?

LE ROI JEAN.

Ma vie, plutôt! — Roi de France, je te défie. Arthur de Bretagne, remets-toi entre mes mains; et tu recevras de mon tendre amour plus que jamais ne pourra conquérir la main sans courage du roi de France : soumets-toi, jeune enfant.

ÉLÉONORE.

Viens auprès de ta grand'mère, enfant.

CONSTANCE.

Va, mon fils, va mon cher fils auprès de cette grand'mère; donne-lui un royaume, à ta grand'-mère, et ta grand'mère te donnera une plume, une cerise et une figue : la bonne grand'mère que voilà!

ARTHUR.

Cessez, ma bonne mère; je voudrais être couché au fond de ma tombe; je ne vaux pas tout le bruit qui se fait à mon occasion.

ÉLÉONORE.

Sa mère lui fait une telle honte, pauvre enfant, qu'il en pleure.

CONSTANCE.

Que sa mère puisse lui faire honte ou non, ayez

honte de vous-même. Ce sont les injustices de sa grand'mère et non l'opprobre de sa mère qui font tomber des yeux de ce pauvre enfant ces perles faites pour toucher le ciel et dont le ciel ne refusera pas l'hommage : oui le ciel attendri par ces larmes de cristal lui fera justice et le vengera de vous.

ÉLÉONORE.

Tu calomnies monstrueusement le ciel et la terre.

CONSTANCE.

Toi qui offenses monstrueusement le ciel et la terre, ne m'impute pas de ces calomnies. Toi et ton fils vous usurpez les droits, possessions et apanages royaux de cet enfant opprimé, le fils de ton fils aîné; il est malheureux par cela seul qu'il t'appartient. Tes péchés sont visités dans ce pauvre enfant; il est sous l'arrêt de la loi divine, bien qu'il ne soit que la seconde génération sortie de ton sein qui a conçu le péché.

LE ROI JEAN.

Insensée, taisez-vous.

CONSTANCE.

Je n'ai plus que ceci à dire : il n'est pas seulement puni pour le péché de son aïeule, mais Dieu l'a prise elle et son péché pour instrument de ses vengeances; cette seconde génération est punie pour elle et par elle au moyen de son péché : le mal qu'il souffre est à la fois le résultat et le châtiment du mal qu'elle a fait; tout est puni dans la personne de cet enfant, et tout vient d'elle : oui, tout est pour elle; malédiction sur elle !

ÉLÉONORE.

Tu oublies dans tes imprudentes criailleries que je puis produire un testament qui annulle les titres de ton fils.

CONSTANCE.

Et qui en doute? Un testament! un testament inique! l'expression de la volonté d'une femme, de la volonté d'une grand'mère perverse.

PHILIPPE.

Cessez, madame, cessez, ou soyez plus modérée; il sied mal dans cette assemblée de s'attaquer par de si choquantes récriminations. — Qu'un trompette somme de paraître sur les murs les habitans d'Angers, pour qu'ils nous disent de qui ils admettent les droits, d'Arthur ou de Jean.

(Les trompettes sonnent. Les citoyens d'Angers paraissent sur les murs.)

UN CITOYEN.

Qui nous somme à paraître sur nos murs?

PHILIPPE.

C'est la France au nom de l'Angleterre.

LE ROI JEAN.

L'Angleterre par elle-même. — Habitans d'Angers et mes affectionnés sujets....

PHILIPPE.

Habitans d'Angers, sujets affectionnés d'Arthur, notre trompette vous a appelés à cette conférence amicale?

LE ROI JEAN.

Dans nos intérêts. — Écoutez-nous donc le premier. — Ces drapeaux de la France que vous voyez ran-

gés ici en face et à la vue de votre ville, n'ont marché vers ces lieux que pour votre ruine; les canons ont leurs entrailles pleines de vengeance, et déjà ils sont montés et prêts à vomir contre vos murailles l'airain de leur colère; tous les préparatifs d'un siége sanglant et d'une guerre à mort de la part des Français s'offrent aux yeux de votre ville et menacent vos portes fermées précipitamment; et, n'eût été notre arrivée, ces pierres immobiles qui vous entourent, comme une ceinture, seraient, par l'effort de leurs batteries, arrachées à cette heure de leurs lits creusés dans la terre, et ouvriraient de larges issues aux puissances de sang pour se précipiter en foule dans votre paisible enceinte, votre repos. — Mais à notre aspect, à l'aspect de votre roi légitime, qui, par une rapide et pénible marche est venu s'interposer entre vos portes et leur furie et sauver de toute atteinte les remparts de votre cité, voyez les Français confondus d'aigreur, vous demander un pourparler, et maintenant, au lieu de boulets enveloppés de flammes pour jeter dans vos murailles une fièvre de destruction, ils ne vous envoient que de douces paroles enveloppées de fumée, pour jeter dans vos oreilles une erreur funeste à votre fidélité; ajoutez-y la croyance qu'elles méritent, bons citoyens, laissez-nous entrer, nous, votre roi, dont les forces épuisées par la fatigue d'une marche si précipitée réclament un asile dans les murs de votre cité.

PHILIPPE.

Lorsque j'aurai parlé, répondez-nous à tous deux. Voyez à ma main droite, dont la protection est en-

gagée par un vœu sacré à la cause de celui qu'elle tient, le jeune Plantagenet, fils du frère aîné de cet homme et son roi, comme de tout ce qu'il possède : c'est au nom de ses justes droits foulés aux pieds, que nous foulons dans un appareil de guerre ces vertes plaines qui s'étendent devant votre ville ; n'étant votre ennemi, qu'autant que l'exigence de notre zèle hospitalier, pour les intérêts de cet enfant opprimé, nous en fait un religieux devoir. Ne vous refusez donc pas à rendre l'hommage légitime que vous devez à celui à qui il est dû, à ce jeune prince ; et nos armes aussitôt, semblables à un ours muselé, n'auront plus rien de terrible que l'aspect ; la fureur de nos canons s'épuisera vainement contre les nuages invulnérables du ciel ; et, par une heureuse et tranquille retraite, avec nos épées et nos casques entiers, nous remporterons dans notre patrie ce sang bouillonnant que nous étions venus verser contre votre ville, et laisserons en paix vous, vos enfans et vos femmes ; mais si vous dédaignez follement l'offre que nous vous proposons, ce n'est pas l'enceinte de vos antiques remparts qui vous garantira de nos messagers de guerre ; quand ces Anglais et leurs forces seraient tous logés dans leurs vastes circonférences. Donc, expliquez-vous : dans votre ville serons-nous reçus comme maîtres, au nom de celui pour qui nous réclamons la soumission ; ou, sans mettre plus d'obstacle à notre fureur, marcherons-nous dans des flots de sang à la conquête de ce qui nous appartient ?

UN CITOYEN.

En deux mots, nous sommes les sujets du roi

d'Angleterre, c'est pour lui et en son nom que nous tenons cette ville.

LE ROI JEAN.

Reconnaissez donc votre roi, et ouvrez-moi vos portes.

UN CITOYEN.

Nous ne le pouvons pas : mais à celui qui prouvera qu'il est roi, à celui-là nous prouverons que nous sommes sujets fidèles; jusque-là, nos portes sont fermées et barrées contre l'univers entier.

LE ROI JEAN.

La couronne d'Angleterre n'en prouve-t-elle pas le roi? et sinon, je vous produis pour témoins quinze mille guerriers que l'Angleterre a vus naître.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Bâtards et autres.

LE ROI JEAN.

Prêts à justifier notre titre au prix de leur vie.

PHILIPPE.

Autant de guerriers aussi bien nés que les siens...

PHILIPPPE FAULCONBRIDGE.

Parmi lesquels sont aussi quelques bâtards.

PHILIPPE.

Sont en sa présence pour combattre ses prétentions.

UN CITOYEN.

Attendant que vous ayez réglé lequel a le meilleur droit, nous, pour nous conserver à celui-là, nous nous défendrons contre tous deux.

LE ROI JEAN.

Que Dieu pardonne leurs péchés à toutes les âmes qui, avant la chute de la rosée du soir, s'envoleront vers leur éternelle demeure, dans ce procès terrible pour la royauté de notre royaume.

PHILIPPE.

Amen, amen. — Allons, chevaliers, aux armes!

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Saint Georges, toi qui domptas le dragon et qu'on voit toujours depuis assis sur son dos à la porte de mon hôtesse, enseigne-nous quelque tour de ta façon. (*S'adressant à l'Archiduc.*) Ami, si j'étais chez toi, dans ton antre avec ta lionne, je mettrais à ta peau de lion une tête de bœuf, et ferais de toi un monstre.

L'ARCHIDUC.

Paix ; pas un mot de plus.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Oh ! tremblez, car voilà le lion qui rugit.

LE ROI JEAN.

Avançons plus haut dans la plaine, où nous rangerons tous nos régimens dans le meilleur ordre.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Hâtez-vous, pour prendre l'avantage du terrain.

PHILIPPE.

C'est ainsi qu'il faut faire. (*A Louis.*) Commandez au reste des troupes de se porter sur l'autre colline. Dieu et notre droit !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Même lieu.

(Alarmes et excursions; puis une retraite. Un hérault français s'avance vers les portes avec des trompettes.)

LE HÉRAUT FRANÇAIS.

Hommes d'Angers, ouvrez vos portes et recevez ce jeune Arthur, duc de Bretagne, qui, par le bras de la France, vient de préparer bien des larmes à un grand nombre de mères anglaises, dont les fils sont épars sur la terre ensanglantée; à un grand nombre de veuves dont les époux gisent étendus et décolorés, embrassant froidement la terre de colère : la victoire, achetée avec peu de perte, se joue dans les bannières bondissantes des Français, qui, déployées en signe de triomphe, sont là, prêtes à entrer victorieuses dans vos murs, à y proclamer Arthur de Bretagne, roi d'Angleterre et le vôtre.

(Entre un hérault anglais avec des trompettes.)

LE HÉRAUT ANGLAIS.

Réjouissez-vous, hommes d'Angers, sonnez vos cloches; le roi Jean, votre roi et roi d'Angleterre, s'avance vainqueur de cette chaude et cruelle journée! les armes de ses soldats, qui s'éloignèrent d'ici, brillantes comme l'argent, reviennent dorées du sang français; il n'est point de panache attaché à un cimier anglais, qui soit tombé sous les coups d'une épée française; nos drapeaux reviennent dans les mêmes mains qui les ont déployés d'abord, lorsque n'a-

guère nous marchions au combat; et, semblables à une troupe joyeuse de chasseurs, tous nos robustes Anglais arrivent les mains teintes du carnage de leur ennemi mourant; ouvrez vos portes, et donnez entrée aux vainqueurs.

UN CITOYEN.

Héraut, du haut de nos tours nous avons pu voir, depuis le commencement jusqu'à la fin, l'attaque et la retraite de vos deux armées; et leur égalité ne s'est point démentie un instant même à nos yeux les meilleurs: le sang a acheté le sang, et les coups ont répondu aux coups; la force s'est mesurée avec la force, et la puissance a heurté la puissance: elles sont toutes deux égales, et nous les aimons toutes deux également. Il faut que l'une des deux l'emporte: jusque-là, tant qu'elles se tiendront dans un aussi parfait équilibre, nous ne tiendrons notre ville ni pour l'un ni pour l'autre, et néanmoins pour toutes les deux.

(Le roi Jean entre d'un côté avec son armée, Éléonore, Blanche et Philippe Faulconbridge; et de l'autre, le roi Philippe, Louis, l'archiduc et des troupes.)

LE ROI JEAN.

Roi de France, as-tu du sang à perdre encore? Parle. Il faudra donc que notre cours légitime, détourné par les obstacles que tu opposes à son passage, quitte son lit natif, et couvre de ses flots contrariés tes rivages voisins, si tu ne veux laisser ses eaux argentines continuer paisiblement leur marche vers l'Océan.

PHILIPPE.

Roi d'Angleterre, tu n'as pas épargné dans cette

chaude mêlée une goutte de sang de plus que la France, ou plutôt tu en as perdu davantage. Et je le jure par cette main, qui régit les terres de ce climat, avant de déposer les armes, que la justice a remises entre nos mains, nous t'aurons fait fléchir devant nous, toi contre qui nous les avons prises; ou bien nous augmenterons d'un roi le nombre des morts ; — ornant le registre qui mentionnera les pertes de cette guerre, d'une liste de carnage associée à des noms de rois.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

O majesté! à quelle hauteur s'élève la gloire lorsque le sang précieux des rois est allumé! — Alors la mort double d'acier ses mâchoires décharnées; les épées des soldats sont ses dents et ses griffes, et alors elle se repaît à pleine bouche de la chair des hommes, tant que durent les querelles des rois. — Pourquoi ces fronts royaux demeurent-ils ainsi consternés? Rois, criez carnage! retournez dans la plaine ensanglantée, potentats égaux en force et pleins d'une égale ardeur! Que la confusion de l'un assure la paix de l'autre; jusqu'alors, combats, sang et mort!

LE ROI JEAN.

Lequel des deux partis admettent dans leurs murs les habitans de la ville.

PHILIPPE.

Parlez, citoyens, au nom de l'Angleterre; quel est votre roi?

UN CITOYEN.

Le roi d'Angleterre, quand nous le connaîtrons.

PHILIPPE.

Connaissez-le en nous, qui soutenons-ici ses droits.

LE ROI JEAN.

En nous, qui sommes-ici notre illustre député, et apportons la possession de notre propre personne; maître de nous-même, maître d'Angers et de vous.

UN CITOYEN.

Un pouvoir au-dessus de nous défend de nous en rapporter à ces assertions; et, tant qu'elles resteront douteuses, nous enfermerons notre incertitude derrière nos portes impénétrables; sans autres rois que nos craintes, jusqu'à ce que nos craintes aient été résolues par un roi, dont le titre incontesté les dissipe et nous rassure.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Par le ciel, cette canaille d'Angeriens se raille de vous, rois; et se tient en sûreté dans ses retranchemens comme sur un théâtre d'où ils peuvent contempler et juger à loisir l'habileté de vos scènes de mort. Que vos royales majestés se laissent gouverner par mes conseils; imitez les mutins de Jérusalem (11) un moment, sachez être amis et diriger de concert contre cette ville tous vos plus terribles moyens de vengeance. Que du levant et du couchant, la France et l'Angleterre pointent leurs canons rangés en batteries et chargés jusqu'à la bouche; et que leurs épouvantable bordées fassent écrouler avec fracas les flancs pierreux de cette orgueilleuse cité. Je ne voudrais donner de relâche à ces misérables bourgeois, que lorsque

la désolation de leurs murailles en ruine les laisserait aussi nus que l'air qu'ils respirent, cela fait, divisez vos forces unies et que vos enseignes confondues se séparent de nouveau; tournez-vous face contre face, et le fer sanglant contre le fer : la fortune aura bientôt choisi dans un des côtés son heureux favori, à qui pour première faveur elle réserve l'honneur de la journée et le baiser d'une glorieuse victoire. Comment goûtez-vous ce bizarre conseil, puissans souverains? ne sent-il pas sa politique?

LE ROI JEAN.

Parlez, firmament suspendu sur nos têtes, je le goûte fort. — Roi de France, joindrons-nous nos forces, et mettrons-nous cette ville de niveau avec le sol, quitte à régler ensuite sur le champ de bataille qui de nous en sera roi?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Insulté comme nous par cette ville opiniâtre, si tu as le cœur d'un roi, tourne la bouche de ton artillerie, comme nous la nôtre, contre ses remparts insolens; et lorsque nous les aurons renversés, alors défions-nous les uns les autres, et travaillons pêle-mêle sur nous-mêmes, pour le ciel ou pour l'enfer.

PHILIPPE.

Soit, j'y consens. — Parlez, par où donnerez-vous l'assaut?

LE ROI JEAN.

C'est de l'ouest que nous enverrons la destruction au cœur de la cité.

L'ARCHIDUC.

Moi du nord.

PHILIPPE.

Notre tonnerre fera pleuvoir du sud, l'ouragan de ses boulets.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

O sage plan de bataille! du nord au sud! l'Autriche et la France se tireront dans la bouche l'un de l'autre! je les y exciterai : venez, allons, allons!

UN CITOYEN.

Écoutez-nous, grands rois : veuillez un instant vous arrêter, et je vous montrerai la paix et la plus heureuse union; gagnez cette cité sans coups ni blessure; épargnez la vie de tant d'hommes, venus ici pour la sacrifier sur le champ de bataille, et laissez-les mourir dans leurs lits : ne persévérez point dans votre résolution, mais écoutez-moi, puissans rois!

LE ROI JEAN.

Parlez avec confiance; nous sommes prêts à écouter.

UN CITOYEN.

Cette fille de l'Espagne que voilà, Blanche, est proche parente du roi d'Angleterre; comptez les années de Louis le dauphin et celles de cette aimable fille. Si l'amour charnel cherche la beauté, où la trouvera-t-il plus séduisante que chez Blanche? Si le pieux amour cherche la vertu, où la trouvera-t-il plus pure que chez Blanche? Si l'amour ambitieux aspire à un mariage de naissance, dans quelles veines bondit un sang plus illustre que celui de Blanche? Ainsi qu'elle, le jeune dauphin est de tout point

accompli en beauté, vertu, naissance; ou s'il ne vous semblait accompli, dites seulement que c'est qu'il n'est point elle; et elle à son tour ne manquerait de rien, si ce n'était manquer de quelque chose que de n'être point lui; il est la moitié d'un homme béni de Dieu, qu'elle seule est appelée à compléter; elle est une portion parfaite d'un tout exquis, dont la plénitude de perfection réside en lui. Oh! comme ces deux ruisseaux d'argent, lorsqu'ils seront réunis, vont faire la gloire des rivages qui les contiendront; et vous, rois, vous serez les deux rivages de ces deux ruisseaux confondus; vous contiendrez, si vous les mariez, les deux princes dans les bornes de votre royale autorité. Cette union fera plus contre nos portes si bien fermées, que ne pourraient faire vos batteries; car, dès l'instant de cette alliance, elles ouvriront leur large passage plus rapidement que ne le ferait la poudre, et vous y laisseront un libre accès; mais, sans cette alliance, la mer en furie n'est pas à moitié aussi sourde, les lions plus intrépides, les montagnes et les rochers plus immobiles, la mort, non la mort elle-même n'est pas à moitié aussi inflexible dans son acharnement contre les mortels, que nous dans le dessein de défendre cette cité.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Vraiment, voici un gaillard capable de faire sauter hors de ses haillons le cadavre pouri d'un vieux mort; sa large bouche arrache la mort et les montagnes, les rochers et les mers! il parle des lions mugissans aussi familièrement que les jeunes filles de treize ans de chiens de manchons! Quel est

le canonnier qui a engendré ce terrible homme? Il vous entretient tranquillement de canons, de feu, de fumée et de fracas; sa langue est un assommoir; nos oreilles en sont abìmées; il n'est pas une de ses paroles qui ne donne mieux un soufflet que le plus rude poing de France. Pour Dieu, je ne fus jamais si accablé de paroles, depuis que, pour la première fois, j'appelai *papa* le père de mon frère.

ÉLÉONORE.

Mon fils, prêtez l'oreille à cette union, faites ce mariage; donnez à notre nièce une dot suffisante; car, par ce nœud, vous affermirez sur votre tête une couronne maintenant mal assurée, en privant cet enfant à peine éclos du soleil propre à mûrir la fleur qui promet un fruit si vigoureux. Je vois, dans les regards du roi de France, de la disposition à céder..... Voyez comme ils se parlent bas : pressez-les, tandis que leurs âmes sont ouvertes à l'ambition; de peur que leur zèle, maintenant amolli, ne retrouve sous le souffle rafraîchissant des douces prières, de la pitié et du remords, sa consistance et sa fermeté premières.

UN CITOYEN.

Pourquoi vos deux majestés ne répondent-elles pas à ces offres pacifiques de notre ville menacée?

PHILIPPE.

Roi d'Angleterre, parlez le premier, vous qui avez entamé la conférence avec cette cité : que dites-vous?

LE ROI JEAN.

Si le dauphin, ton noble fils, peut lire dans ce

livre de beauté, *j'aime*, la dot de Blanche égalera celle d'une reine; car l'Anjou et la belle Touraine, le Maine, Poitiers en un mot, tout ce qui en deçà la mer, excepté cette ville que nous assiégeons, relève de notre couronne et dignité, ornera son lit nuptial, et la rendra riche en titres, honneurs et dignités, comme elle l'est déjà en beauté, éducation et naissance, autant qu'aucune princesse de l'univers.

PHILIPPE.

Que dis-tu, mon fils? Contemple la figure de cette princesse.

LOUIS.

Je le fais seigneur; et dans son œil, je trouve une merveille ou un miracle merveilleux, l'ombre de moi-même tracée dans son œil; et cette ombre, quoique n'étant que l'ombre de votre fils, devient un soleil, et fait de votre fils une ombre. Je proteste que je ne me suis jamais tant aimé, que depuis que je vois ainsi mon portrait tiré dans le tableau flatteur de son œil.

(Il parle bas à Blanche.)

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Tiré dans le tableau flatteur de son œil, pendu au pli de son sourcil froncé, et écartelé dans son cœur [12]! — Lui-même il s'annonce pour un traître à l'amour. Ce serait vraiment pitié qu'un imbécile tel que lui fût pendu, tiré et écartelé dans un aussi aimable objet.

BLANCHE.

La volonté de mon oncle, sous ce rapport, est la mienne. S'il voit en vous quelque chose qui lui

plaise, ce qu'il y voit, ce qui lui plaît, je puis facilement le transporter dans ma volonté, ou, si vous voulez, pour parler plus convenablement, me résoudre facilement à en faire l'objet de mon amour. Je ne veux point vous flatter, mon prince, en vous disant que tout ce que je vois en vous est digne d'amour; seulement, je ne vois rien en vous que je puisse, même en vous donnant pour juge les plus sévères examens, trouver digne de haine.

LE ROI JEAN.

Que disent ces jeunes gens? Que dit ma nièce?

BLANCHE.

Qu'elle est obligée, dans son honneur, à faire tout ce que vous daignerez décider dans votre sagesse.

LE ROI JEAN.

Parlez, dauphin, pouvez-vous aimer cette princesse!

LOUIS.

Demandez plutôt si je puis m'empêcher de l'aimer; car je l'aime très-sincèrement.

LE ROI JEAN.

Avec elle je te donne les cinq provinces du Vexin, de la Touraine, du Maine, de Poitiers et de l'Anjou; et j'ajoute trente mille marcs d'Angleterre. — Philippe de France, si tu es content, ordonne à ton fils et à ta fille d'unir leurs mains.

PHILIPPE.

Je suis content. — Jeunes gens, unissez vos mains.

L'ARCHIDUC.

Et vos lèvres aussi ; car je suis assuré d'avoir ainsi fait lorsque je fus fiancé.

PHILIPPE.

Maintenant, citoyens d'Angers, ouvrez vos portes; recevez dans vos murs cet accord, votre ouvrage; car sur l'heure, à la chapelle de Sainte-Marie, les cérémonies du mariage vont être célébrées. — Mais Constance n'est pas avec vous? — Je me doute bien qu'elle n'y est pas, car sa présence aurait troublé le mariage que nous venons de conclure. — Où est-elle, elle et son fils? Qui le sait?

LOUIS.

Elle est triste et irritée dans la tente de votre majesté.

PHILIPPE.

Et, sur ma foi, cette alliance que nous avons arrêtée ne la guérira pas de sa tristesse. — Mon frère d'Angleterre, comment satisferons-nous cette veuve? Je suis venu pour soutenir ses droits, et voilà, Dieu le sait, que j'en ai détourné une partie à mon propre avantage.

LE ROI JEAN.

Nous remédierons à tout : nous ferons le jeune Arthur duc de Bretagne et comte de Richemont, et cette riche et belle ville lui sera donnée en apanage. — Appelez Constance : qu'un rapide messager aille l'inviter à se rendre à notre solennité. — J'espère que, si nous ne remplissons pas sa volonté toute entière, nous la satisferons cependant assez

pour arrêter l'essor de ses plaintes. Allons, aussi bien que nous le permettra une telle précipitation, accomplir cette cérémonie imprévue et sans préparatifs.

(Tous sortent, excepté Philippe Faulconbridge.)

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Monde insensé! rois insensés! convention insensée! Jean, pour mettre fin aux prétentions d'Arthur sur le tout, s'est volontairement dessaisi d'une partie: et le roi de France, dont l'armure avait été attachée par la confiance, que le zèle et la charité avaient amené, en vrai soldat de Dieu, sur le champ de bataille, a eu un secret entretien avec ce démon rusé qui change les résolutions; ce brocanteur (13), qui met sans cesse en pièces la bonne foi; cet agent journalier de paroles violées, qui gagne surtout le monde, les rois, les mendians, les vieillards, les jeunes gens, les jeunes filles; qui prive les pauvres filles du seul bien qu'elles aient à perdre, de ce nom de filles; ce gentilhomme à la physionomie douce et flatteuse; l'intérêt enfin, — l'intérêt, ce penchant du monde; du monde sagement balancé sur lui-même, et fait pour rouler également sur un terrain toujours égal, si cet amour du gain, ce vil penchant qui nous entraîne, ce mobile souverain, — si l'intérêt, rompant l'équilibre, ne l'avait détourné de sa direction, de ses lois, de son cours et de sa fin: c'est ce penchant, cet intérêt, cet agioteur, cet agent de prostitution, ce mot qui change tout dans l'univers, qui, venant frapper extérieurement les yeux du volage roi de France, lui a

fait retirer son aide, en dépit de ses promesses, et abandonner une guerre honorable et résolue, pour accepter la paix la plus lâche et la plus honteuse. — Et moi-même, pourquoi est-ce que j'invective ici l'intérêt? Seulement parce qu'il ne m'a pas point encore souri, non qu'il fût en mon pouvoir de fermer le poing, si ses beaux angelots (14) venaient caresser ma main; mais parce que ma main, vierge de tentation, semblable à un pauvre mendiant, s'en prend au riche. — Oui, tant que je ne serai qu'un mendiant, je m'emporterai en invectives, et je dirai : qu'il n'est point de plus grand péché que d'être riche; mais si je deviens riche, alors toute ma vertu sera de dire : qu'il n'est point de plus grand vice que la pauvreté. — Puisque les rois violent leurs sermens au gré de leur intérêt, profit, sois mon dieu, car c'est toi que je veux adorer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même lieu. La tente du roi de France.

Entrent CONSTANCE, ARTHUR et SALISBURY.

CONSTANCE.

PARTIS pour se marier! partis pour se jurer la paix! un sang parjure uni à un sang parjure! partis pour être amis! Louis aura Blanche? et Blanche ces provinces? Il n'en est pas ainsi; tu t'es trompé, tu as mal entendu. Ravise-toi et recommence ton récit. Cela ne peut pas être. Tu ne m'as dit autre chose, sinon : cela est ainsi; et je ne m'en fie pas, je ne peux pas m'en fier à toi, car ta parole n'est que le vain souffle d'un homme vulgaire. Crois-moi, homme, il n'est pas en moi de te croire : j'ai le serment d'un roi pour garant du contraire. Tu seras puni, pour m'avoir ainsi effrayée, car je suis malade et susceptible de craintes; je suis accablée d'injustices, dès lors remplie de craintes; je suis une veuve, sans époux pour appui, et dès lors sujette à toutes les craintes; je suis une femme, et dès lors naturellement faite pour la crainte : et tu aurais beau m'a-

vouer maintenant que tu ne faisais que plaisanter, je ne puis plus avoir de trêve avec mes esprits troublés; ils seront agités et ébranlés durant tout le jour. — Dans quelle idée secoue-tu ainsi la tête? Pourquoi arrête-tu sur mon fils de si tristes regards? Que signifie cette main posée sur ta poitrine? Pourquoi ces larmes lamentables roulent-elles dans tes yeux prêtes à s'en échapper, comme un fleuve orgueilleux enflé par-dessus ses bords? Toutes ces marques de tristesse confirmeraient-elles tes paroles? Parle donc encore; dis, non pas tout le premier récit, mais, par un seul mot, dis si ton récit est vrai.

SALISBURY.

Aussi vrai que vous jugez faux, à ce que je suppose, ceux qui sont cause de la vérité de ce que je vous ai dit.

CONSTANCE.

Oh! puisque tu m'enseignes à croire à une telle douleur, enseigne aussi à cette douleur à me faire mourir; et que ma croyance et ma vie s'entrechoquent l'une l'autre, comme deux ennemis furieux et désespérés qui, à la première rencontre, tombent et meurent. — Louis épouse Blanche! O mon fils! dès lors que deviens-tu? La France, l'amie de l'Angleterre! Que vais-je devenir pour toi? Va-t'en: je ne puis supporter ta vue; cette nouvelle t'a rendu horrible à mes yeux.

SALISBURY.

Quel autre mal ai-je fait, bonne dame, que de vous raconter le mal qui a été fait par d'autres?

CONSTANCE.

Ce mal est en lui-même si odieux, qu'il rend malfaisant tous ceux qui en parlent.

ARTHUR.

Je vous en supplie, madame, n'ayez pas de chagrin.

CONSTANCE.

Ah! si toi, qui veux que je n'aie pas de chagrin, si tu étais laid, déshonorant pour le ventre de ta mère, couvert de marques désagréables et de taches repoussantes, estropié, imbécile, contrefait, noir, difforme, parsemé de vilaines protubérances et de signes choquans à l'œil, je ne m'inquiéterais point, je n'aurais point de chagrin; car je ne t'aimerais pas, car tu serais indigne de ta haute naissance et ne mériterais pas une couronne. Mais tu es beau, et à ta naissance, cher enfant, la nature et la fortune se sont associés pour te rendre grand. Pour les dons de la nature, tu peux rivaliser avec les lis et les roses à demi épanouies : mais la fortune! elle est corrompue, changée et séduite par tes ennemis; elle prodigue habituellement ses faveurs adultères à ton oncle Jean; et sa main dorée a entraîné le roi de France, lui fait fouler aux pieds l'honneur des souverains, et prostituer la majesté royale au service de leurs amours. Oui, le roi de France est l'entremetteur de la fortune et du roi Jean : de la fortune, vile courtisane; de Jean, usurpateur. — Dis-moi, mon ami, le roi de France n'est-il pas un parjure? Accable-le de paroles de mépris, ou va-t'en, et laisse nous seuls, moi et mes maux, que je suis seule contrainte de supporter.

SALISBURY.

Pardonnez-moi, madame; je ne puis pas retourner sans vous vers les rois.

CONSTANCE.

Tu le peux, tu le feras; je n'irai point avec toi : j'instruirai mes douleurs à être fières, car le chagrin est fier et raidit sa victime. Que les rois s'assemblent près de moi, et devant la majesté de ma grande douleur; car ma douleur est si grande, qu'il n'y a plus que la solide masse de la terre qui puisse en soutenir le poids : ici je m'assieds, moi et la douleur; ici est mon trône; dis aux rois de venir se courber devant lui.

(Elle se jette à terre.)

(Entrent le roi Jean, Philippe, Louis, Blanche, Éléonore, Philippe Faulconbridge et l'archiduc d'Autriche.)

PHILIPPE.

Cela est vrai, aimable fille; et cet heureux jour sera toujours pour la France un jour de fête. Pour célébrer ce jour, le soleil glorieux s'arrête dans sa course, et, prenant le rôle d'alchimiste, change, par l'éclat de son œil radieux, la terre maigre et inégale en or brillant : le cours de l'année en ramenant ce jour ne le verra jamais que comme un jour sanctifié.

CONSTANCE.

Un jour maudit, et non pas un jour sanctifié! En quoi a-t-il donc mérité ce jour? qu'a-t-il fait pour être ainsi inscrit dans le calendrier en lettres d'or, parmi les jours solennels? Ah! plutôt faites disparaître ce jour de la semaine, ce jour de honte, d'oppression, de parjure : oui, s'il doit demeurer,

que les femmes grosses prient le ciel de ne pas déposer ce jour-là leur fardeau, de peur qu'un horrible monstre ne vienne tromper leurs espérances ; que les matelots ne craignent de naufrage que dans ce jour ; qu'il n'y ait de violé que les marchés que ce jour aura vu faire ; ce jour-là, que tout ce qui le commencera vienne à mauvaise fin ; oui, que la foi elle-même se change en fausseté profonde.

PHILIPPE.

Par le ciel, madame, vous n'aurez point de motif de maudire les heureux résultats de cette journée : ne vous ai-je pas engagé ma majesté royale?

CONSTANCE.

Vous m'avez trompée par un simulacre qui empruntait l'apparence de la majesté, qui, au tact et à l'épreuve, s'est trouvé sans réalité. Vous vous êtes parjuré, parjuré! vous êtes venu en armes pour verser le sang de mes ennemis, et maintenant en armes vous fortifiez le leur par l'union du vôtre; cette vigoureuse ardeur de s'attacher à l'ennemi, ce rude et menaçant regard de la guerre ont dégénéré en une amitié et une paix fardées, et notre oppression est la base de cette ligue. Armez-vous, armez-vous, cieux, contre ces rois parjures! une veuve vous crie : cieux, tenez-moi lieu d'époux! ne permettez point que les heures de ce jour sacrilége laissent finir ce jour en paix; mais avant le coucher du soleil lancez la discorde armée entre ces rois parjures ! exaucez-moi, oh ! exaucez-moi !

L'ARCHIDUC.

Constance,.... madame, la paix....

CONSTANCE.

La guerre, la guerre ! point de paix ! pour moi, la paix et la guerre ! O Limoges ! ô Autrichien [15] ! n'as-tu pas honte de cette dépouille sanglante que tu portes, esclave que tu es, misérable, poltron, petit en vaillance, grand en déloyauté, toujours fort du côté du plus fort, champion de la fortune qui ne combat jamais que lorsque sa seigneurie capricieuse est avec toi pour répondre de ta sûreté ! toi aussi, tu t'es parjuré, et tu flattes la puissance ? quelle espèce de fou es-tu ? un fou jongleur, toi qui te vantais, frappais du pied en jurant que tu serais des miens. Esclave au sang de glace, tes paroles n'ont-elles pas résonné en ma faveur à l'égal du tonnerre ? ne t'es-tu pas juré mon soldat, m'enjoignant de me reposer sur ton étoile, ta fortune et ta force ? Et maintenant tombes-tu sur mes ennemis ? Tu portes la peau d'un lion ! ôtes-la par pudeur, et jette une peau de veau sur ces membres de mécréant [16].

L'ARCHIDUC.

Ah ! si un homme me tenait de tels discours...

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Et jette une peau de veau sur tes membres de mécréant.

L'ARCHIDUC.

Tu n'oseras parler, vilain, sur ta vie.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Et jette une peau de veau sur tes membres de mécréant.

LE ROI JEAN.

Nous n'aimons point cela ; tu t'oublies.

(Entre Pandolphe.)

PHILIPPE.

Voici le saint légat du pape.

PANDOLPHE.

Salut, délégués et oints du seigneur. C'est à toi, roi Jean, que s'adresse ma sainte mission. Moi Pandolphe, cardinal du superbe Milan, et ici légat du pape Innocent, je demande pieusement en son nom pourquoi tu insultes si obstinément à l'église notre sainte mère, et pourquoi tu arraches par la violence, Étienne Laugton, élu archevêque de Cantorbéry, de ce siége saint? au nom de notre susdit saint père le pape Innocent, je te le demande.

LE ROI JEAN.

A quel titre sur la terre peut-on forcer la libre voix d'un roi consacré de répondre à des interrogations? Tu ne peux, cardinal, inventer pour me sommer de répondre un nom plus impuissant, plus méprisé et plus ridicule que celui du pape. Va lui raconter ce que je te dis, et ajoutes-y cette parole du roi d'Angleterre : « Qu'aucun prêtre italien ne viendra lever ou dîmes ou droits dans nos états ; mais que, comme nous sommes après Dieu le chef suprême par nous seuls, après lui, là où nous régnerons sera exercée cette haute suprématie, sans l'assistance d'aucune main mortelle. » Dis cela au pape, et, pour mettre de côté tout respect, au pape et à son autorité usurpée.

PHILIPPE.

Mon frère d'Angleterre, ceci est un blasphème.

LE ROI JEAN.

Vous, et tous les rois de la chrétienté, laissez-vous conduire par les grossiers artifices de ce prêtre intrigant, effrayés d'une excommunication dont l'argent peut vous relever; que les mérites d'un vil métal, de cet or, de cette poussière, vous servent à acheter des absolutions corrompues d'un homme qui dans ce marché aliène l'absolution dont il aurait lui-même besoin. Vous et tous le reste, grossièrement séduits, nourrissez de vos revenus cette diabolique jonglerie; moi, moi seul, tout seul, je me déclare opposant au pape, et tiens ses amis pour mes ennemis.

PANDOLPHE.

Eh bien, en vertu du pouvoir légitime dont je suis revêtu, tu resteras maudit et excommunié. Béni sera celui qui rompra son serment d'allégeance envers un hérétique; et sera réputé de vie méritoire, sera canonisé, révéré comme un saint, celui dont la main, par quelque voie secrète que ce puisse être, tranchera ton exécrable vie.

CONSTANCE.

Oh! que pour un instant Rome me donne le droit de maudire avec elle! Bon père cardinal, crie *amen* sur mes amères malédictions; car, exempte des injures que j'ai subies, nulle langue n'a pouvoir pour le maudire autant qu'il le mérite.

PANDOLPHE.

Madame, j'ai pouvoir et mission pour maudire.

CONSTANCE.

Et moi aussi. Lorsque la loi ne peut plus faire justice, ne permettez pas qu'elle puisse légitimement mettre obstacle à l'injure. La loi ne peut ici rendre à mon fils son royaume, car celui qui tient le royaume tient aussi la loi. Ainsi puisque la loi elle-même est une complète injustice, comment la loi pourrait-elle interdire à ma langue les malédictions?

PANDOLPHE.

Philippe de France, sous peine de l'excommunication, quitte la main de cet archi-hérétique; et, à moins qu'il ne se soumette à Rome, lève contre sa tête toutes les forces de la France.

ÉLÉONORE.

Tu pâlis, roi de France. Ne retire pas ta main.

CONSTANCE.

Prends bien garde, démon, que le roi de France ne se repente, et, dégageant sa main, ne fasse perdre une âme à l'enfer.

L'ARCHIDUC.

Roi Philippe, écoutez le cardinal.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Et couvre d'une peau de veau ses membres de renégat.

L'ARCHIDUC.

Ruffien, il faut que j'empoche toutes ces insultes, parce que...

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Parce que vos braies sont faites pour les porter.

LE ROI JEAN.

Philippe, que réponds-tu au cardinal?

CONSTANCE.

Que peut-il dire autre chose que le cardinal n'ait dit?

LOUIS.

Réfléchissez, mon père; vous avez à choisir entre la pesante malédiction de Rome, et la perte de l'amitié de l'Anglais. Préférez ce qu'il y a de plus facile à supporter.

BLANCHE.

C'est l'excommunication de Rome.

CONSTANCE.

O Louis, tiens ferme; le démon te tente ici sous la forme d'une nouvelle épouse dépouillée de ses parures de noce.

BLANCHE.

Lady Constance ne parle pas d'après sa foi, mais d'après les nécessités de sa situation.

CONSTANCE.

Oh! si tu conviens de mes nécessités, qui n'existent que parce que toute foi a péri, de ces nécessités tu dois nécessairement inférer le principe que la foi revivra quand nécessités périront. Brise sous tes pieds cette nécessité qui m'enchaîne, et la foi se relève; mais tant que la nécessité me domine, la foi est foulée aux pieds.

LE ROI JEAN.

Le roi est ému et ne répond rien.

CONSTANCE, à Philippe.

Oh ! un mouvement qui vous en sépare, et répondez bien.

L'ARCHIDUC.

Suivez ce parti, roi Philippe, et ne demeurez pas plus long-temps suspendu dans le doute.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Ne suspendez rien qu'une peau de veau, bonhomme.

PHILIPPE.

Je suis dans la perplexité et ne sais que répondre.

PANDOLPHE.

Que pourrez-vous dire qui ne vous jette dans des perplexités plus grandes, s'il en résulte pour vous l'excommunication de Rome et sa malédiction ?

PHILIPPE.

Mon bon révérend père, mettez-vous à ma place, et dites-moi comment vous vous conduiriez vous-même. (*Montrant le roi Jean.*) Ma main s'est tout récemment enchaînée à sa main royale, et l'accord intime de nos deux âmes, unies par une alliance, les tient associées et liées l'une à l'autre de toute la force et la sainteté des sermens religieux. Les derniers souffles qui dans notre bouche aient rendu un son de parole ont profondément juré foi, paix, affection, amitié sincère entre nos deux royaumes et nos deux personnes : et avant ce traité, bien peu de temps avant, ce qu'il m'a fallu seulement pour bien laver nos mains prêtes à se serrer dans un royal ac-

cord, le ciel sait de quelles souillures les avait teintes et surchargées le pinceau du carnage, et comment la vengeance y avait peint les effroyables discordes de deux rois irrités. Et ces mains si récemment purifiées de sang, si nouvellement unies dans l'affection, si puissantes dans la haine et l'amitié, se relâcheront de leur étreinte et de leurs mutuels signes d'attachement! nous pourrions, légers et sans arrêt, nous jouer ainsi de la foi, nous rire du ciel, et faire de nous à ce point des enfans inconstans, que, détachant nos mains l'une de l'autre, nous voulussions abjurer la foi jurée, conduire sur le lit nuptial de la paix qui nous sourit une armée ensanglantée, et élever le tumulte de la discorde sur le front serein de la loyale sincérité! O saint homme, mon révérend père, qu'il n'en soit pas ainsi. Veuillez de votre grâce nous présenter, nous prescrire, nous imposer quelque condition supportable, et nous nous trouverons heureux de vous complaire sans cesser d'être amis.

PANDOLPHE.

Toute forme est difformité, tout ordre est désordre, qui ne se montre point ennemi de l'alliance de l'Angleterre. Ainsi, aux armes! soyez le champion de notre église, ou que l'église notre mère prononce sa malédiction, la malédiction d'une mère sur son fils rebelle. Roi de France, il y a moins de danger pour toi à tenir un serpent par la langue, un lion enfermé par sa griffe mortelle, un tigre affamé par les dents, qu'à garder en paix cette main qui est unie à la tienne.

PHILIPPE.

Je puis bien retirer ma main, mais non pas ma foi.

PANDOLPHE.

Ainsi tu fais de ta foi l'ennemie de ta foi, et, comme dans une guerre civile, tu élèves ton serment contre ton serment et ta parole contre ta parole. Oh! que ton serment juré d'abord au ciel, soit d'abord accompli envers le ciel : tu juras d'être le champion de notre église; tout ce que tu as juré depuis, tu l'as juré contre toi-même, et toi-même ainsi ne peux l'accomplir; car le mal que tu as promis de faire n'est point mal s'il est fait à bon droit; et ne le faisant pas lorsque le faire est un mal, c'est avoir agi à bon droit de ne le pas faire. Dans la route de l'erreur, l'acte le plus méritoire est d'errer de nouveau; car, bien qu'on dévie alors, la déviation redevient la droite voie, et la déloyauté sert de remède à la déloyauté, comme le feu calme l'ardeur du feu dans les veines excoriées par une récente brûlure. — C'est la religion qui oblige à tenir les sermens; mais tu as juré contre la religion, au nom de laquelle tu jures contre la chose par laquelle tu jures; tu te fais d'un serment la preuve du bon droit contre un serment. Incertain sur le bon droit, jure seulement de ne te point parjurer : autrement, jurer serait une dérision. Mais ce que tu jures maintenant, c'est de devenir parjure, et d'autant plus parjure que tu tiendras à ce que tu as juré. Ainsi tes derniers vœux, contraires aux premiers, sont en toi une révolte contre toi-même; et tu ne peux ja-

mais remporter de plus belle victoire que d'armer ce qu'il y a en toi de noble et de constant contre ces suggestions imprudentes et passagères. Nos prières, si tu y consens, viendront aider à ces résolutions meilleures. Dans le cas contraire, sache que le danger de notre malédiction est suspendu sur ta tête, si pesant que tu ne pourras jamais le secouer, mais tu mourras désespéré sous cet affreux fardeau.

L'ARCHIDUC.

Rébellion, pure rébellion.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Quoi! il n'en sera rien? une peau de veau ne viendra pas te fermer la bouche?

LOUIS.

Mon père, aux armes!

BLANCHE.

Le jour de ton mariage? contre le sang auquel tu viens de t'unir? Quoi! sont-ce des hommes égorgés qu'on servira à notre repas de noce? Sera-ce au son des trompettes criardes, du bruyant et brutal tambour, des clameurs de l'enfer, que se réglera la marche de nos cérémonies? O mon mari, écoute-moi: (hélas! hélas! que ce nom de mari est nouveau dans ma bouche!) par ce doux nom que ma langue vient de prononcer pour la première fois, je t'en conjure à genoux, ne prends point les armes contre mon oncle.

CONSTANCE.

Et moi aussi, sur mes genoux endurcis à force de génuflexions, je t'adresse mes prières, vertueux

dauphin : ne change point les décrets portés d'avance par le ciel.

BLANCHE.

Je vais connaître si tu m'aimes. Quel motif sera plus puissant auprès de toi que le nom de ta femme ?

CONSTANCE.

Ce qui glorifie celui dont tu te glorifies, son honneur. Ton honneur, ô Louis, ton honneur !

LOUIS.

Je m'étonne de voir votre majesté si froide à ces hautes considérations qui la pressent.

PANDOLPHE.

Je vais lancer l'anathème sur sa tête.

PHILIPPE.

Tu n'en auras pas besoin. — Roi d'Angleterre, je romps avec toi.

CONSTANCE.

O brillant retour de la majesté éclipsée !

ÉLÉONORE.

O trahison de l'inconstance française !

LE ROI JEAN.

A l'heure même, roi de France, tu vas porter la peine de cette heure.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Le temps, ce vieux régulateur d'horloges, ce chauve fossoyeur, est-il donc à ses ordres ? Mais, toujours, le roi de France en portera la peine.

BLANCHE.

Le soleil se couvre d'un nuage de sang : beau jour, adieu ! — De quel parti dois-je me ranger ? Je suis à tous les deux ; chaque armée tient une de mes mains, et, retenue comme je le suis par toutes les deux, le tourbillon de la rage qui les sépare va me démembrer. — Mon mari, je ne puis prier pour ta victoire. — Mon oncle, il faut que je prie pour ta défaite. — Mon père, je ne puis désirer que la fortune te favorise. — Mon aïeule, je ne puis souhaiter que tes souhaits s'accomplissent. Quel que soit le vainqueur, son bonheur fait ma perte, assurée de perdre même avant que la partie soit jouée.

LOUIS.

Madame, vous êtes avec moi ; votre fortune est attachée à la mienne.

BLANCHE.

Ce qui donnera vie à ma fortune détruira ma vie.

LE ROI JEAN.

Mon cousin, allez rassembler nos forces. (*Faulconbridge sort.*) (*A Philippe.*) — Roi de France, je brûle d'une colère que chaque instant enflamme davantage, d'une rage dont l'ardeur est parvenue à ce point que rien ne la peut calmer, rien que du sang, le sang de la France, et son sang le plus cher, le plus précieux.

PHILIPPE.

Ta rage ne consumera que toi, et tu seras réduit en cendres avant que notre sang en éteigne la flamme. Prends garde à toi, tu es en grand péril.

LE ROI JEAN.

Pas plus que celui qui me menace. — Courons aux armes.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Toujours en France. — Plaine proche d'Angers.

Alarmes; soldats qui passent et repassent. — Entre FAULCONBRIDGE, tenant la tête de l'archiduc d'Autriche.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Sur ma vie, cette journée devient terriblement chaude! Quel démon aérien plane là-haut et verse le mal sur la terre? — La tête de l'archiduc est ici, tandis que Philippe respire encore.

(Entrent le roi Jean, Arthur et Hubert.)

LE ROI JEAN.

Hubert, prends cet enfant sous ta garde. (*A Faulconbridge.*) — Philippe, au combat : ma mère est assiégée dans ma tente, et prise peut-être, j'en ai peur.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Seigneur, je l'ai délivrée; sa grandeur est en sûreté; ne craignez rien. Mais en avant, mon prince; il ne faut plus que bien peu d'efforts pour amener notre besogne à bien.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Toujours en France. — Plaine proche d'Angers.

Alarmes ; soldats qui passsent et repassent ; retraite. —Entrent le **ROI JEAN**, **ÉLÉONORE**, **ARTHUR**, **FAULCONBRIDGE**, **HUBERT**, et des lords.

LE ROI JEAN.

Cela sera ainsi. (*A Éléonore.*) — Votre seigneurie demeurera en arrière avec cette forte garde. (*Au jeune Arthur.*) — Mon cousin, n'aie pas l'air si triste : ton aïeule t'aime, et ton oncle sera aussi tendre pour toi que le fut ton père.

ARTHUR.

Oh ! cela fera mourir ma mère de chagrin.

LE ROI JEAN, à Philippe Faulconbridge.

Cousin, partez pour l'Angleterre : prenez les devans en diligence, et, avant votre arrivée, songez à bien secouer les coffres de nos abbés thésauriseurs, et à remettre en liberté leurs angelots [16] captifs. Les grasses côtes de la paix doivent maintenant servir à nourrir les affamés. Usez du pouvoir que nous vous donnons dans toute son étendue.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Une cloche, un livre, un cierge, ne me feront pas reculer quand l'or et l'argent m'inviteront à avancer. Je prends congé de votre altesse. (*A Éléonore.*) — Ma grand'maman, si jamais je me sou-

viens d'être dévot, je prierai pour votre belle santé. Sur ce, je vous baise les mains.

ÉLÉONORE.

Adieu, mon aimable cousin.

LE ROI JEAN.

Cousin, adieu.

(Philippe Faulconbridge sort.)

ÉLÉONORE, à Arthur.

Approchez, mon petit parent. Écoutez, je veux vous dire un mot.

LE ROI JEAN.

Approche, Hubert,— ô mon cher Hubert, nous te devons beaucoup; et dans cette prison de chair il est une âme qui s'avoue ta redevable, et qui se propose bien de te payer ton affliction avec usure. Mon cher ami, ton serment volontaire vit dans ce cœur où s'en conserve précieusement le souvenir. — Donne-moi ta main. — J'aurais quelque chose à te dire;... mais j'attendrai quelqu'autre moment plus convenable. Par le ciel! Hubert, je suis presque embarrassé de te dire en quelle estime je te tiens.

HUBERT.

J'ai bien de l'obligation à votre majesté.

LE ROI JEAN.

Mon bon ami, tu n'as encore aucune raison de me répondre ainsi; mais tu l'auras un jour, et le temps ne coulera pas si lentement qu'il n'amène pour moi le moment de te faire du bien. — J'aurais une chose à te dire,... mais laissons-là. — Le soleil est maintenant aux cieux, et le jour pompeux, en-

vironné des plaisirs du monde, est de partout trop dissipé, trop plein de gaieté pour me donner audience. —Si la cloche de minuit frappait des sons répétés de sa langue de fer et de sa bouche d'airain le cours assoupi de la nuit; si nous étions ici dans un cimetière, et toi préoccupé de mille injures; si l'humeur noire de la mélancolie avait en toi coagulé, épaissi, appesanti le sang qui d'ordinaire court haut et bas picotant les veines, établit dans les yeux de l'homme le rire imbécile, donne à ses joues les formes habituelles d'une vaine gaieté, passion odieuse à mes projets;... ou bien si tu pouvais me voir sans yeux, m'entendre sans le secours de tes oreilles, et me répondre sans voix et par la seule pensée, sans y employer les yeux ni les oreilles, ni le son blessant des paroles : alors, en dépit du jour vigilant qui nous enveloppe, je verserais mes pensées dans ton sein. — Mais non, je n'en ferai rien. — Cependant je t'aime bien, et, sur ma foi, je crois que tu m'aimes bien.

HUBERT.

Si bien que quelque chose que vous me commandiez, dût ma mort être le résultat nécessaire de mon action, par le ciel, je le ferai.

LE ROI JEAN.

Eh! ne sais-je pas bien que tu le ferais? Bon Hubert; Hubert, Hubert, jette les yeux sur ce jeune garçon; je vais te dire ce que c'est, mon ami : c'est un serpent sur mon chemin, et quelque part que je pose mon pied, il est là devant moi. — M'entends-tu? tu es son gardien....

HUBERT.

Et je le garderai si bien qu'il ne pourra jamais nuire à votre majesté.

LE ROI JEAN.

La mort!

HUBERT.

Seigneur!...

LE ROI JEAN.

Un tombeau.

HUBERT.

Il ne vivra point.

LE ROI JEAN.

C'est assez : je puis maintenant redevenir capable de joie. Hubert, je t'aime; c'est bien : mais je ne veux pas te dire ce que je prétends faire pour toi. Souviens-toi... — Madame, recevez mes adieux : j'enverrai ces troupes à votre majesté.

ÉLÉONORE.

Que ma bénédiction t'accompagne.

LE ROI JEAN, à Arthur.

Allons, cousin, en Angleterre. Hubert est chargé de vous servir; il aura pour vous tous les égards qui vous sont dus. — Marchons vers Calais; allons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Toujours en France. — La tente du roi de France.

Entrent LE ROI PHILIPPE, LOUIS, PANDOLPHE, suite.

PHILIPPE.

Ainsi sur les flots une bruyante tempête disperse une flotte entière de vaisseaux rassemblés, et les sépare les uns des autres.

PANDOLPHE.

Consolez-vous, reprenez courage, et tout ira bien encore.

PHILIPPE.

Et qui peut aller bien quand tout nous a tourné si mal? Ne sommes-nous pas battus? Angers n'est-il perdu, Arthur prisonnier? Plusieurs de nos amis les plus chers n'ont-ils pas été tués? et en dépit de la France, l'Anglais n'est-il pas tout sanglant retourné en Angleterre, surmontant tous les obstacles?

LOUIS.

Ce qu'il a conquis, il l'a fortifié. Il n'y a pas d'exemple d'une si ardente promptitude dirigée avec tant de sagesse, d'une conduite si prudente dans une guerre si impétueuse. Qui a jamais lu ou entendu le récit d'un exploit de ce genre?

PHILIPPE.

Je supporterais que l'Anglais eût obtenu cette

gloire, si nous pouvions trouver quelque exemple de notre honte. (*Entre Constance.*) Regardez; qui vient ici? un tombeau renfermant une âme, retenant contre son gré l'immortel esprit dans l'odieuse prison d'une vie de douleurs. — Je t'en prie, dame, viens avec moi.

CONSTANCE.

Voyez, maintenant voyez l'événement de cette belle paix.

PHILIPPE.

Patience, ma bonne dame. Courage, noble Constance.

CONSTANCE.

Non; je défie tout conseil, toute réparation, si ce n'est celle qui met fin à tous les conseils, la véritable réparation, la mort, la mort. O mort aimable et chérie, balsamique puanteur, saine corruption, la haine et la terreur des heureux, lève-toi de la couche de l'éternelle nuit; je baiserai tes détestables os, je mettrai mes yeux sous tes caverneux sourcils, des vers qui remplissent ta demeure je ferai des anneaux à mes doigts; ta dégoûtante poussière fermera dans ma bouche le passage de l'haleine, afin que je devienne un monstre cadavéreux semblable à toi! Viens à moi grinçant tes dents et je croirai que tu souris, et je te donnerai le baiser d'une épouse. O toi, l'amour des infortunés, viens à moi!

PHILIPPE.

Belle affligée, calmez-vous.

CONSTANCE.

Non, non, je ne me calmerai point tant qu'il me

restera un souffle pour crier. Oh! que ma langue n'est-elle placée dans la bouche du tonnerre! Alors de ma douleur j'ébranlerais le monde et je réveillerais de son sommeil ce cruel squelette qui ne peut entendre la faible voix d'une femme, et qui dédaigne de communes invocations.

PANDOLPHE.

Madame, vos discours sont ceux de la folie, et non de la douleur.

CONSTANCE.

Tu n'as rien de saint, toi qui me calomnies ainsi. Je ne suis pas folle; ces cheveux que j'arrache sont les miens; mon nom est Constance; j'étais la femme de Geoffroy; le jeune Arthur est mon fils, il est perdu! Non, je ne suis pas folle. Plût au ciel que je le fusse! car alors, sans doute je m'oublierais moi-même. Oh! si je le pouvais, quel chagrin j'oublierais (17)! Enseigne-moi quelque philosophie qui me rende folle, et tu seras canonisé, cardinal; car n'étant pas folle, mais sensible à la douleur, ce que j'ai de raison m'apprend seulement à me délivrer de mes maux, m'apprend comment je puis me tuer ou me pendre moi-même. Si j'étais folle, j'oublierais mon fils, ou le prendrais follement pour une poupée de chiffons. Ah! je ne suis pas folle; je sens trop bien, trop bien les diverses douleurs de l'infortune.

PHILIPPE.

(18) Renouez ces tresses. Oh! que d'amour je remarque dans cette belle multitude de cheveux! Là où est tombée par hasard une larme argentée, par

cette seule larme dix mille de ces déliés amis sont collés ensemble dans une société d'affliction, semblables à des amans sincères, fidèles, inséparables, indissolublement unis dans l'adversité.

CONSTANCE.

En Angleterre, s'il vous plaît.

PHILIPPE.

Rattachez vos cheveux.

CONSTANCE.

Oui, je les rattacherai. Et pourquoi le ferai-je? Tandis que j'en arrachais les nœuds, je criais : *Oh! si mes mains pouvaient délivrer mon fils comme elles ont rendu la liberté à mes cheveux!* Mais maintenant je leur envie leur liberté et les remettrai dans leurs liens, puisque mon pauvre enfant est captif. — Père cardinal, je vous ai entendu dire que nous reverrions, que nous reconnaîtrions nos amis dans le ciel. Si cela est, je reverrai mon fils; car depuis la naissance de Caïn, le premier enfant mâle, jusqu'à celui qui respira hier pour la première fois, il n'est pas venu au monde une créature si gracieuse : mais le ver rongeur va me dévorer ce bouton de fleur, et bannir de ces joues leur beauté native; on le verra se creuser comme un spectre, devenir maigre et livide comme un accès de fièvre : il mourra dans cet état; et lorsqu'il sera ressuscité ainsi, quand je le rencontrerai dans la cour des cieux, je ne le reconnaîtrai point; ainsi jamais, jamais je ne pourrai revoir mon joli Arthur.

PANDOLPHE.

Vous entretenez votre chagrin d'idées trop odieuses.

CONSTANCE.

Il me parle, lui qui n'a jamais eu de fils!

PANDOLPHE.

Vous êtes aussi amoureuse de votre douleur que de votre fils.

CONSTANCE.

Ma douleur tient la place de mon fils absent; elle repose dans son lit, marche partout avec moi, prend son charmant regard, répète ses paroles, me rappelle toutes ses grâces, remplit de ses formes les vêtemens qu'il a laissés vides. J'ai donc raison de chérir ma douleur. — Adieu : si vous aviez fait la même perte que moi, je vous consolerais mieux que vous ne me consolez.—Je ne veux plus conserver cet arrangement sur ma tête, quand mon esprit est dans un tel désordre. (*Elle arrache les ornemens de sa tête.*) — O seigneur ! mon enfant, mon Arthur, mon cher fils, ma vie, ma joie, mon soutien, mon univers, la consolation de mon veuvage, le remède de tous mes chagrins !

(Elle sort.)

PHILIPPE.

Je crains qu'elle ne se nuise à elle-même. Je vais la suivre.

(Il sort.)

LOUIS.

Il n'est plus rien dans le monde qui puisse me donner aucune joie. La vie est aussi ennuyeuse pour

moi qu'une histoire deux fois racontée dont on rebat l'oreille fatiguée d'un homme qui s'assoupit. La honte amère m'a tellement fait perdre le goût des douceurs de ce monde, qu'il ne me rend plus que honte et qu'amertume.

PANDOLPHE.

Avant qu'une forte maladie soit guérie, l'instant même qui ramène la vigueur et la santé est celui de la crise la plus violente; et le mal qui prend congé de nous montre en nous quittant ce qu'il a de plus cruel. Qu'avez-vous donc perdu en perdant la bataille?

LOUIS.

La gloire, le plaisir et le bonheur de ma vie entière.

PANDOLPHE.

Cela serait certainement ainsi si vous l'aviez gagnée. — Non, non, c'est quand la fortune veut le plus de bien aux hommes qu'elle les regarde d'un œil menaçant. On a peine à concevoir tout ce qu'a perdu le roi Jean dans ce qu'il croit avoir si clairement gagné. Je frémis en y songeant. — N'êtes-vous pas affligé qu'Arthur soit son prisonnier?

LOUIS.

Aussi sincèrement qu'il est satisfait de l'avoir en sa puissance.

PANDOLPHE.

Votre raison est aussi jeune que votre âge. Écoutez-moi maintenant vous parler avec un esprit prophétique : le souffle seul de ce que j'ai à vous dire va emporter jusqu'au dernier grain de poussière, au dernier brin de paille, jusqu'au dernier obsta-

cle du chemin qui doit conduire vos pas au trône d'Angleterre. Écoutez donc. — Jean s'est emparé d'Arthur, et tant que la chaleur de la vie se jouera dans les veines de cet enfant, il est impossible que Jean, mal affermi, jouisse d'une heure, d'un instant de repos, respire une seule fois tranquille. Le sceptre qu'arrache une main déréglée ne peut être retenu que par les moyens de violence qui l'ont acquis; et celui qui repose sur une place glissante ne fera point scrupule, pour y tenir ferme, de s'y attacher par les endroits les plus vils. Pour que Jean puisse se soutenir, il faut qu'Arthur tombe... — Ainsi soit-il, puisque cela ne peut être autrement.

LOUIS.

Mais que gagnerai-je à la mort du jeune Arthur ?

PANDOLPHE.

Vous pourrez, grâces aux droits de Blanche votre épouse, prétendre à tout ce qu'Arthur réclamait.

LOUIS.

Et le perdre, et la vie avec, comme Arthur.

PANDOLPHE.

Oh! que vous êtes jeune et nouveau dans ce vieux monde! Jean complote à votre profit; les événemens conspirent avec vous; car celui qui cherche sa sûreté dans un sang loyal ne trouvera qu'une sûreté sanglante et perfide : cette action si odieusement conçue refroidira le cœur de ses sujets et glacera leur zèle, tellement qu'ils saisiront avec transport la première occasion d'ébranler son pouvoir. On ne verra plus dans le ciel une exhalaison naturelle; il

n'y aura plus un écart de la nature, pas un jour mauvais, pas de vents si communs, d'événemens si ordinaires qui, dépouillés de leurs causes naturelles, ne prennent le nom de météores, de prodiges, de signes funestes, de monstruosités, de présages, de voix du ciel qui dénonceront clairement sa vengeance contre Jean.

LOUIS.

Il est possible qu'il n'attente pas à la vie d'Arthur, et se croie suffisamment rassuré par sa captivité.

PANDOLPHE.

Ah! seigneur, quand il saura que vous approchez, si le jeune Arthur n'est pas déjà mort, il mourra à cette nouvelle; et alors Jean verra les cœurs de son peuple, révoltés contre lui, caresser une nouveauté inconnue; ils trouveront au bout de ses doigts sanglans de puissans motifs de rébellion et de fureur. Il me semble déjà voir ce bouleversement étendu partout. Et combien fait-on pour vous encore des affaires meilleures que je vous ai dites! Le bâtard Faulconbridge est maintenant en Angleterre, ravageant l'église et offensant la charité. S'il s'y trouvait seulement douze Français en armes, ils seraient comme un signal qui attirerait autour d'eux dix mille Anglais, ou bien comme une petite boule de neige qui en roulant devient une montagne. — Noble dauphin, venez avec moi trouver le roi. Il est incroyable quel parti on peut tirer de leur mécontentement, maintenant que dans leurs cœurs l'indignation est au comble.—Partez pour l'Angleterre; moi, je vais échauffer le roi.

LOUIS.

De puissans motifs produisent des actions extraordinaires. Allons, si vous dites oui, le roi ne dira pas non.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Angleterre. — Une pièce dans le château de Northampton (19).

Entrent HUBERT et DEUX SATELLITES.

HUBERT.

Faites-moi rougir ces fers, et ayez soin de vous tenir derrière la tapisserie. Quand je frapperai de mon pied le sein de la terre, accourez et attachez bien ferme à une chaise l'enfant que vous trouverez avec moi. Soyez attentifs au signal. — Sortez, et tenez-vous prêts.

UN DES SATELLITES.

J'espère que vous nous garantirez les suites de l'action.

HUBERT.

Craintes ridicules. N'ayez pas peur ; faites ce que je vous dis. (*Ils sortent.*) — Jeune garçon, venez ici ; j'ai à vous parler.

(Entre Arthur.)

ARTHUR.

Bonjour, Hubert.

HUBERT.

Bonjour, petit prince.

ARTHUR.

Aussi petit prince qu'il soit possible de l'être, avec tant de titres pour être un plus grand prince. Vous êtes triste.

HUBERT.

En effet, j'ai été quelquefois plus gai.

ARTHUR.

Miséricorde, je croyais que personne ne devait être triste que moi. Cependant je me rappelle qu'étant en France je voyais de jeunes gentilhommes se faire tristes comme la nuit, et cela seulement pour se divertir [20]. Par mon baptême, si j'étais hors de prison et gardant les moutons, je serais gai tant que le jour durerait; et je le serais même ici, sans le soupçon où je suis que mon oncle cherche à me faire encore plus de mal. Il a peur de moi, et moi de lui. Est-ce ma faute si je suis fils de Geoffroy? Non sûrement ce n'est pas ma faute; et plût au ciel que je fusse votre fils, Hubert! car vous m'aimeriez.

HUBERT, bas.

Si je m'entretiens avec lui, son innocent babil va réveiller la pitié morte dans mon sein. Il faut me hâter de dépêcher la chose.

ARTHUR.

Êtes-vous malade, Hubert? Vous êtes pâle aujourd'hui. En vérité, je voudrais que vous fussiez un peu malade, afin de pouvoir rester debout toute

la nuit à veiller près de vous. Je suis bien sûr que je vous aime plus que vous ne m'aimez.

HUBERT.

Ses discours s'emparent de mon cœur. (*Il donne un papier à Arthur.*) Lisez, jeune Arthur. (*A part.*) — Quoi! de sottes larmes qui vont mettre à la porte l'impitoyable cruauté! Il faut en finir promptement, de crainte que ma résolution ne s'échappe de mes yeux en larmes efféminées. (*A Arthur.*) — Est-ce que vous ne pouvez pas lire? L'écriture n'est-elle pas belle?

ARTHUR.

Trop belle, Hubert, pour une action si horrible. Quoi! il faut que vous me brûliez les deux yeux avec un fer rouge?

HUBERT.

Jeune enfant, il le faut.

ARTHUR.

Et le ferez-vous?

HUBERT.

Je le ferai.

ARTHUR.

En aurez-vous le cœur? Quand vous avez eu seulement mal à la tête, j'ai attaché mon mouchoir autour de votre front, le plus beau mouchoir que j'eusse : c'était une princesse qui me l'avait donné, et je ne vous l'ai jamais redemandé. Au milieu de la nuit, j'appuyais votre tête sur ma main; et, comme les vigilantes minutes font passer l'heure, assidu j'allégeais pour vous le poids du temps, en vous demandant à chaque instant : « Que vous

manque-t-il? où est votre mal? quel bon office d'amitié pourrais-je vous rendre? » Il y a bien des enfans de pauvres gens qui fussent restés dans leur lit, et ne vous eussent pas dit un seul mot de tendresse; et vous, vous aviez un prince pour vous servir dans votre maladie! Peut-être vous pensez que mon amour était un amour artificieux, et vous lui donnez le nom de ruse: croyez-le si vous voulez. — Si c'est la volonté du ciel que vous me traitiez mal, il faut bien que vous le fassiez. — Pourrez-vous m'arracher les yeux, ces yeux qui jamais seulement ne vous ont regardé et ne vous regarderont avec colère?

HUBERT.

J'ai juré de le faire, et il faut que je vous les brûle avec un fer chaud.

ARTHUR.

Oh! nul homme n'eût jamais voulu faire cette cruauté que dans ce siècle de fer. Le fer lui-même, quoique rougi et ardent, en approchant de mes yeux, boirait mes larmes et éteindrait sa brûlante rage dans ma seule innocence, et après se consumerait de rouille seulement pour avoir recélé le feu qui devait nuire à mon œil [21]. Êtes-vous donc plus dur, plus insensible que le fer forgé? Oh! si un ange était venu à moi et m'avait dit qu'Hubert allait m'ôter les yeux, je n'en aurais cru aucune autre langue que celle d'Hubert.

HUBERT, frappant du pied.

Venez. (*Les satellites rentrent avec des cordes, des fers, etc.*) Faites ce que je vous ai dit.

ARTHUR.

Ah ! sauvez-moi, Hubert, sauvez-moi. Je sens mes yeux s'arracher seulement à voir les affreux regards de ces hommes sanguinaires.

HUBERT.

Donnez-moi ce fer, vous dis-je, et liez-le ici.

ARTHUR.

Hélas ! qu'avez-vous besoin de prendre un air si rude et si en colère ? Je ne bougerai pas, je resterai immobile comme la pierre. Pour l'amour du ciel, Hubert, que je ne sois pas lié ! — Écoutez-moi, Hubert, renvoyez ces hommes affreux, et je vais m'asseoir tranquille comme un agneau : je ne remuerai pas, je ne frapperai pas du pied, je ne dirai pas une seule parole, je ne regarderai pas le fer avec colère. Renvoyez seulement ces hommes, et je vous pardonnerai, quelque tourment que vous me fassiez souffrir.

HUBERT.

Allez, demeurez là-dedans ; laissez-moi seul avec lui.

UN DES SATELLITES.

Je suis bien content d'être dispensé d'une pareille action.

(Sortent les satellites.)

ARTHUR.

Hélas ! celui que mes reproches ont renvoyé était mon ami : il a un œil sévère, mais il a un cœur tendre. Laissez-le revenir, afin que sa compassion réveille la vôtre.

HUBERT.

Allons, venez, enfant; préparez-vous.

ARTHUR.

N'y a-t-il plus de remède?

HUBERT.

Pas d'autre pour vous que de perdre les yeux.

ARTHUR.

Oh ciel! que n'avez-vous dans les vôtres seulement un atome, un grain de sable ou de poussière, un moucheron, un cheveu égaré, quelque chose qui pût offenser cet organe précieux! Alors, sentant vous-même quel trouble violent y élève la plus petite cause, votre odieux projet vous paraîtrait horrible.

HUBERT.

Est-ce là ce que vous avez promis? Allons, contenez votre langue.

ARTHUR.

Hubert, les paroles d'un couple de langues ne seraient pas trop pour plaider la défense d'une paire d'yeux. Ne m'obligez pas de tenir ma langue, Hubert, ne m'y obligez pas; ou bien, Hubert, si vous voulez, coupez-moi la langue, afin que je puisse garder mes yeux. Oh! épargnez mes yeux, quand ils ne devraient plus me servir jamais qu'à vous voir. — Tenez, sur ma parole, le fer est froid, et il ne me ferait aucun mal.

HUBERT.

Je puis le réchauffer, enfant.

ARTHUR.

Non, en bonne foi : le feu, créé pour nous réconforter, est mort de douleur de se voir employé à des cruautés si peu méritées. Voyez vous-même : ce charbon enflammé a perdu sa malice ; le souffle du ciel en a chassé toute ardeur, et a couvert sa tête des cendres du repentir.

HUBERT.

Mais mon souffle peut le ranimer, enfant.

ARTHUR.

Cela ne servirait qu'à le faire rougir et s'enflammer de honte de vos procédés, Hubert : peut-être même qu'il lancerait des étincelles dans vos yeux, et que, comme un dogue qu'on force de combattre, il s'attaquerait à son maître qui voudrait le pousser malgré lui [22]. Tout ce que vous voulez employer pour me faire du mal vous refuse le service. Vous seul n'avez point cette pitié qui s'étend jusqu'au fer cruel et au feu, êtres connus pour servir aux usages impitoyables.

HUBERT.

Eh bien! continue de voir pour continuer de vivre [23]! Je ne toucherais pas à tes yeux pour tous les trésors que possède ton oncle. Cependant j'avais juré, et je l'avais résolu, enfant, de te brûler les yeux avec ce fer.

ARTHUR.

Ah! maintenant vous ressemblez à Hubert; tout à l'heure vous étiez déguisé.

HUBERT.

Paix! pas un mot de plus; adieu. Il faut que votre

oncle vous croie mort. Je vais charger ces farouches espions de rapports trompeurs. Toi, joli enfant, dors sans inquiétude, et sois certain que, pour tous les biens de l'univers, Hubert ne te fera jamais de mal.

ARTHUR.

Oh ciel! — Je vous remercie, Hubert.

HUBERT.

Silence! pas un mot; rentre avec moi, que je te cache. Je m'expose pour toi à de grands dangers.

SCÈNE II.

Toujours en Angleterre. — Une salle d'apparat dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN, couronné; PEMBROK, SALISBURY et autres lords. — Le roi monte sur son trône.

LE ROI JEAN.

Nous nous revoyons encore assis dans ce palais, encore une seconde fois couronné; et nous l'espérons, nous y sommes vus avec satisfaction.

PEMBROK.

N'était qu'il a plu à votre majesté que cela fût ainsi, c'est trop d'une fois renouveler cette cérémonie. Vous aviez été couronné auparavant, et jamais depuis vous n'aviez été dépouillé de la majesté royale; jamais aucune révolte n'avait donné atteinte à la foi de vos sujets; le pays n'avait été troublé d'aucune atteinte de nouveauté, d'aucun désir de changement ou d'un état meilleur.

SALISBURY.

C'est donc une inutile et ridicule surabondance que de vouloir s'entourer d'une double pompe, que de parer de nouveaux ornemens un titre déjà précieux, que de dorer l'or pur, teindre le lis, parfumer la violette, polir la glace, ajouter de nouvelles couleurs à l'arc-en-ciel, et chercher à environner de la lumière des flambeaux l'œil brillant des cieux.

PEMBROK.

Sauf le devoir d'obéir à la volonté de votre majesté, l'acte que nous faisons en ce moment n'est autre chose qu'un vieux conte redit de nouveau, et dont la dernière répétition devient fâcheuse lorsqu'elle tombe hors de propos.

SALISBURY.

Il défigure l'aspect antique et respectable de nos simples et vieilles formes, fait distinguer le cours de la pensée comme une voile agitée par un vent inconstant; il éveille et alarme la réflexion, affaiblit la stabilité des opinions, rend suspect même ce qui est légitime en le couvrant de vêtemens façonnés d'une manière si nouvelle.

PEMBROK.

L'ouvrier qui veut faire mieux que bien perd son habileté dans les efforts de son ambition; et souvent en cherchant à excuser une faute, on l'aggrave par l'excuse même, comme une pièce posée sur une petite déchirure fait un plus mauvais effet en cachant l'endroit qui défaille, que ne faisait le défaut lui-même avant qu'il fût ainsi rapiécé.

SALISBURY.

C'est pourquoi avant votre nouveau couronnement nous vous en avons déclaré notre avis ; mais il n'a pas plu à votre altesse de l'écouter. Au reste, nous sommes tous satisfaits, puisque nos volontés doivent en tout et en partie s'arrêter devant celle de votre altesse.

LE ROI JEAN.

Je vous ai fait part de quelques-unes des raisons de ce nouveau couronnement, et je les crois fortes; et lorsque mes craintes seront diminuées, je vous en communiquerai d'autres plus fortes encore. Cependant indiquez les abus dont vous demandez la réforme, et vous verrez quel sera mon empressement à écouter et à vous accorder vos demandes.

PEMBROK.

Eh bien, comme l'organe de ces lords, et chargé de vous faire pénétrer dans les pensées de leurs cœurs, pour moi comme pour eux, mais surtout pour votre sûreté, dont eux et moi faisons notre soin le plus cher, je vous demande avec instance la liberté d'Arthur. Tant qu'il demeure captif, la bouche du mécontentement, toujours prête au murmure, s'ouvre à ce raisonnement dangereux : Si ce que vous possédez en paix vous le possédez à juste titre, pourquoi donc ces craintes, compagnes, disent-ils, des pas de l'injustice, vous portent-elles à séquestrer ainsi un parent d'un âge si tendre? Pourquoi étouffer sa vie sous une ignorance barbare, et priver sa jeunesse de l'avantage précieux d'une bonne éducation? Afin que dans les conjonctures

présentes vos ennemis ne puissent armer de ce prétexte l'occasion qui viendrait à s'offrir, souffrez que la requête que vous nous avez ordonné de vous présenter ait pour objet sa liberté. Nous ne vous la demandons point par rapport à nous, si ce n'est que notre intérêt est attaché au vôtre, et que votre intêret est de le mettre en liberté.

LE ROI JEAN.

Soit, je confie sa jeunesse à vos soins. (*Entre Hubêrt.*) — Hubert, quelle nouvelle m'apportez-vous?

PEMBROK.

Voilà l'homme qui était chargé de cette exécution sanglante. Il a montré son ordre à un de mes amis. Dans son œil se voit toute vivante la peinture de quelque odieuse scélératesse. Son air en dessous porte toutes les apparences d'un cœur bien troublé, et je crains beaucoup que l'acte dont nous avions peur qu'il n'eût été chargé ne soit consommé.

SALISBURY.

La couleur passe et repasse sur le visage du roi, s'agitant entre sa conscience et son projet comme les hérauts entre deux terribles armées en présence. Sa passion est mûre; il faut qu'elle crève.

PEMBROK.

Et si elle crève, nous en verrons sortir, je le crains bien dans son affreuse corruption, la mort d'un aimable enfant.

LE ROI JEAN.

Nous ne pouvons arrêter le bras inflexible de la

mort. Chers lords, bien que ma volonté d'accorder existe toujours, l'objet de votre requête a perdu la vie. — Il nous apprend qu'Arthur est mort de cette nuit.

SALISBURY.

Nous avions craint, en effet, que son mal ne fût au-dessus de tout remède.

PEMBROK.

Oui, nous avons su combien sa mort était prochaine, avant même que l'enfant se sentît malade.— Il faudra rendre compte de cela ici ou ailleurs.

LE ROI JEAN.

Pourquoi tournez-vous sur moi de si graves regards? Pensez-vous que j'aie en mes mains les ciseaux de la destinée? Puis-je commander au mouvement de la vie?

SALISBURY.

Le forfait est visible, et c'est une honte qu'un roi se laisse si grossièrement apercevoir. Prospérez dans vos projets : adieu.

PEMBROK.

Arrête, lord Salisbury; je vais avec toi chercher l'héritage de ce pauvre enfant, ce petit royaume composé d'un tombeau dans lequel on l'a forcé d'entrer. Trois pieds de terre renferment cette existence à qui appartenait toute l'étendue de cette île.— Quelle perversité cependant en ce monde! — Cela ne peut passer ainsi; cela fera éclater tous nos chagrins, et avant peu, je le crains bien.

(Ils sortent.)

LE ROI JEAN.

Ils brûlent d'indignation. Je me repens : on ne peut établir sur le sang aucun fondement solide. On n'assure point sa vie sur la mort des autres. (*Entre un messager.*) — La frayeur est dans tes regards : où est ce sang que j'ai vu habiter sur tes joues? Un ciel si ténébreux ne s'éclaircit pas sans tempêtes. Fais crever l'orage; dis : comment tout va-t-il en France?

LE MESSAGER.

Tout va de France en Angleterre : jamais on n'a vu dans le corps d'une nation lever une telle armée. Ils ont appris à imiter votre diligence; car au moment où l'on devait vous apprendre leurs préparatifs, arrive la nouvelle de leur débarquement.

LE ROI JEAN.

Dans quelle sorte d'ivresse s'est donc trouvée plongée notre surveillance? Qui a pu l'endormir ainsi? Où est la vigilance de ma mère, que la France ait pu lever une telle armée sans qu'elle en ait entendu parler?

LE MESSAGER.

Mon prince, la poussière du tombeau a obstrué son oreille. Votre noble mère est morte le premier jour d'avril; et j'ai appris, seigneur, que la princesse Constance était morte trois jours avant dans un accès de frénésie : mais quant à ceci, je ne le sais que vaguement par le bruit public. Si la nouvelle est fausse ou vraie, je l'ignore.

LE ROI JEAN.

Suspends ta rapidité, occasion terrible! Oh! fais un pacte avec moi jusqu'à ce que j'aie satisfait mes pairs mécontens. — Quoi! ma mère est morte! Dans quel désordre sont maintenant nos affaires en France? Et sous le commandement de qui vient cette armée française que tu me dis pour certain être entrée en Angleterre?

LE MESSAGER.

Du dauphin.

(Entrent Robert Faulconbridge et Pierre de Pomfret.)

LE ROI JEAN.

Tu m'as tout étourdi par ces fâcheuses nouvelles. — Eh bien, que dit le public de vos procédés? Ne cherchez pas à me farcir encore la tête de mauvaises nouvelles, car elle en est pleine.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Mais si vous avez peur d'apprendre le pis, laissez donc ce qu'il y a de pis tomber sur votre tête sans que vous en ayez été averti.

LE ROI JEAN.

Pardonnez, cher cousin; le flot m'avait renversé; mais je commence à reprendre haleine au-dessus des vagues, et je puis donner audience à quelque bouche que ce soit, de quoi qu'elle veuille me parler.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Comme j'ai travaillé dans le clergé, vous le verrez par les sommes que j'ai ramassées. Mais en traversant le pays pour revenir ici, j'ai trouvé le peuple troublé par d'étranges imaginations, préoccupé de

bruits divers, rempli de vaines chimères, ne sachant ce qu'il craint, mais plein de craintes; et voici un prophète que j'ai amené avec moi de Pomfret, où je l'ai rencontré dans les rues, traînant à ses talons des centaines de gens à qui il chantait en vers grossiers, d'une harmonie barbare, que le jour de l'Ascension prochaine, avant midi, votre altesse céderait sa couronne.

LE ROI JEAN, à Pierre.

Rêveur insensé que tu es, qui te fait parler ainsi?

PIERRE.

La prescience que j'ai de la vérité qui doit s'accomplir.

LE ROI JEAN.

Hubert, emmène-le, emprisonne-le; et qu'à midi, le jour même qu'il dit que je céderai ma couronne, il soit pendu. Mets-le en lieu de sûreté, et reviens; j'ai besoin de toi. (*Hubert sort avec Pierre de Pomfret.*) — Oh! mon cher cousin, sais-tu les nouvelles? sais-tu qui est arrivé?

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Les Français, seigneur; on n'a pas autre chose à la bouche. J'ai de plus trouvé lord Bigot et lord Salisbury, les yeux ardens comme un feu nouvellement allumé, et plusieurs autres qui allaient cherchant le tombeau d'Arthur, tué cette nuit, disent-ils, par votre ordre.

LE ROI JEAN.

Cher cousin, va, mêle-toi à leur compagnie; je sais un moyen de regagner leur affection : amène-les-moi.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Je vais tâcher de les rencontrer.

LE ROI JEAN.

Oui, mais dépêche-toi; toujours le meilleur pied devant. Oh! ne laisse pas mes sujets devenir mes ennemis, au moment où des étrangers en armes viennent effrayer mes villes de l'appareil menaçant d'une invasion formidable. Sois un Mercure, mets des aîles à tes talons; et rapide comme la pensée, reviens d'eux à moi.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

L'esprit du temps m'enseignera la diligence.

(Il sort.)

LE ROI JEAN.

C'est parler en chevalier vaillant et noble. (*Au messager.*) — Suis-le, car il aura peut-être besoin de quelque messager entre les pairs et moi. Ce sera toi.

LE MESSAGER.

De grand cœur, mon souverain.

(Il sort.)

LE ROI JEAN.

Ma mère morte!

(Entre Hubert.)

HUBERT.

Seigneur, on dit que cette nuit on a vu cinq lunes : quatre fixes, et la cinquième tournant autour des quatre autres avec un mouvement surprenant.

LE ROI JEAN.

Cinq lunes!

HUBERT.

Des vieillards et des fous prophétisent là-dessus dans les rues d'une manière inquiétante. La mort du jeune Arthur est dans toutes les bouches. En s'entretenant de lui, ils secouent la tête, chuchotent à l'oreille l'un de l'autre : celui qui parle serre le poignet de celui qui écoute, et celui-ci exprime sa terreur par des froncemens de sourcil, des signes de tête et des roulemens d'yeux. — J'ai vu un forgeron, le marteau ainsi suspendu tandis que son fer refroidissait sur l'enclume, dévorer, la bouche béante, les nouvelles que lui contait un tailleur qui, ses ciseaux et son aune à la main, debout sur des pantoufles que dans son vif empressement il avait chaussées de travers, le pied droit dans le pied gauche, parlait de plusieurs milliers de Français belliqueux qui étaient déjà rangés en ordre de bataille dans le pays de Kent. Un autre petit ouvrier tout sale venait interrompre son récit pour parler de la mort d'Arthur.

LE ROI JEAN.

Pourquoi cherches-tu à me remplir l'âme de toutes ces terreurs? Pourquoi reviens-tu si souvent sur la mort du jeune Arthur? C'est ta main qui l'a assassiné : j'avais de puissantes raisons de le souhaiter mort, mais tu n'en avais aucune de le tuer.

HUBERT.

Aucune, seigneur? Quoi! ne m'y avez-vous pas excité?

LE ROI JEAN.

C'est la malédiction des rois d'être environnés

d'esclaves qui regardent leurs caprices comme une autorisation pour aller briser de force la sanglante demeure de la vie; qui interprètent le moindre clin d'œil de l'autorité, et s'imaginent deviner les intentions menaçantes du souverain dans un regard irrité, produit peut-être de l'humeur du moment, plutôt que d'aucun motif réfléchi.

HUBERT.

Voilà votre seing et votre sceau comme garantie de ce que j'ai fait.

LE ROI JEAN.

Oh! quand se rendra le dernier compte entre le ciel et la terre, cette signature déposera contre nous pour notre damnation. — Combien de fois la présence des moyens du crime a-t-elle fait commettre le crime! Si tu n'avais pas été près de moi, toi un misérable choisi, marqué, désigné par la main de la nature pour accomplir de honteuses actions, jamais l'idée de cet assassinat ne fût entrée dans mon âme. Mais en remarquant ton visage odieux, te voyant tout propre à l'exécution de quelque sanglante infamie, tout fait, tout disposé pour de cruels emplois, je m'ouvris faiblement à toi de la mort d'Arthur : et toi, pour gagner la faveur d'un roi, tu ne t'es pas fait scrupule de détruire un prince!

HUBERT.

Seigneur!...

LE ROI JEAN.

Si tu avais seulement secoué la tête, si tu avais gardé un moment le silence quand je te parlais à mots couverts de mes desseins, si tu avais fixé sur

moi un regard de doute comme pour me demander de m'expliquer en paroles expresses, une honte profonde m'eût soudain rendu muet, m'eût fait rompre l'entretien, et tes craintes auraient fait naître en moi des craintes : mais tu m'as entendu par signes, et c'est par signe que ta réponse a conclu le traité du crime. Quoi ! c'est sans un seul instant de retard que ton cœur s'est laissé persuader, et que ta main cruelle s'est hâtée d'accomplir l'action que nos deux bouches avaient honte d'exprimer! — Ote-toi de mes yeux, et que je ne te revoie jamais! — Ma noblesse m'abandonne, une armée étrangère vient jusqu'à mes portes braver ma puissance : que dis-je ! au-dedans même de cette région de chair, de cet empire où se renferment le sang et la vie, règne la guerre, et des troubles civils mettent aux prises ma conscience et la mort de mon parent.

HUBERT.

Armez-vous contre vos ennemis; je vais faire la paix entre votre âme et vous; Arthur est vivant. Cette main est encore innocente et vierge, et ne s'est point rougie des souillures du sang : jamais encore n'est entré dans ce sein le terrible sentiment qu'excite la pensée d'un meurtre; et vous avez calomnié la nature dans ma physionomie, qui, bien que rude à l'extérieur, couvre une âme trop belle pour me rendre le boucher d'un enfant innocent.

LE ROI JEAN.

Quoi! Arthur vit? Oh! cours promptement vers les pairs; jette cette nouvelle sur leur fureur allumée, fais-les rentrer sous le joug du devoir. Par-

donne-moi le jugement que la colère m'a fait porter sur ta physionomie, car ma fureur était aveugle; et les affreux traits de sang dont te couvrait mon imagination te présentaient à mes yeux plus hideux que tu ne l'es. Oh! ne me réplique pas; mais hâte-toi autant qu'il sera possible d'amener dans mon cabinet les lords irrités : mes paroles ne t'en conjurent que lentement; vole plus vite qu'elles.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Toujours en Angleterre. — Devant le château.

ARTHUR paraît sur le mur.

ARTHUR.

Le mur est bien haut! et cependant je vais sauter en bas. O terre bénigne, prends pitié de moi, et ne me blesse pas. — Peu de gens ici me connaissent, ou plutôt personne; et quand on me connaîtrait, cet habit de mousse me déguise tout-à-fait.— J'ai peur; cependant je vais risquer : si j'arrive en bas sans me briser les membres je trouverai mille moyens pour m'évader. Autant mourir en fuyant que rester ici pour mourir. (*Il saute.*) Hélas! le cœur de mon oncle est dans ces pierres. Ciel, reçois mon âme! et toi, Angleterre, conserve mon corps!

(Il meurt.)

(Entrent Pembrok, Salisbury, Bigot.)

SALISBURY.

Milords, je l'ai trouvé à Saint-Edmonsbury : c'est

notre sûreté, et nous devons saisir l'heureuse occasion que nous présente ce temps de crise.

PEMBROK.

Qui vous a apporté cette lettre de la part du cardinal?

SALISBURY.

C'est le comte de Melun, un noble seigneur français, qui m'a donné en particulier, de l'affection que nous porte le dauphin, des témoignages bien plus étendus que n'en renferme cet écrit.

BIGOT.

Partons demain matin pour l'aller trouver.

SALISBURY.

Partons plutôt à l'instant; car nous avons, milords, deux grandes journées de marche avant de le joindre.

(Entre Robert Faulconbridge.)

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Heureux de vous rencontrer encore une fois aujourd'hui, milords les mécontens! le roi me charge de requérir à l'instant votre présence.

SALISBURY.

Le roi s'est lui-même dépossédé de tout droit sur nous : nos dignités sans tache ne serviront point à cacher la ténuité de son habit souillé; nous ne suivrons point ses pas, qui laissent empreintes partout où il passe les traces du sang. Retourne le lui dire : nous savons tout.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Quelles que soient vos pensées, d'honnêtes paroles conviendraient mieux.

SALISBURY.

Ce sont nos griefs qui parlent en ce moment, et non pas nos égards.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Mais vous avez peu de raison d'alléguer des griefs : la raison serait donc de montrer des égards.

PEMBROK.

Monsieur, monsieur, l'impatience a ses priviléges.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Cela est vrai; celui d'insulter son maître : elle ne le donne que pour lui seul.

SALISBURY.

Voici la prison. (*Voyant le corps d'Arthur.*) Qui vois-je étendu par terre?

PEMBROK.

O mort! que te voilà enorgueillie d'une pure et noble beauté! Quoi! la terre n'avait pas un trou pour cacher ce forfait!

SALISBURY.

Le meurtre, comme s'il abhorrait lui-même ce qu'il a fait, reste découvert à vos yeux pour vous exciter à la vengeance.

BIGOT.

Ou bien, après avoir dévoué au tombeau tant de beauté, il l'a trouvé d'un prix trop illustre pour le tombeau.

SALISBURY.

Sir Richard, que pensez-vous? Avez-vous jamais vu, avez-vous lu, pouviez-vous imaginer, imaginez-vous même à présent que vous le voyez, rien de ce que vous voyez? et si vous n'aviez pas cet objet présent, votre imagination pourrait-elle en concevoir un semblable? Oui, c'est le comble, la sommité, le cimier, ou plutôt c'est cimier sur cimier dans les armoiries du meurtre : oh! c'est la plus sanglante infamie, la barbarie la plus sauvage, le coup le plus lâche que jamais la colère à l'œil de pierre, ou la rage aux fixes regards, ait offert aux larmes de la tendre pitié.

PEMBROK.

Cet assassinat absout tous ceux qui ont jamais été commis; et de ce forfait unique, incomparable, tous les crimes à naître recevront un degré de pureté et de sainteté. Après l'exemple de cet affreux spectacle, la mortelle effusion du sang ne peut plus être qu'un jeu.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

C'est une action sanglante et damnable; c'est l'action réprouvée d'une main brutale, si cependant c'est l'ouvrage d'une main.

SALISBURY.

Si c'est l'ouvrage d'une main! Nous avons eu d'avance quelque ouverture de ce qui devait arriver : c'est l'ouvrage honteux de la main d'Hubert, projeté et tramé par le roi, de qui dès ce moment mon âme retire toute obéissance. A genoux aux pieds des débris d'une si aimable existence, j'exhalerai pour en-

cens, devant cette perfection privée de vie, un vœu, le vœu sacré de ne goûter aucun des plaisirs du monde, de ne me laisser séduire à nulles délices, de ne connaître ni l'aise ni le loisir, avant que j'aie illustré ce bras par le sacrifice de la vengeance.

PEMBROK et BIGOT.

Nos âmes s'unissent religieusement à ton serment.

(Entre Hubert.)

HUBERT.

Milords, je brûlais d'impatience de vous retrouver. Arthur est vivant : le roi m'envoie vous chercher.

SALISBURY.

Vraiment il est courageux ! la vue de la mort ne le fait pas rougir. — Loin de nos yeux, détestable scélérat ! va-t'en.

HUBERT.

Je ne suis point un scélérat.

SALISBURY, tirant son épée.

Faudra-t-il que je dérobe la loi ?

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Votre épée est brillante, monsieur ; remettez-la à sa place.

SALISBURY.

Non pas jusqu'à ce que je lui aie fait un fourreau de la peau d'un assassin.

HUBERT.

Arrière, lord Salisbury, arrière, vous dis-je : par le ciel, je crois mon épée aussi bien affilée que la vôtre. Je ne voudrais pas, milord, que, vous ou-

bliant ainsi, vous tentassiez le danger de m'obliger à une légitime défense, et, à la vue de votre colère, me fissiez oublier à moi-même votre mérite, votre grandeur et votre noblesse.

BIGOT.

Hors d'ici, homme de boue. Oses-tu braver un noble?

HUBERT.

Oui, pour ma vie; et j'oserai défendre ma vie innocente contre un empereur.

SALISBURY.

Tu es un assassin.

HUBERT.

Ne me forcez pas à le devenir : jusqu'à cette heure je ne suis point un assassin. Quiconque permet à sa langue de dire une fausseté ne dit pas la vérité; et quiconque ne dit pas la vérité ment.

PEMBROK.

Hachez-le en pièces.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Demeurez en repos, vous dis-je.

SALISBURY.

Ne vous en mêlez pas, Faulconbridge, ou je tombe sur vous.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Mieux vaudrait pour toi tomber sur le diable, Salisbury. Si tu t'avises seulement de me regarder de travers ou de faire un pas en avant, ou si tu permets à ton impudente colère de m'insulter, tu es mort. Remets ton épée sans délai, ou je vous hache-

rai de telle sorte, vous et votre fer flamboyant, que vous croirez le diable sorti des enfers.

BIGOT.

Que prétends-tu, renommé Faulconbridge? Veux-tu être le champion d'un traître, d'un meurtrier?

HUBERT.

Milord, je ne suis ni l'un ni l'autre.

BIGOT.

Qui a tué ce prince.

HUBERT.

Il n'y a pas encore une heure que je l'ai laissé bien portant : je l'honorais, je l'aimais, et je passerai ma vie à pleurer la mort de cet aimable enfant.

SALISBURY.

Ne vous fiez point à ces larmes feintes qui coulent de ses yeux. Les pleurs ne manquent pas à la trahison ; et lui, qui s'y est façonné depuis long-temps, leur donne l'apparence de la tendresse et de l'innocence. Venez avec moi, vous tous dont l'âme abhorre l'odeur infecte d'un lieu de carnage : cette vapeur de crime me suffoque.

BIGOT.

Allons vers Bury ; allons y rejoindre le dauphin.

PEMBROK.

Va dire au roi qu'il peut venir nous y chercher.

(Les lords sortent.)

ROBERT FAULCONBRIDGE.

L'honnête monde que le nôtre ! (*A Hubert.*) — Avez-vous eu connaissance de ce beau chef-d'œu-

vre? — Hubert, si c'est toi qui as commis cet œuvre de mort, tu es damné sans que jamais puisse t'atteindre l'immensité infinie de la miséricorde du ciel.

HUBERT.

Écoutez-moi seulement, monsieur.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Ah! je peux bien te le dire, tu es damné aussi noir... Non, il n'y aurait rien de si noir que toi : tu serais damné plus à fond que le prince Lucifer; il n'y aurait certainement pas un diable d'enfer aussi hideux que toi, si c'est toi qui as tué cet enfant.

HUBERT.

Sur mon âme...

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Si tu as seulement consenti à cette action, qui passe toute cruauté, tu n'as pas d'autre parti que le désespoir; et, à défaut de corde, le fil le plus mince qu'une araignée ait jamais filé de ses entrailles suffira pour t'étrangler : un jonc sera une potence suffisante pour te pendre : ou, si tu veux te noyer, mets un peu d'eau dans une tasse; et pour un scélérat tel que toi, cela vaudra tout l'Océan. — Je te soupçonne violemment.

HUBERT.

Si par action, consentement, ou seulement par le crime de la pensée, je suis coupable d'avoir dérobé cet aimable souffle à la belle enveloppe d'argile où il était renfermé, que l'enfer n'ait pas assez de douleurs pour me torturer. — Je l'avais laissé bien portant.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Va, prends-le dans tes bras. Il me semble que je ne sais où j'en suis, et que je ne puis plus retrouver mon chemin à travers les épines et les dangers de ce monde. — Comme tu portes légèrement toute l'Angleterre ! De cette portion défunte de royauté se sont envolées vers le ciel la vie, la justice, la foi de tout ce royaume, laissant l'Angleterre aux déchiremens de la violence, qui sépare à belles dents le droit dépossédé de l'orgueilleux étalage du pouvoir ; maintenant, pour arracher cet os nu et décharné de la souveraineté, le dogue grondant de la guerre hérisse sa crinière irritée, et montre les dents à la douce paix ; maintenant se liguent ensemble les forces du dehors et les mécontentemens du dedans ; et l'immense confusion plane comme un corbeau sur un animal expirant, expiant la chute imminente de la puissance arrachée de son trône. Heureux maintenant celui dont la ceinture et le manteau pourront résister à cette tempête ! — Emporte cet enfant, et suis-moi en diligence. Je vais trouver le roi : nous avons en un instant mille affaires sur les bras, et le ciel même regarde cette terre d'un œil de courroux.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Toujours en Angleterre. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI JEAN, PANDOLPHE tenant la couronne; suite.

LE ROI JEAN.

Ainsi j'ai remis dans vos mains ma couronne qui fait ma gloire.

PANDOLPHE, lui rendant la couronne.

Reprenez-la de ma main, comme tenant du pape votre grandeur et votre autorité souveraine.

LE ROI JEAN.

Maintenant accomplissez votre parole sacrée. Allez au camp des Français, et employez tout le pouvoir que vous tenez de sa sainteté pour arrêter leur marche avant que l'incendie nous embrase. Notre noblesse mécontente se révolte, notre peuple se refuse à l'obéissance et jure amour et fidélité à un sang étranger, aux rois d'une autre terre. Vous seuls conservez le pouvoir de neutraliser cette inondation d'humeurs pernicieuses. Ne tardez donc pas : la maladie a fait de tels progrès, que si le remède

n'est actuellement administré, nous allons tomber dans un danger incurable.

PANDOLPHE.

Ce fut mon souffle qui excita cette tempête pour punir l'obstination de votre conduite envers le pape; mais puisque, converti, vous revenez à la soumission, ma langue va calmer l'orage de guerre et ramener le beau temps dans vos pays en désordre. Souvenez-vous bien du serment d'obéissance qu'en ce jour de l'Ascension vous avez prêté au pape. Je vais trouver les Français pour leur faire poser les armes.

(Il sort.)

LE ROI JEAN.

Est-ce aujourd'hui le jour de l'Ascension? Le prophète n'avait-il pas prédit que le jour de l'Ascension, avant midi, je renoncerais à ma couronne? C'est en effet ce qui est arrivé; mais j'avais cru que j'y serais forcé malgré moi, et grâces au ciel, je l'ai cédée volontairement [25].

(Entre Robert Faulconbridge.)

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Toute la province de Kent s'est rendue; il n'y a plus que le château de Douvres qui tienne encore. Londres vient de recevoir le dauphin et son armée comme des hôtes chéris. Vos nobles refusent de vous entendre et sont allés offrir leurs services à votre ennemi; et le trouble de la frayeur disperse çà et là le petit nombre de vos douteux amis.

LE ROI JEAN.

Les nobles n'ont-ils donc pas voulu revenir vers moi quand ils ont appris qu'Arthur était vivant?

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Ils l'ont trouvé mort et jeté dans la rue; cassette vide d'où le joyau de la vie avait été dérobé et emporté par quelque damnable main.

LE ROI JEAN.

Ce traître d'Hubert m'avait dit qu'il était vivant.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Sur mon âme, il l'a dit parce qu'il le croyait. — Mais pourquoi vous laisser ainsi abattre? Pourquoi ces regards si tristes? soyez grand en action comme vous l'avez été en pensée : que le monde ne voie pas la crainte et le découragement gouverner les regards d'un roi. Soyez prompt comme les événemens; montrez-vous de feu avec le feu; menacez qui vous menace; faites tête aux terreurs qui veulent vous épouvanter. Ainsi les inférieurs, qui, l'œil sur les plus élevés, les prennent pour modèles de leur conduite, s'élèveront à votre exemple et s'animeront de l'intrépidité du courage. Marchez brillant comme le dieu de la guerre quand il se prépare à tenir la plaine. Montrez-vous plein d'audace et d'une ambitieuse confiance. Quoi! faudra-t-il qu'ils viennent chercher le lion dans son antre, qu'ils viennent l'y effrayer, l'y faire trembler? Oh! que cela ne soit pas dit. Répandez-vous, courez chercher ce qui vous menace hors de vos portes, et le saisir à l'abordage avant de le laisser arriver si proche.

LE ROI JEAN.

Le légat du pape vient de me quitter : je me suis

heureusement réconcilié avec lui, et il m'a promis de congédier l'armée que commande le dauphin.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

O traité honteux! Quoi! lorsqu'une armée envahissante foule notre pays, nous enverrons des paroles pacifiques, nous aurons recours aux compromis, aux insinuations, aux pourparlers, à de honteuses trêves? Un enfant sans barbe, un étourdi élevé dans la soie, viendra braver nos champs de bataille, et sur ce sol belliqueux donner un corps à ses pensées de courage, insultant les airs de ses enseignes vainement déployées, et il ne trouvera aucune résistance? Non : courons aux armes, mon prince. Peut-être que le cardinal ne pourra vous obtenir la paix; mais s'il l'obtient, qu'on puisse dire au moins qu'ils nous ont vus résolus à nous défendre.

LE ROI JEAN.

Eh bien, prenez la conduite de nos présentes affaires.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Allons donc et courage. Je suis bien sûr que nous sommes encore en état de faire face à des ennemis plus terribles.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une plaine près de Saint-Edmonsburry (26).

Entrent en armes LOUIS, SALISBURY, MELUN, PEMBROK, BIGOT, soldats.

LOUIS, à Melun.

Sire de Melun, faites faire une copie de ceci, gardez-la soigneusement pour nous en conserver la mémoire; remettez l'original à ces lords, afin que lorsque nous y aurons apposé nos noms, eux et nous, en lisant cet écrit, sachions à quoi nous nous sommes engagés par serment, et que nous gardions notre foi ferme et inviolable.

SALISBURY.

Elle ne sera jamais violée de notre côté; mais, noble dauphin, bien que nous jurions de servir vos desseins avec un zèle libre et une fidélité volontaire, cependant croyez-moi, prince, je ne puis me réjouir de voir que les plaies de l'état demandent pour appareil une révolte déshonorante, et que, pour guérir l'ulcère invétéré d'une seule blessure, il en faille ouvrir plusieurs. Oh! c'est l'affliction de mon âme que de tenir ce fer suspendu à mon côté pour faire des veuves, et dans ce pays, ô ciel! qui répète à grands cris le nom de Salisbury pour lui demander secours et une honorable délivrance. Mais le mal est parvenu dans ce temps au point que, pour rendre à nos droits la vigueur et la santé, nous

n'avons d'autre instrument que la main de la dure injustice et du coupable désordre. — Et n'est-ce pas une pitié, ô mes tristes amis, que nous les fils, les enfans de cette île, soyons nés pour voir cette heure de tristesse, où nous foulons son sein chéri à la suite d'une armée étrangère et remplissons les rangs de ses ennemis? — Oh! j'ai besoin de me retirer à l'écart, et de pleurer sur la honte d'une pareille nécessité. — Nous servons de cortége à la noblesse d'une autre terre, et obéissons à des couleurs inconnues dans ces lieux. Quoi! dans ces lieux! O ma nation! que ne peux-tu t'éloigner? Que les bras de Neptune qui t'enserrent ne peuvent-ils t'emporter dans des contrées ignorées de toi-même, pour t'enraciner sur des rivages infidèles? Alors ces deux armées chrétiennes pourraient, par l'alliance, unir dans un même canal ce sang qu'anime la colère, et ne le répandraient pas d'une manière si contraire aux sentimens du voisinage.

LOUIS.

Tu montres en ceci un noble caractère, et les grandes affections qui luttent dans ton sein l'ébranlent d'un soulèvement de générosité. Oh! quel noble combat tu as livré entre la nécessité d'une réforme et de loyales considérations! Laisse-moi essuyer cette honorable rosée qui trace sur tes joues son cours argenté. Mon cœur s'est attendri aux larmes d'une femme; elles coulent sans nous étonner. Mais ces mâles pleurs que je te vois verser, cette pluie que chasse de son souffle la tempête de l'âme, effraient mes yeux et me frappent de plus de stupeur que si je voyais sur la voûte élevée des cieux se dessi-

ner de toutes parts de brûlans météores. Lève ton front, renommé Salisbury, et soutiens d'un courage magnanime le poids de cette tempête : renvoie ces pleurs aux yeux à peine ouverts qui n'ont jamais vu le géant du monde dans ses fureurs, qui n'ont jamais rencontré d'autres chances de la fortune que ses fêtes animées de l'ardeur de la jeunesse, de la joie et d'un vain babil. Viens, viens, car tu enfonceras ta main dans la bourse de l'opulente prospérité, aussi avant que Louis lui-même. — Et vous aussi, nobles qui unissez à mes forces le nerf des vôtres. (*Entre Pandolphe avec une suite.*) — Et tenez, il me semble avoir entendu la voix d'un ange, lorsque je vois le saint légat s'avancer vers nous à grands pas, pour nous donner écrit de la main du ciel l'ordre qui nous autorise, et par sa voix sacrée attacher à nos actions le nom de justice.

PANDOLPHE.

Salut, noble prince de France. Voici ce que j'ai à vous dire : Le roi Jean s'est réconcilié avec Rome; son âme est rentrée sous le pouvoir de la sainte église, de la grande métropole, du siége de Rome, contre lesquels il était si fort révolté. Ainsi, repliez vos étendards menaçans, et adoucissez l'esprit sauvage de la guerre furieuse; que, comme un lion nourri à la main, elle repose tranquillement aux pieds de la douce paix, et n'ait plus rien d'effrayant que l'apparence.

LOUIS.

Il faut que votre seigneurie me le pardonne, mais je ne retournerai point en arrière. Je suis de

trop bon lieu pour appartenir à personne, pour être aux ordres comme agent secondaire, comme serviteur utile, comme instrument, de quelque puissance souveraine que ce soit au monde : c'est vous qui le premier avez, entre ce royaume châtié et moi rallumé de votre souffle les charbons éteints de la guerre; c'est vous qui avez apporté à l'incendie les matières propres à le nourrir : il est beaucoup trop grand maintenant pour que le faible vent qui l'a allumé puisse l'éteindre. Vous m'avez enseigné à voir la justice sous sa véritable face; vous m'avez instruit de mes droits sur ce royaume. Quoi! vous seul avez fait entrer dans mon cœur la volonté de cette entreprise, et vous venez me dire aujourd'hui : « Jean a fait sa paix avec Rome! » Et que me fait cette paix à moi? Moi, par les droits de mon lit nuptial, le jeune Arthur mort, je réclame ce pays comme m'appartenant; et maintenant qu'il est à moitié conquis, il faudra que je recule parce que Jean a fait sa paix avec Rome! Suis-je l'esclave de Rome? De quel argent Rome a-t-elle contribué? quels soldats m'a-t-elle fournis? quelles munitions m'a-t-elle envoyées pour aider à ce dessein? N'est-ce pas moi qui en porte le fardeau? Quels autres que moi et ceux qui obéissent à mon appel donnent leurs sueurs à cette cause et soutiennent la guerre? N'ai-je pas entendu ces insulaires crier *vive le roi!* au moment où je côtoyais leurs villes? et n'est-ce pas moi qui ai ici le plus beau dé pour gagner cette facile partie où se joue une couronne? Et il faudra que j'abandonne la mise que j'ai déjà gagnée! Non, non, sur mon âme, cela ne sera point dit ainsi.

PANDOLPHE.

Vous ne considérez que les dehors de cette affaire.

LOUIS.

Dehors ou dedans, je ne quitterai point ce pays que mon entreprise ne soit couronnée de toute la gloire qui a été promise à mes vastes espérances avant que j'eusse rassemblé cette brillante élite de la guerre, que j'eusse attiré à moi ce qu'il y a d'ardens courages parmi les hommes, pour marcher le front haut à la conquête, et chercher le renom jusque dans la gueule du péril et de la mort. (*Une trompette sonne.*) — De quoi vient nous sommer cette vigoureuse trompette?

(Entre Robert Faulconbridge avec une suite.)

ROBERT FAULCONBRIDGE.

En vertu du droit des gens, je dois avoir audience; je suis envoyé pour vous parler. — Monseigneur de Milan, je viens de la part du roi apprendre de vous comment vous avez traité pour lui; et, selon ce que vous me répondrez, je sais quelle étendue et quelles limites ont été données à la liberté de mes paroles.

PANDOLPHE.

Le dauphin est trop obstiné dans ses refus, et ne veut accorder aucune trêve à mes instances. Il répond nettement qu'il ne quittera point les armes.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Par tout le sang que peut jamais respirer la fureur, le jeune homme a bien répondu. Maintenant écoutez notre roi, car c'est ainsi que sa majesté parle par ma

bouche : il est tout prêt, et c'est bien raison qu'il le soit; il se rit de cette singerie d'armée sans aucune espèce de terme, de cette mascarade militaire, de cette imprudente orgie, de cette audace imberbe et de ces bataillons d'enfans; et il est bien préparé à chasser, le fouet à la main, de l'enceinte de ses domaines, cette guerre de nains, ces pygmées en armes. Cette main qui a eu la force de vous fustiger à votre porte même, et de vous faire prendre le chemin des toits; qui vous a obligés de plonger comme des seaux dans vos puits les plus cachés, de vous tapir dans la litière étendue sur le plancher de vos écuries, de demeurer enfermés comme des pions dans des coffres et des cassettes, de vous tenir serrés contre vos pourceaux, et de chercher un agréable asile dans les tombeaux et les prisons, frissonnant et tremblant au seul cri des corbeaux de votre pays, dont vous preniez la voix pour celle d'un Anglais armé; cette main victorieuse qui vous a châtiés dans vos propres maisons sera-t-elle ici plus faible? Non; sachez que notre vaillant monarque a pris les armes, et que, comme l'aigle, il plane au-dessus de son aire pour fondre sur l'importun qui approche de son nid. — Et vous, hommes dégénérés, rebelles ingrats; vous, Nérons sanguinaires, qui déchirez le sein de l'Angleterre votre tendre mère, rougissez de honte : vos propres femmes, vos filles au teint blanc, semblables à des amazones, s'avancent d'un pas léger à la suite des tambours; elles ont changé leurs dés en gantelets de fer, leurs aiguilles en lances, et à la douceur de leur cœur ont succédé des inclinations martiales et sanguinaires.

LOUIS.

Finis là tes bravades, et va-t'en en paix. Nous convenons que tu peux nous vaincre en bruyantes injures. Bonsoir; notre temps nous est trop précieux pour le perdre avec un pareil braillard.

PANDOLPHE.

Permettez-moi de parler.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Non, c'est moi qui vais parler.

LOUIS.

Nous n'écouterons ni l'un ni l'autre. — Battez le tambour, et que la voix de la guerre établisse la légitimité de nos droits et de notre présence.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Oui, sans doute, vos tambours vont crier quand vous les battrez, et vous aussi quand vous serez battus. Que le bruit d'un de tes tambours réveille seulement un écho, et dans le même instant un autre tambour déjà suspendu te renverra un son tout aussi bruyant que le tien. Fais-en retentir un autre, et un second ira aussi bruyant que le tien rouler dans l'oreille du firmament, et insulter le tonnerre à la bouche profonde. Ne se fiant pas à ce légat tâtonnant dont il s'est servi par jeu plutôt que par nécessité, Jean est là tout près, rempli d'ardeur guerrière : sur son front siége la mort aux côtes décharnées, dont l'occupation sera aujourd'hui de faire festin sur vos milliers de Français.

LOUIS.

Battez, tambours, que nous allions chercher ce danger.

ROBERT FAULCONBRIDGE.

Et tu le trouveras, dauphin, n'en doute pas.

SCÈNE III.

Toujours en Angleterre — Un champ de bataille.

Alarmes. — Entrent LE ROI JEAN et HUBERT.

LE ROI JEAN.

Comment la journée tourne-t-elle pour nous? Oh! dis-le-moi, Hubert.

HUBERT.

Mal, j'en ai peur. Comment se trouve votre majesté?

LE ROI JEAN.

Cette fièvre qui me tourmente depuis si longtemps, m'accable tout-à-fait. Oh! mon cœur est malade.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Seigneur, votre brave cousin, Faulconbridge, prie votre majesté de quitter le champ de bataille, et de l'instruire par moi de la route que vous prendrez.

LE ROI JEAN.

Dis-lui vers Swinstead, à l'abbaye de ce lieu.

LE MESSAGER.

Ayez bon courage : le puissant secours que le dauphin attendait ici a fait naufrage, il y a trois nuits, sur les sables de Godwin. Cette nouvelle vient à l'heure même d'être apportée à Richard. Les Français combattent mollement, et commencent eux-mêmes à se retirer.

LE ROI JEAN.

Hélas! cette cruelle fièvre me consume et ne me laisse pas la force de jouir de cette heureuse nouvelle. Marchons vers Swinstead; qu'on me place à l'instant dans ma litière : une faiblesse universelle s'est emparée de moi, et je me sens défaillir.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Le camp des Français.

SALISBURY, PEMBROK, BIGOT.

SALISBURY.

Je ne croyais pas que le roi conservât autant d'amis.

PEMBROK.

Retournons encore à la charge; ranimons l'ardeur des Français : s'ils échouent, nous échouons aussi.

SALISBURY.

Ce diable de bâtard, ce Faulconbridge, en dépit de tout, maintient à lui seul le combat.

PEMBROK.

On dit que le roi Jean, dangereusement malade, a quitté le champ de bataille.

(Entre Melun blessé et conduit par des soldats.)

MELUN.

Conduisez-moi vers le rebelle d'Angleterre que j'aperçois ici.

SALISBURY.

Tant que nous fûmes heureux on nous donna d'autres noms.

PEMBROK.

C'est le comte de Melun!

SALISBURY.

Blessé à mort.

MELUN.

Fuyez, notre Anglais. Vous êtes vendus et achetés : retirez-vous des cruels engagemens où vous vous êtes enfilés (27); faites rentrer parmi vous avec joie la fidélité bannie. Cherchez le roi Jean et tombez à ses pieds; car si le Français a l'avantage dans cette tumultueuse journée, il se propose de récompenser les peines que vous vous donnez en vous faisant trancher la tête. Il en a fait le serment, et je l'ai juré avec lui, et d'autres encore l'ont juré avec moi sur l'autel de Saint-Edmonsbury, sur le même autel où nous vous jurâmes à tous une tendre amitié et un attachement éternel (28).

SALISBURY.

Est-il possible? serait-il vrai?

MELUN.

N'ai-je pas devant les yeux la hideuse mort, ne retenant plus qu'un reste de vie qui se perd avec mon sang, comme se dissout près du feu la forme d'une figure de cire? Quoi dans le monde pourrait maintenant me porter à tromper, prêt à perdre comme je le suis le fruit de toute imposture? Comment voudrais-je dire ce qui est faux, puisqu'il est vrai que je dois mourir ici, et que je ne puis vivre ailleurs que par la vérité? Je vous le répète, si Louis remporte la victoire, il faudra qu'il se parjure pour que jamais vos yeux revoient naître à l'orient une nouvelle aurore. Dans cette nuit même, dont le souffle noir et contagieux fume déjà autour de la chevelure brûlante d'un vieux et faible soleil fatigué du jour; dans cette nuit fatale, vous rendrez le dernier soupir, et l'on vous fera traîtreusement payer par la perte de votre vie à tous [29] l'amende à laquelle a été taxée votre trahison, dans le cas où, par votre secours, Louis aurait l'avantage de la journée. Parlez de moi à un nommé Hubert qui accompagne votre roi : mon affection pour lui, et cet autre motif que mon grand père était Anglais, ont éveillé les remords de ma conscience, et m'ont déterminé à vous révéler tout ce complot. Pour récompense, je vous prie de m'emporter hors d'ici, hors du tumulte et du bruit du champ de bataille, dans quelque lieu où mon âme puisse recueillir en paix le reste de mes pensées, et se séparer de ce corps dans la contemplation et les désirs pieux.

SALISBURY.

Nous te croyons... Et périsse mon âme si je ne

chéris l'aspect et les attraits de cette occasion par qui nous allons être détournés du chemin d'une damnable désertion! Et comme le flot qui s'avance et se retire, nous retirant des irrégularités d'un cours débordé, nous redescendrons dans ces limites que nous avions dédaignées, et coulerons paisiblement dans les bornes de l'obéissance jusqu'à notre océan, notre auguste roi Jean. — Mon bras va aider à t'emporter de ce lieu, car je vois déjà dans tes yeux les cruelles angoises de la mort. — Allons, mes amis, désertons de nouveau : heureux changement, qui ramène l'ancien droit!

(Ils sortent et emmènent Melun.)

SCÈNE V.

Toujours en Angleterre. — Le camp français.

Entre LOUIS avec sa suite.

LOUIS.

Il semblait que dans le firmament le soleil se couchait à regret, et qu'arrêté il couvrait de rougeur le ciel de l'occident, tandis que les Anglais se retiraient sans force, mesurant en arrière la terre de leur propre pays. Oh! nous avons brillamment fini, lorsqu'après ce sanglant et laborieux combat nous les avons, pour adieu, salués d'une décharge de notre inutile artillerie; et que nous avons glorieusement relevé nos enseignes déchirées, restant les derniers sur la plaine, et presque maîtres du champ de bataille.

(Un messager entre.)

LE MESSAGER.

Où est mon prince, le dauphin?

LOUIS.

Le voici. — Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Le comte de Melun est tué. Les lords anglais, persuadés par lui, ont de nouveau changé de parti; et ce renfort, que vous désiriez depuis si longtemps, s'est perdu et abîmé dans les sables de Goodwin.

LOUIS.

Oh! les affreuses et détestables nouvelles! Puisses-tu être maudit! Je ne m'attendais pas à éprouver ce soir la tristesse qu'elles me donnent. Qui est-ce qui nous a dit que le roi Jean avait fui une heure ou deux avant que la nuit tombante vînt séparer nos armées fatiguées?

LE MESSAGER.

Qui que ce soit qui l'ait dit, il a dit la vérité, seigneur.

LOUIS.

A la bonne heure.—A nos postes, et faisons bonne garde cette nuit. Le jour ne sera pas levé aussitôt que moi pour tenter demain les chances que nous offrira la fortune.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Un lieu dans le voisinage de l'abbaye de Swinstead.

Il est nuit. — PHILIPPE FAULCONBRIDGE et HUBERT entrent par différens côtés.

HUBERT.

Qui est là? Parle. Holà! parle vite, ou je tire.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Ami. — Qui es-tu, toi?

HUBERT.

Du parti de l'Angleterre.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Où vas-tu?

HUBERT.

Qu'est-ce que cela te fait? Ne pourrais-je pas m'enquérir de tes affaires comme toi des miennes?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

C'est Hubert, je crois.

HUBERT.

Tu as deviné juste. Je veux bien à tout hasard te croire de mes amis, toi qui reconnais si bien ma voix. Qui es-tu?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Qui tu voudras; et si cela te fait plaisir, tu peux me faire l'amitié de croire que je descends d'un certain côté des Plantagenets.

HUBERT.

Mauvaise mémoire, c'est toi et l'aveugle nuit qui m'avez fait manquer à ce que je dois. — Brave soldat, pardonne-moi si mon oreille a pu méconnaître aucun des accens de ta voix.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Allons, allons; sans compliment, quelles nouvelles de l'autre côté?

HUBERT.

Hé vraiment c'était pour vous trouver que je cheminais ici sous les sombres regards de la nuit.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Abrège donc : quelles nouvelles?

HUBERT.

O mon cher monsieur, des nouvelles bien d'accord avec la nuit, noires, effrayantes, désespérantes, horribles!

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Montre-moi où a porté le coup de ces mauvaises nouvelles. Je ne suis pas une femme, et je ne m'évanouirai pas.

HUBERT.

Le roi, je le crains bien, a été empoisonné par un moine. Je l'ai laissé presque sans voix, et je suis accouru pour vous informer de ce malheur, afin que vous puissiez, dans cette crise soudaine, prendre de plus justes mesures que vous ne l'auriez pu si vous aviez tardé à l'apprendre.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Comment a-t-il pris du poison ? qui l'a goûté avant lui ?

HUBERT.

Un moine, vous dis-je, un scélérat déterminé, dont les entrailles se sont déchirées à l'instant même. Cependant le roi parle encore, et peut-être pourrait-il en revenir.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Qui as-tu laissé auprès de sa majesté ?

HUBERT.

Quoi, vous ne savez pas ?... Tous les lords sont revenus auprès de lui, accompagnés du prince Henri, à la prière duquel le roi leur a pardonné ; et ils sont tous autour de sa majesté.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Ciel tout-puissant, suspends ton courroux, et n'essaie pas à nous faire supporter plus que nous ne pouvons. — Je te dirai, Hubert, que cette nuit la moitié de mes troupes, en passant les sables, ont été surprises par la marée, et ces eaux de Lincoln (30) les ont dévorées. Moi-même, quoique bien monté, j'ai eu peine à me sauver. — Allons, marche devant moi ; conduis-moi vers le roi. Je crains bien qu'il ne soit mort avant que j'arrive.

SCÈNE VII.

Les jardins de l'abbaye de Swinstead.

Entrent LE PRINCE HENRI, SALISBURY et BIGOT.

HENRI.

Il est trop tard : toute la vie de son sang est atteinte de corruption ; et son cerveau même, où quelques-uns placent la fragile demeure de l'âme, annonce par ses vaines rêveries la fin de la vie mortelle.

(Entre Pembrok.)

PEMBROK.

Le roi parle encore : il est persuadé que si on le conduisait en plein air, cela calmerait l'ardeur du cruel poison qui le travaille.

HENRI.

Eh bien, il faut le faire porter ici dans le jardin. Est-il toujours aussi furieux ?

PEMBROK.

Il a repris plus de calme que lorsque vous l'avez quitté. Tout à l'heure il chantait.

HENRI.

O illusions de la maladie ! Les maux parvenus à leur dernière violence ne peuvent-être long-temps sentis. La mort, qui a déjà fait sa proie des parties extérieures, les laisse insensibles et assiége mainte-

nant l'esprit, qu'elle harcèle et désole par des légions de fantômes bizarres qui, se pressant en foule à ce dernier assaut, se confondent les uns dans les autres. — C'est une chose étrange que la mort puisse chanter! — Hélas! c'est moi, le jeune fils de ce cygne faible et décoloré, qui chante l'hymne funèbre de sa mort, et fais sortir des organes d'une voie périssable les sons qui conduisent son âme et son corps à leur repos éternel.

SALISBURY.

Prenez courage, prince, car vous êtes né pour rendre une forme à cette masse indigeste qu'il a laissée si irrégulière et si défigurée.

(Rentrent Bigot et la suite, apportant le roi Jean dans une chaise.)

LE ROI JEAN.

Ah! certes, maintenant mon âme a de la place pour s'échapper : elle ne s'en ira pas par les fenêtres ni par les portes. J'ai dans mon sein un été si brûlant, que tous mes intestins se réduisent en poussière. Je ne suis plus qu'un dessin difforme tracé avec une plume sur du parchemin, et qui me racornis à ce feu.

HENRI.

Comment se trouve votre majesté?

LE ROI JEAN.

Empoisonné, fort mal, mort, abandonné, rejeté!... Et nul de vous ne commandera à l'hiver de venir enfoncer ses doigts de glace entre mes mâchoires, ne conjurera le Nord d'envoyer ses vents gelés caresser mes lèvres desséchées et me soulager

par leur froideur, ne fera couler les rivières de mon royaume à travers mes entrailles brûlées? Je ne vous demande pas grand'chose; je n'implore qu'un froid qui me soulage; et vous êtes assez avares, assez ingrats pour me le refuser!

HENRI.

Oh! que mes larmes n'ont-elles quelque vertu qui pût vous secourir!

LE ROI JEAN.

Elles sont pleines d'un sel brûlant. — Au dedans de moi est un enfer où le poison est renfermé comme un démon établi pour tyranniser une vie sans espérance.

(Entre Philippe Faulconbridge hors d'haleine.)

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Oh! je suis tout échauffé de la vitesse de ma course, et de l'envie qui me pressait de voir votre majesté.

LE ROI JEAN.

Ah! cher cousin, tu es venu pour me fermer les yeux. Le câble de mon cœur est rompu et brûlé; tous les cordages sur lesquels se soutenaient les voiles de ma vie se sont changés en un fil, en un mince cheveu; mon cœur n'est plus retenu que par une faible fibre qui ne tiendra que le temps d'entendre tes nouvelles; et après, tout ce que tu vois ne sera plus qu'une masse de terre, le simulacre de la royauté évanouie!

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Le dauphin se prépare à marcher vers ces lieux, et Dieu sait comment nous pourrons lui résister;

car la meilleure partie de mes troupes, avec qui j'avais trouvé moyen de faire retraite, s'est perdue dans les eaux de Lincoln, dévorées par le retour inattendu de la marée.

(Le roi meurt.)

SALISBURY.

Vous versez ces nouvelles de mort dans une oreille déjà morte. — Mon souverain ! mon prince ! — Tout à l'heure roi, maintenant cela !

HENRI.

C'est ainsi qu'il faut que j'avance pour être arrêté de même ! Quelle sûreté, quelle espérance, quelle stabilité y a-t-il dans ce monde, lorsque ce qui dans l'instant était un roi, n'est plus maintenant que de terre ?

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Nous as-tu donc quittés ainsi ! — Je ne reste après toi que pour remplir envers toi le devoir de la vengeance ; puis mon âme ira se ranger près de toi dans les cieux, comme elle t'a toujours servi sur la terre. — Vous, astres de l'Angleterre, maintenant rentrez dans votre sphère légitime, où sont vos troupes ? Montrez actuellement le retour de votre fidélité, et revenez sans délai avec moi repousser la destruction et l'éternelle ignominie hors des faibles portes de notre patrie en ruines ! Cherchons à l'instant l'ennemi, ou dans l'instant il va nous chercher lui-même : le dauphin accourt en furie sur nos traces.

SALISBURY.

Il paraît que vous n'êtes pas instruit de tout ce que nous savons. Le cardinal Pandolphe est à se re-

poser dans l'abbaye, où il est arrivé il y a une demi-heure apportant de la part du dauphin, disposé à abandonner sur-le-champ cette guerre, des offres de paix que nous pouvons accepter avec honneur et avec avantage.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Il l'abandonnera bien mieux encore lorsqu'il nous verra bien ralliés à la défense.

SALISBURY.

Mais tout est en quelque sorte fini : il a déjà fait transporter sur les côtes quantité de bagages, et remis sa cause et ses prétentions entre les mains du cardinal, avec qui, si vous le jugez à propos, vous et moi et les autres lords, nous partirons en diligence cette après-dînée, pour achever de terminer cette heureuse négociation.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Soit. — Et vous, mon noble prince, avec ceux des grands qui peuvent se dispenser de me suivre, vous resterez pour les obsèques de votre père.

HENRI.

C'est à Worcester que son corps doit être enterré, car c'est ainsi qu'il l'a ordonné.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Il faut donc l'y conduire.—Et vous, cher prince, puissiez-vous prendre et porter avec bonheur le sceptre héréditaire et glorieux de ce royaume! Et c'est avec une soumission entière que je vous transmets à genoux mes fidèles services, et ma soumission éternellement inviolable.

SALISBURY.

Et nous vous offrons de même l'hommage de notre affection, qui demeurera désormais sans tache.

HENRI.

Mon âme est sensible : elle voudrait vous rendre des remercîmens, et ne sait le faire que par des larmes.

PHILIPPE FAULCONBRIDGE.

Oh! ne donnons à la circonstance que les douleurs nécessaires; nous sommes en avance de chagrin avec le passé. — Cette Angleterre n'est jamais tombée et ne tombera jamais aux pieds orgueilleux d'un vainqueur, qu'elle ne l'ait d'abord aidé à la frapper, à l'ensanglanter de plaies. Maintenant que ses chefs sont revenus à elle, que les trois parties du monde viennent armées contre nous, et nous leur tiendrons tête! Jamais rien ne peut nous accabler tant que l'Angleterre se restera fidèle à elle-même.

(Ils sortent tous.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LA VIE ET LA MORT

DU ROI JEAN.

---

(1) *Half faced groat.* Ce fut sous Henri VII que l'on frappa des *groats*, pièces de quatre sous, portant la figure du roi en profil. Jusque-là, presque toutes les monnaies d'argent avaient porté la figure de face.

(2) *Where three farthings goes.* La reine Élisabeth avait fait frapper différentes pièces de monnaie, entre autres des pièces de trois *farthings* (environ trois liards), portant d'un côté son effigie, et de l'autre une rose. La pièce de trois *farthings* était d'argent, et excessivement mince. La mode de porter une rose à son oreille était aussi une mode du même temps.

(3) *Nob*, diminutif de *Robert*, et probablement un terme de mépris.

(4) Questionner des voyageurs, en avoir à sa table, était, du temps de Shakspeare, l'un des passe-temps les plus élégans et les plus recherchés de la bonne compagnie. L'usage du curedent était regardé comme une affectation d'attachement aux modes étrangères : un homme qui se nettoyait les dents avec un curedent, ou se promenait un curedent dans la bouche, était presque certainement un voyageur, ou voulait passer pour tel.

(5) Colbrand était un géant danois que Guy de Warwick vainquit en présence du roi Athelstan.

(6) On donne aux *pierrots* le nom de *Philippe*, à cause de leur cri qui paraît se rapprocher du son de ce nom.

(7) *Knave.* Ce nom de *varlet*, porté par les jeunes gentils-hommes qui n'avaient point encore pris rang dans la chevalerie, était ici le sens exact du mot *knave*, et le seul qui pût faire comprendre la réponse du bâtard. Pour conserver leur véritable couleur et toute leur énergie, les pièces de Shakspeare, du moins celles dont le sujet est tiré de l'histoire d'Angleterre, auraient besoin d'être traduites en vieux langage.

(8) *Basilisco*, personnage ridicule d'une mauvaise comédie anglaise.

(9) Allusion à une ancienne romance et à de vieilles chroniques où l'on raconte que le roi Richard arracha le cœur d'un lion que le duc d'Autriche avait fait entrer dans sa prison pour le dévorer, en vengeance de la mort de son fils tué par Richard d'un coup de poing. Ce fut de cet exploit, disent la romance et les chroniques, que lui vint le surnom de *Cœur-de-Lion*, et c'est la peau portée par Richard que l'archiduc est supposé lui avoir prise après l'avoir tué.

(10) RICHARD. — *By this brave duke came early to his grave.* (Voyez la note précédente.)

(11) Lorsqu'assiégés par Titus, ils suspendaient un moment leurs querelles intestines pour se réunir contre l'ennemi.

(12) *Drawn in the flattering table of her eye*
Hang'd in the frowning wrinkle of her brow
And quarter'd in her heart.

Faulconbridge joue ici sur les trois mots : *drawn* (peint et tiré), *hang'd* (suspendu et pendu), et *quarter'd* (mis en quartiers, et écartelés, terme de blason.)

(13) *That broker, that still breaks the pate of faith.* *Broker, breaks.* — Jeu de mots qu'il n'a pas été possible de rendre exactement.

(14) *Angels.* Les angelots étaient une monnaie dont l'effigie portait un ange.

(15) *O Limoges, ô Austria*, etc. — (Voyez la notice.)

(16) *Hang a calf's skin on those recreant limbs.*

Les fous entretenus dans les maisons des grands seigneurs portaient un habit de peau de veau boutonné par derrière : c'était un signe caractéristique de leur profession. Il paraît que c'est à cet usage que Constance fait allusion, puisqu'elle a déjà appelé le duc d'Autriche *a fool.* M. Malone croit que c'est seulement une allusion à sa lâcheté.

(17) Depuis ces mots, *enseigne-moi*, jusqu'à ceux-ci, *à moi-même*, passé dans la traduction de Letourneur.

(18) Depuis ces mots, *renouez ces tresses*, jusqu'à ceux-ci, *mon pauvre enfant est captif*, passé dans la traduction de Letourneur.

(19) Rien dans les premières éditions de Shakspeare n'indique le lieu où se passe cette scène : on aurait donc pu la placer à Falaise ou à Rome, conformément à l'histoire, si dans une scène précedente le roi Jean ne donnait ordre de transporter Arthur en Angleterre. Northampton étant le lieu où se passe la première scène, quelques-uns des éditeurs ont jugé à propos d'y placer aussi celle-ci, et on les a suivis pour la clarté, qui ne permet guère de laisser le lieu de la scène indéterminé.

(20) On ne voit pas trop que la mélancolie ait jamais été à la mode en France, surtout à la cour : c'est même de toutes les importations étrangères celle qu'on y a essayé avec le moins de succès. Mais il paraît qu'en Angleterre, du temps de la reine Élisabeth, la prétention à la mélancolie était un des bons airs de la haute société.

(21) Depuis le commencement de la réplique d'Arthur, jusqu'à ces mots, *mon œil*, passé dans la traduction de Letourneur.

(22) Depuis le commencement de la réplique jusqu'à ces mots, *malgré lui*, passé dans la traduction de Letourneur.

(23) *See to live.* Les commentateurs sont embarrassés sur le sens de cette expression, qui paraît suffisamment expliquée par la promesse qu'avait faite Hubert à Jean d'ôter la vie à Arthur, et les détails subséquens à cette scène qui prouvent que c'était bien là son dessein. On voit dans le moyen âge plusieurs de ceux dont les yeux ont été brûlés périr dans ce supplice, ou par ses suites. L'opération devait probablement être faite sur Arthur de manière à avoir ce résultat.

(24, page 102.) Pierre de Pomfret était un ermite en grande réputation de sainteté parmi le peuple. Il avait prédit que Jean perdrait sa couronne dans cette année : après que Jean l'eut sauvé du danger par l'humiliante cérémonie de son hommage au pape, il fit mourir comme imposteur le pauvre ermite, qui allégua vainement pour sa défense que Jean avait perdu la couronne indépendante qu'il avait reçue. Le malheureux fut traîné à la queue d'un cheval, dans les rues de Warham, puis pendu avec son fils.

(25) Dans l'acte où Jean reconnaît son royaume vassal et tributaire du saint siége, il déclare n'avoir pas été contraint par la crainte, mais avoir agi par sa libre volonté. On ne sait si c'est une malice ou une ingénuité du poëte d'avoir conservé ces paroles.

(26) Shakspeare n'a point ici déterminé le lieu de la scène ; mais d'après l'intention annoncée des lords de rejoindre Louis à Saint-Edmonsbury, et ce que dit ensuite Melun des sermens prononcés en ce lieu, les derniers éditeurs ont cru pouvoir y placer cette scène.

(27) *Unthread the rude eye of rebellion.* (Désenfilez le cruel trou d'aiguille de la rébellion.)

(28) On répandit en effet que le vicomte de Melun, tombé malade à Londres, sentant les approches de la mort, et pressé par sa conscience, avait fait avertir les Anglais qui avaient embrassé le parti de Louis que le projet de ce prince était de les exterminer eux et leur famille, pour distribuer leurs propriétés à ses courtisans. Ce conte absurde, trop appuyé par l'imprudente préférence que Louis montrait en toute occasion pour les Français, fut très-accrédité, et contribua singulièrement à la défection des Anglais.

(29) *Paying the fine of rated treachery*
Even with a treacherous fine of all your lives.

Fine (amende), et *fine* (fin), jeu de mots impossible à rendre exactement.

(30) Ce fut Jean lui-même qui, passant de Lyrin dans le Lincolnshire, perdit par une inondation, et non par la marée, ses trésors, ses chariots et ses bagages.

MESURE POUR MESURE,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

MESURE POUR MESURE.

On voit dans cette pièce que le génie créateur de Shakspeare pouvait féconder le germe le plus stérile. Une ancienne pièce dramatique, d'un nommé Georges Whestone, intitulée *Promas et Cassandra*, composition pitoyable, est devenue une de ses meilleures comédies. Peut-être aussi n'a-t-il même pas fait l'honneur à Whestone de profiter de son travail; car une nouvelle de Geraldi Cinthio contient à peu près tous les événemens de *Mesure pour mesure*, et Shakspeare n'avait besoin que d'une idée première pour construire sa fable et la mettre en action. Dans la nouvelle de Cinthio, et dans la pièce de Whestone, le juge prévaricateur vient à bout de ses desseins sur la sœur qui demande la grâce de son frère. Condamné par le prince à être puni de mort, après avoir épousé la jeune

fille qu'il a outragée, il obtient sa grâce, par les prières de celle qui oublie sa vengeance dès que le coupable est devenu son époux.

L'épisode de Marianne a été heureusement inventé par Shakspeare pour mieux récompenser la chaste Isabelle. Un critique moderne ne voit qu'une froide vertu dans la conduite de cette jeune novice : il l'eût préférée plus touchée du sort de son frère, et prête à faire abnégation d'elle-même. La scène touchante où Isabelle implore Angelo, son hésitation quand il s'agit de sauver son frère aux dépens de son honneur suffisent pour l'absoudre du reproche d'indifférence. Il ne faut pas oublier qu'élevée dans un cloître elle doit avoir horreur de tout ce qui pouvait souiller son corps qu'elle est accoutumée à considérer comme un vase d'élection ; d'ailleurs une vertu absolue a aussi sa noblesse, et si elle est moins dramatique que les passions, elle amène ici cette scène si fidèle à la nature où Claudio, après avoir écouté avec résignation le sermon du moine et se croyant détaché de la vie, retrouve à la moindre lueur d'espoir cet instinct inséparable de l'humanité qui nous fait embrasser avec passion tout ce qui

peut reculer l'instant de la mort. Avec quel heureux contraste Shakspeare a placé à côté de Claudio ce Bernardino, abruti par l'intempérance, à qui même il ne reste plus cet instinct conservateur de l'existence.

Le prince qui veut être la Providence mystérieuse de ses sujets, est un de ces rôles qui produisent toujours de l'effet au théâtre. Il soutient avec un art infini son déguisement, et il est remarquable que Shakspeare, poëte d'une cour protestante, ait prêté tant de noblesse et de dignité au costume monastique. C'est une remarque qui n'a pas échappé à Schlegel au sujet du religieux si vénérable que nous avons déjà vu dans la comédie de *Beaucoup de bruit pour rien*. Mais le philosophe se trahit sous le capuchon qui le cache dans l'exhortation sur la vie et le néant adressée par le duc à Claudio. Cette tirade contient quelques boutades de misanthropie qui ont sans doute été mises à profit par l'auteur des Nuits.

En général le défaut de cette pièce est de ne pas exciter de sympathie bien vive pour aucun des personnages. Les caractères odieux n'ont pas une couleur très-prononcée non plus ; quand

on les compare à tant d'autres créations profondes du genre de Shakspeare. Mais l'intrigue occupe constamment la curiosité, on doit y admirer une foule de pensées morales poétiquement exprimées, et plusieurs scènes excellentes. L'unité d'action et de lieu y est assez bien conservée.

Mesure pour mesure, selon Malone, fut composée en 1603.

A P.

MESURE POUR MESURE.

PERSONNAGES.

VINCENTIO, duc de Vienne.
ANGELO, ministre d'état en l'absence du duc.
ESCALUS, ancien seigneur, collègue d'Angelo dans l'administration.
CLAUDIO, jeune gentilhomme.
LUCIO, jeune homme étourdi et libertin.
DEUX GENTILSHOMMES,
VARRIUS (1), courtisan de la suite du duc.
LE PREVOT DE LA PRISON.
THOMAS, } deux religieux franciscains.
PIERRE, }
UN JUGE.
LE COUDE (2), officier de police.
L'ÉCUME (3), jeune fou.
UN PAYSAN BOUFFON, domestique de madame Overdone.
ABHORSON, exécuteur de la haute justice.
BERNARDINO, débauché prisonnier.
ISABELLE, sœur de Claudio.
MARIANNE, fiancée à Angelo.
JULIETTE, maîtresse de Claudio.
UNE RELIGIEUSE.
MADAME OVERDONE, appareilleuse.
DES GARDES, DES OFFICIERS, etc.

La scène est à Vienne.

MESURE POUR MESURE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement du palais du duc.

LE DUC, ESCALUS, SEIGNEURS et suite.

LE DUC.

Escalus!

ESCALUS.

Seigneur.

LE DUC.

Vouloir vous expliquer les principes de l'administration paraîtrait en moi une affectation vaine et discours inutiles, puisque je sais que vos propres connaissances dans l'art de gouverner surpassent tous les conseils et les instructions que pourrait vous donner mon expérience. Il ne me reste donc qu'un mot à vous dire : votre capacité égalant votre vertu, laissez-les agir ensemble et de concert (4). Le caractère de mes sujets, les lois de notre cité, le style et les formes de la justice sont des matières que vous possédez à fond, autant

qu'homme instruit par l'art et la pratique. Voilà notre commission que nous voudrions voir ponctuellement suivie par vous. — (*A un domestique.*) Allez dire à Angelo de se rendre ici. — Quelle opinion avez-vous de sa capacité pour nous remplacer? Car vous savez que dans le secret de notre âme nous l'avons aussi choisi pour nous représenter dans notre absence, que nous l'avons armé de toute la terreur de notre autorité, revêtu de tout l'empire de notre amour, et que nous avons transmis à sa commission tous les organes de notre pouvoir. Que pensez-vous de notre choix?

ESCALUS.

S'il est dans Vienne un homme digne d'être revêtu d'un si grand honneur et d'une si haute dignité, c'est le seigneur Angelo.

(Entre Angelo.)

LE DUC.

Le voilà qui vient.

ANGELO.

Toujours soumis aux volontés de votre altesse, je viens savoir vos ordres.

LE DUC.

Angelo, votre conduite passée présente un caractère où l'œil observateur peut lire d'avance toute la suite de votre vie. Votre personne et vos talens ne sont pas tellement votre propriété que vous puissiez vous consacrer entièrement à vos vertus, et les borner à votre avantage personnel. Le ciel se sert de nous comme nous nous servons des torches : ce n'est pas pour elles qu'elles éclairent et brillent; et si nos

vertus restaient ensevelies dans notre sein, ce serait comme si nous ne les avions pas. La nature ne forme les âmes grandes que pour de grands desseins; jamais elle ne communique une parcelle de ses dons qu'en déesse avare et intéressée qui retient pour elle l'honneur d'un créancier, en exigeant l'usage et la reconnaissance. Mais j'oublie que j'adresse mes réflexions à un homme qui peut trouver en lui-même toutes les instructions que ma place m'obligerait de lui donner. Continuez donc, Angelo, d'être ce que vous avez été jusqu'ici. Pendant notre absence, soyez en tout notre représentant. La vie et la mort dans Vienne reposent sur vos lèvres, et dépendent de votre volonté. Le respectable Escalus, quoique le premier nommé, n'est que votre second collègue. Recevez votre commission.

ANGELO.

Mon noble duc, attendez que mon caractère ait subi une plus longue épreuve avant d'imprimer sur ma personne le sceau de votre auguste image.

LE DUC.

Ne cherchez point de prétextes : ce n'est qu'après un choix bien mûr et bien réfléchi que nous vous avons nommé : ainsi, acceptez les honneurs que je vous confère. Les motifs qui pressent notre départ sont si impérieux qu'ils se préfèrent à toute autre considération, et ne me laissent pas le temps de parler sur des objets importans. Nous vous écrirons, suivant l'occasion et nos intérêts, dans quel état nous nous trouverons. Songez, vous, à être attentif aux événemens qui vous arriveront ici.

Adieu; je vous quitte, et vous laisse tous deux avec confiance au soin de remplir les devoirs de vos fonctions.

ANGELO.

Mais du moins, accordez-nous, seigneur, la permission de vous accompagner jusqu'à une certaine distance.

LE DUC.

Le temps qui hâte mon départ ne le permet pas; et, sur mon honneur, vous n'avez pas besoin d'avoir de scrupule : ma puissance est la mesure de la vôtre; vous pouvez renforcer ou adoucir la rigueur des lois, selon que votre conscience le jugera convenable. Donnez-moi tous deux la main. Je veux partir incognito : j'aime mes sujets; mais je n'aime pas à me donner en spectacle à leurs yeux. Quoique leurs applaudissemens soient flatteurs, je n'ai point de goût pour le bruit et les saluts bruyans de la multitude; et je ne crois pas que le prince qui les recherche agisse avec prudence et discrétion..... Encore une fois, adieu.

ANGELO.

Que le ciel assure l'exécution de vos desseins!

ESCALUS.

Qu'il conduise vos pas, et vous ramène heureux dans vos états!

LE DUC.

Je vous rends grâce, adieu.

(Le duc sort.)

ESCALUS, à Angelo.

Je vous prie, monsieur, de m'accorder une heure

de libre entretien avec vous; il m'importe beaucoup d'approfondir tous les devoirs de ma place: j'ai reçu une portion de pouvoir; mais je ne suis pas encore bien au fait de son étendue et de sa nature.

ANGELO.

Je suis dans le même cas. — Retirons-nous ensemble, et nous ne tarderons pas à nous satisfaire sur ce point.

ESCALUS.

J'aurai le plaisir de vous accompagner.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une rue de Vienne.

LUCIO et deux GENTILSHOMMES.

LUCIO.

Si notre duc et les autres ducs n'entrent pas en accommodement avec le roi de Hongrie, oh! tous les ducs vont tomber sur le roi.

PREMIER GENTILHOMME.

Le ciel veuille nous accorder la paix, mais non pas celle du roi de Hongrie!

SECOND GENTILHOMME.

Ainsi soit-il!

LUCIO.

Vous imitez là ce dévot pirate qui se mit en mer avec les dix commandemens, mais qui en effaça un de la table.

SECOND GENTILHOMME.

Tu ne voleras point?

LUCIO.

Oui : il effaça celui-là.

PREMIER GENTILHOMME.

Aussi était-ce là un commandement qui commandait au capitaine et à ses compagnons de renoncer à leurs fonctions et à leur métier : car ils ne s'embarquaient que pour voler. Il n'y a pas parmi nous tous un soldat qui, dans l'action de grâces avant le repas, goûte beaucoup la prière qui demande la paix.

SECOND GENTILHOMME.

Jamais je n'ai entendu aucun soldat la désapprouver.

LUCIO.

Je vous crois ; car vous ne vous êtes jamais trouvé, je pense, aux lieux où l'on disait les grâces.

SECOND GENTILHOMME.

Non, dites-vous? au moins une douzaine de fois.

PREMIER GENTILHOMME.

Quoi donc? en vers?

LUCIO.

Dans tous les rhythmes et dans toutes les langues?

PREMIER GENTILHOMME.

Je le pense ; et dans toutes les religions?

LUCIO.

Oui. Pourquoi pas ? Les grâces sont les grâces en

dépit de toute controverse ; par exemple, vous êtes un mauvais sujet en dépit de toute grâce.

PREMIER GENTILHOMME.

Dans ce cas nous sommes de la même étoffe [5].

LUCIO.

Je l'accorde, comme le velours et la lisière ; vous êtes la lisière.

PREMIER GENTILHOMME.

Et vous le velours ; un excellent velours, un velours râpé, je vous le garantis. J'aimerais autant servir de lisière à une serge anglaise, que d'être râpé comme vous l'êtes pour un velours français. Parlé-je sensiblement ?

LUCIO.

Je crois qu'oui ; et vous sentez péniblement vos discours. J'apprendrai à vous guérir par vos aveux ; mais ma vie durant j'oublierai de boire après vous.

PREMIER GENTILHOMME.

Je crois que je me suis fait tort, n'est-ce pas ?

SECOND GENTILHOMME.

Certainement, que tu sois pincé ou non.

LUCIO.

Ah ! voilà, voilà madame la douceur qui vient. J'ai acheté chez elle des maladies jusqu'à la somme de.....

SECOND GENTILHOMME.

Combien, je vous prie ?

PREMIER GENTILHOMME.

Devinez.

SECOND GENTILHOMME.

Jusqu'à trois mille dollars [6] par an.

PREMIER GENTILHOMME.

Et plus.

LUCIO.

Une couronne de France de plus.

PREMIER GENTILHOMME.

Vous me croyez toujours des maladies; mais vous vous trompez : je suis sain [7].

LUCIO.

Ce mot-là ne veut pas dire être en santé pour vous ; mais vous êtes creux et vide. L'impiété a fait de vous sa proie.

(Entre une appareilleuse.)

PREMIER GENTILHOMME.

Holà ! quelle est celle de vos hanches qui a la plus profonde cicatrice ?

MADAME OVERDONE.

Bien, bien, on vient d'arrêter et de mettre en prison quelqu'un qui vous vaut tous et cinquante comme vous.

PREMIER GENTILHOMME.

Quel est-il, je vous prie ?

MADAME OVERDONE.

Hé ! c'est Claudio, le seigneur Claudio.

LUCIO.

Claudio en prison ? Cela n'est pas.

MADAME OVERDONE.

Et moi je sais que cela est ; je l'ai vu arrêter; je

l'ai vu emmener ; et il y a bien plus encore : c'est que d'ici à trois jours il doit avoir la tête tranchée.

LUCIO.

Mais, après tout ce badinage, je ne voudrais pas que cela fût vrai : en êtes-vous bien sûre?

MADAME OVERDONE.

Je n'en suis que trop sûre; et cela, c'est pour avoir engrossé mademoiselle Juliette.

LUCIO.

Croyez-moi, cela pourrait bien être. Il m'avait promis de venir me trouver il y a deux heures, et il a toujours été exact à sa parole.

SECOND GENTILHOMME.

D'ailleurs, je vois que cela se rapproche assez de la conversation que nous avons eue sur pareil sujet.

PREMIER GENTILHOMME

Et cela s'accorde parfaitement avec l'ordonnance qu'on a publiée.

LUCIO.

Partons : allons savoir la vérité du fait.

(Ils sortent.)

MADAME OVERDONE, seule.

Ainsi, grâce à la guerre, à la sueur, au gibet, à la misère, je me trouve sans chalands. (*Entre le bouffon.*) Eh bien, quelles nouvelles?

LE BOUFFON.

Là-bas, on emmène un homme en prison.

MADAME OVERDONE.

Oui; et qu'a-t-il fait?

LE BOUFFON.

Une femme.

MADAME OVERDONE.

Mais quel est son délit?

LE BOUFFON.

D'avoir été pêcher des truites dans la rivière d'autrui.

MADAME OVERDONE.

Quoi! Y a-t-il une fille grosse d'un enfant de lui?

LE BOUFFON.

Non : mais il y a une femme qu'il a rendu femme de pucelle qu'elle était. Vous n'avez donc pas entendu publier l'ordonnance : l'avez-vous entendue?

MADAME OVERDONE.

Quelle ordonnance, ami?

LE BOUFFON.

Que toutes les maisons des faubourgs de Vienne seront jetées bas.

MADAME OVERDONE.

Et que deviendront celles de la cité?

LE BOUFFON.

Elles resteront pour graine : elles auraient aussi tombé bas, si un sage bourgeois n'avait plaidé en leur faveur.

MADAME OVERDONE.

Mais toutes nos maisons de refuge dans les faubourgs seront-elles abattues?

LE BOUFFON.

Jusqu'aux fondemens, madame.

MADAME OVERDONE.

Voilà vraiment un changement dans l'état ! Que deviendrai-je ?

LE BOUFFON.

Allons, rassurez-vous; les bons procureurs ne manquent pas de cliens. Quoique vous changiez de place, vous n'avez pas besoin pour cela de changer d'état; je serai toujours votre valet. Allons, du courage : on prendra pitié de vous; vous, qui avez presque usé et perdu vos yeux au service, vous serez considérée.

MADAME OVERDONE.

Qu'avons-nous à faire ici ? Thomas, retirons-nous.

LE BOUFFON.

Voici le seigneur Claudio conduit en prison par le prevôt, et voici mademoiselle Juliette.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entrent LE PREVOT, CLAUDIO, JULIETTE, et des OFFICIERS DE JUSTICE, LUCIO et les DEUX GENTILSHOMMES.

CLAUDIO, au prevôt.

Ami, pourquoi me donnes-tu ainsi en spectacle au public ? Conduis-moi à la prison où je dois être enfermé.

LE PREVOT.

Je ne le fais pas par aucune envie de vous molester, mais par un ordre spécial du seigneur Angelo.

CLAUDIO.

Ainsi, ce demi-dieu de la terre, l'autorité, peut nous faire payer notre délit au poids (8) : tels sont les décrets du ciel! Elle frappe qui elle veut, épargne qui elle veut; et elle est toujours juste.

LUCIO.

Quoi donc, Claudio! Quelle est la cause de cet emprisonnement?

CLAUDIO.

Trop de liberté, Lucio, trop de liberté; comme l'intempérance est la mère du jeûne, de même une liberté dont on fait un usage immodéré se change en servitude. Comme les rats avalent avidement le poison qui les tue, nos penchans poursuivent le mal dont ils sont altérés et qui les fait mourir.

LUCIO.

Si je pouvais parler aussi sagement que toi dans les fers, j'enverrais chercher quelques-uns de mes créanciers; et cependant j'aime encore mieux être un faquin en liberté, qu'un philosophe en prison. Quelle est ton offense, Claudio?

CLAUDIO.

Ce serait la commettre encore que d'en parler.

LUCIO.

Quoi, est-ce un meurtre?

CLAUDIO.

Non.

LUCIO.

Une débauche?

CLAUDIO.

Si tu veux lui donner ce nom.

LE PREVOT.

Allons, marchons, jeune homme; il faut marcher.

CLAUDIO.

Encore un mot, mon ami. — (*Il prend Lucio à part.*) Lucio, un mot à l'oreille.

LUCIO.

Cent, s'ils peuvent te faire quelque bien. — Est-ce qu'on recherche si rigoureusement la débauche?

CLAUDIO.

Voici ma position. D'après un contrat réciproque et sincère, j'ai acquis la possession du lit de Juliette. Vous la connaissez; elle est entièrement ma femme, si ce n'est qu'il nous manque de l'avoir déclaré, et d'avoir accompli les cérémonies extérieures. Nous n'en sommes point venus là, uniquement dans la vue de conserver une dot, qui reste dans le coffre de ses parens, auxquels nous avons cru devoir céler notre amour, jusqu'à ce que le temps les réconcilie avec nous. Mais le malheur veut que le secret de notre union mutuelle se lise en caractères trop visibles sur la personne de Juliette.

LUCIO.

Un enfant, peut-être?

CLAUDIO.

Hélas! oui, malheureusement; et le nouveau ministre qui remplace le duc.... je ne sais si c'est la faute et le premier éclat d'une autorité toute nou-

velle, ou si le corps de l'état ressemble à un cheval monté par le gouverneur, qui, nouvellement en selle, et pour lui faire sentir son empire, lui enfonce d'abord l'éperon ; ou si la tyrannie est attachée à la dignité, ou bien à l'homme qui l'exerce... Mais ce nouveau gouverneur va me réveiller, pour mon malheur, toutes les vieilles lois pénales qui, comme une armure rouillée suspendue à la muraille, étaient restées oubliées pendant le cours de dix-neuf révolutions du zodiaque, sans qu'aucune d'elles fût mise en exécution ; et aujourd'hui, pour se faire un nom, il vient armer contre moi ces décrets assoupis et si long-temps négligés : sûrement c'est pour faire parler de lui.

LUCIO.

Je garantirais que c'est là son but ; et ta tête tient par un fil si frêle à tes épaules, qu'une laitière amoureuse pourrait l'abattre d'un soupir. Envoie savoir où est le duc, et porte ton appel devant lui.

CLAUDIO.

J'ai déjà fait des recherches après lui ; mais on ne peut le trouver. — Je t'en conjure, Lucio, rends-moi un service : aujourd'hui ma sœur doit entrer en religion, et y commencer l'épreuve de son noviciat. Fais-lui connaître le danger de ma position ; implore-la au nom de son frère ; prie-la d'employer des amis auprès du rigide ministre ; dis-lui d'aller elle-même sonder son cœur. Je fonde là-dessus de grandes espérances ; car il est à son âge un langage muet et touchant qui est fait pour émouvoir les hommes : elle a aussi un talent heureux quand elle veut em-

ployer les raisonnemens et la parole, et elle pourrait réussir à persuader le ministre.

LUCIO.

Je prie le ciel qu'elle y réussisse, autant pour le salut des autres coupables de ton espèce qui, sans cela, seraient en grand danger de subir la peine rigoureuse de leur faute, que pour te conserver la vie, que je serais bien fâché que tu perdisses si misérablement à un jeu de *tic tac*. Je vais la trouver.

CLAUDIO.

Je te rends mille grâces, bon ami Lucio.

LUCIO.

D'ici à deux heures...

CLAUDIO.

Allons, prevôt, marchons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Un monastère.

Entrent **LE DUC** et **LE RELIGIEUX PIERRE**.

LE DUC.

Non, vénérable religieux, écartez cette idée; ne croyez point que le faible trait de l'amour puisse percer un sein bien armé. Le motif qui m'engage à vous demander un asile secret a un but plus grave et plus sérieux que les frivoles et extravagans projets de la bouillante jeunesse.

LE RELIGIEUX.

Votre altesse peut-elle s'expliquer?

LE DUC.

Mon vénérable père, personne ne sait mieux que vous combien j'aimai toujours la vie retirée, et combien je fais peu de cas de fréquenter les assemblées où hantent la jeunesse, le luxe et la folie. J'ai confié au seigneur Angelo, homme d'une vertu rigide, et accoutumé à dompter ses penchans, mon pouvoir absolu et mon autorité dans Vienne, et il me croit voyageant vers la Pologne ; car j'ai eu soin de semer ce bruit dans le peuple, et il a été adopté. A présent, saint religieux, vous allez me demander pourquoi j'en agis ainsi.

LE RELIGIEUX.

Vous me ferez plaisir de me le dire, seigneur.

LE DUC.

Nous avons des statuts rigoureux et des lois rigides (frein nécessaire à des caractères fougueux), que nous avons laissé dormir depuis dix-neuf ans, comme un lion rassasié dans sa caverne, et qui ne va plus chercher proie. Ces lois sont maintenant dans le cas d'un père indulgent qui a lié un faisceau de verges menaçantes, uniquement pour l'attacher en vue de ses enfans, pour l'effroi et non pour l'usage : à la fin, la verge, au lieu d'inspirer la crainte, devient l'objet de leurs railleries. Il en est de même de nos décrets; à force de rester dans l'inertie, sans se relever jamais pour infliger la peine, ils sont morts eux-mêmes ; la licence insulte en

face à la justice : l'enfant bat sa nourrice, et tout ordre est renversé.

LE RELIGIEUX.

Il dépendait de votre altesse de déchaîner la justice de ses liens, quand vous le trouveriez bon; et elle aurait paru plus redoutable dans votre personne que dans celle du seigneur Angelo.

LE DUC.

Oui, mais j'ai craint qu'elle ne le fût trop. Puisque c'est par ma faute que j'ai laissé prendre à mes sujets tant de licence, ce serait en moi une tyrannie de frapper, et de les punir cruellement pour des transgressions que je leur ai comme ordonnées moi-même; car c'est ordonner les crimes que de leur laisser un libre cours, et de ne pas les réprimer par le châtiment. Voilà pourquoi, mon père, j'ai chargé Angelo de cet emploi : il peut, à l'abri de mon nom, frapper l'abus au cœur, sans que mon caractère, qui ne sera point exposé à la vue, soit compromis et en butte à la censure. C'est pour être le témoin caché de son administration, que je veux, sous votre habit, et comme un de vos frères, observer à la fois et le ministre et le peuple. Ainsi, je vous prie de me donner un habit de votre ordre, et de m'enseigner comment je dois me conduire pour avoir en tout l'air d'un vrai religieux. Je vous donnerai dans un autre moment, à notre loisir, d'autres raisons de ma conduite : à présent, écoutez seulement celle-ci. — Angelo est austère; il est en garde contre la dent de l'envie : à peine avoue-t-il que son sang circule, ou qu'il aime mieux le pain que la

pierre : nous allons voir par la suite, si le pouvoir vient à changer son caractère, ce que sont en réalité nos hommes à belles apparences.

SCÈNE V.

Un couvent de femmes.

ISABELLE, FRANCISCA; ensuite LUCIO.

ISABELLE.

Et sont-ce là tous les priviléges de vos religieuses ?

LA RELIGIEUSE.

Et ceux-là ne sont-ils pas assez étendus ?

ISABELLE.

Oui, sans contredit, et ce que j'en dis n'est pas que j'en désire davantage : au contraire, je souhaiterais qu'une règle plus étroite encore assujettît la communauté des sœurs de Sainte-Claire.

LUCIO.

Holà, quelqu'un ; la paix soit en ces lieux !

ISABELLE.

Qui est-ce qui appelle ?

LA RELIGIEUSE.

C'est la voix d'un homme. Chère Isabelle, tournez la clef, et sachez ce qu'il veut; vous le pouvez, et moi non ; vous n'avez pas encore prononcé vos vœux ; lorsque vous l'aurez fait, il ne vous sera plus permis de parler à un homme qu'en présence de la supérieure ; alors, si vous lui parlez, vous ne

devez pas lui montrer votre visage; ou si votre visage est sans voile, vous ne pouvez pas lui parler. — On appelle encore; je vous prie, répondez-lui.

(Francisca sort.)

ISABELLE.

Paix et félicité! Qui est-ce qui appelle?

LUCIO.

Salut, vierge, si vous l'êtes, comme ces joues de rose l'annoncent assez. Pouvez-vous me rendre le service de me faire parler à Isabelle, novice dans ce monastère, et l'aimable sœur de son malheureux frère Claudio?

ISABELLE.

Pourquoi dites-vous *son malheureux frère?* Permettez-moi cette question, d'autant plus que je dois vous déclarer à présent que c'est moi qui suis cette Isabelle, et sa sœur.

LUCIO.

Aimable et belle novice, votre frère vous dit mille choses tendres; et pour ne pas abuser de votre patience, il est en prison.

ISABELLE.

O malheureuse! Eh! pourquoi?

LUCIO.

Pour une action qui lui vaudrait de ma part, si je pouvais être son juge, des remercîmens pour punition: il a fait un enfant à sa bonne amie.

ISABELLE.

Monsieur, ne faites pas votre jouet de moi!

LUCIO.

Je vous dis toute la vérité. — Je ne voudrais pas (quoique ce soit mon péché familier d'imiter le vanneau avec les jeunes filles, et de les badiner la langue loin du cœur (9)) prendre cette licence avec les vierges. Je vous regarde comme un objet consacré au ciel et sanctifié, comme un esprit immortel par votre renoncement à la terre, et auquel il faut parler avec sincérité comme à une sainte.

ISABELLE.

Vous blasphémez la sainteté en vous jouant ainsi de moi.

LUCIO.

Ne le croyez pas. Brièveté et vérité, voici le fait : votre frère et sa bien-aimée se sont embrassés ; et comme il est naturel que ceux qui mangent se remplissent, que la saison des bourgeons conduise la semence d'une terre neuve à la maturité de la moisson, de même son sein fécond annonce son heureuse culture et son fertile rapport.

ISABELLE.

Y a-t-il quelque fille enceinte de lui? Serait-ce ma cousine Juliette ?

LUCIO.

Est-ce qu'elle est votre cousine ?

ISABELLE.

Par adoption ; comme les jeunes écolières changent leurs noms et s'adoptent, par amitié l'une pour l'autre.

LUCIO.

Hé bien, c'est elle-même.

ISABELLE.

Hé bien, qu'il l'épouse.

LUCIO.

Voilà le point. Le duc est sorti de cette ville d'une étrange manière, et il a laissé plusieurs citoyens distingués, et moi du nombre, dans l'espérance d'avoir part à l'administration de l'état : mais nous apprenons par ceux qui connaissent l'intérieur et le secret du gouvernement, que les bruits qu'il a fait répandre étaient à une distance immense de ses vrais desseins. A sa place, et revêtu de toute son autorité, le seigneur Angelo gouverne l'état ; un homme dont le sang est une écume de neige ; un homme qui ne sent jamais le poignant aiguillon, ni les mouvemens des sens, mais qui émousse et dompte les penchans de la nature par l'étude et les privations. — Pour intimider l'abus et l'ancienne licence qui ont longtemps rodé imprudemment auprès de l'affreuse loi, comme les rats autour de la gueule du lion, il a déterré un édit dont la rigoureuse disposition condamne la vie de votre frère ; Angelo l'a fait emprisonner en vertu de cette loi ; et il suit toute la rigueur littérale du statut pour faire de lui un exemple. Toute espérance est perdue, à moins que vous n'ayez l'avantage, par vos insinuantes prières, de fléchir Angelo ; et c'est là le principal but de mon message entre vous et votre malheureux frère.

ISABELLE.

En veut-il donc à sa vie ?

LUCIO.

Il a déjà prononcé sa sentence ; et, à ce que j'entends, le prevôt a reçu l'ordre pour son exécution.

ISABELLE.

Hélas ! faible créature, quel est mon pouvoir pour lui faire du bien ?

LUCIO.

Essayez le pouvoir de vos charmes.

ISABELLE.

Le pouvoir de mes charmes ! hélas ! je doute...

LUCIO.

Nos doutes sont des traîtres, qui nous font souvent perdre le bien qu'il dépendait de nous de gagner, en nous ôtant par la crainte le courage de le tenter. Allez trouver le seigneur Angelo, et qu'il apprenne par vous que quand une jeune beauté demande, les hommes sont généreux comme les dieux ; mais que si elle s'abaisse à supplier, si elle pleure à genoux, tout ce qu'elle demande est aussi certainement à elle qu'à ceux mêmes qui en sont les propriétaires.

ISABELLE.

Je verrai ce que je pourrai faire.

LUCIO.

Hâtez-vous.

ISABELLE.

Je vais m'en occuper sur-le-champ ; et je ne prendrai que le temps d'aller donner connaissance de cette affaire à la supérieure. Je vous rends d'hum-

bles actions de grâce : recommandez-moi à mon frère ; ce soir, de bonne heure, j'enverrai l'instruire de mon succès.

LUCIO.

Je prends congé de vous.

ISABELLE.

Aimable seigneur, adieu.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans la maison d'Angelo.

Entrent ANGELO, ESCALUS, UN JUGE, LE PREVOT (10), OFFICIERS et suite.

ANGELO.

Il ne faut pas que nous fassions de la loi un épouvantail pour effrayer les oiseaux de proie, et lui laisser cette apparence jusqu'à ce que, familiarisés par l'habitude de le voir, ils osent venir se percher sur l'objet même de leur terreur.

ESCALUS.

Vous avez raison; mais cependant n'aiguisons le glaive de la loi que pour inciser légèrement, plutôt que pour frapper des coups mortels. Hélas! cet infortuné, que je voudrais sauver, avait un noble père. Daignez considérer, vous que je crois de la vertu la plus stricte, que dans l'effervescence de nos propres passions, si l'occasion avait concouru avec le lieu, et le lieu avec le désir, et qu'il n'eût fallu, pour obtenir l'objet de nos vœux, que laisser agir la fougue téméraire de nos penchans, il est bien

douteux que vous n'eussiez pu quelquefois dans votre vie tomber dans la faute même pour laquelle vous le condamnez aujourd'hui, et que vous n'eussiez pas provoqué la loi contre vous.

ANGELO.

Autre chose est d'être tenté, Escalus, autre chose de succomber. Je ne disconviens pas qu'un jury qui condamne un prisonnier à perdre la vie ne puisse, dans les douze jurés qui le composent, renfermer un ou deux voleurs plus coupables que l'homme auquel ils font le procès; mais la justice saisit le crime où il se montre à elle. Qu'importe aux lois que des coupables jugent des coupables ? Il est tout simple de nous baisser pour ramasser le joyau que nos yeux aperçoivent; nous foulons aux pieds avec indifférence le trésor que nous ne voyons pas, sans jamais y songer. Vous ne devez pas tant excuser sa faute, par la raison que j'aurais pu en commettre de semblables; dites plutôt : lorsque moi qui le condamne, je tomberai dans la même offense, qu'à l'instant mon jugement soit mon arrêt de mort, et que nulle partialité ne corrompe les lois. Seigneur, il faut qu'il périsse.

ESCALUS.

Que ce soit comme le voudra votre sagesse.

ANGELO.

Où est le prevôt.

LE PREVOT.

Me voici à vos ordres.

ANGELO.

Que Claudio soit exécuté demain matin sur les

neuf heures; amenez-lui son confesseur; qu'il se prépare à la mort, car il est au terme de son pèlerinage.

(Le prevôt sort.)

ESCALUS.

Allons, que le ciel daigne lui pardonner! et qu'il nous pardonne aussi à tous! Quelques hommes prospèrent par le crime, d'autres succombent par la vertu. Il en est qui ont tous les vices, et qui ne répondent d'aucun (11); d'autres sont condamnés pour une faute unique.

(Entrent le Coude, l'Écume, le Bouffon; officiers de justice.)

LE COUDE.

Allons, amenez-les : si ce sont là des gens de bien que ceux qui ne font autre chose que de commettre leurs désordres dans les maisons de prostitution, je ne connais plus de lois; qu'on les amène.

ANGELO.

Hé bien, ami, quel est votre nom? et quel est le sujet?

LE COUDE.

Sous le bon plaisir de votre grandeur, je suis un pauvre constable du duc, et mon nom est le Coude. Je réclame la justice, monsieur, et j'amène ici devant votre grandeur deux insignes *bienfaiteurs*.

ANGELO.

Bienfaiteurs? Hé bien, quels bienfaiteurs sont ces gens-là? Ne sont-ce pas des malfaiteurs?

LE COUDE.

Sous le bon plaisir de votre grandeur, je ne sais

pas bien ce qu'ils sont : mais ce sont de vrais coquins, j'en suis sûr, exempts de toutes les profanations mondaines qui sont du devoir de tout bon chrétien.

ESCALUS.

Voilà une excellente explication ; voilà un officier bien sensé.

ANGELO.

Poursuivez : de quelle espèce sont ces deux hommes ? Le Coude est votre nom ? Hé bien, que ne parlez-vous, le Coude ?

LE BOUFFON.

Il ne le peut pas, seigneur ; il a un trou au coude.

ANGELO, au Bouffon.

Qui êtes-vous ?

LE COUDE.

Lui seigneur ? un garçon de taverne, seigneur ; un meuble de mauvais lieu au service d'une femme de mauvaises mœurs, dont la maison, monsieur, a été, comme on dit, démolie dans les faubourgs ; et aujourd'hui, elle tient une maison de bains, qui je crois est aussi une fort mauvaise maison.

ESCALUS.

Comment savez-vous cela ?

LE COUDE.

Ma femme, monsieur, que je *déteste*, comme il est vrai que je suis devant le ciel et devant votre grandeur.....

ESCALUS.

Comment ? votre femme ?

LE COUDE.

Oui, monsieur, qui, j'en remercie le ciel, est une honnête femme.

ESCALUS.

Et c'est pour cela que vous la *détestez ?*

LE COUDE.

Je dis, monsieur, que je me *détesterai* moi-même, aussi-bien qu'elle, si cette maison n'est pas une maison de prostitution, je veux regretter sa vie; car c'est une abominable maison.

ESCALUS.

Comment savez-vous cela, constable ?

LE COUDE.

Hé, monsieur, par ma femme, qui, si elle avait été adonnée au vice *cardinal* (12), aurait pu être accusée en fornication, en adultère et en toutes sortes d'impuretés dans cette maison.

ESCALUS.

Par les intrigues de cette femme que voilà ?

LE COUDE.

Oui, monsieur, par madame Overdone; mais comme elle lui a craché au visage, c'est elle qui l'a provoquée.

LE BOUFFON.

Monsieur, sous le bon plaisir de votre grandeur, cela n'est pas.

LE COUDE.

Prouve-le devant ces *coquins* qui sont ici; prouve-le, *honnête homme.*

ESCALUS, à Angelo.

Entendez-vous comme il dit un mot pour l'autre ?

LE BOUFFON.

Monsieur, elle est devenue grosse, et avait envie, sous votre respect, de pruneaux cuits; nous n'en avions que deux, monsieur, dans la maison, qui étaient alors comme qui dirait dans un plat de fruit, un plat d'environ trois sous; vos grandeurs ont vu de ces plats; ce ne sont pas des plats de Chine, mais de fort bons plats.

ESCALUS.

Continue, continue : peu importe le plat.

LE BOUFFON.

Oui, monsieur, pas le moins du monde : vous avez raison, monsieur; mais au fait. Comme je disais, cette dame le Coude étant, comme je dis, enceinte, et ayant un fort gros ventre, a eu envie, comme j'ai dit, de pruneaux; il n'y en avait que deux, comme j'ai dit, dans le plat; maître l'Écume que voilà, cet homme-là même, ayant mangé le reste, comme j'ai dit, et comme je dis payé fort honnêtement : car, comme vous savez, maître l'Écume, je ne pourrais vous rendre les trois sous.

L'ÉCUME.

Non, vraiment.

LE BOUFFON.

Fort bien : comme vous étiez donc, si vous vous en souvenez, à casser les noyaux des susdits pruneaux.

L'ÉCUME.

Oui, je l'ai fait véritablement.

LE BOUFFON.

Allons, fort bien : comme je vous disais donc, si vous vous le rappelez, que tels et tels étaient incurables de la maladie que vous savez, à moins qu'ils n'observassent un bon régime, comme je vous l'ai dit.

L'ÉCUME.

Tout cela est vrai.

LE BOUFFON.

Allons, fort bien.

ESCALUS.

Allons, vous êtes un sot ennuyeux : au but. Qu'a-t-on fait à la femme de le Coude, dont il ait sujet de se plaindre? Venez tout de suite à ce qu'on lui a fait.

LE BOUFFON.

Votre grandeur ne peut en venir là encore.

ESCALUS.

Ce n'est pas mon intention, non plus.

LE BOUFFON.

Mais, monsieur, vous y viendrez, avec la permission de votre grandeur : et, je vous en supplie, considérez maître l'Écume, que voilà ici, monsieur. Un homme de quatre-vingts livres sterling de revenu par an, dont le père est mort à la Toussaint. — N'était-ce pas à la Toussaint, maître l'Écume?

L'ÉCUME.

Le soir de la Toussaint.

LE BOUFFON.

Fort bien : j'espère que ce sont là des vérités. Lui, monsieur, étant assis, comme je dis, sur un tabouret. — C'était dans la chambre appelée grappe-de-raisin, où vous aimez à vous asseoir, n'est-il pas vrai ?

L'ÉCUME.

Oui, je l'aime, parce que c'est une chambre ouverte et bonne pour l'hiver.

LE BOUFFON.

Allons, fort bien. J'espère que ce sont là des vérités.

ANGELO, à Escalus.

Ce récit durera une nuit de Russie, où les nuits sont les plus longues. Je vais vous quitter et vous laisser entendre leur affaire, avec l'espérance que vous trouverez matière à les faire fustiger tous.

ESCALUS.

Je m'y attends. Salut, seigneur. (*Angelo sort.*) — Allons, l'ami, continuez : qu'a-t-on fait à la femme de le Coude, encore une fois?

LE BOUFFON.

Une fois, monsieur ? Il n'y a rien eu qu'on lui ait fait une fois.

LE COUDE.

Je vous en conjure, monsieur : demandez-lui ce que cet homme a fait à ma femme.

LE BOUFFON.

Je vous en prie, monsieur, demandez-le-moi.

ESCALUS.

Hé bien, qu'est-ce que cet homme lui a fait?

LE BOUFFON.

Je vous en prie, monsieur, considérez bien la face de cet homme-là. — Bon, l'Écume, regardez sa grandeur : c'est pour de bonnes vues. Votre grandeur remarque-t-elle sa face?

ESCALUS.

Oui, fort bien.

LE BOUFFON.

Non, je vous prie, remarquez-la bien.

ESCALUS.

Allons, je le fais.

LE BOUFFON.

Hé bien, votre grandeur voit-elle quelque chose de malfaisant dans sa figure?

ESCALUS.

Mais, non.

LE BOUFFON.

Je veux supposer [13] sur le livre sacré, que sa figure est ce qu'il a de pire en lui. — Hé bien, si la figure est la pire chose qu'il y ait en lui, comment maître l'Écume pourrait-il faire aucun dommage à la femme du constable? Je voudrais bien le savoir de votre grandeur.

ESCALUS.

Il a raison : constable, que répondez-vous à cela?

LE COUDE.

Premièrement, s'il vous plaît, la maison est une

maison *respectée ;* ensuite, cet homme est un drôle *respecté*, et sa maîtresse est une femme *respectée* [14].

LE BOUFFON.

Par cette main, monsieur, sa femme est une personne plus *respectée* qu'aucun de nous tous.

LE COUDE.

Maraud, tu ments ; tu ments, méchant valet ; le temps est encore à venir qu'elle ait jamais été *respectée* avec homme, femme, ou enfant.

LE BOUFFON.

Monsieur, elle a été *respectée* avec lui, avant qu'il l'eût épousée.

ESCALUS.

Lequel est le plus sage ici, *la justice ou l'iniquité* [15]? — Cela est-il vrai ?

LE COUDE, au bouffon.

O scélérat, vaurien, pervers *Hannibal* [16] ! Moi, j'ai été *respecté* avec elle avant que je fusse marié avec elle ? Si jamais j'ai été *respecté* avec elle, ou elle avec moi, que votre grandeur ne me croie pas le pauvre officier du duc. Prouve cela, scélérat Hannibal, ou j'aurai mon action de *batterie* sur toi.

ESCALUS.

S'il vous donnait un soufflet sur l'oreille, vous pourriez aussi avoir votre action en diffamation.

LE COUDE.

Oh ! je remercie bien votre grandeur pour cet avis-là. Qu'est-ce que votre grandeur désire que je fasse de ce scélérat coquin ?

ESCALUS.

Mais, officier, par la raison qu'il y a en lui quelques iniquités que tu voudrais découvrir, si tu le pouvais, laisse-le continuer le cours de ses actions, jusqu'à ce que tu saches ce qu'elles sont.

LE COUDE.

Oh! vraiment, je remercie votre grandeur de ce conseil. — Tu vois bien, coquin, ce qui te menace : tu n'as qu'à continuer, coquin, tu n'as qu'à continuer.

ESCALUS, à l'Écume.

Où êtes-vous né, mon ami?

L'ÉCUME.

Ici, dans Vienne, monsieur.

ESCALUS.

Est-il vrai que vous ayez quatre-vingts livres sterling de revenu par an?

L'ÉCUME.

Oui, si c'est votre bon plaisir, monsieur.

ESCALUS.

Bon. (*Au bouffon.*) De quel métier êtes-vous, monsieur?

LE BOUFFON.

Garçon de taverne, le garçon d'une pauvre veuve.

ESCALUS.

Le nom de votre maîtresse?

LE BOUFFON.

Madame Overdone.

ESCALUS.

A-t-elle eu plus d'un mari en sa vie ?

LE BOUFFON.

Neuf, monsieur : Overdone [17] par le dernier.

ESCALUS.

Neuf ! — Approchez-vous de moi, maître l'Écume. Maître l'Écume, je ne voudrais pas que vous fissiez liaison avec des garçons de taverne ; ils vous soutireront, maître l'Écume, et vous les ferez pendre : allez-vous-en, et que je n'entende plus parler de vous.

L'ÉCUME.

Je remercie votre grandeur ; quant à moi, jamais je ne vais dans aucune chambre de taverne, que je n'y sois attiré par quelqu'un.

ESCALUS.

Allons, plus de cela, maître l'Écume ; adieu. (*L'Écume sort.*) Venez ça, monsieur le garçon de taverne : quel est votre nom, l'ami ?

LE BOUFFON.

Pompée.

ESCALUS.

Est-ce là tout ?

LE BOUFFON.

Haut-de-Chausses, monsieur.

ESCALUS.

Oui, et en bonne foi, votre haut-de-chausse [18] est la plus grande chose qu'il y ait en vous ; en sorte que, dans le sens le plus bestial, vous êtes Pompée. Pompée, vous êtes en partie un suppôt de mauvais

lieu, Pompée, de quelque manière que vous coloriez la chose, sous l'office de garçon de taverne : ne dis-je pas vrai ? Allons, avouez-moi la vérité ; vous vous en trouverez bien.

LE BOUFFON.

Franchement, monsieur, je suis un pauvre diable qui voudrais vivre.

ESCALUS.

Comment voudriez-vous vivre, Pompée ? Étant un infâme agent.... Que pensez-vous du métier, Pompée ? Est-ce là un métier honnête et permis ?

LE BOUFFON.

Oui, monsieur, si la loi veut le permettre.

ESCALUS.

Mais la loi ne le permettra pas, Pompée, et il ne sera pas permis dans Vienne.

LE BOUFFON.

Votre grandeur est-elle dans l'intention de mutiler et de châtrer toute la jeunesse de la ville ?

ESCALUS.

Non, Pompée.

LE BOUFFON.

Hé bien, monsieur, suivant ma petite opinion, elle ira donc toujours là. Si votre grandeur veut mettre le bon ordre parmi les prostituées et les vauriens, vous n'aurez plus rien à craindre des gens de mon métier.

ESCALUS.

Il y a de jolies ordonnances qui commencent à s'exécuter, je peux vous en assurer ; c'est une bagatelle ; il n'y va que d'être pendu et décapité.

LE BOUFFON.

Si vous pendez et décapitez tous ceux qui commettent ce péché, seulement pendant dix ans, vous ferez fort bien de donner un édit pour trouver des têtes. Si cette loi s'exécute dans Vienne pendant dix ans, je veux arrenter la plus belle maison de la ville pour trois sous par fenêtre. Si vous vivez assez pour voir cela, dites : Pompée me l'avait bien prédit.

ESCALUS.

Grand merci, bon Pompée; et, pour reconnaître votre prophétie, écoutez-moi bien : — je vous donne un petit avis : que je ne vous revoie pas devant moi pour aucune plainte quelconque; et qu'on ne vienne pas me dire que vous demeurez encore en pareil lieu : si je vous y retrouve, Pompée (19), je vous chasserai à grands coups jusqu'à votre tente, et je serai un méchant César pour vous. — Pour vous parler net, Pompée, je vous ferai fustiger; ainsi, pour cette fois, Pompée, portez-vous bien.

LE BOUFFON.

Je remercie votre grandeur de son bon conseil; mais je le suivrai, selon que la chair et la fortune me conduiront. — Me fustiger? Non, non : que le voiturier fustige sa rosse; un cœur vaillant n'est point chassé de son métier à coups de fouet.

(Il sort.)

ESCALUS.

Approchez, maître le Coude; venez, maître constable : combien y a-t-il que vous êtes dans cet emploi de constable?

LE COUDE.

Sept ans et demi, monsieur.

ESCALUS.

J'aurais jugé, par votre habileté à l'exercer, qu'il y avait quelque temps que vous l'occupiez. Ne dites-vous pas sept ans entiers?

LE COUDE.

Et une demi-année, monsieur.

ESCALUS.

Hélas! il vous a coûté bien des peines. On ne vous veut pas de bien de vous charger si souvent de tel office : est-ce qu'il n'y a pas dans votre garde des hommes en état de vous suppléer?

LE COUDE.

En bonne foi, monsieur, il y en a bien peu qui aient quelque talent pour cette espèce d'emploi : on les choisit; mais ils me choisissent après pour les remplacer : je le fais pour quelques pièces d'argent, et je vais toujours pour tous les autres.

ESCALUS.

Écoutez-moi : apportez-moi les noms d'environ six ou sept des plus capables de votre paroisse.

LE COUDE.

A la maison de votre grandeur, monsieur?

ESCALUS.

Oui, chez moi. Adieu. (*Le Coude sort.*) — (*Au juge de paix.*) Quelle heure croyez-vous qu'il est?

LE JUGE.

Onze heures, monsieur.

ESCALUS.

Je vous invite à venir dîner avec moi.

LE JUGE.

Je vous remercie humblement.

ESCALUS.

Je suis bien affligé de la mort de Claudio ; mais il n'y a point de remède.

LE JUGE.

Le seigneur Angelo est bien sévère.

ESCALUS.

C'est une nécessité; la clémence cesse d'être clémence quand elle se montre trop souvent. Le pardon est toujours le père d'un second crime; mais cependant.... malheureux Claudio! — Il n'y a point de remède. — Venez, monsieur.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Un autre appartement dans la maison d'Angelo.

Entrent LE PREVOT et UN VALET.

LE VALET.

Il est occupé à entendre une affaire; il va venir aussitôt après. Je vais vous annoncer.

LE PREVOT.

Je vous en prie, faites-le. (*Le valet sort.*) Je viens savoir ses ordres : il se pourrait qu'il se laissât fléchir. Hélas! le délit de ce malheureux n'est que

comme un crime en songe. Tous les âges, toutes les sectes, sont atteints de ce vice, et il faut, lui, qu'il meure pour cela !

(Entre Angelo.)

ANGELO.

Hé bien! quel sujet vous amène, prevôt?

LE PREVOT.

Est-ce votre intention que Claudio meure demain?

ANGELO.

Ne vous ai-je pas dit qu'oui? N'avez-vous pas l'ordre? Pourquoi venez-vous me le demander une seconde fois?

LE PREVOT.

J'ai craint d'agir trop précipitamment. Sous votre bon plaisir, j'ai vu quelquefois qu'après l'exécution, la justice s'est repentie de son arrêt.

ANGELO.

Allez, cela me regarde; faites votre devoir, ou cédez votre place, et l'on peut fort bien se passer de vous.

LE PRÉVOT.

Je demande pardon à votre grandeur. — Que fera-t-on, monsieur, de la gémissante Juliette? Elle est bien près de son terme.

ANGELO.

Conduisez-la dans quelque lieu plus convenable, et cela sans délai.

(Le valet revient.)

LE VALET.

Il y a ici la sœur de l'homme condamné, qui demande à vous être présentée.

ANGELO.

A-t-il une sœur ?

LE PREVOT.

Oui, seigneur : une jeune fille très-vertueuse, et qui est prête à entrer dans une communauté de religieuses, si elle n'y est pas déjà.

ANGELO.

Allons, qu'on la fasse entrer. (*Le valet sort.*) — (*Au prevôt.*) Voyez à ce que la fornicatrice soit transférée ailleurs : qu'on lui fournisse le nécessaire, mais sans superflu : je donnerai des ordres pour cela.

(Entrent Lucio, Isabelle.)

LE PREVOT, faisant mine de se retirer.

Je prends congé de votre grandeur.

ANGELO.

Restez encore un moment. — (*A Isabelle.*) Vous êtes la bienvenue : que désirez-vous ?

ISABELLE.

Vous voyez devant vous une malheureuse suppliante. Je demande à votre grandeur la grâce de m'entendre.

ANGELO.

Voyons, quelle est votre requête ?

ISABELLE.

Il est un vice que j'abhorre plus que tous les autres, et que je voudrais qui fût le moins épargné de la justice ; il répugne à mon cœur de prendre sa défense ; mais, forcée de parler pour l'excuser en

ce moment, j'éprouve en moi un combat violent : je le veux, et je ne le veux pas.

ANGELO.

Voyons, le sujet ?

ISABELLE.

J'ai un frère qui est condamné à mourir ; je vous conjure de condamner sa faute, et non pas mon frère.

LE PREVOT.

Le ciel veuille te donner les grâces les plus touchantes pour le fléchir !

ANGELO.

Condamner le crime et point le criminel ! Mais tout crime est condamné, même avant qu'il soit commis. Mes fonctions se réduiraient à zéro, si je trouvais les fautes dont la peine est marquée dans le code de la loi, pour laisser échapper les coupables.

ISABELLE.

O loi juste, mais cruelle ! Je n'ai donc plus de frère ! — Que le ciel conserve vos jours !

LUCIO, à Isabelle.

Ne le quittez pas ainsi : revenez vers lui : priez-le ; jetez-vous à ses genoux ; attachez-vous à sa robe : vous êtes trop froide ; vous ne lui demanderiez qu'une épingle que vous ne pourriez pas le faire avec plus d'indifférence : avancez vers lui, vous dis-je.

ISABELLE se rapproche.

Faut-il donc absolument qu'il meure ?

ANGELO.

Jeune fille, il n'y a point de remède.

ISABELLE.

Il y en a : je pense que vous pourriez lui pardonner, et que ni le ciel ni les hommes ne se plaindraient de ce pardon.

ANGELO.

Je ne veux pas lui pardonner.

ISABELLE.

Mais, le pourriez-vous, si vous le vouliez ?

ANGELO.

Songez que ce que je ne veux pas faire, je ne le peux pas.

ISABELLE.

Mais vous le pourriez faire sans nuire à personne au monde, si votre cœur était touché de la même pitié que le mien sent pour lui.

ANGELO.

Son arrêt est prononcé ; il est trop tard.

LUCIO, bas à Isabelle.

Vous êtes trop froide.

ISABELLE.

Trop tard ! non : moi qui prononce une parole, je peux la révoquer. Soyez bien persuadé d'une chose, c'est que de toute la pompe qui revêt les grands, ni la couronne du monarque, ni le glaive du ministre, ni le bâton du maréchal, ni la robe du juge, rien ne leur sied aussi bien que la clémence. S'il eût été à votre place, et que vous eussiez été à la sienne,

vous auriez fait un faux pas comme lui ; mais lui n'aurait pas été aussi impitoyable que vous.

ANGELO.

Je vous prie, retirez-vous.

ISABELLE.

Je voudrais que le ciel m'eût donné votre puissance, et que vous fussiez Isabelle. En serait-il de même alors? non. Je vous dirais ce que c'est que d'être juge, et ce que c'est que d'être prisonnier.

LUCIO, à part.

Bien ; appuyez sur cette corde : voilà le vrai ton.

ANGELO.

Votre frère est proscrit par la loi; vous perdez vos paroles.

ISABELLE.

Hélas! hélas! toutes les âmes qui respirent ont été condamnées, et le Dieu qui pouvait le plus se venger avec justice a trouvé un remède pour les sauver. Que seriez-vous si celui qui est le suprême arbitre des jugemens vous jugeait seulement tel que vous êtes? Oh! réfléchissez à cette pensée, et alors la clémence viendra se poser sur vos lèvres, et vous serez un homme nouveau.

ANGELO.

Cessez vos plaintes, jeune beauté ; c'est la loi, et non pas moi, qui condamne votre frère : il serait mon parent, mon frère ou mon fils, qu'il aurait le même sort ; il doit mourir demain.

ISABELLE.

Demain! oh! cela est bien précipité! Épargnez-le,

épargnez-le; il n'est pas préparé à la mort; même quand il s'agit de nous nourrir nous attendons la saison pour tuer le gibier : servirons-nous le ciel avec moins d'égards que nous nous servons nous-mêmes, grossières créatures? Mon bon, mon bon seigneur, réfléchissez-y : quel est celui qui est mort pour cette faute? Il y en a pourtant beaucoup qui l'ont commise.

LUCIO.

Courage; bien dit.

ANGELO.

La loi, pour être endormie, n'était pas morte. Cette foule de coupables n'auraient pas osé commettre ce délit, si le premier qui a enfreint la loi avait été puni de son action; maintenant la loi est éveillée, elle observe ce qui se passe, et, telle qu'un devin, elle regarde dans un cristal qui fait voir les crimes futurs, tant ceux qui sont déjà conçus, que ceux que l'indolence fomente et fait éclore peu à peu. Mais les uns et les autres vont être arrêtés dans leurs progrès, et être étouffés avant de se propager plus loin.

ISABELLE.

Et cependant montrez quelque pitié.

ANGELO.

Je montre la véritable pitié, en montrant la justice; car alors j'ai pitié d'hommes que je ne connais pas, et qu'un crime pardonné aujourd'hui perdrait dans la suite; je fais justice à un homme qui, payant pour une action criminelle, ne vivra plus pour en commettre une seconde. N'insistez plus : votre frère meurt demain; il faut vous y résigner.

ISABELLE.

Ainsi, il faut que vous soyez le premier qui prononciez cet arrêt de mort, et lui le premier qui le subisse : oh ! il est beau d'avoir la force d'un géant ; mais c'est une tyrannie d'en user comme un géant.

LUCIO.

Bien dit.

ISABELLE.

Si les grands de la terre pouvaient tonner comme Jupiter, jamais Jupiter ne serait en paix ; le plus petit officier occuperait sans cesse son ciel à tonner ; on n'entendrait qu'un tonnerre continuel. — Ciel miséricordieux ! toi, tu fendras plutôt des traits de tes carreaux sulfureux le chêne noueux et rebelle à la coignée, que l'humble et doux myrte ; mais l'homme, cet homme superbe, revêtu d'une autorité passagère, lui qui connaît le moins ce dont il est le plus certain, son existence fragile comme le verre— il se plaît comme un singe en fureur à des actions si extravagantes à la face du ciel, qu'il fait pleurer les anges, et le rire qu'exciteraient en eux nos caprices serait capable de les dépouiller de leur immortalité.

LUCIO.

Oh ! pressez-le, pressez-le, jeune fille, il s'adoucira. Il se rend déjà ; je m'en aperçois.

LE PREVOT.

Prions le ciel qu'elle vienne à bout de le fléchir !

ISABELLE.

Nous ne pouvons nous mettre dans la balance

avec notre frère; les grands ont le privilége de badiner avec les saints eux-mêmes; c'est en eux saillie d'esprit; dans leurs inférieurs, c'est une coupable profanation.

LUCIO.

Vous êtes dans le bon chemin, jeune fille; appuyez.

ISABELLE.

Ce qui n'est qu'un mot d'humeur dans un général devient, dans la bouche du simple soldat, un vrai blasphème.

LUCIO.

Où a-t-elle appris toutes ces réflexions? — Encore.

ANGELO.

Pourquoi m'adressez-vous ces adages?

ISABELLE.

Parce que l'autorité, quoique sujette à errer comme les autres, porte avec elle une espèce de remède qui couvre le mal d'une cicatrice. Descendez dans votre sein; frappez à la porte de votre cœur, et demandez-lui s'il se connaît quelque faute qui ressemble à celle de votre frère. S'il avoue un penchant naturel au crime dont Claudio est coupable, qu'il ne fasse donc pas retentir dans votre bouche un arrêt de mort contre mon frère.

ANGELO, à part.

A mesure qu'elle parle, ses sages réflexions font éclore de nouvelles idées dans mon imagination. (*à Isabelle.*) Je vous quitte.

ISABELLE.

Cher seigneur, ne me fuyez pas.

ANGELO.

Je me consulterai. — Venez demain.

ISABELLE.

Daignez écouter par quels moyens je veux vous corrompre : mon bon seigneur, revenez.

ANGELO.

Que dites-vous, me corrompre ?

ISABELLE.

Oui, avec des dons que le ciel partagera avec vous.

LUCIO.

Bon, car autrement vous auriez tout gâté.

ISABELLE.

Ce n'est pas avec de vains vases d'or pur, ni avec des pierres précieuses, qui sont ou riches ou pauvres, selon la valeur que leur attache la fantaisie ; mais avec de vertueuses prières qui s'élèveront vers le ciel, et s'en ouvriront l'entrée avant que le soleil se lève ; avec des prières adressées par des âmes préservées de la corruption du monde, par de jeunes vierges consacrées aux jeûnes, et dont le cœur n'est dédié qu'à des objets célestes.

ANGELO.

Allons, revenez me voir demain.

LUCIO, à part à Isabelle.

Retirez-vous, tout va bien : sortez.

ISABELLE.

Que le ciel veille sur la sûreté de votre *honneur* [20] !

ANGELO, à part.

Ainsi soit-il ; car je vais droit à la tentation dont les prières préservent.

ISABELLE.

A quelle heure viendrai-je demain retrouver votre grandeur ?

ANGELO.

A toute heure, avant midi.

ISABELLE.

Le ciel préserve votre *honneur !*

(Elle sort avec Lucio.)

ANGELO.

De toi, et même de ta vertu !—Que veut dire ceci? Que veut dire ceci ? Est-ce sa faute ou la mienne ? De la tentatrice ou de celui qui est tenté, lequel pèche le plus? Ah ! ce n'est pas elle ; et ce n'est pas elle qui cherche à me tenter ; c'est moi qui, exposé au soleil près de la violette, fais comme le cadavre plutôt que comme la fleur, et me corromps sous la vertueuse influence de la saison. Se peut-il que la modestie soit plus dangereuse à nos sens que la femme légère ? Tandis que nous n'avons que trop d'inutile et vil terrain, irons-nous démolir le temple de la vertu pour y planter les semences de nos vices ? Oh ! fi, fi donc ! Que fais-tu, Angelo ? Qu'es-tu en ce moment ? Veux-tu la convoiter criminellement pour ces mêmes avantages qui la rendent vertueuse ? Ah !

que son frère vive. Les voleurs sont autorisés au brigandage, lorsque leurs juges mêmes volent en secret. Quoi! est-ce que je l'aime quand je désire l'entendre parler encore, et me repaître de la vue de ses beaux yeux? A quel songe m'arrêtai-je? O ennemi rusé qui pour attraper un saint, suspends des saints à ton hameçon. La plus dangereuse des tentations est celle qui nous invite au crime par les attraits de la vertu : jamais la prostituée avec ses deux forces réunies, les moyens de l'art et les dons de la nature, n'a fait aucune impression sur mes sens; mais cette fille vertueuse me subjugue tout entier. Jusqu'à ce moment, quand je voyais les autres s'attendrir, je souriais, et m'étonnais de leur folie.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Une prison.

LE DUC avec l'habit d'un religieux, LE PREVOT.

LE DUC.

Salut, prevôt; car je crois que vous l'êtes.

LE PREVOT.

Oui, je suis le prevôt : que désirez-vous, bon religieux?

LE DUC.

Conduit par le devoir de ma charité, et par la sainte institution de mon ordre, je viens visiter les âmes affligées de cette prison : accordez-moi le droit ordi-

naire de me les laisser voir, et de m'informer de la nature de leurs crimes, afin que je puisse leur administrer à propos mes secours spirituels.

LE PREVOT.

Je ferais davantage pour vous avec plaisir, s'il en était besoin.

(Entre Juliette.)

Tenez, voici une de mes prisonnières, une jeune fille, qui, tombant dans les feux de la jeunesse, a brûlé sa réputation : elle est enceinte, et le père de son enfant est condamné à mort ; un jeune homme plus propre à commettre un second délit qu'à mourir pour le premier.

LE DUC.

Quand doit-il mourir ?

LE PREVOT.

A ce que je crois, demain. (*A Juliette.*) J'ai préparé ce qu'il vous faut : attendez un moment, et l'on vous conduira.

LE DUC, à Juliette.

Vous repentez-vous, belle enfant, du péché que vous portez ?

JULIETTE.

Oui, et j'en porte la honte avec patience.

LE DUC.

Je vous enseignerai les moyens d'examiner votre conscience, et d'éprouver si votre repentir est solide, ou s'il n'est que superficiel.

JULIETTE.

Je l'apprendrai bien volontiers.

LE DUC.

Aimez-vous l'homme qui vous a fait cet affront ?

JULIETTE.

Oui, autant que j'aime la femme qui a fait son malheur.

LE DUC.

Ainsi, il paraît que c'est d'un consentement mutuel que votre crime a été commis ?

JULIETTE.

Oui, d'un consentement mutuel.

LE DUC.

Votre péché a donc été plus grand que le sien ?

JULIETTE.

J'en fais l'aveu, et je m'en repens, mon père.

LE DUC.

Cela est bien juste, ma fille; mais prenez garde que votre repentir ne soit fondé que sur la honte dont il vous a couverte : ce repentir n'est jamais que pour nous-mêmes, et n'intéresse en rien le ciel ; il montre que si nous n'offensons pas le ciel, ce n'est pas par amour, mais uniquement par crainte.

JULIETTE.

Je me repens de ma faute, parce qu'elle est un péché, et j'en accepte la honte avec joie.

LE DUC.

Persévérez dans ces dispositions. Votre complice,

à ce que j'entends dire, doit mourir demain ; je vais le visiter et lui donner mes conseils. Que la grâce du ciel vous accompagne ! — *Benedicite*...

(Il sort en priant.)

JULIETTE.

Il doit mourir demain ! ô injuste loi, qui me laisse une vie dont toute la consolation est d'éprouver à chaque instant toutes les horreurs de la mort !

LE PREVOT.

Son sort est bien digne de pitié !

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Appartement dans la maison d'Angelo.

Entre ANGELO.

Quand je veux méditer et prier, mes pensées et mes prières se dispersent et s'égarent d'objet en objet : le ciel a de moi de vaines paroles, tandis que mon imagination, sans écouter ce que ma bouche énonce, est fixée sur Isabelle. Le ciel est sur mes lèvres, comme si je ne faisais qu'en murmurer le nom ; et dans mon cœur croît la fatale passion qui le remplit. L'état, dont je méditais les affaires, devient pour moi comme un bon livre qui, à force d'être relu souvent, n'inspire plus que l'aversion et l'ennui ; oui, je me sens capable (que nul témoin ne m'entende !) de changer les vertus de mon grave ministère pour une plume légère, vain jouet de l'air. O dignité ! ô pompe extérieure ! qu'il t'arrive souvent d'extorquer le respect des sots par tes vêtemens

et ton enveloppe visible, et d'enchaîner les sages séduits à tes fausses apparences; — chair, tu n'es que chair! Inscrivez, *bon ange*, sur la corne du diable, ce ne sera plus le cimier du diable.

(Entre un valet.)

ANGELO.

Hé bien, qui est là?

LE VALET.

Une jeune fille, nommée Isabelle, une sœur, qui demande à vous parler.

ANGELO.

Va, et montre-lui le chemin. (*Le valet sort.*)—(*Seul.*) O ciel! pourquoi tout mon sang se presse-t-il ainsi vers mon cœur, le rend inutile à lui-même, et prive les autres organes du ressort qui leur est nécessaire? Ainsi la foule insensée se presse autour d'un homme qui s'évanouit; ils viennent tous pour le secourir, et ils ne font que lui intercepter l'air qui le ranimerait; ainsi les sujets d'un monarque bien-aimé oublient leur rôle, et dans l'accès d'une respectueuse affection, s'attroupent autour de lui là où leur amour mal instruit va nécessairement paraître une injure.

(Entre Isabelle.)

ANGELO.

Hé bien, jeune beauté?

ISABELLE.

Je suis venue savoir vos intentions.

ANGELO.

J'aimerais bien mieux que vous pussiez les de-

viner, que de vous voir me demander de vous les dire. — Votre frère ne peut vivre.

ISABELLE.

En est-il ainsi? Que le ciel conserve votre honneur!

(Elle va pour se retirer.)

ANGELO.

Et cependant il peut vivre encore un temps, et il se pourrait qu'il vécût aussi long-temps que vous, ou moi; mais aussi, il faut qu'il meure.

ISABELLE

Sur votre arrêt?

ANGELO.

Oui....

ISABELLE.

Quand, je vous supplie, afin que, dans le répit qui lui est accordé, plus long ou plus court, il puisse être préparé à sauver son âme?

ANGELO.

Oh! malheur à ces vices honteux! Il vaudrait autant pardonner à celui qui vole à la nature un homme déjà formé, qu'à l'insolente débauche de ceux qui jettent l'image du créateur dans des moules prohibés par le ciel: il n'est pas plus coupable de trancher perfidement une vie légitimement formée, que d'en créer une illégitime par des moyens réprouvés.

ISABELLE.

Telles sont les lois du ciel et non pas celles de la terre.

ANGELO.

Parlez-vous ainsi? En ce cas, je vais bientôt vous réduire au silence. Lequel aimeriez-vous mieux, ou que la plus juste des lois ôtât en ce moment la vie à votre frère, ou de livrer, pour racheter sa vie, votre corps à la volupté douce mais impure, comme a fait la créature qu'il a déshonorée?

ISABELLE.

Seigneur, soyez bien persuadé de ce que je vais répondre : c'est que j'aimerais mieux sacrifier mon corps que mon âme.

ANGELO.

Je ne parle point de votre âme; les péchés que la nécessité nous force de commettre ne servent qu'à faire nombre, sans nous charger davantage.

ISABELLE.

Que dites-vous?

ANGELO.

Je ne garantirais pas cette doctrine; car moi-même je pourrais donner des raisons contre ce que je viens de dire. Répondez-moi à ceci : — moi, qui suis la voix de la loi écrite, je prononce contre votre frère un arrêt de mort : n'y aurait-il point de la charité dans un péché qui sauverait la vie de ce frère?

ISABELLE.

Ah! daignez le faire : j'en prends les risques sur mon âme; ce ne serait point un péché, mais un acte de pure charité.

ANGELO.

Si vous vouliez le faire vous-même au péril de

votre âme, il y aurait un péché, mais en même temps autant de charité que de péché.

ISABELLE.

Oh! si demander la vie de mon frère est un péché, ciel, fais-m'en porter tout le poids ; et si c'est en vous un péché, que de céder à ma sollicitation, tous les matins je prierai le ciel que cette faute soit ajoutée aux miennes et non pas aux vôtres, et j'en répondrai seule.

ANGELO.

Non. Écoutez-moi : votre idée ne suit pas le sens de la mienne ; ou vous êtes ignorante, ou vous affectez de l'être par ruse et ce n'est pas bien.

ISABELLE.

Que je sois ignorante et pleine de défauts en tout, pourvu du moins que je sache que je ne suis pas meilleure.

ANGELO.

Ainsi la sagesse cherche à briller davantage, en s'accusant elle-même, comme les masques noirs proclament la beauté qu'ils cachent, bien plus haut que ne pourrait le faire la beauté à découvert. — Mais écoutez-moi bien ; pour être bien entendu, je vais parler plus franchement : votre frère doit mourir.

ISABELLE.

Oui.

ANGELO.

Et son délit est tel, qu'il doit subir la peine imposée par la loi.

ISABELLE.

Cela est vrai.

ANGELO.

Supposez qu'il n'y ait point d'autre moyen de sauver sa vie (sans que je consente à ce moyen, ni à aucun autre; c'est uniquement par forme de conversation), si ce n'est celui-ci, que vous, sa sœur, inspirant des désirs à quelque homme, dont le crédit auprès du juge, ou sa propre dignité, pourrait délivrer votre frère des entraves de la loi, qui enchaîne tout dans ses liens, supposez, dis-je, qu'il n'y eût point d'autre moyen sur la terre de le sauver, que l'alternative, ou de livrer les trésors de votre corps à cet homme que nous supposons, ou de laisser subir la mort au coupable, que feriez-vous?

ISABELLE.

Je ferais, pour mon malheureux frère, tout ce que je ferais pour moi-même : je veux dire, que si j'étais condamnée à la mort, je porterais l'impression douloureuse du fouet, comme des rubis, et je me dépouillerais pour aller à la mort, comme j'irais au lit après lequel j'aurais long-temps soupiré, plutôt que de céder mon corps au déshonneur.

ANGELO.

En ce cas, votre frère mourrait?

ISABELLE.

Et ce serait le parti le plus doux; il vaudrait mieux que mon frère subît une fois une mort passagère, que de livrer, pour racheter sa vie, sa sœur à une mort éternelle.

ANGELO.

Et ne seriez-vous pas alors aussi cruelle que la sentence contre laquelle vous vous êtes tant récriée?

ISABELLE.

L'ignominie pour rançon, et un libre pardon, ne sont nullement de la même famille : un pardon légitime ne ressemble en rien à un rachat honteux.

ANGELO.

Vous paraissiez tout à l'heure voir dans la loi un tyran, et vous cherchiez à prouver que la faute de votre frère était plutôt une folie qu'un vice.

ISABELLE.

Ah ! daignez me pardonner, seigneur ; il arrive souvent que, pour obtenir l'objet de nos vœux, nous ne disons pas tout ce que nous pensons ; j'excuse un peu le vice que j'abhorre en faveur de l'homme que j'aime tendrement.

ANGELO.

Nous sommes tous fragiles.

ISABELLE.

Que mon frère meure s'il n'est point héritier d'une servitude commune, mais seul tributaire et profitant seul de sa faiblesse.

ANGELO.

Et les femmes sont fragiles aussi.

ISABELLE.

Oui, comme la glace où elles se mirent, et qui se brise aussi facilement qu'elle reçoit leur visage. Les femmes ! que le ciel les secoure ! Les hommes dérogent de leur origine en profitant de leur faiblesse. Oui, appelez-nous dix fois fragiles : car nous sommes aussi tendres que l'est notre constitu-

tion ; oui nous sommes crédules et susceptibles de toutes sortes d'impressions.

ANGELO.

Je le pense comme vous ; et d'après ce témoignage de votre propre sexe, permettez que je m'explique avec plus de hardiesse ; car je crois que nous autres hommes, nous ne sommes pas faits pour avoir une force à l'épreuve de toutes les fautes. Je vous prends par vos propres paroles : soyez ce que vous êtes, c'est-à-dire, une femme. Si vous êtes plus, vous n'êtes plus une femme ; si vous en êtes une (comme l'annoncent visiblement toutes vos formes extérieures), montrez-le en ce moment, en vous soumettant à la destinée de votre sexe.

ISABELLE.

Je n'entends qu'un langage : mon aimable seigneur, je vous en supplie, parlez-moi comme vous faisiez d'abord.

ANGELO.

Comprenez-moi pleinement... je vous aime.

ISABELLE.

Mon frère aima Juliette, et vous me dites qu'il faut qu'il meure pour cela.

ANGELO.

Il ne mourra point, Isabelle, si vous m'accordez votre amour.

ISABELLE.

Je sais que votre vertu a le privilége de feindre une apparence de vice pour surprendre les autres.

ANGELO.

Croyez-moi, sur mon honneur : mes paroles expriment ma pensée.

ISABELLE.

Ah ! il faut que vous ayez bien peu d'honneur pour être cru. O dessein pernicieux ! Hypocrisie, hypocrisie ! — Je te dénoncerai à haute voix, Angelo ; prends-y bien garde : signe-moi tout à l'heure le pardon de mon frère, ou je vais, tant que j'aurai de voix, publier devant l'univers quel homme tu es.

ANGELO.

Qui te croira, Isabelle ? Mon nom sans reproche, ma vie austère, mon témoignage contre toi, et mon rang dans l'état, auront tant de prépondérance sur ton accusation, qu'ils étoufferont ton rapport, et que tu seras taxée de calomnie. J'ai commencé, je poursuis, et je lâche la bride à ma passion : donne ton consentement à mes violens désirs ; écarte tout scrupule, et ces rougeurs fatigantes qui repoussent ce qu'elles convoitent. Rachète ton frère, en livrant ta personne à mon désir; autrement, non-seulement il subira la mort, mais ton cruel refus en prolongera l'horreur dans de longs tourmens. Donne-moi ta réponse demain, ou, j'en jure par la passion qui me domine à présent, je deviens un tyran pour tourmenter ton frère. Quant à tes menaces, dis ce que tu voudras ; mes mensonges auront plus de crédit que tes vérités.

(Il sort.)

ISABELLE seule.

A qui irai-je porter mes plaintes ? Si je redisais ceci, qui me croirait ? O bouches funestes, qui por-

tent une seule et même langue pour condamner et pour absoudre ; forçant la loi à se plier à leur volonté, attachant le juste et l'injuste à leur passion, dont elles les forcent à suivre le cours. Je vais aller trouver mon frère ; quoiqu'il ait succombé par la fougue du sang, cependant il possède une âme si remplie d'honneur, que quand il aurait vingt têtes à offrir sur vingt échafauds sanglans, il les donnerait toutes, plutôt que de permettre que sa sœur livrât son corps à une si détestable profanation. Allons, Isabelle, vis chaste ; et toi, mon frère, meurs. La chasteté de mon sexe est plus précieuse qu'un frère. Je vais pourtant l'instruire de la proposition d'Angelo, et le préparer à la mort pour le bien de son âme.

(Elle sort.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La prison.

LE DUC, CLAUDIO, LE PREVOT.

LE DUC.

Ainsi, vous espérez donc obtenir votre grâce du seigneur Angelo ?

CLAUDIO.

Les malheureux n'ont d'autre remède que l'espérance : j'ai l'espérance de vivre, et je suis prêt à mourir.

LE DUC.

Soyez déterminé à la mort, et soit la vie, soit la mort, l'une ou l'autre vous en paraîtra plus douce. Raisonnez ainsi avec la vie : si je te perds, je perds une chose qui n'est estimée que des insensés. Tu n'es qu'un souffle, esclave des influences de l'atmosphère, affligeant à chaque instant le corps que tu habites ; tu n'es que le jouet de la mort ; tu fais mille efforts pour l'éviter, et ta fuite même te précipite dans ses bras. Homme ! tu n'as rien de noble ; car tous les avantages que tu produis sont nourris de

tout ce qu'il y a de plus bas [21] : tu n'as en toi nul courage ; car tu crains jusqu'au faible dard fourchu [22] d'un pauvre ver : ton plus grand bien c'est le sommeil ; aussi tu l'invoques souvent, et pourtant tu crains sottement la mort, qui n'est rien de plus [23] ! Tu n'es jamais toi : ton être n'a rien qui t'appartienne, tu n'existes que par des parcelles de mille graines sorties de la poussière : tu n'es pas heureux ; car ce que tu n'as pas, tu te tourmentes sans cesse pour l'obtenir, et ce que tu possèdes tu le dédaignes et l'oublies : tu n'es jamais fixé, car ta nature suit les étranges caprices de la lune. Si tu es riche, ta richesse n'est que pauvreté : semblable à l'âne courbé sous le faix des lingots d'or, tu ne portes tes pesantes richesses que pendant une journée de marche, et la mort vient te décharger de ton fardeau. Tu n'as point d'ami ; le fruit de tes propres entrailles, qui te nomme son père, la substance émanée de tes flancs, maudit la goutte, la dartre corrosive et le catarrhe qui ne t'achèvent pas assez vite à son gré : tu n'as ni jeunesse ni vieillesse, mais seulement un sommeil de l'après-dînée, dont les rêves participent de l'un et de l'autre. Ton heureuse jeunesse s'assimile à l'âge caduc, et demande l'aumône aux vieillards paralytiques ; lorsque tu es vieux et riche, tu n'as plus ni chaleur, ni sens, ni membres, ni beauté, pour jouir agréablement de tes trésors. Qu'y a-t-il encore dans ce qu'on appelle la vie ? Mille morts cachées : et nous craignons la mort qui finit tous ces maux bizarres !

CLAUDIO.

Je vous rends grâce. Je vois que demander à vivre

c'est chercher à mourir, et qu'en cherchant la mort on trouve la vie : qu'elle vienne donc !

(Entre Isabelle.)

ISABELLE.

Y a-t-il quelqu'un ? La paix soit dans ces lieux, et la grâce céleste, et une bonne compagnie !

LE PREVOT.

Qui est là ? Entrez : ce souhait seul mérite un bon accueil.

LE DUC.

Cher Claudio, avant peu je reviendrai vous voir.

CLAUDIO.

Je vous rends grâces, saint religieux.

ISABELLE, au prevôt.

J'ai deux mots à dire à Claudio : voilà l'objet de ma visite.

LE PREVOT.

Et vous serez bien reçue. — (*à Claudio.*) Tenez, mon cher monsieur, voilà votre sœur.

LE DUC.

Prevôt, un mot, s'il vous plaît.

LE PREVOT.

Autant qu'il vous plaira.

LE DUC.

Faites qu'ils parlent pendant que je serai caché dans un lieu d'où je pourrai les entendre sans être vu.

(Le duc sort avec le prevôt, et assiste, invisible, à la suite de cette scène.)

CLAUDIO.

Eh bien, ma soeur, quelle consolation m'apportes-tu?

ISABELLE.

Comme sont toutes les consolations, fort bonne vraiment. Le seigneur Angelo, ayant un message pour le ciel, te choisit pour l'y porter en qualité de son ambassadeur, et pour y être son résident éternel. Ainsi, hâte-toi de faire tous tes préparatifs; tu pars demain.

CLAUDIO.

N'y a-t-il donc point de remède?

ISABELLE.

Point d'autre que celui de fendre le cœur en deux pour sauver la tête (24).

CLAUDIO.

Mais, dis-moi, y a-t-il quelque remède?

ISABELLE.

Oui, mon frère, tu peux vivre; il est dans le cœur de ton juge une clémence de démon : si tu veux l'implorer, elle sauvera ta vie; mais elle t'enchaînera jusqu'à la mort.

CLAUDIO.

Une prison perpétuelle?

ISABELLE.

Oui, précisément, une prison perpétuelle : tu resterais attaché à un point fixe, quand tu aurais tout l'espace de l'univers à ta disposition.

CLAUDIO.

Mais de quelle nature?...

ISABELLE.

D'une nature, si tu y consentais jamais, à dépouiller de son écorce l'arbre de ton honneur, et à te laisser nu.

CLAUDIO.

Fais-moi connaître ce moyen.

ISABELLE.

Je te crains, Claudio, je tremble que tu ne veuille conserver une vie maladive, et que tu n'attaches plus de prix à six ou sept hivers de plus, qu'à un honneur éternel. Oses-tu mourir? Le sentiment de la mort n'est que dans la crainte, et le malheureux insecte que nous foulons aux pieds, éprouve des angoisses aussi cruelles qu'un géant en ressent pour mourir.

CLAUDIO.

Peux-tu me faire cet outrage? Me crois-tu si faible que je sois incapable d'une résolution courageuse? S'il faut que je meure, j'irai au-devant de la mort, comme au-devant d'une fiancée, et je la presserai dans mes bras.

ISABELLE.

C'est mon frère qui vient de parler; cette voix est sortie du tombeau de mon père. — Oui, tu dois mourir: tu es trop généreux pour conserver une vie au prix de viles sollicitations. Ce ministre, avec un air de sainteté, dont l'austère parole et le visage composé atterrent la jeunesse, et font trembler la folie,

comme le faucon qui plane sur la perdrix; eh bien, c'est un démon; si l'on retirait toute la fange qui l'emplit, il nous paraîtrait un abîme aussi profond que l'enfer.

CLAUDIO.

Le seigneur Angelo?

ISABELLE.

Oh! il porte la trompeuse livrée de l'enfer, qui se plaît à revêtir un corps de réprouvé d'ornemens majestueux. — Croiras-tu, Claudio, que si je lui cédais ma virginité, tu pourrais être sauvé de la mort?

CLAUDIO.

O ciel! cela n'est pas possible.

ISABELLE.

Oui, au moyen de ce crime détestable, il te donnerait la liberté de l'offenser impunément. Cette nuit même est le temps où je dois commettre l'action que j'ai horreur de nommer; autrement tu meurs demain.

CLAUDIO.

Tu ne le feras pas.

ISABELLE.

Oh! si ce n'était que ma vie, je la jetterais pour te sauver, avec autant d'indifférence qu'une épingle.

CLAUDIO.

Je t'en remercie, chère Isabelle.

ISABELLE.

Tiens-toi prêt, Claudio, à la mort pour demain.

CLAUDIO.

Oui. — Mais quoi! a-t-il donc en lui des passions si violentes qu'elles lui font ainsi insulter la loi?... Quand il voudrait la violer;... sûrement ce péché n'en est pas un, ou, des sept péchés capitaux, celui-là est le moindre.

ISABELLE.

Que veux-tu dire par *le moindre?*

CLAUDIO.

Si c'était un péché qui nous damnât, lui qui est si sage voudrait-il, pour le plaisir d'un moment, s'exposer à une peine éternelle? O Isabelle!

ISABELLE.

Que dit mon frère?

CLAUDIO.

Que la mort est une chose effrayante.

ISABELLE.

Et une vie honteuse, une chose détestable.

CLAUDIO.

Oui: mais mourir, et aller on ne sait où; être gisant dans une froide tombe, et y tomber en corruption; perdre cette chaleur vitale et douée de sentiment, pour devenir une argile docile; tandis que l'âme accoutumée ici-bas à des jouissances se baignera dans les flots brûlans, ou sera plongée dans des régions d'une glace épaisse, — emprisonnée dans les vents invisibles, pour être emportée violemment par les ouragans autour de ce globe suspendu dans l'espace, ou pour subir des états plus affreux que le plus affreux de ceux que la pensée errante et incertaine

imagine avec un cri d'épouvante ; oh ! cela est trop horrible. La vie de ce monde la plus pénible et la plus odieuse que la vieillesse, ou la misère, ou la douleur, ou la prison puissent imposer à la nature, est encore un paradis auprès de tout ce que nous appréhendons de la mort.

ISABELLE.

Hélas ! hélas !

CLAUDIO.

Ah ! que je vive, chère sœur. Le péché que tu commets pour sauver la vie d'un frère, est tellement excusé par la nature qu'il devient vertu.

ISABELLE.

O brute sauvage ! ô lâche sans foi ! ô malheureux sans honneur ! veux-tu donc vivre par ma honte ? N'est-ce pas une espèce d'inceste que de recevoir la vie du déshonneur de ta propre sœur ? Que dois-je penser ? Que le ciel m'en préserve ! Mais je croirais que ma mère s'est jouée de mon père ; car un rejetton si pervers n'est jamais sorti de son sang. Reçois mon refus : meurs, péris ! Il ne faudrait que fléchir le genou pour te racheter de ta destinée, que je te la laisserais subir : je ferais mille prières pour implorer ta mort, et je ne dirais pas un mot pour te sauver.

CLAUDIO.

Ah ! écoute-moi, Isabelle.

ISABELLE.

Oh ! loin, loin de moi ; oh ! c'est une honte ! Ta faute n'est plus un hasard, mais un fruit de l'habi-

tude : la pitié qui serait émue pour toi se prostituerait : il vaut mieux que tu meures, et au plus tôt!

CLAUDIO.

Ah ! daigne m'écouter, Isabelle.

(Le duc rentre.)

LE DUC.

Écoutez un mot, jeune sœur, un seul mot.

ISABELLE.

Que me voulez-vous ?

LE DUC.

Si vous pouviez disposer de quelques momens de loisir, je désirerais avoir tout à l'heure avec vous un instant d'entretien, et la complaisance que je vous demande importe à vos intérêts.

ISABELLE.

Je n'ai pas de loisir superflu : le temps que je resterai, sera volé à mes autres affaires; mais je veux bien vous écouter un moment.

LE DUC, à part à Claudio.

Mon fils, j'ai entendu tout ce qui s'est dit entre vous et votre sœur. Jamais Angelo n'a eu le projet de la séduire ; il n'a voulu que faire l'épreuve de sa vertu, pour exercer son expérience des caractères ; elle, qui a dans son âme les vrais principes de l'honneur, lui a fait un refus qu'il a été fort aise de recevoir. Je suis le confesseur d'Angelo, et je suis instruit de la vérité de ce que je vous dis : ainsi préparez-vous à la mort : ne vous reposez point avec satisfaction sur de vaines espérances qui vous trom-

pent : il vous faut mourir demain ; allez vous agenouiller et vous préparer.

CLAUDIO.

Laissez-moi demander pardon à ma sœur. Je suis si détaché de la vie, que je veux prier qu'on m'en débarrasse.

(Claudio sort.)

LE DUC.

Persévérez dans cette résolution. Adieu.

(Le prevôt rentre.)

LE DUC.

Prevot, un mot.

LE PREVOT.

Que demandez-vous, mon père?

LE DUC.

Qu'au moment même où vous entrez, il vous plaise de vous retirer : laissez-moi un instant avec cette jeune sœur : mes intentions, d'accord avec mon habit, vous sont garans qu'elle ne court aucun risque dans ma compagnie.

LE PREVOT.

A la bonne heure.

(Le prevôt sort.)

LE DUC.

La main qui vous a fait belle, vous a aussi fait vertueuse : la beauté qui se prodigue à vil prix, se flétrit bientôt en cessant d'être honnête ; mais la pudeur, qui est l'âme de votre personne, entretiendra votre beauté dans une fraîcheur durable. Le hasard a amené à ma connaissance l'attaque qu'Angelo vous a faite ; et sans les exemples que nous avons de la fragilité de l'homme, je m'étonnerais beaucoup

d'Angelo. Comment vous y prendriez-vous pour satisfaire ce ministre et pour sauver votre frère?

ISABELLE.

Je vais, dans ce moment même, résoudre ces doutes : j'aimerais mieux que mon frère subît la mort à laquelle le condamne la loi, que d'être mère d'un fils illégitime. Mais hélas! combien le bon duc est trompé dans Angelo! Si jamais il revient et que je puisse lui parler, ou je perdrai mes paroles ou je démasquerai son ministre.

LE DUC.

Cela ne sera pas mal fait : cependant, au point où en sont encore les choses, il éludera votre accusation. Il n'a fait que vous éprouver : ainsi, prêtez bien l'oreille à mes avis : l'envie que j'ai de faire le bien m'offre un remède. Je me persuade à moi-même que vous pouvez, sans blesser l'honnêteté, rendre un service important à une femme malheureuse qui en est digne, conserver sans tache votre belle personne, et mériter la faveur du duc, si jamais il revient et qu'il soit instruit de cette affaire.

ISABELLE.

Découvrez-moi votre pensée ; je me sens le courage de faire tout ce qui n'offrira aucune apparence de déshonneur à mon jugement.

LE DUC.

La vertu est pleine d'intrépidité, et une âme honnête ne connaît pas la crainte. N'avez-vous pas ouï parler de Marianne, la sœur de Frédéric, ce guerrier fameux qui a fait naufrage?

ISABELLE.

J'ai entendu nommer cette dame, et l'on parle bien de sa réputation.

LE DUC.

Hé bien, cette femme devait être mariée à Angelo; il lui avait engagé sa foi par un serment solennel; les fiançailles étaient faites, et le jour des noces fixé. Dans l'intervalle du contrat à la célébration du mariage, son frère Frédéric s'est perdu sur la mer, et le vaisseau portait la dot de sa sœur. Mais remarquez quel malheur cet accident a produit pour cette pauvre dame; elle perd du même coup un brave et illustre frère, qui avait toujours eu pour elle la plus grande tendresse, et avec lui le nerf de sa fortune, sa dot de mariage; et par suite de ces pertes, son mari fiancé, cet hypocrite d'Angelo.

ISABELLE.

Est-il possible? Quoi! Angelo l'a ainsi délaissée?

LE DUC.

Il l'a laissée dans les larmes; il n'en a pas essuyé une par aucune consolation; il a englouti ses sermens, prétendant avoir fait sur elle des découvertes contre son honneur; en un mot, il l'a abandonnée à ses gémissemens, qu'elle pousse encore actuellement pour l'amour de lui; et lui, de marbre à ses pleurs, il en est arrosé, mais non pas amolli.

ISABELLE.

Quel mérite aurait donc la mort d'enlever cette infortunée du monde! Quelle corruption dans la

société, de laisser vivre ce perfide! — Mais, quel avantage prétendez-vous tirer de tout ceci?

LE DUC.

C'est une rupture qu'il vous est aisé de renouer; et par-là vous sauvez non-seulement votre frère, mais vous vous sauvez du déshonneur.

ISABELLE.

Montrez-moi comment, mon vénérable père.

LE DUC.

Cette infortunée que je viens de vous nommer, conserve toujours dans son cœur sa première inclination, et l'injuste et cruel procédé d'Angelo, qui aurait dû éteindre son amour, n'a fait, comme la digue dans un torrent, que le rendre plus violent et plus impétueux. Retournez vers Angelo; répondez à sa proposition avec une obéissance qui le satisfasse; accordez-vous avec lui dans toutes les demandes qui mènent à son but, et ne réservez pour vous que ces conditions: d'abord que vous ne resterez pas long-temps seule avec lui; ensuite qu'il choisisse l'heure de la nuit et du plus profond silence, et un lieu convenable en tout point: ces arrangemens faits et convenus, voici le reste: nous conseillons à cette fille outragée de se servir de votre rendez-vous et d'aller le trouver à votre place. Si le secret de leur entrevue vient à se dévoiler dans la suite, cette découverte pourra le déterminer à la récompenser; et par cette intrigue, votre frère est sauvé, votre honneur reste intact, la malheureuse Marianne est conduite au bonheur où elle aspire, et ce ministre

corrompu est dupe de votre stratagème. Je me charge d'instruire la jeune Marianne, et de lui faire la leçon sur la manière dont elle doit s'y prendre. Si vous avez soin de conduire cette intrigue avec la prudence dont vous êtes capable, le double avantage qui en résultera, absoudra cette ruse de tout reproche. Qu'en pensez-vous?

ISABELLE.

Cette seule idée me satisfait déjà, et j'ai confiance qu'elle pourra conduire à une heureuse issue.

LE DUC.

Le succès dépend beaucoup de votre adresse : hâtez-vous d'aller trouver Angelo; s'il vous sollicite de partager son lit cette nuit, promettez-lui de satisfaire ses vœux. Je vais à l'instant à Saint-Luc : c'est là que dans une ferme solitaire demeure la désespérée Marianne; venez m'y trouver, et terminez promptement avec Angelo, afin de ne pas tarder à me rejoindre.

ISABELLE.

Je vous rends grâce de cet avis consolant. Adieu, vénérable père.

(Ils sortent de différens côtés.)

SCÈNE II.

Une rue devant la prison.

Entre le **DUC**, toujours en habit de religieux; **LE COUDE**, **LE BOUFFON**, et **DES OFFICIERS** de justice.

LE COUDE.

Allons, s'il n'y a pas de remède pour empêcher cet infâme métier de vendre et d'acheter les hommes et les femmes comme des animaux à la foire, il faudra donc que tout le monde s'abreuve de bâtard rouge et blanc [25].

LE DUC.

O ciel! Quelle est cette espèce?

LE BOUFFON.

Il n'y a jamais eu de joie dans le monde, depuis que, de deux usuriers, le plus joyeux et le plus franc a été ruiné; et le père des deux a reçu, de l'ordre de la loi, une robe fourrée pour le tenir chaud; et fourrée de peaux de renard et d'agneau, pour signifier que la fraude, étant plus riche que l'innocence, est faite pour les beaux habits.

LE COUDE.

Allons, suivez votre chemin, monsieur. — Dieu vous garde, bon Père-Frère.

LE DUC.

Et vous aussi, bon Frère-Père. Quelle offense cet homme vous a-t-il faite?

LE COUDE.

Vraiment, mon père, il a offensé la loi ; et voyez-vous, monsieur, nous le croyons aussi un filou, monsieur ; car nous avons trouvé sur lui, monsieur, un étrange rossignol, que nous avons envoyé au ministre.

LE DUC, au bouffon.

Fi, misérable entremetteur ! méchant entremetteur ! Le mal que tu fais faire est donc ta ressource pour vivre. Réfléchis seulement un instant à ce que c'est que de remplir son estomac, ou couvrir son dos par le moyen de ces vices honteux. Dis-toi à toi-même : c'est du fruit de leurs abominables et brutales accointances, que je bois, que je mange, que je m'habille, et que je subsiste. Peux-tu donc croire que c'est une vie d'homme, qu'une existence dépendante de ces saletés ? Va t'amender, va t'amender.

LE BOUFFON.

Il est vrai que cette vie sent mauvais, à quelques égards, monsieur ; mais pourtant, monsieur, je vous prouverais....

LE DUC.

Allons, si le diable t'a donné des preuves pour commettre le péché, tu prouveras que tu es des siens. — Officier, conduisez-le en prison. La correction et l'instruction auront beaucoup à faire, avant que cette brute devienne meilleure.

LE COUDE.

Il faut qu'il comparaisse devant le ministre. Monsieur, le ministre lui a déjà donné une leçon : le ministre ne peut supporter un suppôt de débauche.

S'il faut qu'il soit un marchand de prostitution, et qu'il paraisse en sa présence, il vaudrait autant qu'il fût à un mille de lui.

LE DUC.

Plût au ciel que nous fussions tous ce que quelques-uns voudraient paraître, aussi exempts de nos vices, que certains vices sont dépouillés d'apparence trompeuse [26] !

(Entre Lucio.)

LE COUDE, au duc.

Son cou sera comme votre ceinture, lié d'une corde, monsieur.

LE BOUFFON.

Je cherche de l'appui : je demande à grands cris une caution : voici un honnête homme, et un ami à moi.

LUCIO.

Hé bien, noble Pompée? Quoi! aux talons de César? Es-tu mené en triomphe? Quoi! n'y a-t-il donc plus de statues de Pygmalion, femmes de nouvelle création, qu'on puisse se procurer, pour mettre la main dans la poche, et l'en retirer pleine et fermée? Que réponds-tu? Ha! Que dis-tu de ce ton, de cette manière, de cette méthode? Hé, ta réponse n'a-t-elle pas été noyée dans la dernière pluie? Hé bien, que dis-tu, pauvre diable? Le monde va-t-il comme il allait, l'ami? Quelle est la mode à présent? Est-elle d'être sérieux et laconique? Ou comment, enfin? Quel est le genre?

LE DUC.

Toujours le même, et pis encore.

LUCIO.

Comment se porte ma chère mignonne, ta maîtresse? Fait-elle toujours le commerce.... hem?

LE BOUFFON.

D'honneur, monsieur, elle a mangé tout son bœuf, et elle est elle-même dans l'étuve.

LUCIO.

Hé, c'est fort bien : cela est bien juste : cela doit être. Toujours votre fraîche catin et votre vieille saupoudrée!... C'est une suite inévitable : cela doit être. Vas-tu en prison, Pompée?

LE BOUFFON.

Hélas! oui, monsieur.

LUCIO.

Hé bien, cela n'est pas mal à propos, Pompée. Adieu. Va, dis que je t'y ai envoyé. Est-ce pour dettes, Pompée? ou pourquoi?

LE COUDE.

Pour être un suppôt de mauvais lieu, pour cela même.

LUCIO.

Allons, emprisonnez-le : si la prison est le partage de son métier, eh bien cela est juste. Oui, il n'y a pas à en douter, c'est un suppôt, et de vieille date encore; il est né ce qu'il est. Adieu, bon Pompée : recommande-moi à la prison, Pompée. Tu vas devenir un bon mari, Pompée : tu garderas la maison.

LE BOUFFON.

J'espère, monsieur, que votre honnête seigneurie sera ma caution.

LUCIO.

Non, certes, non je n'en ferai rien, Pompée : ce n'est pas la mode. Je prierai, Pompée, qu'on resserre tes entraves : si tu ne le prends pas en patience, hé bien tant pis pour toi. Adieu, loyal Pompée. — Dieu vous garde, religieux!

LE DUC.

Et vous aussi.

LUCIO.

Brigitte se met-elle toujours du fard, Pompée? Hem !

LE COUDE, au bouffon.

Allons, monsieur; marchons.

LE BOUFFON, à Lucio.

Vous ne voulez donc pas être ma caution, monsieur ?

LUCIO.

Tantôt, Pompée; pas à présent. — Quelles nouvelles dans le monde, bon religieux? Quelles nouvelles?

LE COUDE, au bouffon.

Allons, marchez; avançons, monsieur.

LUCIO.

Va — au chenil, Pompée, — va. (*Le Coude, le Bouffon et les officiers sortent.*) Quelles nouvelles dit-on du duc, frère?

LE DUC.

Je n'en sais aucune : pouvez-vous m'en apprendre ?

LUCIO.

Il y en a qui disent qu'il est avec l'empereur de Russie ; d'autres qu'il est à Rome ; mais devinez-vous où il est ?

LE DUC.

Je n'en sais absolument rien. En quelque lieu qu'il soit, je lui souhaite toute sorte de bonheur.

LUCIO.

C'est une folie, un caprice bien bizarre à lui, de s'évader ainsi de ses états, et d'usurper aux mendians un métier pour lequel il n'était pas né. Le seigneur Angelo fait bien le duc en son absence ; il va même au delà de son mandat.

LE DUC.

Il fait très-bien.

LUCIO.

Un peu plus d'indulgence pour le libertinage ne lui ferait aucun tort à lui : il est un peu trop sévère sur cet article, frère.

LE DUC.

C'est un vice trop répandu ; et il n'y a que la sévérité qui puisse en être le remède.

LUCIO.

Oui, en vérité : c'est un vice d'une nombreuse famille ; il est fort bien allié : mais il est impossible de l'extirper, frère, à moins qu'on ne défende de boire et de manger. On dit que cet Angelo n'a pas été formé d'un homme ni d'une femme, suivant les

voies ordinaires de la création : cela est-il vrai ? Le croyez-vous ?

LE DUC.

Hé, comment donc aurait-il été formé ?

LUCIO.

Quelques-uns prétendent qu'il naquit du frai d'une sirène. D'autres qu'il a été engendré entre deux stockfishes. — Mais ce qu'il y a de bien sûr, c'est que quand il lâche de l'eau, son urine est de la vraie glace : pour cela, je sais que cela est, et il n'est qu'un automate impuissant : cela est bien certain.

LE DUC.

Vous êtes plaisant, monsieur, et vous avez la parole facile.

LUCIO.

Quelle barbarie d'ôter la vie à un homme pour la révolte de la chair ? Est-ce que le duc qui est absent aurait fait cela ? Avant qu'il eût fait pendre un homme pour avoir engendré cent bâtards, il aurait payé les mois de nourrice de mille : il se sentait un peu de ce penchant ; il connaissait le service, et voilà ce qui l'a formé à l'indulgence.

LE DUC.

Jamais je n'ai ouï dire que le duc ait été très-coupable sur l'article des femmes : ce n'était pas là son goût.

LUCIO.

Oh ! monsieur, vous êtes dans l'erreur.

LE DUC.

Cela n'est pas possible.

LUCIO.

Quoi ? Ce n'est pas là le duc ? Demandez à votre vieille de cinquante ans, qui mendie pour votre ordre ; l'usage du duc était de mettre un ducat dans sa bruyante écuelle [27]. Le duc avait ses finesses : il aimait à s'enivrer aussi : je puis vous apprendre cela.

LE DUC.

Vous lui faites injure, très-certainement.

LUCIO.

Monsieur, j'étais son intime ; le duc était un homme mystérieux, et je crois que je devine la cause de son évasion.

LE DUC.

Quelle peut en être le raison, je vous prie ?

LUCIO.

Oh ! non : excusez-moi. — C'est un secret qui doit rester enfermé entre les dents et les lèvres ; mais je peux vous le laisser entrevoir. La multitude croyait le duc un sage.

LE DUC.

Sage : eh mais, il n'y a pas de doute qu'il l'était.

LUCIO.

C'est un homme des plus superficiels, ignorant et sans aucun fonds.

LE DUC.

C'est de votre part ou envie, ou folie, ou erreur : le seul cours de sa vie, et les affaires délicates qu'il a si habilement gouvernées, doivent nécessairement lui assurer une meilleure renommée. — Qu'on le juge seulement sur ce que déposent de lui ses ac-

tions, et il paraîtra aux plus envieux un homme instruit, un homme d'état et un guerrier : ainsi vous parlez en homme mal informé; ou, si vous êtes bien instruit, c'est donc votre méchanceté qui vous aveugle.

LUCIO.

Monsieur, je le connais bien, et je l'aime.

LE DUC.

L'amitié parle avec plus de connaissance, et la connaissance avec plus d'amitié.

LUCIO.

Allons, monsieur, je sais ce que je sais.

LE DUC.

J'ai bien de la peine à le croire, puisque vous ne savez pas ce que vous dites. Mais si jamais le duc revient dans ses états (comme nous le demandons au ciel tous les jours), faites-moi le plaisir de répondre devant lui sur les faits que vous venez de me débiter. Si c'est la vérité qui vous a fait parler, vous aurez le courage de soutenir ce que vous avez dit; je suis obligé de vous citer devant lui; et, je vous prie, votre nom?

LUCIO.

Monsieur, mon nom est Lucio, bien connu du duc.

LE DUC.

Il vous connaîtra mieux, monsieur, si je vis pour lui parler de vous.

LUCIO.

Je ne vous crains pas.

LE DUC.

Oh ! je le vois, vous vous flattez que le duc ne reparaîtra jamais, ou me croyez un adversaire trop impuissant ; mais, moi, je vous dis que je peux vous faire un peu de mal : vous vous rétracterez sur ces propos.

LUCIO.

Je serai pendu auparavant ; vous ne me connaissez pas, frère. Mais ne parlons plus de cela. Pouvez-vous me dire si Claudio doit être exécuté demain ou non ?

LE DUC.

Pourquoi le serait-il, monsieur ?

LUCIO.

Eh ! pour avoir rempli une bouteille avec un entonnoir. Je voudrais que le duc dont nous causons fût revenu. Ce ministre eunuque dépeuplera ses états à force de continence. Il ne faut pas que les moineaux bâtissent leur nid sous les toits de sa maison ; ce sont des hôtes trop lascifs. Le duc punirait du moins en secret des vices secrets ; jamais il ne les produirait au grand jour. Que je voudrais qu'il fût de retour ! En vérité, le pauvre Claudio est condamné pour avoir détroussé un jupon. Adieu, bon père : je me recommande à vos prières. Le duc, je vous le répète, mangerait du mouton les vendredis : il a passé l'âge maintenant, et cependant je vous dis qu'il vous caresserait encore une mendiante, quand elle sentirait le pain bis et l'ail. Dites que c'est moi qui vous l'ai dit. Adieu.

(Il sort.)

LE DUC.

Il n'est puissance ni grandeur parmi les mortels qui puissent échapper à la censure : la calomnie, ce monstre qui blesse par derrière, frappe la vertu la plus pure. Quel monarque assez puissant pour enchaîner une langue médisante? — Mais qui vient ici?

(Entre Escalus, le prevôt, la nommée Overdone, et des officiers de justice.)

ESCALUS.

Allons, emmenez-la en prison.

MADAME OVERDONE.

Mon cher seigneur, faites-moi grâce; vous passez pour être un homme si plein de bonté et de miséricorde, mon cher seigneur!

ESCALUS.

Double et triple avertissement, et toujours coupable du même délit! Il y a de quoi forcer la clémence même à sortir de son caractère et à agir en tyran.

LE PREVOT.

Un infâme métier continué pendant onze années; j'ose l'assurer à votre grandeur.

MADAME OVERDONE.

Seigneur, c'est la délation d'un certain Lucio contre moi : madame Catherine Keepdown était grosse de lui dans le temps que le duc était encore ici; il lui a promis de l'épouser : son enfant aura un an et trois mois dès que viendra la Saint-Jacques et la Saint-Philippe. Je l'ai alimenté moi-même, et voyez comme il a l'indignité de me nuire.

ESCALUS.

Cet homme est un libertin abandonné. — Qu'on le fasse comparaître devant nous. — Conduisez-la en prison : allez, plus de paroles inutiles. (*Les officiers emmènent madame Overdone.*) Prevôt, mon collègue Angelo ne changera point son arrêt : il faut que Claudio meure demain : ayez soin de lui procurer des ministres [28], et tout ce que conseille la charité, pour le préparer à son sort. Si mon collègue se conduisait d'après le sentiment de ma pitié, Claudio n'en serait pas où il en est.

LE PREVOT.

Permettez-moi de vous observer que ce religieux l'a visité, et lui a donné ses avis pour le préparer à la mort.

ESCALUS.

Ha ! salut, bon religieux.

LE DUC.

Que le bonheur et la bonté vous accompagnent toujours.

ESCALUS.

De quel endroit êtes-vous ?

LE DUC.

Je ne suis pas de ce pays, quoique le hasard en ait fait le lieu de ma résidence pour un temps marqué. Je suis un frère tout récemment envoyé par le saint siége, et chargé par sa sainteté d'une affaire particulière.

ESCALUS.

Quelles nouvelles dit-on dans le monde ?

LE DUC.

Aucune, si ce n'est qu'il y a une si grande maladie sur la vertu, qu'elle ne finira que par sa ruine : la nouveauté est ce que tout le monde recherche, et il y a autant de danger à vieillir dans une même façon de vivre qu'il y a de vertu à être constant dans une entreprise. Il survit à peine assez de bonne foi entre les hommes pour rendre les sociétés sûres ; mais il y a assez de sécurité pour faire maudire les associations. C'est sur cette énigme que roule à peu près toute la sagesse du monde. Ces nouvelles sont assez surannées, et cependant ce sont encore les nouvelles de chaque jour. — Je vous prie, monsieur, dites-moi quel était le caractère du duc.

ESCALUS.

Un homme qui s'appliquait plus qu'à tout autre soin à celui de se connaître lui-même.

LE DUC.

A quels plaisirs était-il adonné ?

ESCALUS.

Il avait plus de plaisir de voir les autres en joie qu'il n'en marquait lui-même pour tout ce qui cherchait à lui en procurer. Un homme d'une rare tempérance ! Mais laissons-le à ses aventures, en priant le ciel qu'elles soient heureuses ; et faites-moi le plaisir de m'apprendre comment vous trouvez Claudio préparé. On m'a fait entendre que vous l'aviez visité.

LE DUC.

Il déclare qu'il n'a point à se plaindre de son juge,

qu'il ne l'accuse point d'injustice, et qu'il se soumet avec une humble résignation à l'arrêt de la justice. Cependant il s'était forgé, par une inspiration de la faiblesse, plusieurs espérances trompeuses sur la vie : je suis venu à bout avec le temps de lui en faire sentir la vanité, et maintenant il est résigné à mourir.

ESCALUS.

Vous vous êtes acquitté de vos vœux envers le ciel, et envers le prisonnier de la dette de votre ministère. J'ai sollicité pour ce jeune infortuné, et j'ai fait tout ce que je pouvais faire sans compromettre la discrétion ; mais j'ai trouvé mon collègue si sévère, qu'il m'a forcé de lui dire qu'il était en effet la justice elle-même (29).

LE DUC.

Si sa propre conduite répond à la rigueur de ses jugemens, il n'y a rien à lui reprocher ; mais s'il lui arrive à lui-même de succomber par quelque faiblesse, alors il s'est condamné lui-même.

ESCALUS.

Je vais visiter le prisonnier. Adieu.

LE DUC.

La paix soit avec vous ! (*Escalus sort avec le prevôt de la prison.*) Celui qui veut tenir le glaive du ciel, doit être aussi pur que sévère ; se sentir lui-même un modèle à proposer ; être doué d'assez de fermeté pour résister, et d'assez de vertu pour aller en avant ; se pesant lui-même dans la balance pour punir plus ou moins les coupables. Honte à celui

dont le glaive cruel tue pour des fautes où l'entraîne son propre penchant ! Six fois honte à Angelo pour déraciner les vices des autres et laisser croître les siens ! O quelles noirceurs l'homme peut cacher en lui-même, quoiqu'il paraisse un ange extérieurement ! Comme l'hypocrite vivant dans le crime, abusant tous les yeux, attire à lui, avec des fils d'araignée, des choses substantielles et de poids. Il faut que j'oppose la ruse au vice. Ce soir, Angelo recevra dans son lit son ancienne fiancée qu'il méprise aujourd'hui. C'est ainsi qu'un trompeur sera pris par son propre déguisement, ne recevra que tromperies pour prix des siennes, et sera forcé de remplir un ancien contrat (30).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans la ferme où habite Marianne.

MARIANNE assise, UN JEUNE GARÇON chantant.

CHANSON.

ÉCARTE, oh! écarte ces lèvres,
Ces lèvres si douces et si parjures;
Et ces yeux brillans comme le jour naissant,
Flambeaux qui égarent l'aurore.
Mais rends-moi mes baisers,
Rends-les-moi
Ces baisers qui scellèrent mon amour,
Et qui le scellèrent en vain.

MARIANNE.

Interromps tes chants, et hâte-toi de te retirer. J'aperçois l'homme consolant dont les sages avis ont souvent calmé les cris de ma douleur. (*L'enfant sort, le duc entre.*) J'implore votre pardon, mon cher monsieur, et je voudrais bien que vous ne m'eussiez pas trouvée si occupée de chants. Excusez-moi, et daignez m'en croire sur ce que je vous assure. — Ces chants adoucissaient mes chagrins; mais ils sont loin de m'inspirer de la joie.

LE DUC.

La musique n'est pas un mal, quoique souvent son charme ait la puissance de faire du mal un bien, et d'exciter le bien à produire le mal. — Je vous prie, dites-moi : quelqu'un est-il venu me demander ici aujourd'hui? Justement, à cette heure même, j'ai promis de me rendre chez vous.

MARIANNE.

Personne n'est venu vous demander; je suis restée ici tout le jour.

(Entre Isabelle.)

LE DUC, à Marianne.

Je vous en crois sans hésiter. L'heure est venue ; c'est justement à présent. Je vous demanderai votre absence pour quelques momens. Il se pourrait bien que je vous rappellasse bientôt pour quelque chose qui vous sera avantageux.

MARIANNE.

Je vous suis toujours dévouée.

(Elle sort.)

LE DUC.

Nous nous rencontrons fort à propos, et vous êtes la bienvenue. Quelles nouvelles de ce digne ministre?

ISABELLE.

Il a un jardin entouré d'un mur de briques, dont le côté du couchant regarde un vignoble ; à ce vignoble est une porte en planches qu'ouvre cette grosse clef : cette autre clef ouvre une petite porte, qui, du vignoble, conduit au jardin ; c'est là que je lui ai promis d'aller le trouver au milieu de la nuit.

LE DUC.

Mais, connaissez-vous assez les lieux pour trouver votre chemin ?

ISABELLE.

J'ai pris avec soin tous les renseignemens nécessaires, et par deux fois il m'a montré le chemin avec une exactitude coupable, en me parlant à l'oreille et par des signes muets.

LE DUC.

N'êtes-vous point convenue avec lui d'autres indices qu'il faille observer ?

ISABELLE.

Non, point d'autres : seulement un rendez-vous dans les ténèbres ; et je lui ai bien fait entendre que mon tête-à-tête avec lui ne pouvait être que bien court ; car je lui ai déclaré que je serais accompagnée d'un domestique, qui m'attendrait, et qui était persuadé que j'allais voir mon frère.

LE DUC.

Tout est bien arrangé ; je n'ai pas encore dit un mot de tout cela à Marianne. — (*Il l'appelle.*) Êtes-vous là, Marianne ? Venez. (*Rentre Marianne.*) Je vous en prie, faites connaissance avec cette jeune personne ; elle vient pour vous faire du bien.

ISABELLE.

Je désire la même chose pour elle.

LE DUC.

Êtes-vous persuadée que je m'intéresse à vous ?

ISABELLE.

Bon religieux, je le sais, que vous vous y intéressez, et j'en ai des preuves.

LE DUC.

Prenez-donc votre jeune compagne par la main ; elle a une confidence à vous faire. J'attendrai votre loisir : mais hâtez-vous : l'humide nuit s'approche.

MARIANNE, à Isabelle.

Voulez-vous faire un tour de promenade à l'écart?

(Elles sortent toutes deux.)

LE DUC seul.

O grandeur! Des millions d'yeux perfides sont attachés sur toi ! Des volumes de rapports, composés de récits contradictoires, courent le monde sur tes actions! Mille esprits inquiets te prennent pour l'objet de leurs rêves insensés, et te tourmentent dans leur imagination. (*Marianne et Isabelle rentrent.*) Soyez les bienvenues. Hé bien, êtes-vous d'accord?

ISABELLE.

Elle se chargera de l'entreprise, mon père, si vous le lui conseillez.

LE DUC.

Non-seulement je le lui conseille, mais je l'en prie.

ISABELLE, à Marianne.

Vous n'avez que très-peu de chose à lui dire ; quand vous le quitterez, dites-lui simplement, à voix basse : *A présent, souvenez-vous de mon frère.*

MARIANNE.

Reposez-vous sur moi.

LE DUC.

Et vous, aimable fille, n'ayez aucun scrupule; il est votre mari par un contrat; il n'y a aucun péché à vous réunir ainsi; et la justice de vos droits à sa possession absout cette tromperie. Allons, partons : notre moisson sera bientôt mûre, et il faut semer à l'instant.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Salle de la prison.

Entrent **LE PREVOT** et **LE BOUFFON**.

LE PREVOT.

Viens ici, coquin. — Peux-tu trancher la tête d'un homme ?

LE BOUFFON.

Si l'homme est garçon, je le peux, monsieur; mais si c'est un homme marié, il est le chef [31] de sa femme, et je ne pourrais jamais trancher un chef de femme.

LE PREVOT.

Allons, laissez là vos équivoques, et faites-moi une réponse directe. Demain matin, Claudio et Bernardine doivent être exécutés. Nous avons ici, dans notre prison, l'exécuteur ordinaire, qui a besoin d'un aide dans son office. Si vous voulez prendre sur vous de le seconder, cela vous rachetera de vos fers; sinon, vous ferez tout votre temps de prison et vous n'en sortirez qu'après avoir été impitoya-

blement fouetté ; car vous avez été un infâme suppôt de débauche.

LE BOUFFON.

Monsieur, j'ai été, de temps immémorial, un *procureur* illégitime : mais, pourtant, je serai satisfait de devenir un bourreau légitime. Je serais bien aise de recevoir quelque leçon de mon collègue.

LE PREVOT.

Holà, Abhorson ? Où est Abhorson ? Êtes-vous là ?

(Entre Abhorson.)

ABHORSON.

M'appelez-vous, monsieur ?

LE PREVOT.

Tenez, voici un homme qui sera votre aide dans votre exécution de demain : si vous le jugez à propos, arrangez-vous avec lui à l'année, et qu'il loge ici dans la prison; sinon, servez-vous de lui dans la circonstance présente, et congédiez-le après; il ne peut pas faire le renchéri avec vous : il a fait le métier de procureur.

ABHORSON.

Un procureur, monsieur? Honte sur lui; il décréditera notre métier.

LE PREVOT.

Allez, vous vous valez bien; une plume ferait pencher la balance entre vous deux.

(Il sort.)

LE BOUFFON.

Je vous prie, monsieur, par votre bonne grâce, (car sûrement vous avez bonne grâce, et bonne

mine, si ce n'est que vous avez une mine de pendaison), est-ce que vous appelez, monsieur, votre occupation un métier?

ABHORSON.

Oui, monsieur, un métier.

LE BOUFFON.

La peinture, monsieur, à ce que j'ai ouï dire, est un métier; et vos filles prostituées, monsieur, étant des parties de mon ministère, l'usage de la peinture prouve que mon occupation est un art : mais quel art peut-il y avoir à pendre? c'est ce que, dussé-je être pendu, je ne peux m'imaginer.

ABHORSON.

Monsieur, c'est un métier.

LE BOUFFON.

La preuve?

ABHORSON.

La dépouille de tout honnête homme convient au voleur : si elle paraît trop mince au voleur, l'honnête homme la croit assez bonne pour lui; et si elle est trop bonne pour un voleur, le voleur pourtant la croit trop mesquine pour lui : ainsi, bonne ou mauvaise, la dépouille de tout honnête homme convient au voleur.

(Le prevôt rentre.)

LE PREVOT.

Êtes-vous arrangés?

LE BOUFFON.

Monsieur, je veux bien le servir; car je trouve que votre bourreau fait un métier plus pénitent et

plus humble que votre procureur. Il demande pardon bien plus souvent.

LE PREVOT, au bourreau.

Vous, coquin, préparez le billot et votre hache, pour demain quatre heures.

ABHORSON, au bouffon.

Allons, procureur, je vais t'instruire dans mon métier : suis-moi.

LE BOUFFON.

J'ai bonne envie d'apprendre, monsieur; et j'espère que si vous avez occasion de m'employer à votre service, vous me trouverez adroit; car, en bonne foi, monsieur, je vous dois, pour prix de vos honnêtetés, de vous bien servir.

(Il sort.)

LE PREVOT.

Faites venir ici Bernardine et Claudio; l'un a toute ma pitié; je n'en ai pas un grain pour l'autre qui est un assassin.... fût-il mon frère. (*Entre Claudio.*) Voyez, Claudio : voici l'ordre pour votre mort. Il est à présent minuit plein; et demain, à huit heures du matin, vous serez fait immortel. Où est Bernardine?

CLAUDIO.

Plongé dans un sommeil aussi profond que l'innocente fatigue quand elle dort dans les membres raidis du voyageur, et il ne veut pas s'éveiller.

LE PREVOT.

Quel moyen de lui faire aucun bien? — Allons, allez vous préparer. — Mais écoutons; quel est ce bruit? (*On frappe aux portes.*) Que le ciel vous

donne ses consolations. (*Claudio sort.*) — Tout à l'heure. — J'espère que c'est ou quelque grâce, ou quelque répit pour l'aimable Claudio. (*Entre le duc.*) Salut, bon père.

LE DUC.

Que les bons anges de la nuit vous environnent, honnête prevôt! Qui est venu ici à ces heures?

LE PREVOT.

Personne, depuis l'heure du couvre-feu.

LE DUC.

Isabelle n'est pas venue?

LE PREVOT.

Non.

LE DUC.

Elle va donc venir avant peu?

LE PREVOT.

Quelle consolation pour Claudio!

LE DUC.

Il y a quelque espérance.

LE PREVOT.

Ce ministre est bien dur.

LE DUC.

Non pas, non pas : sa conduite marche sur une ligne parallèle, avec la ligne de son exacte justice : par une sainte et austère abstinence, il dompte en lui-même le penchant vicieux, qu'il emploie tout son pouvoir à corriger dans les autres. S'il était souillé du vice qu'il châtie, il serait alors un tyran; mais, d'après sa propre conduite, il n'est que juste.

— (*On frappe.*) Les voilà venus. (*Le prevôt sort.*) — C'est un prevôt bien humain; il est bien rare de trouver dans un prevôt de prison un ami des hommes. — Hé bien, quel est ce bruit? Il faut qu'il soit possédé d'une grande hâte, l'esprit qui offense de ces terribles coups l'insensible porte.

LE PREVOT, rentre parlant à quelqu'un à la porte.

Il faut qu'il reste là, jusqu'à ce que l'officier se lève pour le faire entrer : on vient de l'appeler.

LE DUC.

N'avez-vous point encore de contre-ordre qui défende d'exécuter Claudio demain?

LE PREVOT.

Aucun, monsieur, aucun.

LE DUC.

Prevôt, le jour va paraître; eh bien, vous aurez des nouvelles avant le matin.

LE PREVOT.

Cela n'est pas impossible, et cependant je crois qu'il ne viendra point de contre-ordre; nous n'avons point d'exemple pareil. D'ailleurs, le seigneur Angelo, sur le siége même de son tribunal, a déclaré le contraire au public.

(Entre un messager.)

LE DUC.

Cet homme est un des gens du seigneur Angelo.

LE PREVOT.

Et c'est peut-être la grâce de Claudio qui arrive.

LE MESSAGER.

Mon maître vous envoie ces ordres; et il m'a de plus chargé de vous dire de bouche que vous ayez à ne pas vous écarter le moins du monde de ce qu'il vous prescrit, ni pour le temps, ni pour l'objet, ni pour les circonstances. Bonjour; car à ce que je présume il est presque jour.

LE PREVOT.

J'obéirai à ses ordres.

(Le messager sort.)

LE DUC, à part.

C'est la grâce de Claudio, achetée par le crime même, pour lequel on devrait punir celui qui en accorde le pardon. Le crime se propage rapidement quand il naît dans le sein de l'autorité : quand le vice fait grâce, le pardon s'étend si loin, que pour l'amour de la faute le coupable devient un ami. — Eh bien, prevôt, quelles nouvelles ?

LE PREVOT.

Je vous l'ai dit : — le seigneur Angelo, selon toute apparence, me croyant négligent dans mon devoir, me réveille par cette exhortation inaccoutumée, et selon moi fort étrange, car il ne l'avait jamais faite jusqu'à ce jour.

LE DUC.

Lisez, je vous écoute.

LE PREVOT.

(Il lit la lettre.)

« Quelque chose que vous puissiez entendre de
» contraire, que Claudio soit exécuté à quatre heures,
» et Bernardine dans l'après-midi; et pour ma plus

» grande satisfaction, ayez à m'envoyer la tête de
» Claudio à cinq heures! Que tous mes ordres soient
» ponctuellement exécutés; et sachez que cela
» importe plus que je ne dois vous le dire: ainsi,
» ne manquez pas à votre devoir; vous en répon-
» drez sur votre tête. »
— Que dites-vous à cela, bon religieux?

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est que ce Bernardine qui doit être exécuté dans l'après-dînée?

LE PREVOT.

Un Bohémien de naissance, mais qui a été nourri et élevé ici; c'est un prisonnier de neuf ans (32).

LE DUC.

Comment se fait-il que le duc absent ne lui ait pas rendu sa liberté, ou ne l'ait pas fait exécuter? J'ai ouï dire que tel était son usage.

LE PREVOT.

Les amis du prisonnier ont toujours si bien fait qu'ils ont obtenu des répits successifs pour lui; et dans le fait son délit, jusqu'au temps du ministère actuel d'Angelo, n'avait pas acquis de preuves certaines.

LE DUC.

Et sont-elles complètes à présent?

LE PREVOT.

Très-manifestes, et il ne les nie pas lui-même.

LE DUC.

A-t-il montré dans la prison un vrai repentir? paraît-il touché?

LE PREVOT.

C'est un homme qui n'a pas de la mort une idée plus terrible que d'un sommeil d'ivresse ; sans souci, indifférent, et ne s'embarrassant ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir ; insensible à l'idée de mourir, et qui mourra en désespéré.

LE DUC.

Il a besoin de conseils.

LE PREVOT.

Il n'en écoutera aucun ; il a toujours eu la plus grande liberté dans la prison. Vous lui donneriez les moyens de s'en évader, qu'il n'en voudrait rien faire. Il est ivre les trois quarts de la journée, s'il n'est pas ivre pendant plusieurs jours entiers. Nous l'avons souvent réveillé comme pour le conduire à l'échafaud ; nous lui avons montré un ordre contrefait : cela ne l'a pas ému le moins du monde.

LE DUC.

Nous reparlerons de lui dans un moment. — Prevôt, l'honnêteté et la fermeté d'âme sont peintes sur votre front : si je n'y lis pas votre vrai caractère, mon ancienne connaissance des physionomies me trompe bien ; mais dans la hardiesse de ma confiance et de mon expérience, je veux m'exposer au risque de l'épreuve. Claudio, que vous avez là l'ordre de faire exécuter, n'a pas plus prévariqué contre la loi, qu'Angelo même qui l'a condamné. Pour vous faire entendre clairement ce que je vous avance là, je ne demande que quatre jours de délai ; et pour

cela, il faut que vous m'accordiez à l'instant une complaisance dangereuse.

LE PREVOT.

Eh ! quelle complaisance, bon religieux, je vous prie ?

LE DUC.

Celle de différer son exécution.

LE PREVOT.

Hélas ! comment puis-je le faire, ayant l'heure fixée, et un ordre exprès, sous peine d'en répondre moi-même, de présenter sa tête à la vue d'Angelo ? Je risquerais de me mettre dans le cas où est Claudio, si je manquais d'un point à ces ordres.

LE DUC.

Par le vœu sacré de mon ordre je suis votre caution, si vous voulez suivre mes instructions. Qu'on exécute ce Bernardine ce matin, et qu'on porte sa tête à Angelo.

LE PREVOT.

Angelo les a vus tous deux, et il reconnaîtra les traits.

LE DUC.

Oh ! la mort s'entend à déguiser, et vous pouvez encore l'aider vous-même. Rasez la tête et liez la barbe, et dites que le désir du condamné a été d'être ainsi rasé avant sa mort : vous savez que cela arrive souvent. S'il vous revient autre chose de cette affaire que des remercîmens et votre fortune, je jure, par le saint que je révère pour patron, que je vous défendrai moi-même au péril de ma vie.

LE PREVOT.

Pardonnez, bon père; mais cela est contre mon serment.

LE DUC.

Est-ce au duc ou au ministre que vous avez fait votre serment?

LE PREVOT.

Au duc et à ses représentans.

LE DUC.

Penserez-vous que vous n'aurez commis aucune offense, si le duc garantit la justice de votre conduite?

LE PREVOT.

Mais quelle vraisemblance y a-t-il qu'il l'approuvera?

LE DUC.

Non pas seulement de la vraisemblance, mais la certitude. Cependant, puisque je vous vois si timide que ni ma robe, ni mon intégrité, ni mes raisons et mes instances ne peuvent réussir à vous ébranler, j'irai plus loin que je n'avais l'intention de le faire, pour dissiper toutes vos alarmes. Voilà la main et le sceau du duc : vous connaissez son écriture, je n'en puis douter, et le cachet ne vous est pas étranger.

LE PREVOT.

Je les reconnais tous deux.

LE DUC.

Le contenu de cet écrit, c'est l'annonce du retour du duc : vous le lirez tout à l'heure à votre loisir, et vous y verrez qu'avant deux jours il sera ici.

C'est une chose qu'Angelo ne sait pas ; car il reçoit ce jour même d'étranges lettres : peut-être lui annoncent-elles la mort du duc : peut-être son entrée dans quelque monastère ; mais il se pourrait qu'il n'y eût rien de vrai dans tout ce qu'on lui écrit. Regardez : l'étoile du matin appelle le berger aux champs : ne vous confondez point dans l'étonnement sur la manière dont les choses peuvent se faire : quand les difficultés sont connues, tout alors paraît facile et tout simple. Appelez votre exécuteur, et qu'il fasse sauter la tête de ce Bernardine ; je vais le confesser à l'instant, et lui donner les instructions pour un séjour meilleur que cette prison. Vous restez toujours dans l'étonnement ; mais cet écrit achèvera de vous déterminer. Sortons ; il est presque plein jour.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE BOUFFON seul.

Je suis aussi riche en connaissances que je l'étais dans notre maison de profession. On se croirait dans la maison de madame Overdone, tant on retrouve ici de ses anciens chalands. D'abord, il y a le jeune monsieur Rash ; il est en prison pour une affaire de papier gris et de vieux gingembre, montant à quatre-vingt-dix-sept livres sterling, dont il a fait cinq marcs argent comptant. Vraiment il fallait qu'alors le gingembre ne fût pas fort recherché, car toutes les vieilles femmes étaient mortes. — Il y

a encore un monsieur Caper, à la requête de monsieur Troispoids, mercier, pour quelques paires d'habits de satin couleur de pêche, qui vous l'ont réduit maintenant à l'habit d'un mendiant. Nous avons aussi le jeune Dizi, et le jeune monsieur Deep-Wow, et monsieur Copper-Spur, et monsieur Starve-Lackey, homme d'estoc et de taille, et le jeune Drop-Heir, qui a tué le robuste Pudding, et monsieur Forth-Right, le jouteur, et le brave monsieur Shoe-Tye, le grand voyageur, et le féroce Half-Can, qui a poignardé *Poths*, et, je crois, quarante autres, tous grands consommateurs dans notre métier, et qui sont maintenant à la garde de Dieu [33].

(Entre Abhorson.)

ABHORSON.

Maraud, amène Bernardine ici.

LE BOUFFON, appelant.

Monsieur Bernardine! il faut vous lever pour être pendu, monsieur Bernardine.

ABHORSON.

Allons, debout, Bernardine.

BERNARDINE, du dedans.

La peste vous étrangle : qui donc fait ce vacarme ici? Qui êtes-vous?

LE BOUFFON.

Vos amis, monsieur; le bourreau. Il faut que vous ayez la complaisance, monsieur, de vous lever et de vous laisser exécuter.

BERNARDINE, en dedans.

Au diable, coquin! au diable! j'ai sommeil.

ABHORSON.

Dis-lui qu'il faut qu'il s'éveille, et promptement.

LE BOUFFON.

Je vous en prie, monsieur Bernardine, restez éveillé jusqu'à ce que vous soyez exécuté, et dormez après.

ABHORSON.

Entre dans son cachot, et fais-l'en sortir.

LE BOUFFON.

Il vient, monsieur, il vient ; j'entends le bruissement de sa paille.

(Entre Bernardine,)

ABHORSON, au bouffon.

La hache est-elle sur le billot.

LE BOUFFON.

Toute prête, monsieur.

BERNARDINE.

Hé bien, qu'est-ce qu'il y a, Abhorson ? Quelles nouvelles avez-vous à me dire ?

ABHORSON.

Franchement, monsieur, je voudrais que vous vous missiez promptement à vos prières ; car, voyez, l'ordre est venu.

BERNARDINE.

Allons, coquin ; j'ai passé toute la nuit à boire : je ne suis pas en état...

LE BOUFFON.

Oh ! tant mieux, monsieur ; car celui qui boit

toute la nuit, et qui est pendu de bon matin, n'en dort que mieux tout le jour.

(Entre le duc.)

ABHORSON.

Tenez, voyez-vous, voilà votre père spirituel qui vient. Plaisantons-nous? Qu'en pensez-vous?

LE DUC, à Bernardine.

Mon ami, excité par ma charité, et apprenant que vous allez bientôt quitter ce monde, je suis venu pour vous exhorter, vous consoler et prier avec vous.

BERNARDINE.

Moine, non pas moi; j'ai bu dru toute la nuit, et l'on me donnera plus de temps pour me préparer, ou il faudra qu'on me casse la tête à coups de bûche; je ne consens pas à mourir aujourd'hui, cela est sûr.

LE DUC.

Oh! mon ami, il le faut; ainsi, je vous en conjure, jetez vos regards sur le voyage que vous allez faire.

BERNARDINE.

Je jure que nul homme sur la terre ne viendra à bout de me persuader de mourir aujourd'hui.

LE DUC.

Mais, écoutez-moi....

BERNARDINE.

Pas un mot: si vous avez quelque chose à me dire, venez à mon cachot, car je n'en sors pas de la journée.

(Il s'en va.)

(Entre le prevôt.)

LE DUC.

Également incapable de mourir et de vivre! O cœur de pierre! Suivez-le, mes amis : conduisez-le au billot.

LE PREVOT.

Hé bien, mon père, comment trouvez-vous le prisonnier?

LE DUC.

C'est une créature fort mal préparée; il n'est pas disposé pour mourir : et l'ôter de ce monde dans l'état où est son âme, ce serait causer sa damnation.

LE PREVOT.

Nous avons ici dans la prison, mon père, un Ragusain, qui est mort ce matin d'une fièvre violente, un infâme pirate : cet homme est de l'âge de Claudio; il a la barbe et les cheveux précisément de la couleur des siens. Si nous laissions là cet autre réprouvé jusqu'à ce qu'il fût mieux préparé à mourir : et si, pour satisfaire le ministre, on lui envoyait la tête de ce Ragusain, qui est l'homme qui ressemble le plus à Claudio? Qu'en dites-vous?

LE DUC.

Oh! c'est un accident que la providence même nous a ménagé. Dépêchez-le sans délai : l'heure fixée par Angelo est proche : voyez à ce que cela soit fait, et envoyez-lui cette tête suivant ses ordres; tandis que moi, je vais exhorter ce stupide malheureux à se résigner à la mort.

LE PREVOT.

Cela va s'exécuter, mon père, dans l'instant

même. Mais il faut que Bernardine meure dans cette après-midi; et comment prolongerons-nous l'existence de Claudio, de façon à me garantir du malheur qui pourrait m'arriver, si l'on s'aperçoit qu'il est vivant?

LE DUC.

Faites ce que je vais vous dire. — Mettez Bernardine et Claudio dans des recoins secrets : avant que le soleil ait été saluer deux fois la génération qui habite sous nos pieds, vous trouverez votre sûreté évidemment garantie.

LE PREVOT.

Je me repose en tout sur vous.

LE DUC.

Vite, dépêchez, et envoyez la tête à Angelo. (*Le prevôt sort.*) — Maintenant je vais écrire une lettre à Angelo : ce sera le prevôt qui la portera. — Le contenu lui attestera que je suis près de mes états; et que, par des motifs très-importans, je suis obligé de faire, à mon retour, une entrée publique : je lui demanderai de venir à ma rencontre à la fontaine sacrée, à une lieue de la ville. Et à partir de ce lieu nous procéderons avec Angelo, avec une gradation mesurée, et toutes les formes régulières?

(Le prevôt revient.)

LE PREVOT.

Voici la tête : je veux la porter moi-même.

LE DUC.

Cela est à propos : hâtez-vous de revenir; car je

voudrais vous communiquer des secrets qui ne doivent être confiés qu'à vous.

LE PREVOT.

Je vais faire toute diligence.

(Il sort.)

ISABELLE, en dedans.

La paix dans ces lieux : holà, quelqu'un !

LE DUC.

C'est la voix d'Isabelle. — Elle vient savoir si la grâce de son frère a été envoyée ici ; mais je veux lui laisser ignorer son bonheur, pour lui offrir les consolations du ciel dans son désespoir, au moment où elle les attendra le moins.

(Entre Isabelle.)

ISABELLE.

Hé bien, avec votre permission....

LE DUC.

Bonjour, belle et aimable fille.

ISABELLE.

Plus heureux en ce qu'il m'est souhaité par un si saint homme. Le ministre a-t-il envoyé le pardon de mon frère?

LE DUC.

Il l'a élargi de ce monde, Isabelle : sa tête est tranchée, et envoyée à Angelo.

ISABELLE.

Non, cela n'est pas.

LE DUC.

Cela est comme je vous le dis : montrez votre raison, chère fille, dans votre paisible patience.

ISABELLE.

Oh! je vais le retrouver, et lui arracher les yeux.

LE DUC.

Vous ne serez pas introduite en sa présence.

ISABELLE.

Infortuné Claudio! Malheureuse Isabelle! Odieux monde! Exécrable Angelo!

LE DUC.

Ces imprécations ne lui font aucun mal, et ne vous font pas le plus léger bien : abstenez-vous en donc; remettez votre cause dans la main du ciel. Faites attention à ce que je vous dis, et que vous trouverez être, dans chaque syllabe, exactement vrai. — Le duc revient demain matin. — Allons, séchez vos larmes; c'est un père de notre couvent, son confesseur, qui m'apprend cette nouvelle, et il en a déjà porté l'avis à Escalus et à Angelo; ils se préparent à venir au-devant de lui aux portes de la ville, et à lui remettre leur pouvoir. Si vous le pouvez, donnez à votre prudence la marche salutaire, que je souhaite qu'elle prenne pour votre avantage; et vous obtiendrez le désir de votre cœur sur cet infortuné, la faveur du duc, et une estime générale.

ISABELLE.

Je me laisse gouverner par vos conseils.

LE DUC.

Allez donc porter cette lettre au frère Pierre; c'est la lettre où il m'avertit du retour du duc : dites-lui, sur ce gage, que je demande sa compagnie

ce soir dans la maison de Marianne; je l'instruirai à fond de son rôle et du vôtre, il vous présentera au duc; il accusera Angelo en face, et le confondra. Quant à moi, pauvre religieux, je suis lié par un voeu sacré, et je serai forcé d'être absent. Allez avec cette lettre, consolez votre cœur, commandez à ces larmes qui ruissellent de vos yeux. Ne vous fiez jamais à mon saint ordre, si je vous égare du droit chemin. — Qui vient à nous?

(Entre Lucio.)

LUCIO.

Bonsoir. Frère, où est le concierge?

LE DUC.

Il n'est pas dans la prison.

LUCIO.

O gentille Isabelle! Mon cœur pâlit de voir tes yeux si rouges; il faut que tu prennes patience; j'ai bien l'air de souper dorénavant avec du pain et de l'eau; je n'oserai plus, pour sauver ma tête, remplir mon estomac. Un mets un peu succulent me mènerait au même terme : mais on dit que le duc sera ici demain matin. Sur ma foi, Isabelle, j'aimais ton frère. Si notre vieux duc de joyeuse humeur et l'ami des coins obscurs avait été dans ses états, Claudio vivrait encore.

(Isabelle sort.)

LE DUC.

Monsieur, le duc n'a vraiment guère d'obligation à vos rapports; mais ce qu'il y a de bon, c'est que son caractère ne dépend pas de vos propos.

LUCIO.

Frère, tu ne connais pas le duc aussi bien que moi : c'est un meilleur chasseur que tu ne l'imagines.

LE DUC.

Allons, vous répondrez de ces propos un jour. Adieu.

LUCIO.

Non, reste : je veux t'accompagner; je suis en état de te conter de jolies histoires du duc.

LE DUC.

Vous ne m'en avez déjà que trop dit, monsieur, si elles sont vraies; si elles ne le sont pas, jamais vous n'en diriez assez.

LUCIO.

J'ai comparu devant lui une fois pour avoir engrossé une fille.

LE DUC.

Avez-vous fait pareille chose?

LUCIO.

Oui, d'honneur, je l'ai fait; mais il me plut de jurer que non; autrement ils m'auraient marié au bois sec.

LE DUC.

Monsieur, votre compagnie est plus agréable qu'honnête : restez en paix.

LUCIO.

Sur ma foi, je vous accompagnerai jusqu'au bout de la rue; si un propos libertin vous offense, nous n'en avons pas encore bien long à dire ensemble. Allons, frère, je suis une espèce de glouteron, je m'attacherai à toi.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Salle dans la maison d'Angelo.

Entrent ESCALUS et ANGELO.

ESCALUS.

Chaque lettre qu'il a écrite a décrédité l'autre.

ANGELO.

De la manière la plus contradictoire et la plus bizarre. Ses actions montrent un caractère qui tient beaucoup de la folie : prions le ciel que sa sagesse n'en soit pas altérée. Et pourquoi donc aller au-devant de lui aux portes de la ville, et lui remettre là notre autorité?

ESCALUS.

Je n'en devine pas le motif.

ANGELO.

Et pourquoi veut-il que nous fassions publier, une heure avant son entrée, que si quelqu'un demande réparation de quelque injustice, il présentera sa pétition dans la rue?

ESCALUS.

En cela il se montre judicieux ; c'est pour expédier toutes les plaintes, et nous affranchir pour toujours des propos et des intrigues, qui, ce jour passé, ne seront plus reçues contre nous.

ANGELO.

Fort bien. Je vous en prie, faites donc publier

cette annonce; demain, de grand matin, j'irai vous trouver à votre maison. Faites avertir les personnes de distinction qui doivent aller à sa rencontre.

ESCALUS.

Je le ferai, monsieur. Adieu.

(Escalus sort.)

ANGELO.

Bonne nuit! Cette action me dénature tout-à-fait, me rend incapable d'affaires, et stupide pour toutes les opérations. Une vierge déflorée! et cela par un personnage en place qui a transgressé la loi portée contre ce délit! Si ce n'était que sa timide pudeur n'osera proclamer sa virginité perdue, comme elle pourrait parler de moi! Mais la raison ne l'excite-t-elle pas à m'accuser? — Non, car mon autorité a un crédit trop fort pour ne pas être à l'abri de toute accusation particulière, et ne pas confondre quiconque oserait la prononcer. — Il aurait vécu, si ce n'est que sa jeunesse libertine, conservant un ressentiment dangereux, aurait pu quelque jour chercher à se venger d'avoir reçu une vie aussi déshonorée pour une rançon aussi honteuse: et cependant, plût au ciel qu'il vécût encore! Hélas! quand une fois nous avons perdu notre innocence, rien ne va bien: nous voulons, et nous ne voulons pas.

(Il sort.)

SCÈNE V. (34)

La plaine, hors la ville.

LE DUC, revêtu de ses habits ducaux, et LE RELIGIEUX PIERRE.

LE DUC.

Remettez-moi ces lettres au temps convenable. (*Il lui donne des lettres.*) Le prevôt est instruit de nos vues et de notre projet : l'affaire une fois commencée, suivez bien vos instructions, et tendez constamment à notre but particulier, quoique vous ayez l'air de vous en écarter à droite et à gauche, selon le conseil du moment. Partez, allez chez Flavius, et dites-lui où je suis : instruisez-en également Valentin, Rowland et Crassus; et dites-leur d'envoyer des trompettes à la porte de la ville. Mais envoyez-moi Flavius le premier.

LE RELIGIEUX.

Vos ordres seront fidèlement remplis.

(Il sort.)

(Entre Varrius.)

LE DUC.

Je vous rends grâces, Varrius; vous avez fait grande diligence. Venez, nous allons nous promener; il y en a encore d'autres de nos amis qui vont venir ici nous saluer dans un moment, mon cher Varrius.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Une rue près de la porte de la ville.

Entrent ISABELLE et MARIANNE.

ISABELLE.

Parler avec tous ces détours me répugne : je voudrais dire la vérité ; mais ce serait votre rôle à vous de l'accuser ouvertement. Cependant il me conseille de m'en charger, et dit que c'est pour cacher un but avantageux.

MARIANNE.

Laissez-vous guider par lui.

ISABELLE.

Il me dit encore que si par hasard il parle contre moi en faveur de l'autre, je ne le trouve pas étrange : c'est un remède, dit-il, dont l'amertume finira par la douceur.

MARIANNE.

Je voudrais que le frère Pierre...

ISABELLE.

Oh ! silence, le religieux est arrivé.

(Entre un Religieux.)

LE RELIGIEUX.

Venez, je vous ai trouvé une place très-favorable où il vous faut tenir, et où vous serez sûres que le duc ne pourra pas passer sans que vous le voyiez ; les trompettes ont déjà retenti deux fois ; les plus nobles et les plus notables citoyens se sont emparés des portes, et le duc ne va pas tarder à entrer ; ainsi, partons, quittons ce lieu.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Place publique près la porte de la ville.

MARIANNE, voilée ; ISABELLE et PIERRE, dans l'éloignement. Par la porte opposée entrent LE DUC, VARRIUS, SEIGNEURS, ANGELO, ESCALUS, LUCIO, LE PREVOT de la prison, OFFICIERS et CITOYENS.

LE DUC.

Mon digne cousin, vous êtes le bienvenu. — Mon ancien et fidèle ami, je vous revois avec bien de la joie.

ANGELO.

Heureux retour à votre altesse !

LE DUC, à Angelo et Escalus.

Mille actions de grâces sincères à tous les deux : nous avons fait des informations sur votre compte, et nous entendons dire tant de bien de votre justice, que nous ne pouvons nous empêcher de vous en faire notre remercîment public, comme précurseur d'autres récompenses.

ANGELO.

Vous ne faites qu'augmenter de plus en plus les obligations que j'ai à votre altesse.

LE DUC.

Votre mérite parle haut ; ce serait lui faire injure que d'en renfermer le témoignage dans le secret de notre connaissance personnelle, lorsqu'il mérite d'être gravé en caractères durables sur un bronze permanent, qui le défende de la dent du temps et des ravages de l'oubli. Donnez-moi votre main, et que mes sujets le voient, afin qu'ils se convainquent du plaisir que je sens à vous annoncer, par des caresses visibles, les faveurs que mon cœur vous réserve. — Venez, Escalus ; vous devez nous accompagner à notre gauche. Vous êtes pour moi deux vertueux appuis.

(Frère Pierre et Isabelle s'avancent.)

FRÈRE PIERRE, à Isabelle.

Voici le moment ; élevez la voix et jetez-vous à ses pieds.

ISABELLE.

Justice, ô royal duc ! abaissez vos regards sur une malheureuse, je voudrais bien pouvoir dire vierge ! Oh ! digne prince, ne déshonorez pas vos yeux, en les détournant vers un autre objet, que vous n'ayez entendu ma juste plainte, et que vous ne m'ayez fait justice : justice ! justice !

LE DUC.

Racontez vos griefs. En quoi avez-vous été outragée ? par qui ? abrégez : voici le seigneur Angelo qui vous rendra la justice que vous demandez : expliquez-vous à lui.

ISABELLE.

O noble duc ! vous m'ordonnez d'aller demander

mon salut au démon : daignez m'entendre vous-même ; car ce qu'il faut que je révèle doit, ou me faire punir comme coupable d'imposture, ou forcer votre justice à me donner satisfaction : daignez, ah ! daignez m'entendre ici.

ANGELO.

Seigneur, sa raison, je le crains, n'est pas bien saine ; elle m'a sollicité pour son frère qui a été condamné par la justice.

ISABELLE.

La justice !

ANGELO.

Et elle va se répandre en déclamations amères et des plus étranges.

ISABELLE.

Oui, je vais révéler des choses étranges, mais des plus vraies. Cet Angelo est un parjure ; cela n'est-il pas étrange ? Cet Angelo est un assassin ; cela n'est-il pas étrange ? Cet Angelo est un adultère clandestin, un hypocrite, un corrupteur de vierges; cela n'est-il pas étrange et très-étrange ?

LE DUC.

Oh ! dix fois étrange.

ISABELLE.

Il n'est pas plus vrai qu'il est Angelo, qu'il est certain que ces faits sont tous aussi vrais qu'ils semblent étranges ; car la vérité est la vérité, et n'admet ni plus ni moins.

LE DUC, à un de ses officiers.

Qu'on la fasse retirer. — Pauvre malheureuse ! C'est la faiblesse de ses sens qui la fait parler ainsi.

ISABELLE.

O mon prince ! Je vous en conjure, par la croyance où vous êtes qu'il est un autre asile de consolation que ce monde, ne dédaignez pas ma plainte en vous persuadant que je suis atteinte de folie : ne jugez pas impossible ce qui n'est qu'invraisemblable : non, il n'est pas impossible qu'un homme, qui est le plus vil scélérat de la terre, paraisse aussi réservé, aussi grave, aussi parfait que le paraît Angelo : oui, il est possible qu'Angelo, malgré toutes ses belles apparences, ses dehors vertueux, ses titres et ses formes imposantes, soit le premier des scélérats. Croyez-le, illustre prince : s'il n'en est pas un, il n'est rien ; mais il l'est encore plus que je ne le dis : je manque de noms pour exprimer toute sa scélératesse.

LE DUC.

Sur mon honneur, si cette fille est insensée (et je ne puis croire autrement), sa folie a toute l'apparence du bon sens ; elle montre autant de liaison dans ses idées, que j'en aie jamais entendu attribuer à un fou.

ISABELLE.

Gracieux duc, ne vous attachez pas à cette idée, ne me croyez pas privée de ma raison parce que je parle sans ordre, et faites servir le vôtre à tirer la vérité des ténèbres où elle semble cachée, et forcez l'imposture à se dépouiller des apparences de la vérité.

LE DUC.

Sûrement, bien des gens qui jouissent de tout

leur bon sens, montrent moins de raison qu'elle. — Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

Je suis la sœur de Claudio, condamné à perdre la tête pour un acte de fornication, et condamné par Angelo. Moi, qui étais en noviciat dant un monastère, j'ai été mandée par mon frère : un nommé Lucio m'a apporté son message.

LUCIO.

C'est moi, sous le bon plaisir de votre altesse : j'ai été la trouver de la part de Claudio, et je l'ai priée de tenter tout ce qu'elle pourrait auprès du seigneur Angelo, pour obtenir le pardon de son malheureux frère.

ISABELLE.

Oui, c'est lui-même en effet.

LE DUC, à Lucio.

On ne vous a pas dit de parler.

LUCIO.

Il est vrai, mon prince ; mais on n'a pas demandé de moi non plus de garder le silence.

LE DUC.

Moi, je le demande en ce moment : je vous prie, faites attention à ce que je vous dis, et quand vous aurez quelque affaire personnelle, priez le ciel que vous soyez sans reproche.

LUCIO.

Oh ! j'en réponds à votre altesse.

LE DUC.

Répondez-vous-en à vous-même, prenez-y bien garde.

ISABELLE.

Cet honnête homme a dit quelque chose de mon histoire.

LUCIO.

Rien que de juste.

LE DUC.

Cela peut être juste ; mais vous avez tort de parler avant votre tour. (*A Isabelle.*) Continuez.

ISABELLE.

J'allai trouver ce dangereux et perfide ministre.

LE DUC.

Voilà qui sent un peu la démence.

ISABELLE.

Pardonnez-moi : la phrase convient au sujet.

LE DUC.

En la rectifiant. — Continuez.

ISABELLE.

En deux mots, et pour passer sous silence un inutile récit, comment j'ai cherché à le persuader par mes raisons, par mes prières; comment je me suis jetée à ses genoux; comment il a réfuté mes raisons ; comment je lui ai répliqué (car l'histoire de ces détails est longue) ; je déclare d'abord avec honte et douleur l'infâme conclusion de notre entretien. Il n'a voulu absolument relâcher mon frère qu'au prix du sacrifice de ma chasteté à l'intempérance de ses impudiques désirs. Après beaucoup de

débats, ma pitié de sœur a fait taire mon honneur et j'ai cédé; mais le lendemain, dès le matin, après avoir accompli ses coupables desseins, il a envoyé l'ordre de lui apporter la tête de mon pauvre frère.

LE DUC.

Cela est fort vraisemblable ! —

ISABELLE.

Ah! plût au ciel que cela fût aussi vraisemblable que cela est vrai !

LE DUC.

Par le ciel, malheureuse insensée, tu ne sais ce que tu dis; ou bien il faut que tu aies été subornée contre son honneur par quelque odieux complot. — D'abord, son intégrité est exempte de tache et de reproche. — Ensuite, il est hors de toute raison qu'il poursuivît ainsi des fautes qui lui seraient personnelles : s'il avait commis ce crime, il aurait pesé ton frère dans sa propre balance, et il ne l'aurait pas fait mourir. — Quelqu'un vous a excitée contre lui. Avouez la vérité, et déclarez par quels conseils vous êtes venue nous adresser ici votre plainte.

ISABELLE.

Et est-ce là tout? O vous donc, saints anges du ciel, maintenez-moi dans la patience! Et quand le temps aura mûri le moment, dévoilez le crime qui reste ici caché sous de fausses apparences. — Que le ciel préserve votre altesse de tout malheur, comme il est vrai que moi, victime outragée, je vous quitte sans être crue de vous !

LE DUC.

Je le sais, que vous ne demanderiez pas mieux que

de vous évader ainsi.— Un officier! — Conduisez-la en prison. — Quoi! permettrons-nous qu'une accusation aussi flétrissante, aussi scandaleuse, tombe impunément sur un homme qui nous est attaché de si près? Il y a nécessairement ici quelque intrigue. — Qui a su votre dessein et votre démarche actuelle?

ISABELLE.

Un homme que je souhaiterais bien qui fût ici, le frère Ludovic.

LE DUC.

Un vénérable père, sans doute? — Qui connaît ce religieux?

LUCIO.

Seigneur, moi, je le connais; c'est un moine intrigant; je n'aime point cet homme-là: s'il avait été laïque, seigneur, je l'aurais vertement châtié pour quelques propos indécens qu'il a tenus contre votre altesse, pendant votre absence.

LE DUC.

Des propos contre moi? C'est vraiment un digne religieux! Et d'animer cette malheureuse à venir accuser ici notre substitut! — Qu'on me trouve ce moine.

LUCIO.

Pas plus tard que hier au soir, seigneur, le religieux et elle, je les ai vus tous deux dans la prison: un moine imprudent, un vrai misérable!

LE MOINE PIERRE.

Que le ciel bénisse votre auguste altesse! Je me tenais ici, seigneur, et j'ai entendu qu'on vous en imposait. D'abord, c'est bien à tort que cette femme

a accusé votre ministre, qui est aussi innocent de toute impureté ou commerce avec elle, qu'elle l'est elle-même de tout commerce avec tout homme qui n'est pas né.

LE DUC.

C'est ce que nous croyons. — Connaissez-vous ce frère Ludovic dont elle parle?

LE MOINE PIERRE.

Je le connais pour un saint homme de Dieu, et qui n'est point un méchant, ni un intrigant du siècle, comme le rapporte cet homme. Et, j'y engage ma foi, c'est un homme qui n'a jamais, comme il le prétend, mal parlé de votre altesse.

LUCIO.

Seigneur, de la manière la plus infâme : vous pouvez m'en croire.

LE MOINE PIERRE.

Allons, il pourra, un jour à venir, se justifier lui-même : mais pour le moment, il est malade, seigneur, d'une fièvre violente; c'est uniquement à sa prière, ayant su qu'on projetait d'accuser ici devant vous le seigneur Angelo, que je m'y suis rendu, pour déclarer, comme par sa propre bouche, ce qu'il sait être vrai et faux, et ce que lui-même, par son serment et par toutes sortes de preuves, il démontrera, en quelque temps qu'il soit appelé en témoignage. D'abord, quant à cette femme (à la justification de ce digne seigneur, si directement et si publiquement accusé), vous la verrez démentie en face, jusqu'à ce qu'elle l'avoue elle-même.

LE DUC.

Bon père, nous vous écoutons, parlez. Cela ne vous fait-il pas sourire, Angelo? O ciel! Ce que c'est que la témérité de ces miserables insensés! — Donnez-nous des siéges. — Venez, cousin Angelo : je veux être partial dans cette affaire : soyez vous-même juge dans votre propre cause. (*Isabelle est emmenée par les gardes, et Marianne s'avance.*) Est-ce là le témoin, bon religieux? — Qu'elle commence par montrer son visage, et qu'après, elle parle.

MARIANNE.

Pardonnez, seigneur : je ne montrerai point mon visage, que mon époux ne me l'ordonne.

LE DUC.

Comment! êtes-vous mariée?

MARIANNE.

Non, seigneur.

LE DUC.

Êtes-vous fille?

MARIANNE.

Non, seigneur.

LE DUC.

Vous êtes donc une veuve?

MARIANNE.

Non plus, seigneur.

LE DUC.

Vous n'êtes donc rien? — Ni fille, ni femme, ni veuve!

LUCIO.

Seigneur, elle pourrait bien être une catin; car il

y en a bien de son espèce qui ne sont ni filles, ni femmes, ni veuves.

LE DUC.

Imposez silence à ce quidam : je voudrais qu'il eût quelque affaire, où il eût à babiller pour lui-même.

LUCIO.

Allons, seigneur.

MARIANNE.

Seigneur, j'avoue que jamais je n'ai été mariée ; et j'avoue encore que je ne suis point fille : j'ai connu mon mari, et cependant mon mari ne sait pas qu'il m'ait jamais connue.

LUCIO.

Il fallait donc qu'il fût ivre, seigneur ; cela ne peut être autrement.

LE DUC.

Pour obtenir l'avantage de ton silence, je voudrais que tu le fusses aussi.

LUCIO.

Très-bien, seigneur.

LE DUC.

Ce n'est pas là un témoin pour le seigneur Angelo.

MARIANNE.

Je vais y venir, seigneur. Cette femme qui l'accuse de fornication, intente la même accusation contre mon mari, et elle l'accuse de l'avoir commise, seigneur, dans un moment où je déposerai, moi, que je tenais mon époux dans mes bras avec toutes les preuves de l'amour.

ANGELO.

L'accuse-t-elle de quelque chose de plus que moi?

MARIANNE.

Non pas que je sache.

LE DUC.

Non? Vous dites votre époux?

MARIANNE.

Oui, précisément, seigneur; et c'est Angelo qui croit être certain de n'avoir jamais connu ma personne, mais qui sait bien qu'il croit avoir connu celle d'Isabelle.

ANGELO.

Voilà une étrange énigme.—Voyons votre visage.

MARIANNE.

Mon mari me l'ordonne; et je vais dévoiler mes traits. (*Elle ôte son voile.*) — Le voilà ce visage, cruel Angelo, que tu juras autrefois être digne de tes regards : voilà la main qui a été liée à la tienne par un contrat appuyé de tes sermens : voilà la personne qui a usurpé pour elle-même ton rendez-vous avec Isabelle, et qui a satisfait tes désirs dans la maison de ton jardin, sous l'apparence supposée d'Isabelle.

LE DUC, à Angelo.

Connaissez-vous cette femme?

LUCIO.

Charnellement, à ce qu'elle dit.

LE DUC, à Lucio.

Vous, monsieur le drôle, taisez-vous.

LUCIO.

Cela suffit, seigneur.

ANGELO.

Seigneur, je dois convenir que je connais cette femme; et il y a cinq ans qu'il y eut entre elle et moi quelques propositions de mariage, qui ont été rompues, en partie parce que la dot promise s'est trouvée au-dessous de la convention; mais la principale raison, c'est que sa réputation a été ternie, et qu'elle a été taxée de légèreté; et depuis ce terme de cinq ans, jamais je ne lui ai parlé, jamais je ne l'ai vue, ni entendu parler d'elle, j'en jure sur mon honneur et ma foi.

MARIANNE.

Noble prince, comme il est vrai que la lumière vient du ciel, et que les paroles viennent de la voix, que la raison est dans la vérité, et la vérité dans la vertu, je suis fiancée à cet homme, et son épouse engagée par des liens aussi forts que les paroles en puissent former; oui, mon bon seigneur, pas plus tard que la nuit de mardi dernier, dans la petite maison de son jardin, il m'a connue comme épouse: au nom de la vérité de ce que je vous déclare, souffrez que je me relève de vos genoux en sûreté, ou autrement laissez-moi m'y attacher immobile comme le marbre d'un tombeau.

ANGELO.

Je n'ai fait jusqu'à ce moment que sourire à ces extravagances; maintenant, mon noble seigneur, donnez-moi la liberté de me faire justice: ma patience est ici mise à l'épreuve; je m'aperçois que ces malheureuses folles ne sont que les instrumens de quelque ennemi plus puissant qui les acharne

contre moi : laissez-moi la liberté, seigneur, de découvrir cette sourde menée.

LE DUC.

De tout mon cœur, et punissez-les au gré de votre rigueur. — Toi, moine téméraire; — et toi, méchante femme, conjurée avec celle qu'on vient d'emmener, penses-tu que tes sermens, quand ils invoqueraient tous les saints du ciel, fussent des témoignages capables de balancer son mérite et sa foi, qui sont munis du sceau de l'approbation? — Vous, seigneur Escalus, prenez place à côté de mon cousin : prêtez-lui vos obligeans secours pour découvrir cette diffamation, et la source d'où elle provient. — Il y a un autre moine qui les a ameutées : qu'on l'envoie chercher.

LE MOINE PIERRE.

Plût à Dieu qu'il fût ici, seigneur! car c'est lui en effet qui a poussé ces femmes à intenter cette accusation : votre prevôt connaît le lieu de sa demeure, et il peut vous l'amener.

LE DUC, au prevôt.

Allez, et amenez-le dans l'instant. — Et vous, mon noble cousin, que cautionnent de bons garans, et à qui il importe d'approfondir cette affaire jusqu'au bout, procédez dans votre injure comme vous le trouverez bon, et infligez le châtiment qu'il vous plaira. Je vais vous quitter pour quelques momens : ne bougez pas de votre siége que vous ne soyez venu à bout de bien pénétrer ces calomniateurs.

ESCALUS.

Seigneur, c'est ce que nous allons examiner à fond.

(Le duc sort.)

ESCALUS, à Lucio.

Lucio, n'avez-vous pas dit que vous connaissiez le moine Ludovic pour être un personnage malhonnête ?

LUCIO.

Cucullus non facit monachum (35). Il n'est honnête en rien que par sa robe, et c'est un homme qui a tenu les plus infâmes propos sur le compte du duc.

ESCALUS.

Nous vous demanderons de rester ici jusqu'à ce qu'il vienne, pour témoigner contre lui..... Nous allons trouver dans ce moine un insigne vaurien.

LUCIO.

Autant que qui que ce soit dans Vienne, sur ma parole.

ESCALUS.

Qu'on fasse reparaître ici cette Isabelle, je voudrais causer avec elle. (*A Angelo.*) — Je vous en prie, laissez-moi le soin de l'interroger ; vous verrez comme je saurai la retourner.

LUCIO.

Pas mieux que lui, d'après son propre rapport à elle-même.

ESCALUS.

Que dites-vous ?

LUCIO.

Moi, monsieur, je pense que si vous la retourniez

en particulier, elle avouerait plutôt : peut-être qu'en public la honte pourrait lui fermer la bouche.

(Le duc en habit de religieux, le prevôt : on amène Isabelle.)

ESCALUS.

Je vais aller dans un coin la travailler comme il faut.

LUCIO.

Voilà le vrai moyen ; car les femmes sont légères à l'heure de minuit.

ESCALUS.

Venez, madame : voici une femme qui nie tout ce que vous avez dit.

LUCIO.

Seigneur, voici ce misérable dont je vous ai parlé : il vient avec le prevôt.

ESCALUS.

Fort à propos. — Ne lui parlez pas, que nous ne vous appellions.

LUCIO.

Motus !

ESCALUS.

Avancez, monsieur. Est-ce vous qui avez excité ces femmes à calomnier le seigneur Angelo? Elles ont avoué que vous l'avez fait.

LE DUC.

Cela est faux.

ESCALUS.

Comment ! Savez-vous en quel lieu vous êtes ?

LE DUC.

Respect à la dignité de votre place! Et le démon lui-même est quelquefois honoré à cause de son

trône brûlant. — Où est le duc? C'est lui qui doit m'entendre.

ESCALUS.

Le duc réside en nous, et nous vous entendrons : songez à dire la vérité.

LE DUC.

Je parlerai du moins avec hardiesse. — Mais, hélas ! pauvres âmes, venez-vous ici chercher l'agneau dans les repaires du renard? Adieu la justice que vous demandiez. — Le duc est-il parti? En ce cas, votre cause est perdue. — C'est une injustice au duc de repousser ainsi votre appel public à son altesse, et de remettre l'examen de votre affaire dans les mains du scélérat même que vous venez accuser.

LUCIO.

C'est ce coquin; c'est bien lui dont je vous ai parlé.

ESCALUS.

Quoi! moine irrévérent et profane, ne te suffit-il pas d'avoir suborné ces femmes pour accuser cet homme vertueux, sans que ta bouche infâme vienne à ses propres oreilles l'appeler du nom de scélérat? Et de lui encore tu oses passer au duc même, et le taxer d'injustice? Qu'on l'emmène d'ici : qu'on le conduise à la torture. — Nous te serrerons les articulations l'une après l'autre, jusqu'à ce que nous sachions tout ce complot. Quoi, le duc injuste?

LE DUC.

Ne vous enflammez pas si fort. Le duc n'oserait pas plus offenser un de mes doigts, qu'il n'oserait faire souffrir un des siens; je ne suis point son sujet,

ni comptable de ma conduite devant lui. Mes affaires, dans cet état, m'ont mis à portée d'observer les mœurs dans Vienne, et j'y ai vu fermenter la corruption dans sa plus grande effervescence, au point qu'elle a débordé des lieux de débauche : j'ai vu des lois pour toutes les fautes; mais les fautes et le vice, si bien protégés, que les statuts les plus forts sont comme le tableau des amendes pendu dans la boutique d'un barbier (36), — autant objet de risée que d'attention.

ESCALUS.

Calomnier l'état ! Qu'on l'entraîne en prison.

ANGELO.

Seigneur Lucio, que pouvez-vous garantir contre cet homme. Est-ce celui dont vous nous avez parlé?

LUCIO.

C'est lui-même, seigneur. — Venez çà, mon bon vieillard à tête chauve. Me connaissez-vous ?

LE DUC.

Oui, je vous reconnais au son de votre voix : je vous ai rencontré dans la prison, pendant l'absence du duc.

LUCIO.

Oh ! oui? Et vous rappelez-vous ce que vous m'avez dit du duc ?

LE DUC.

Très-distinctement.

LUCIO.

Oui, monsieur? Et le duc était-il un marchand de chair humaine, un fou, un lâche, comme vous me l'avez dit alors?

LE DUC.

Il faut, monsieur, que vous changiez de personne avec moi, avant que vous mettiez ce propos sur mon compte : car c'est vous-même qui avez parlé de lui sur ce ton ; et bien pis encore, bien pis.

LUCIO.

O dangereux scélérat ! Ne t'ai-je pas tiré par le bout du nez, pour tes infâmes propos ?

LE DUC.

Je proteste que j'aime le duc comme je m'aime moi-même.

ANGELO.

Entendez-vous comme ce coquin voudrait terminer la chose, après ses trahisons et ses outrages ?

ESCALUS.

Ce n'est pas là un homme que l'on doive écouter plus long-temps. Qu'on l'entraîne en prison. — Où est le prevôt ? Emmenez-le en prison : doublez les verroux sur lui ; qu'il n'ouvre pas la bouche davantage. — Qu'on emmène aussi ces malheureuses avec leur complice.

(Le prevôt met la main sur le duc.)

LE DUC.

Arrêtez, monsieur ; un moment.

ANGELO.

Quoi, il résiste? Prêtez main-forte, Lucio.

LUCIO.

Venez, l'ami, venez, venez : oh ! monsieur : — comment, tête chauve, vil imposteur ! Il faut donc

vous encapuchonner ainsi, oui? Montrez votre visage de coquin, et que la peste vous saisisse! Montrez-nous votre face de galefretier, et soyez pendu dans une heure. Vous ne voulez pas?

(Lucio arrache le capuchon, et le duc paraît.)

LE DUC.

Tu es le premier coquin qui ait jamais fait un duc. — D'abord, prevôt, songe que je suis caution de ces trois honnêtes gens. Ne te glisse pas pour t'évader, toi (*à Lucio*); le moine et toi vont s'expliquer tout à l'heure ensemble. — Qu'on s'empare de lui.

LUCIO.

Cela pourrait finir par quelque chose de pis que le gibet.

LE DUC, à Escalus.

Ce que vous avez pu dire, vous, je vous le pardonne : asseyez-vous. (*Montrant Angelo.*) Lui, nous prêtera sa place. (*A Angelo.*) Monsieur, avec votre permission. (*Il s'assied à la place d'Angelo.*) — (*A Angelo.*) Te reste-t-il encore des paroles, de l'adresse ou de l'impudence, qui puissent te servir? Si tu en as encore, repose-toi sur elles, jusqu'à ce qu'on ait entendu mon récit, et ne diffère pas plus long-temps de les employer.

ANGELO.

Mon redoutable souverain, je me rendrais plus coupable que ne m'a fait mon crime, si je m'imaginais que je suis impénétrable, lorsque je vois que votre altesse, comme une intelligence divine, a vu sans voile toute mon administration passée.

Ainsi, bon prince, n'arrêtez pas davantage votre examen sur ma honte; et que mon procès soit renfermé dans mon propre aveu. Votre sentence à l'instant, et la mort après; c'est toute la grâce que j'implore.

LE DUC.

Avancez, Marianne. (*A Angelo.*) — Réponds, as-tu engagé ta foi par un contrat à cette femme?

ANGELO.

Oui, seigneur.

LE DUC.

Va, emmène-la, et épouse-la sur-le-champ. — Religieux, faites-en la cérémonie; et quand elle sera achevée, renvoyez-le-moi ici. — Prevôt, accompagnez-le.

(Angelo, Marianne, le prevôt et le religieux sortent.)

ESCALUS.

Seigneur, je suis plus confondu de voir son déshonneur, que je ne suis étonné de la singularité de la cause.

LE DUC.

Approchez, Isabelle : votre moine est maintenant votre prince; et comme j'étais alors zélé à vous donner des avis salutaires et attentif à vos intérêts, je ne change point de cœur en changeant de vêtement, et je vous suis toujours dévoué.

ISABELLE.

Ah! daignez me pardonner, à moi, votre sujette, d'avoir employé et importuné votre altesse qui m'était inconnue.

LE DUC.

Je vous le pardonne, Isabelle; et vous, chère fille, soyez aussi généreuse pour nous. L'image de la mort de votre frère, je le sais, ne sort point de votre cœur, et vous pourriez vous étonner du déguisement que j'ai employé pour travailler à sauver sa vie, et pourquoi je n'ai pas dévoilé ma puissance plutôt que de le laisser périr ainsi. Tendre sœur, c'est la rapidité de son exécution, que je ne pouvais croire si hâtée, qui a renversé mes desseins. Mais, la paix soit avec lui! La vie dont il jouit a franchi les terreurs de la mort; c'est une meilleure vie, que celle qui n'existe que pour la craindre. Faites votre consolation de cette idée, que votre frère est heureux.

ISABELLE.

C'est ce que je fais, seigneur.

(Entrent Angelo, Marianne, le religieux, le prevôt.)

LE DUC.

Quant à ce nouveau marié qui revient vers nous, et dont l'imagination lascive a outragé votre honneur, quoique si bien défendu, vous devez lui pardonner en considération de Marianne. Mais quant à la condamnation qu'il a prononcée contre votre frère, doublement criminel en cela, par le double viol et de la chasteté sacrée, et de sa promesse positive de vous accorder la vie de votre frère à cette condition, la clémence même de la loi demande à grands cris, et par la bouche de son ministre: *Angelo pour Claudio, mort pour mort.* Célérité pour célérité, lenteur pour lenteur, représailles pour re-

présailles, *et mesure pour mesure.* Ainsi, Angelo, voilà donc ton crime manifesté ; et quand tu voudrais le nier, tu ne trouverais aucun expédient pour le faire. Nous te condamnons à périr sur le même échafaud où Claudio a soumis sa tête au coup de la mort, et avec la même précipitation. — Qu'on l'emmène.

MARIANNE.

O mon bon et miséricordieux souverain, j'espère que vous ne ferez point un jeu de me donner et de m'ôter un époux.

LE DUC.

C'est votre époux qui s'est fait un jeu de vous tromper ainsi. Voulant donner une sauvegarde à votre honneur, j'ai cru votre mariage nécessaire : autrement, le reproche de votre faiblesse pour lui pouvait flétrir votre vie, et nuire à votre avantage dans l'avenir. Quoique ses biens nous soient dévolus par la confiscation, nous vous en faisons don ; ils seront votre douaire de veuve, et vous serviront à acquérir un plus digne époux.

MARIANNE.

O mon cher prince ! je n'en désire point d'autre ni de meilleur que lui.

LE DUC.

Ne le désirez point, ma résolution est prise.

MARIANNE, se jetant à ses pieds.

Mon bon souverain !...

LE DUC.

Vous perdez vos prières. — Qu'on l'emmène à la mort. (*A Lucio.*) Maintenant à toi, monsieur.

MARIANNE.

Mon cher prince. — Chère Isabelle, charge-toi de mon rôle ; seconde-moi de tes prières à genoux, et je te consacre toute ma vie à venir ; je la dévoue à ton service.

LE DUC.

Vous allez contre toute raison, en l'importunant. Si elle tombait à mes genoux pour me demander la grâce de ce crime, l'ombre de son frère briserait les pavés qui la soutiendraient dans cette posture, et l'en arracherait avec horreur.

MARIANNE.

Isabelle, chère Isabelle ! accordez-moi seulement de tomber à genoux à côté de moi : levez vos mains vers le duc ; ne dites rien, je parlerai, moi. On dit que les hommes les plus parfaits sont pétris de défauts, et que souvent ceux qui ont eu quelques faiblesses n'en deviennent que plus vertueux : mon mari peut être du nombre. Isabelle, ne consentez-vous pas à fléchir le genou pour moi ?

LE DUC.

Il meurt pour la mort de Claudio.

ISABELLE, *à genoux*.

Prince plein de bonté, daignez voir cet homme condamné du même œil que si mon frère vivait. Je suis disposée à croire qu'une exacte honnêteté a gouverné ses actions, jusqu'à ce que ses yeux se soient arrêtés sur moi ; et puisqu'il en est ainsi, qu'il ne meure pas. Mon frère n'a fait que subir la justice de la loi, ayant commis l'action qu'elle condamnait,

et pour laquelle il est mort. — Le crime d'Angelo n'a pas atteint sa mauvaise intention, qui s'est évanouie après : les pensées ne sont point sujettes à la loi, les intentions ne sont que des pensées.

MARIANNE.

Ce n'est pas davantage, seigneur.

LE DUC.

Vos prières sont inutiles : levez-vous, vous dis-je. Je viens de me rappeler encore un autre délit. — Prevôt, comment s'est-il fait que Claudio ait été décapité à une heure qui n'est pas d'usage ?

LE PREVOT.

On me l'a commandé ainsi.

LE DUC.

Aviez-vous un ordre écrit et spécial ?

LE PREVOT.

Non, seigneur ; je l'ai reçu par un message secret.

LE DUC.

Et pour cela, je vous dépouille de votre office : rendez-moi vos clefs.

LE PREVOT.

Daignez me pardonner, seigneur : j'ai bien imaginé que ce pourrait être une faute : quoique je n'en fusse pas certain, cependant après avoir réfléchi davantage je m'en suis repenti ; et, pour preuve, c'est qu'il y a un homme dans la prison qui, d'après un ordre secret, devait être exécuté, et que j'ai laissé vivre encore.

LE DUC.

Quel est-il ?

LE PREVOT.

Son nom est Bernardine.

LE DUC.

Je voudrais que vous en eussiez agi de même avec Claudio. — Allez : amenez ce prisonnier devant nous, que je l'envisage.

(Le prevôt sort.)

ESCALUS, à Angelo.

Je suis bien affligé qu'un homme qui a toujours paru aussi éclairé, aussi sensé que vous, seigneur Angelo, soit tombé dans un écart si grossier, entraîné par l'ardeur des sens et par le défaut de saine raison.

ANGELO.

Et moi, je suis affligé d'être la cause de tant de chagrins ; et un remords si cuisant et si profond pénètre mon cœur repentant, que je désire bien plus la mort que le pardon : je l'ai méritée, et je l'implore.

(Le prevôt, amenant Bernardine, Claudio et Juliette.)

LE DUC.

Lequel est ce Bernardine ?

LE PREVOT.

Celui-ci, seigneur.

LE DUC.

Il y a un religieux qui m'a parlé de cet homme. — Prisonnier, on dit que tu as une âme stupide et dure, qui ne voit rien au delà de ce monde, et que tu règles ta vie sur cette opinion. Tu es con-

damné ; mais, quant à tes fautes et leur punition en ce monde, je te les remets toutes. Je t'en prie, use de ce pardon pour te préparer à une meilleure vie à venir. — Religieux, éclairez-le de vos conseils ; je le laisse entre vos mains. Quel est cet autre dont le visage est caché dans son manteau ?

LE PREVOT.

C'est un autre prisonnier que j'ai sauvé, et qui devait périr en même temps que Claudio, auquel il ressemble tant, qu'on le prendrait pour lui-même.

LE DUC, à Isabelle.

S'il ressemble à votre frère, il est pardonné en sa considération ; et vous, Isabelle, pour l'amour de votre aimable personne, donnez-moi votre main, et dites que vous acceptez la mienne; il est mon frère aussi : mais remettons ce soin à un moment plus convenable. A présent, le seigneur Angelo commence à se douter que ses jours sont en sûreté ; il me semble voir un rayon d'espérance briller dans ses yeux. Allons, Angelo, votre crime tourne bien à votre avantage. — Songez à aimer votre épouse ; son mérite égale le vôtre. — Je trouve dans mon cœur un penchant à la clémence ; et cependant il y a ici devant nous un homme à qui je ne peux pardonner. — (*A Lucio.*) Vous, l'ami, qui m'avez connu pour un insensé, un lâche, un homme livré tout entier à la débauche, un âne, un écervelé, comment ai-je mérité de vous que vous fassiez de moi un semblable panégyrique ?

LUCIO.

En vérité, seigneur, je n'ai tenu ces discours que

d'après la mode du temps. Si vous voulez me faire pendre pour cela, vous en êtes le maître : mais j'aimerais mieux qu'il fût plus de votre goût de me faire fustiger.

LE DUC.

Fustigé d'abord, monsieur, et pendu après. — Prevôt, faites proclamer dans toute la ville que, s'il est quelque femme outragée par ce libertin, comme je lui ai entendu jurer à lui-même qu'il y en a une qui est enceinte de ses œuvres, qu'elle se présente, et il faudra qu'il l'épouse; les nôces finies, qu'on le fustige et qu'on le pende.

LUCIO.

J'en conjure votre altesse, ne me mariez point à une prostituée. Votre altesse a dit, il n'y a qu'un moment, que j'ai fait de vous un duc : mon digne souverain, ne m'en récompensez pas, en faisant de moi un cocu.

LE DUC.

Sur mon honneur, tu l'épouseras. Je te pardonne tes calomnies, et je te remets toutes tes autres offenses sous la condition de ce mariage. — Emmenez-le en prison, et ayez soin que nos ordres en ce point soient exécutés.

LUCIO.

Me marier à une fille publique, seigneur, c'est me condamner à la mort, au fouet et au gibet.

LE DUC.

Calomnier un prince est un crime qui mérite cette punition. — Vous, Claudio, songez à réparer l'honneur de celle que vous avez outragée. — Vous, Ma-

rianne, soyez heureuse. — Aimez-la, Angelo; je l'ai confessée, et je connais sa vertu. — Je vous rends grâce à vous, Escalus, mon vertueux ami, pour votre grande bonté : j'ai en réserve pour vous d'autres preuves de reconnaissance. — Grâces aussi à vous, prevôt, de vos soins et de votre discrétion : nous vous emploierons dans un poste plus digne de vous. — Pardonnez-lui, Angelo, de vous avoir porté la tête d'un Ragusain, au lieu de celle de Claudio. La faute porte avec elle son pardon. Chère Isabelle, j'ai à vous faire une demande qui intéresse votre bonheur, et si vous voulez prêter une oreille docile à la proposition, ce qui est à moi est à vous, et ce qui est à vous est à moi. — Allons, conduisez-nous à notre palais : là, nous vous révélerons ce qui vous reste à savoir, et dont il convient que vous soyez tous instruits.

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

MESURE POUR MESURE.

---

(1) Varrius pourrait être omis; on lui adresse bien la parole, mais c'est un personnage muet.

(2) *Elbow.*

(3) *Froth.*

(4) Les commentateurs ont trouvé ici une lacune qu'ils n'ont pu remplir.

(5) Le texte dit : *Nous n'avons été séparés que par une paire de ciseaux.*

(6) *Dollars* et *dolours*, équivoque déjà plusieurs fois employée.

(7) Il feint de prendre le mot couronne de France, c'est-à-dire, un écu pour la *couronne de Vénus.*

(8) Métaphore tirée de l'usage de payer l'argent au poids, méthode plus sûre que celle de la numération des espèces.

(9) La langue loin du cœur, c'est-à-dire quand il est loin de son nid pour tromper l'oiseleur.

(10) Le prevôt est ici une espèce de geôlier.

(11) *Brakes of vice.* Les commentateurs ont donné mille ex-

plications de ces mots que nous traduisons en consultant le sens le plus naturel : *Une multitude de vices* , *un* bois *de vices*.

(12) Cardinal est ici pour *charnel*.

(13) Supposer pour *déposer*.

(14) Pour *suspectée*.

(15) Personnages des *moralités*. La justice est ici pour le constable et l'iniquité pour le fou.

(16) Cannibale.

(17) *Overdone by the last. Épuisée* par le dernier. Overdone fait ici calembour.

(18) *Bum*. Nous avons mis ici le contenant pour le contenu.

(19) Pompée est un nom souvent donné aux chiens.

(20) Isabelle emploie le mot *honour* pour dire votre seigneurie, et le juge ramène ce mot à son premier sens.

(21) Toutes les délicatesses de la table remontent au fumier.

(22) Opinion fausse du vulgaire sur la forme et le venin de la langue du serpent.

(23) *Habes somnum imaginem mortis, eamque quotidiè induis, et dubitas an sensus in morte nullus sit cùm in ejus simulacro videas esse nullum sensum.* CICERO.

(24) Expression proverbiale pour dire *aucun*.

(25) Espèce de vin doux. Expression amphibologique pour dire qu'on n'aura plus qu'une famille de bâtards.

(26) Il y a ici un vers qui semble ajouté exprès pour la rime. Le premier a rapport à l'hypocrisie du ministre, le second à la nature grossière du fou.

(27) Les mendians, il y a deux ou trois siècles, portaient une

écuelle à couvercle mobile qu'ils agitaient pour avertir qu'elle était vide.

(28) *Divines.*

(29) *Summum jus, summa injuria.*

(30) Cette tirade est en vers rimés.

(31) *Head*, tête, chef.

(32) Il y a neuf ans qu'il est en prison.

(33) Traits contre les puritains.

(34) Il en est qui font de cette scène la première de l'acte V.

(35) L'habit ne fait pas le moine; proverbe latin qui revient plusieurs fois dans Shakspeare.

(36) Anciennement, dans la boutique des barbiers, il y avait un tableau de règlement avec des peines pour empêcher les pratiques de manier les instrumens de chirurgie; mais les règlemens étaient si ridicules et les barbiers avaient si peu d'autorité, qu'ils étaient un objet de risée.

LE CONTE D'HIVER.

NOTICE

SUR

LE CONTE D'HIVER.

Cette pièce embrasse un intervalle de seize ans; une princesse y naît au second acte et se marie au cinquième. C'est la plus grande infraction à la loi d'unité de temps dont Shakspeare se soit rendu coupable; aussi n'ignorant pas les règles comme on a voulu quelquefois le dire, et prévoyant en quelque sorte les clameurs des critiques, il a pris la peine au commencement de son quatrième acte, d'évoquer le Temps lui-même qui vient faire en personne l'apologie du poëte; mais les critiques auraient voulu sans doute que ce personnage allégorique eût aussi demandé leur indulgence sur deux autres licences; la première est d'avoir violé la chronologie jusqu'à faire de Jules Romain le contemporain de l'oracle de Delphes; la seconde d'avoir fait de la Bohème un

royaume maritime. Ces fautes impardonnables ont tellement offensé ceux qui voudraient réconcilier Aristote avec Shakspeare, qu'ils ont répudié *le Conte d'hiver* dans l'héritage du poëte; et, s'aveuglant par prévention, n'ont pas osé reconnaître que cette pièce si défectueuse étincelle de beautés dont Shakspeare seul est capable. C'est encore dans une nouvelle romanesque, *Dorastus et Faunia*, attribuée à Robert Greene, qu'il faut chercher l'idée première du *Conte d'hiver;* à moins que comme quelques-uns on préfère croire la nouvelle postérieure à la pièce, ce qui est moins probable. Nous allons faire connaître l'histoire de Dorastus et Faunia par un précis qui en contiendra les principales circonstances seulement.

Long-temps avant l'établissement du christianisme, régnait en Bohème un roi nommé Pandosto qui vivait heureux avec Bellaria son épouse. Il en eut un fils nommé Garrinter. Égisthus roi de Sicile, son ami, vint le féliciter sur la naissance du jeune prince. Pendant le séjour qu'il fit à la cour de Bohème son intimité avec Bellaria excita une telle jalousie dans le cœur de Pandosto, qu'il chargea son échan-

son Franio de l'empoisonner. Franio eut horreur de cette commission, révéla tout à Égisthus, favorisa son évasion et l'accompagna en Sicile. Pandosto furieux tourna toute sa vengeance contre la reine, l'accusa publiquement d'adultère, la fit garder à vue pendant sa grossesse, et, dès qu'elle fut accouchée, il envoya chercher l'enfant dans la prison, le fit mettre dans un berceau et l'exposa à la mer pendant une tempête.

Le procès de Bellaria fut ensuite instruit juridiquement. Elle persista à protester de son innocence, et le roi voulant que son témoignage fût reçu pour toute preuve, Bellaria demanda celui de l'oracle de Delphes. Six courtisans furent envoyés en ambassade à la pythonisse qui confirma l'innocence de la reine et déclara de plus que Pandosto mourrait sans héritier si l'enfant exposé ne se retrouvait pas. En effet, pendant que le roi confondu se livrait à ses regrets, on vient lui annoncer la mort de son fils Garrinter, et Bellaria, accablée de sa douleur, meurt elle-même subitement.

Pandosto au désespoir se serait tué lui-même si on n'eût retenu son bras. Peu à peu ce déses-

poir dégénéra en mélancolie et en langueur; le monarque allait tous les jours arroser de ses larmes le tombeau de Bellaria.

La nacelle sur laquelle l'enfant avait été exposé flotta pendant deux jours au gré des vagues, et aborda sur la côte de Sicile. Un berger occupé à chercher sur le lieu même une brebis qu'il avait perdue, aperçut la nacelle et y trouva l'enfant enveloppé d'un drap écarlate brodé en or, ayant au cou une chaîne enrichie de pierres précieuses, et à côté de lui une bourse pleine d'argent. Il l'emporta dans sa chaumière et l'éleva dans la simplicité des mœurs pastorales; mais Faunia, c'est le nom que le berger donna à la jeune fille, était si belle que l'on parla bientôt d'elle à la cour; Dorastus, fils du roi de Sicile, fut curieux de la voir, en devint amoureux, et sacrifiant les espérances de son avenir et la main d'une princesse de Danemarck à la bergère qu'il aimait, s'enfuit secrètement avec elle. Le confident du prince était un nommé Capino qui allait tout préparer pour favoriser la fuite des deux amans en pays étranger, lorsqu'il rencontra Porrus le père supposé de Faunia. Malgré le déguisement dont Dorastus

s'était servi pour courtiser sa fille adoptive, Porrus avait enfin reconnu le prince, et, craignant le ressentiment du roi, venait lui révéler qu'il n'était que le père nourricier de Faunia, lui portant les bijoux trouvés dans la nacelle.

Capino lui offre sa médiation, et sous divers prétextes il l'entraîne au vaisseau où étaient déjà les fugitifs. Porrus est forcé de les suivre. La navigation ne fut pas heureuse, et le navire échoua sur les côtes de Bohème. On voit que Shakspeare ne s'est pas soucié d'être plus savant géographe que le romancier.

Redoutant la cruauté de Pandosto, le prince résolut d'attendre incognito, sous le nom de Méléagre, l'occasion de se réfugier dans une contrée plus hospitalière; mais la beauté de Faunia fit encore du bruit: le roi de Bohème voulut la voir, et, oubliant sa douleur, conçut le projet de s'en faire aimer; il mit Dorastus en prison de peur qu'il ne fût un obstacle à ce désir, et offrit les propositions les plus flatteuses à Faunia qui les rejeta constamment avec fierté.

Cependant le roi de Sicile était parvenu à découvrir les traces de son fils. Il envoie ses

ambassadeurs en Bohême pour y réclamer Dorastus, et prier le roi de mettre à mort Capino, Porrus et sa fille Faunia.

Pandosto se hâte de tirer Dorastus de prison, lui demande excuse du traitement qu'il lui a fait essuyer, le fait asseoir sur son trône, et lui explique l'ambassade de son père.

Porrus, Faunia et Capino sont mandés ; on leur lit leur sentence de mort. Mais Porrus raconte tout ce qu'il sait de Faunia, et montre les bijoux qu'il a trouvés auprès d'elle. Le roi reconnaît sa fille, récompense Capino, et crée Porrus chevalier.

Il ne faut pas chercher dans ce conte le retour d'Hermione, la touchante résignation de cette reine, et le contraste du zèle ardent et courageux de Pauline; les scènes de jalousie et de tendresse conjugale, et surtout celles où Florizel et Perdita font l'amour avec tant d'innocence, et où Shakspeare a fait preuve d'une imagination qui a toute la fraîcheur et la grâce de la nature au retour du printemps. Il ne faut pas y chercher les caractères encore intéressans, quoique subalternes, d'Antigone, de Camille, du vieux berger et de son fils, si fier d'être fait gentil-

homme qu'il ne croit plus que les mots qu'il employait jadis soient dignes de lui : « Ne pas le jurer, à présent que je suis gentilhomme ! Que les paysans le *disent* eux, moi je le *jurerai*.

Mais le rôle le plus plaisant de la pièce c'est celui de ce fripon Antolycus, si original que l'on pardonne à Shakspeare d'avoir oublié la part de la morale à son sujet, en ne le punissant pas lors du dénoûment.

Walpole prétend que le *Conte d'hiver* peut être rangé parmi les drames historiques de Shakspeare, qui aurait eu visiblement l'intention de flatter la reine Élisabeth par une apologie indirecte. Selon lui, l'art de Shakspeare ne se montre nulle part avec plus d'adresse ; le sujet était trop délicat pour être mis sur la scène sans voile ; il était trop récent, et touchait la reine de trop près pour que le poëte pût hasarder des allusions autrement que dans la forme d'un compliment. La déraisonnable jalousie de Léontes, et sa violence, forment un portrait ressemblant d'Henri VIII, qui, en général, fit servir la loi d'instrument à ses passions impétueuses. Non-seulement le plan général de la pièce, mais plusieurs passages sont tellement marqués de

cette intention, qu'ils sont plus près de l'histoire que de la fiction. Hermione accusée dit :

. . . . For honour,
'Tis a derivative from me to mine.
And I only that I stand for.

« Quant à l'honneur, il doit passer de moi à mes enfans, et » c'est lui seul que je veux défendre. »

Ces mots semblent pris de la lettre d'Anne de Boulen au roi avant son exécution. Mamilius, le jeune prince, personnage inutile, qui meurt dans l'enfance, ne fait que confirmer l'allusion, la reine Anne ayant mis au monde un enfant mort avant Élisabeth. Mais le passage le plus frappant en ce qu'il n'aurait aucun rapport à la tragédie, si elle n'était destinée à peindre Élisabeth, c'est celui où Pauline décrivant les traits de la princesse qu'Hermione vient de mettre au monde, dit en parlant de sa ressemblance avec son père :

She has the very trick of his frown.

« Elle a jusqu'au froncement de son sourcil. »

Il y a une objection qui embarrasse Walpole, c'est une phrase si directement applicable à Élisa-

beth et à son père, qu'il n'est guère possible qu'un poëte ait osé la risquer.

Pauline dit encore au roi :

'Tis yours,
And might me lay the old proverb to your charge:
So like you 'tis worse.

« C'est votre enfant, et il vous ressemble tant que nous » pourrions vous appliquer en reproche le vieux proverbe, *il » vous ressemble tant que c'est tant pis.* »

Walpole prétend que cette phrase n'aura été insérée qu'après la mort d'Élisabeth.

On a plusieurs fois voulu soumettre à un plan plus régulier la pièce du *Conte d'hiver*, nous ne citerons que l'essai de Garrick, qui n'en conserva que la partie tragique, et la réduisit en trois actes.

Selon Malone, Shakspeare aurait composé cette pièce en 1604.

A. P.

LE CONTE D'HIVER.

PERSONNAGES.

LÉONTES, roi de Sicile.
MAMILIUS, son fils.
CAMILLO,
ANTIGONE,
CLÉOMÈNE,
DION, } seigneurs de Sicile.
UN AUTRE SEIGNEUR de Sicile.
ROGER, gentilhomme sicilien.
UN GENTILHOMME attaché au prince Mamillius.
POLIXÈNE, roi de Bohème.
FLORIZEL, son fils.
ARCHIDAMUS, seigneur de Bohème.
OFFICIERS de la cour de justice.
UN VIEUX BERGER, réputé père de Perdita.
SON FILS.
UN MARINIER.
UN GEOLIER.
UN VALET du vieux berger.
AUTOLYCUS, filou.
LE TEMPS, personnage faisant l'office d'un chœur.
HERMIONE, femme de Léontes.
PERDITA, fille de Léontes et d'Hermione.
PAULINE, femme d'Antigone.
ÉMILIE,
DEUX AUTRES DAMES, } suivantes de la reine.
MOPSA,
DORCAS, } jeunes bergères.
DANSE DE SATYRES. BERGERS ET BERGÈRES, GARDES, SEIGNEURS, DAMES ET SUITES, etc.

La scène est tantôt en Sicile, tantôt en Bohème.

LE CONTE D'HIVER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Sicile. Antichambre dans le palais de Léontes.

CAMILLO, ARCHIDAMUS.

ARCHIDAMUS.

S'il vous arrive, Camillo, de visiter un jour la Bohème, conduit par quelque occasion de service pareille à celle qui m'a amené ici, vous trouverez, comme je vous l'ai dit, une grande différence entre notre Bohème et votre Sicile.

CAMILLO.

Je crois qu'au retour de l'été, le roi de Sicile se propose de rendre à votre roi la visite qu'il lui doit à si juste titre.

ARCHIDAMUS.

Si l'accueil que vous recevrez est au-dessous de celui que nous avons reçu, notre amitié nous justifiera; car en vérité....

CAMILLO.

Je vous prie....

ARCHIDAMUS.

Vraiment, et je parle avec connaissance et franchise, nous ne pouvons mettre la même magnificence.... et une si rare.... Je ne sais comment dire. Allons, nous vous donnerons des boissons assoupissantes, afin que vos sens incapables de sentir notre insuffisance ne puissent du moins nous accuser, s'ils ne peuvent nous accorder des éloges.

CAMILLO.

Vous payez trop cher ce qui vous est donné de si bon gré.

ARCHIDAMUS.

Croyez-moi, je parle d'après mes propres connaissances, et d'après ce que l'honnêteté m'inspire.

CAMILLO.

La Sicile ne peut se montrer trop amie de la Bohème. Leurs rois ont été élevés ensemble dans leur enfance; et l'amitié jeta dès lors entre eux de si profondes racines, qu'elle ne peut que s'étendre et s'accroître à présent. Depuis que l'âge les a mûris pour le trône, et que les devoirs de la royauté ont séparé leur société, leurs rapprochemens, sinon personnels, ont été royalement continués par un échange mutuel de présens, de lettres et d'ambassades amicales; en sorte qu'absens, ils paraissaient être encore ensemble; que de leurs trônes, ils se donnaient la main comme au-dessus d'une vaste mer, et qu'ils s'embrassaient, pour ainsi dire, des deux bouts opposés du monde. Que le ciel entretienne leur affection réciproque!

ARCHIDAMUS.

Je crois qu'il n'est point dans le monde de malice

ou de hasard qui puissent l'altérer. Vous avez une grande consolation pour l'avenir dans le jeune prince Mamilius. Je n'ai jamais connu d'enfant d'une plus grande espérance.

CAMILLO.

Je conviens avec vous qu'il donne de grandes espérances. C'est un brave enfant ; un jeune prince, qui est un vrai baume pour le cœur de ses sujets ; sa vue seule ranime les esprits des vieillards : ceux d'entre eux qui, avant sa naissance, allaient déjà avec des béquilles, désirent vivre encore pour le voir devenir homme.

ARCHIDAMUS.

Et sans cela ils seraient donc bien aises de mourir?

CAMILLO.

Oui, s'ils n'avaient pas encore quelque autre motif pour excuser leur désir de vivre.

ARCHIDAMUS.

Si le roi n'avait pas de fils, ils désireraient vivre sur leurs béquilles jusqu'à ce qu'il en eût un.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une salle d'honneur dans le palais.

LÉONTES, HERMIONE, MAMILIUS, POLIXÈNE, CAMILLO, et suite.

POLIXÈNE.

Déjà le berger a vu changer neuf fois l'astre humide des nuits, depuis que nous avons laissé notre trône vide; et j'épuiserais, mon frère, encore autant de temps à vous faire mes remercîmens, que je n'en partirais pas moins chargé d'une dette éternelle. Ainsi, comme un chiffre placé toujours dans un rang qui augmente sa valeur, je multiplie, avec un remercîment, plusieurs autres milliers qui le précèdent.

LÉONTES.

Différez encore quelque temps vos remercîmens : vous vous acquitterez en partant.

POLIXÈNE.

Seigneur, c'est demain : je suis tourmenté par les craintes de ce qui peut arriver ou se méditer pendant notre absence. Veuillent les dieux que nuls vents malfaisans ne soufflent sur mes états, et ne me fassent dire, *mes pressentimens n'étaient que trop fondés !* et d'ailleurs j'ai fait un assez long séjour pour fatiguer à la fin votre majesté.

LÉONTES.

Mon frère, nous sommes trop forts pour être fatigués pour cela.

POLIXÈNE.

Point de plus long séjour.

LÉONTES.

Encore une huitaine.

POLIXÈNE.

Très-décidément, demain.

LÉONTES.

Nous partagerons donc la huitaine entre nous; et, en cela, je ne veux pas être contredit.

POLIXÈNE.

Ne me pressez pas ainsi, je vous en conjure. Il n'est point de voix persuasive; non, il n'en est point dans le monde, qui pût me gagner aussitôt que la vôtre, et elle me persuaderait même aujourd'hui, si ma présence vous était absolument nécessaire, quand le besoin exigerait de ma part un refus. Mes affaires me rappellent vers mes états; y mettre obstacle, ce serait me punir de l'amitié que vous m'avez montrée; et un plus long séjour deviendrait pour vous une charge et un embarras; pour nous épargner ces deux inconvéniens, adieu, mon frère.

LÉONTES.

Vous restez muette, ma reine? Parlez donc.

HERMIONE.

Je comptais, seigneur, garder le silence jusqu'à ce que vous l'eussiez amené à protester avec ser-

ment qu'il ne resterait pas; j'ose vous le dire, seigneur, vous le suppliez trop froidement. Dites-lui que vous êtes sûr que tout est tranquille et dans l'ordre en Bohème; le jour d'hier nous a donné ces nouvelles satisfaisantes : dites-lui cela, et il sera forcé dans ses derniers retranchemens.

LÉONTES.

A merveille, Hermione.

HERMIONE.

S'il disait qu'il languit de revoir son fils, ce serait une raison des plus puissantes; et s'il dit cela, laissez-le partir; s'il assurait avec serment que cela est, il ne doit pas rester plus long-temps, et mes femmes et moi nous le chasserions d'ici avec nos quenouilles. —(*A Polixène.*) Cependant je me hasarderai à vous demander de nous prêter encore une semaine de votre royale présence. Quand vous recevrez mon époux en Bohème, je vous recommande de l'y retenir un mois au delà du terme marqué pour son départ : et pourtant prenez bien garde, Léontes, que je ne vous aime pas d'une minute de moins, que toute autre femme n'aime son époux?—Voulez-vous rester ?

POLIXÈNE.

Non, madame.

HERMIONE.

Mais vous resterez.

POLIXÈNE.

Je ne le puis vraiment pas.

HERMIONE.

Vraiment? Vous me refusez avec des sermens fa-

ciles; mais quand vous feriez des sermens assez forts pour déplacer les astres de leur sphère, je vous dirais encore : *Seigneur, on ne part point. Vraiment* vous ne partirez point : le *vraiment* d'une reine a autant de pouvoir que le *vraiment* d'un roi. Voulez-vous encore partir? forcez-moi de vous retenir comme prisonnier, et non pas comme un hôte; et alors vous paierez votre pension en nous quittant, et serez par-là dispensé de tous remercîmens; qu'en dites-vous? êtes-vous mon prisonnier, ou mon hôte? Par votre redoutable *vraiment*, il faut vous décider à être l'un ou l'autre.

POLIXÈNE.

Eh bien, votre hôte, madame! car d'être votre prisonnier emporterait l'idée d'une offense, qu'il m'est moins aisé à moi de commettre qu'à vous de punir.

HERMIONE.

Ainsi je ne serai point votre geôlière, mais votre hôtesse et votre amie. Allons, il me prend envie de vous questionner sur les tours de mon époux et les vôtres, lorsque vous étiez jeunes. Vous deviez faire alors, je crois, de jolis petits princes.

POLIXÈNE.

Nous étions, belle reine, deux jeunes étourdis, qui croyaient qu'il n'y avait point d'autre avenir devant eux, qu'un lendemain entièrement semblable au jour de la veille, et que notre bas âge durerait toujours.

HERMIONE.

Mon époux n'était-il pas le plus fou des deux?

POLIXÈNE.

Nous étions comme deux agneaux inséparables, qui bondissaient ensemble aux rayons du soleil, et bêlaient l'un après l'autre; notre échange mutuel était de l'innocence pour de l'innocence; nous ne connaissions pas l'art de faire du mal, non : et nous n'imaginions pas qu'aucun homme en fît. Si nous avions continué cette vie, et que nos faibles intelligences n'eussent jamais été exaltées par un sang plus impétueux, nous aurions pu répondre hardiment au juge céleste, *non coupables*, en mettant à part la tache héréditaire.

HERMIONE.

Vous nous donnez à entendre par-là que depuis vous avez fait des faux pas.

POLIXENE.

O ma digne reine, les tentations sont venues avec l'âge : car dans ces jours où le duvet du jeune oiseau ne faisait que de naître, mon épouse n'était qu'une petite fille; et votre précieuse beauté n'eût pas alors séduit les yeux de mon jeune camarade.

HERMIONE.

Que la grâce du ciel me soit en aide! Ne tirez aucune conséquence de tout ceci, de peur que vous ne disiez que votre reine et moi nous sommes de mauvais anges. Et pourtant, poursuivez si vous voulez : nous répondrons des fautes que nous vous avons fait commettre, si vous avez fait votre premier péché avec nous, et que vous ayez continué de ne pécher qu'avec nous.

LÉONTES, à Hermione.

Est-il enfin gagné?

HERMIONE.

Il restera, seigneur.

LÉONTES.

Il n'a pas voulu y consentir, à ma prière. Hermione, ma bien-aimée, jamais vous n'avez parlé plus à propos.

HERMIONE.

Jamais?

LÉONTES.

Jamais, qu'une seule fois.

HERMIONE.

Comment? j'ai parlé deux fois à propos? et quand la première, s'il vous plaît? Je vous en prie, dites-le-moi. Rassasiez-moi d'éloges, et engraissez-m'en comme un oiseau domestique; une bonne action qu'on laisse mourir, faute de parler, en tue mille autres qui seraient venues à la suite; les louanges sont le salaire de notre sexe : vous pouvez avec un seul doux baiser nous faire avancer plus de cent toises, tandis qu'avec l'aiguillon vous ne nous feriez pas parcourir un seul acre. Mais revenons au fait. Ma dernière bonne action a été de l'engager à rester : quelle a donc été la première? Celle-ci a une sœur aînée, ou je ne vous comprends pas : ah! fasse le ciel qu'elle se nomme vertu! Mais j'ai parlé une fois avant celle-ci : quand? Je vous en prie, dites-le-moi, je languis de le savoir.

LÉONTES.

Hé mais, ce fut quand trois tristes mois de plus en plus amers expirèrent enfin, et que tu ouvris ta main blanche pour la joindre à la mienne en signe d'amour ;— tu dis alors : *Je suis à vous pour toujours.*

HERMIONE.

Allons, c'est *vertu.* — Ainsi, voyez-vous, j'ai bien parlé deux fois : la première, afin d'obtenir pour toujours les bontés de mon royal époux ; la seconde, afin d'obtenir le séjour d'un ami pour quelque temps.

(Elle présente la main à Polixène.)

LÉONTES, à part.

Trop de chaleur, trop de chaleur ! quand on mêle de si près les tendresses de l'amitié, on finit bientôt par mêler les personnes : j'ai en moi un *tremor cordis* : mon cœur bondit ; mais ce n'est pas de joie. — Cet accueil peut avoir une apparence honnête : il peut puiser sa liberté dans la cordialité, dans la bonté du naturel, dans l'énergie d'un cœur sensible, et ne pas compromettre la décence de celle qui le montre : il le peut, j'en conviens. Mais de se serrer ainsi les mains, de se caresser les doigts comme ils le font en ce moment, et de se renvoyer des sourires d'intelligence, comme un miroir ; et puis de soupirer comme le signal de mort du cerf : oh ! c'est là un genre d'accueil qui ne plaît ni à mon cœur, ni à mon front. — Mamilius, es-tu mon enfant ?

MAMILIUS.

Oui, mon bon seigneur.

LÉONTES.

Vraiment! mon petit enfant! c'est mon beau petit coq. Quoi, où as-tu noirci ton nez? Ils disent que c'est une copie du mien. Allons, petit capitaine, il faut être *propre*. Je veux dire *propre* [1] au moins, capitaine, quoique ce mot s'applique également au bœuf, à la génisse et au veau. Quoi, toujours jouant du virginal [2] sur sa main. (*Observant Polixène et Hermione.*) (*A son fils.*) Mon petit veau, es-tu bien mon veau?

MAMILIUS.

Oui, si vous le voulez bien, mon seigneur.

LÉONTES.

Il te manque la peau rude et cette crue que je me sens au front, pour me ressembler parfaitement. — Et pourtant, on dit que nous sommes aussi ressemblans que deux œufs : ce sont les femmes qui le disent, et les femmes disent tout ce qu'elles veulent. Mais quand elles seraient fausses, comme les mauvais draps reteints en noir, comme les vents, comme les eaux; fausses autant que le souhaiterait d'un dé un homme qui ne connaît point de limite entre le tien et le mien; cependant il serait toujours vrai que cet enfant me ressemble. Allons, mon petit page, regardez-moi avec votre œil bleu-de-ciel. — Petit fripon, charmant lutin, qui m'es si cher; mon petit cœur, ta mère peut-elle ?..se pourrait-il bien ?.. O imagination, tu poignardes mon cœur, tu rends possibles des choses réputées impossibles, tu as un commerce avec les songes... (Comment cela peut-il être?...) avec ce qui n'a aucune réalité : toi, force

coactive, qui t'associes au néant; — il devient croyable que tu peux t'unir à quelque chose de réel, et tu le fais au delà de ce qu'on te commande; j'en fais l'expérience, par les idées contagieuses qui empoisonnent mon cerveau, et qui endurcissent mon front.

POLIXÈNE.

Qu'a donc le roi de Sicile?

HERMIONE.

Il paraît un peu troublé.

POLIXÈNE, au roi.

Qu'avez-vous, seigneur? et comment vous trouvez-vous? Qu'en dites-vous, mon cher frère?

HERMIONE.

Vous avez l'air d'être comme agité de quelque pensée : êtes-vous ému, seigneur?

LÉONTES.

Non, en vérité. — (*A part.*) Comme la nature quelquefois trahit sa folie et sa tendresse pour être le jouet des cœurs durs! — En considérant les traits du visage de mon fils, il m'a semblé que j'avais rétrogradé de vingt-trois années; et je me voyais dans les robes de l'enfance, dans mon fourreau de velours vert; mon épée emmuselée, de crainte qu'elle ne fît du mal à son maître, et ne lui devînt funeste, comme il arrive plus d'une fois à ce qui sert d'ornement. Combien je devais ressembler alors, suivant ce que j'imagine, à ce pepin, à ce pois vert, à ce petit gentilhomme! — Mon bon monsieur, voulez-vous échanger votre argent contre des coquilles (3)?

MAMILIUS.

Non, seigneur; je me battrais.

LÉONTES.

Oui, vous voulez vous battre? Allons, mon brave enfant, que ton lot (4) dans la vie soit d'être heureux! — Mon frère, êtes-vous aussi fou de votre jeune prince, que nous vous semblons l'être du nôtre?

POLIXÈNE.

Quand je suis chez moi, il fait tout mon exercice, tout mon amusement, toute mon occupation. Tantôt il est mon ami dévoué, et tantôt mon ennemi, mon flatteur, mon guerrier, mon homme d'état, tout enfin : il me rend un jour de juillet aussi court qu'un jour de décembre; et par la variété toujours changeante de son humeur enfantine, il me guérit d'idées noires qui rendraient mon sang épais et mélancolique.

LÉONTES.

Ce petit écuyer a le même office avec moi : nous vous quittons pour nous promener tous les deux; et vous, seigneur, je vous laisse à vos affaires plus sérieuses. — Hermione, montrez combien vous nous aimez dans l'accueil que vous ferez à notre frère : que tout ce qu'il y a de plus cher en Sicile soit regardé comme de peu de valeur; après vous et mon jeune promeneur, c'est lui qui a le plus de droits sur mon affection.

HERMIONE.

S'il vous prend envie de nous rejoindre, nous serons dans le jardin; vous y attendrons-nous?

LÉONTES.

Suivez à votre gré vos penchans : on vous trouvera, pourvu que vous soyez sous la voûte des cieux. (*A part, observant Hermione.*) — Je pêche en ce moment quoique tu n'aperçoives point l'hameçon. Va, poursuis. Comme elle tient son bec tendu vers lui ! Et comme elle s'arme de toute l'audace d'une femme devant son époux indulgent ! (*Polixène, Hermione sortent avec leur suite.*) Les voilà partis ! M'y voilà enfoncé jusqu'aux genoux, me voilà cornard par-dessus les oreilles ! (*A Mamilius.*) Va, mon enfant, va jouer. — Ta mère joue aussi, et moi aussi : mais je joue un rôle si fâcheux, qu'il me conduira au tombeau au milieu des sifflets ; les mépris et le bruit des huées sonneront mes funérailles. Va, mon enfant, va jouer. — Il y a eu, ou je suis bien trompé, des cocus avant moi ; et à présent, dans le moment même où je parle, il est plus d'un époux qui tient avec confiance sa femme sous le bras, et qui ne songe guère qu'elle a été débondée en son absence, et que son vivier a été pêché par le premier venu, par monsieur *Sourire*, son voisin. Enfin, c'est toujours une consolation qu'il y ait d'autres maris qui aient des jardins, dont les portes soient, comme les miennes, ouvertes contre leur volonté. Si tous les hommes qui ont des femmes déloyales s'abandonnaient au désespoir, il y aurait la dixième partie du genre humain qui se pendrait. C'est un mal sans remède : c'est quelque planète dont l'influence se fait sentir partout où elle domine ; et sa puissance, croyez-le, s'étend de l'orient à l'oc-

cident, du nord au midi. Conclusion, il n'y a point de barrières pour garder une femme; retiens cela. C'est une place ouverte qui laisse entrer et sortir l'ennemi avec armes et bagages : des milliers d'hommes comme moi ont le mal, et ne le sentent pas. — Hé bien, mon enfant?

MAMILIUS.

On dit que je vous ressemble.

LÉONTES, toujours à ses idées.

Enfin, c'est une sorte de consolation. (*Il aperçoit Camillo.*) Quoi! Camillo ici!

CAMILLO.

Oui, mon digne souverain.

LÉONTES, à Mamilius.

Va jouer, Mamilius, tu es un brave garçon. — (*Mamilius sort.*) Eh bien, Camillo, ce grand monarque prolonge son séjour.

CAMILLO.

Vous avez eu bien de la peine à faire tenir son ancre dans votre port; vous aviez beau la jeter, elle revenait toujours à vous.

LÉONTES.

Y as-tu fait attention?

CAMILLO.

Il ne voulait pas céder à vos prières; plus vous le pressiez, plus il objectait des affaires urgentes.

LÉONTES.

T'en es-tu aperçu? Voilà donc déjà d'autres observateurs avec moi, qui murmurent tout bas, et se disent à l'oreille : « Le roi de Sicile est un et cætera.»

— Le mal a déjà fait de grands progrès, lorsque je viens à le sentir le dernier. — Comment s'est-il déterminé à rester, Camillo ?

CAMILLO.

Sur les prières de la vertueuse reine.

LÉONTES.

De la reine, soit : — vertueuse, cela devrait être sans doute ; mais cela est, et cela n'est pas. Cette idée est-elle entrée dans quelque autre cervelle que la tienne ? Car ta conception est d'une nature absorbante, elle attire à elle et embrasse plus de choses que les esprits vulgaires. Cela n'est-il remarqué que par les intelligences plus fines, par quelques têtes d'un génie extraordinaire ? Les créatures subalternes pourraient bien être tout-à-fait aveugles dans cette affaire : parle.

CAMILLO.

Dans cette affaire, seigneur ? Je crois que tout le monde comprend assez que le roi de Bohème fait ici un plus long séjour.

LÉONTES.

Tu dis ?

CAMILLO.

Qu'il fait ici un plus long séjour.

LÉONTES.

Oui, mais pourquoi ?

CAMILLO.

Pour satisfaire votre majesté, et se rendre aux instances de notre aimable souveraine.

LÉONTES.

Se rendre aux instances de votre souveraine ? se

rendre? je n'en veux pas davantage. — Écoute, Camillo, je t'ai confié les plus chers secrets de mon cœur, aussi-bien que ceux de mon conseil; et comme le prêtre confident de nos faiblesses, tu as purgé mon sein de ses humeurs malfaisantes, je t'ai toujours quitté comme ton pénitent converti : mais je me suis trompé sur ton intégrité, c'est-à-dire, trompé sur ce qui m'en offrait l'apparence.

CAMILLO.

Que le ciel me préserve que cela soit, seigneur !

LÉONTES.

Oui, de le souffrir. — Tu n'es pas honnête, ou, si ton penchant t'y porte, tu es un lâche, qui coupes le jarret à l'honnêteté, et l'empêches de suivre sa course naturelle ; ou autrement, il faut te regarder comme un serviteur initié dans ma confiance la plus intime, et négligent à y répondre ; ou bien comme un insensé qui voit chez moi jouer un jeu où je perds le plus riche de mes trésors, et qui prend le tout en badinage.

CAMILLO.

Mon noble souverain, je puis être négligent, insensé et timide ; nul homme n'est si exempt de ces défauts, que sa négligence, sa folie et sa timidité ne se montrent quelquefois dans la multitude infinie des affaires de ce monde. Si jamais, seigneur, j'ai été négligent dans les vôtres, sans dessein, c'est une folie à moi : si jamais j'ai joué exprès le rôle d'un insensé, ç'aura été par inattention, et faute de réfléchir assez aux conséquences; si jamais la crainte m'a fait hésiter dans une entreprise dont l'issue me

semblait douteuse, et dont l'exécution fût nécessaire, ç'a été par une timidité qui souvent attaque le plus sage. Ce sont là, seigneur, autant d'infirmités ordinaires, dont l'homme le plus honnête peut être susceptible. Mais, j'en conjure votre majesté, daignez me parler plus clairement; faites-moi connaître et voir en face ma faute, et si je la renie, c'est qu'elle ne m'appartient pas.

LÉONTES.

N'avez-vous pas vu, Camillo (mais cela est hors de doute, vous l'avez vu, ou le verre de votre lunette est opaque comme la corne d'un cocu) ou entendu dire (car sur une chose aussi visible, les langues ne peuvent se taire) ou pensé en vous-même (car il n'y aurait pas de faculté de penser dans l'homme qui ne serait pas capable de cette réflexion) que ma femme m'est infidèle ?—Si tu veux l'avouer (ou autrement nie avec impudence, nie que tu aies des yeux, des oreilles et une pensée), conviens donc que ma femme est un cheval de bois (5), et qu'elle mérite un nom aussi odieux, aussi infâme que la dernière des filles qui livre sa personne avant le contrat de l'honneur : dis-le et soutiens-le.

CAMILLO.

Je ne voudrais pas rester simple témoin en écoutant noircir ainsi ma souveraine, sans en tirer sur-le-champ vengeance. Malédiction sur moi-même, vous n'avez jamais proféré de parole plus indigne de vous que celle-là ; la répéter serait un crime aussi grand que celui que vous imaginez, quand il serait vrai.

LÉONTES.

Et n'est-ce rien que de se parler à l'oreille? que d'appuyer joue contre joue? de mesurer leur nez ensemble? de se baiser les lèvres en dedans? d'étouffer un éclat de rire par un soupir? Et, signe infaillible d'un honneur profané, de faire chevaucher leur pied l'un sur l'autre? de s'enfoncer ensemble dans les coins, de souhaiter que l'horloge aille plus vite? que les heures se changent en minutes, et midi en minuit, que tous les yeux fussent aveuglés par une taie, hors les leurs, les leurs seulement, qui voudraient être coupables sans être vus : n'est-ce rien que tout cela? En ce cas, et le monde, et tout ce que le monde enferme, n'est donc rien non plus : cette voûte des cieux qui nous couvre, n'est rien; la Bohème n'est rien; ma femme n'est rien, et tous ces riens ne signifient rien, si tout cela n'est rien.

CAMILLO.

Mon cher souverain, guérissez-vous de cette funeste pensée, et de bonne heure, car elle est des plus dangereuses.

LÉONTES.

Oui, dis qu'elle est dangereuse et vraie.

CAMILLO.

Non, seigneur, non.

LÉONTES.

Elle l'est : vous mentez, vous mentez. Je te dis que tu ments, Camillo, et je te hais. Avoue-toi un homme stupide, un misérable sans âme, ou un

froid hypocrite, qui peux voir de tes yeux indifféremment le bien et le mal, également enclin à tous les deux, suivant l'occasion. Si le sang de ma femme était aussi corrompu que l'est son honneur, elle ne vivrait pas le temps qu'un sable met à s'écouler.

CAMILLO.

Qui donc est son corrupteur?

LÉONTES.

Qui? Eh! celui qui la porte toujours pendue à son cou, comme une médaille, le roi de Bohème. Qui?... Si j'avais autour de moi des serviteurs zélés et fidèles qui eussent des yeux pour voir mon honneur comme ils voient leurs profits et leurs intérêts personnels, ils feraient une chose qui arrêterait le cours de mon déshonneur. Oui, et toi, son échanson, toi que j'ai tiré de l'obscurité, et élevé au rang d'un grand seigneur; toi, qui peux voir aussi clairement que le ciel voit la terre, et que la terre voit le ciel, combien je suis outragé... Tu pourrais assaisonner une coupe pour procurer à mon ennemi un sommeil éternel, et cette potion serait un baume pour mon cœur.

CAMILLO.

Oui, seigneur, je pourrais le faire; et cela non avec une potion violente, mais avec une liqueur discrète, dont les effets insensibles ne trahiraient pas sa malignité, comme le poison. Mais je ne puis croire ainsi qu'une si grande perfidie ait souillé mon auguste maîtresse, si souverainement honnête et vertueuse. Je vous ai aimé, sire...

LÉONTES.

Eh bien, va en douter et pourir comme elle! — Me crois-tu assez inconséquent, assez troublé, pour chercher à me tourmenter moi-même, pour salir la blancheur de ma couche, dont la pureté procure le sommeil, mais qui, une fois tachée, se remplit d'aiguillons, d'épines, d'orties et de queues de guêpes, — pour provoquer l'ignominie sur le sang du prince mon fils, que je crois être de moi, et que j'aime comme mon enfant; sans de mûres et convaincantes raisons qui m'y forcent, dis, voudrais-je le faire? Un homme peut-il s'égarer à cet excès de démence?

CAMILLO.

Je suis obligé de vous croire, seigneur, et je vous débarrasserai du roi de Bohème, pourvu que, quand il sera écarté, votre majesté consente à reprendre la reine, et à la traiter aussi tendrement qu'auparavant; ne fût-ce que pour l'intérêt de votre fils, et pour imposer par-là silence à l'injure des langues, dans les cours et les royaumes connus du vôtre et qui vous sont alliés.

LÉONTES.

Tu me conseilles là précisément la conduite que je me serais prescrite à moi-même. Je ne donnerai aucune atteinte à son honneur, aucune.

CAMILLO.

Allez donc, seigneur, et montrez au roi de Bohème et à votre reine, tout le calme et la sérénité que l'amitié porte dans les fêtes. C'est moi qui suis

l'échanson de Polixène : s'il reçoit de ma main un breuvage bienfaisant, ne me comptez plus au nombre de vos serviteurs.

LÉONTES.

C'est assez : fais cela, et la moitié de mon cœur est à toi : si tu ne le fais pas, c'est fait du tien et de tes jours.

CAMILLO.

Je le ferai, seigneur.

LÉONTES.

Je vais montrer le visage d'un ami, comme tu me le conseilles.

(Il sort.)

CAMILLO, seul.

O malheureuse reine ! — Mais moi, dans quelle position suis-je réduit ! — Il faut que je sois l'empoisonneur du vertueux Polixène ; et mon motif pour cette action, c'est l'obéissance à un maître, à un homme qui, en guerre contre lui-même, voudrait que tous ceux qui lui appartiennent fussent de même. — En faisant cette action, j'avance ma fortune. — Quand je pourrais trouver l'exemple de mille sujets qui auraient frappé la personne sacrée des rois, et prospéré ensuite, je ne le ferais pas encore ; mais puisque ni l'airain, ni le marbre, ni le parchemin ne m'en offrent pás un seul, que la scélératesse elle-même se refuse à un tel forfait... il faut que j'abandonne la cour : que je le fasse, ou que je ne le fasse pas, ma ruine est inévitable. Étoiles bienfaisantes, luisez à présent sur moi. Voici le roi de Bohème.

(Entre Polixène.)

POLIXÈNE.

Cela est étrange! Il me semble que ma faveur commence à baisser ici. Ne pas me parler! — Bonjour, Camillo.

CAMILLO.

Salut, noble roi.

POLIXÈNE.

Quelles nouvelles à la cour?

CAMILLO.

Rien d'extraordinaire, seigneur.

POLIXÈNE.

A l'air qu'a le roi, on dirait qu'il a perdu une province, quelque portion de ses états qu'il chérissait comme lui-même. Je viens dans le moment même de l'aborder avec les complimens accoutumés; lui, détournant ses yeux du côté opposé, et donnant à sa lèvre abaissée le mouvement du mépris, il me fuit et me quitte ainsi, me laissant à mes réflexions sur ce qui a pu changer ainsi sa conduite envers moi.

CAMILLO.

Je n'ose pas le savoir, seigneur....

POLIXÈNE.

Comment! vous n'osez pas le savoir! vous n'osez pas? Vous le savez, et vous n'osez pas le savoir pour moi? Il faut bien que ce soit là votre idée; car pour vous, ce que vous savez, vous le savez nécessairement, et vous ne pouvez pas dire que vous n'osez pas le savoir. Cher Camillo, votre visage altéré est pour moi un miroir où je lis aussi le changement

qui s'est fait à mon égard ; car il faut bien que j'aie quelque part à cette altération, en trouvant ma position changée en même temps.

CAMILLO.

Il y a un mal qui met le désordre dans quelques-uns de nous, mais je puis nommer ce mal; et c'est de vous qu'il a été gagné, de vous qui pourtant vous portez fort bien.

POLIXÈNE.

Comment? gagné de moi! N'allez pas me prêter le regard du basilic : j'ai envisagé des milliers d'hommes qui n'ont fait que prospérer par mon coup d'œil; mais je n'ai donné la mort à aucun. Camillo... comme il est certain que vous êtes un gentilhomme plein de science et d'expérience, ce qui orne autant notre noblesse que peuvent le faire les noms illustres de nos aïeux qui nous ont transmis la noblesse par héritage, je vous conjure, si vous savez quelque chose qu'il soit de mon intérêt de connaître, de m'en instruire; ne me le laissez pas ignorer en le renfermant dans un secret.

CAMILLO.

Je ne puis répondre.

POLIXÈNE.

Une maladie gagnée de moi, et cependant je me porte bien! Il faut que vous me répondiez, entendez-vous, Camillo? Je vous conjure, au nom de tout ce que l'honneur permet (et cette prière que je vous fais n'est pas des dernières qu'il autorise), je vous conjure de me déclarer quel complot imprévu se

trame contre moi, à quel point il est avancé, à quelle distance ce danger est de moi, quel est le moyen de le prévenir, s'il y en a; sinon, quel est celui de le mieux supporter.

CAMILLO.

Seigneur, je vais vous le dire, puisque j'en suis sommé au nom de l'honneur, et par un homme que je crois plein d'honneur. Faites donc attention à mon conseil, qui doit être aussi promptement suivi que je veux être prompt à vous le donner, ou nous n'avons qu'à nous écrier, vous et moi, *Nous sommes perdus*, et adieu.

POLIXÈNE.

Poursuivez, cher Camillo.

CAMILLO.

Je suis l'homme chargé de vous tuer.

POLIXÈNE.

Par qui, Camillo?

CAMILLO.

Par le roi.

POLIXÈNE.

Pourquoi?

CAMILLO.

Il croit, ou plutôt, dans la conviction la plus profonde, il jure, comme s'il l'avait vu de ses yeux, ou qu'il eût été l'agent employé pour vous y engager, que vous avez eu un commerce illicite avec sa reine.

POLIXÈNE.

Ah! si cela est vrai, que mon sang se tourne en liqueur venimeuse, et que mon nom soit accouplé

avec le nom de l'homme qui a déshonore le sang le plus pur; que ma réputation infectée exhale un air corrompu qui offense les sens les plus obtus, en quelque lieu que je me présente, et que mon approche soit évitée et plus abhorrée que la plus contagieuse peste dont l'histoire ou la tradition aient jamais parlé !

CAMILLO.

Faites pour le dissuader de son opinion autant de sermens que le ciel a d'étoiles, et que les étoiles ont d'influences diverses sur le monde; vous pourriez aussi-bien empêcher la mer d'obéir à la lune, que réussir à écarter par vos sermens, ou ébranler par vos avis le fondement de sa folie : elle est appuyée sur sa croyance, et elle durera autant que lui.

POLIXÈNE.

Comment cette idée a-t-elle pu se former ?

CAMILLO.

Je l'ignore; mais je suis certain qu'il est plus sûr d'éviter son idée formée, que de s'arrêter à chercher comment elle est née. Si donc vous osez vous fier à mon honnêteté qui réside enfermée dans ce corps que vous emmènerez avec vous en otage, partons cette nuit : j'informerai secrètement de l'affaire votre suite, et je saurai les faire sortir de la ville deux à deux, ou trois à trois, par différentes portes. Quant à moi, je dévoue mon sort à votre service, perdant ici ma fortune par cette confidence. Ne balancez pas; car, par l'honneur de ceux qui m'ont donné le jour, je vous ai révélé la vérité : si vous en cherchez d'autres preuves, je n'ose pas rester

à les attendre; et vous ne serez pas plus en sûreté, qu'un homme proscrit par la propre bouche du roi, et dont il a juré la mort.

POLIXÈNE.

Je te crois. J'ai vu son cœur sur son visage. Donne-moi ta main, sois mon guide; et ta place sera toujours à côté de la mienne. Mes vaisseaux sont prêts, et il y a deux jours que ma suite attendait mon départ de cette cour. — Cette jalousie a pour objet une créature inappréciable; plus l'objet en est rare, plus cette jalousie doit être extrême : le jaloux est un personnage puissant, elle doit être des plus violentes; il s'imagine qu'il est déshonoré par un homme qui s'est toujours déclaré son ami; sa vengeance doit donc, par cette raison, en être plus cruelle. La crainte m'environne de ses ombres; qu'une prompte fuite soit mon salut; sauve cette aimable reine, le sujet des pensées de Léontes, mais sans raison l'objet de ses injustes [6] soupçons. Viens, Camillo; je te respecterai comme mon père, si tu parviens à sauver ma vie de ces lieux. Fuyons sans délai.

CAMILLO.

J'ai l'autorité d'ordonner l'ouverture de toutes les portes : que votre majesté profite des momens : le temps presse; allons, seigneur, partons.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sicile. — Même lieu que l'acte précédent.

Entrent **HERMIONE**, **MAMILIUS**, **DAMES**.

HERMIONE.

Prenez-moi cet enfant avec vous ; il me fatigue au point que je n'y peux plus tenir.

PREMIÈRE DAME.

Allons, venez, mon joli prince : sera-ce moi qui serai votre camarade de jeu ?

MAMILIUS.

Non, je ne veux point de vous.

PREMIÈRE DAME.

Pourquoi cela, mon cher petit prince ?

MAMILIUS.

Vous me baisez sans fin ; et puis vous me parlez comme si j'étais encore un petit enfant. (*A la seconde dame.*) Je vous aime mieux, vous.

SECONDE DAME.

Et pourquoi cela, mon prince ?

MAMILIUS.

Ce n'est pas parce que vos sourcils sont plus noirs : cependant des sourcils noirs, à ce qu'on dit, siéent le mieux à certaines femmes, pourvu qu'ils ne soient pas trop épais, mais qu'ils figurent un demi-cercle ou un croissant tracé avec une plume.

SECONDE DAME.

Qui vous a appris cela?

MAMILIUS.

Je l'ai appris de visages de femmes. — Dites-moi, je vous prie, de quelle couleur sont vos sourcils?

PREMIÈRE DAME.

Bleus, seigneur.

MAMILIUS.

Oh! c'est une plaisanterie que vous faites : j'ai bien vu le nez d'une femme qui a été bleu, mais non pas ses sourcils.

SECONDE DAME.

Écoutez-moi. La reine votre mère va fort s'arrondissant : nous offrirons un de ces jours nos services à un beau prince nouveau-né; vous seriez bien content alors de nous flatter et de nous caresser, si nous voulions de vous.

PREMIÈRE DAME.

Il est vrai qu'elle prend depuis peu une assez belle rondeur : puisse-t-elle rencontrer une heure favorable!

HERMIONE.

Hé, qui donc vous inspire ces propos sérieux?

Venez, mon ami, je veux bien de vous à présent : je vous prie, venez vous asseoir auprès de nous, et dites-nous un conte.

MAMILIUS.

Le voulez-vous triste ou gai ?

HERMIONE.

Aussi gai que vous voudrez.

MAMILIUS.

Un conte triste est plus de saison dans l'hiver : j'en sais un d'esprits et de lutins.

HERMIONE.

Contez-nous celui-là, mon fils : allons, venez vous asseoir. — Allons, commencez et mettez tout votre art à m'effrayer de vos esprits ; vous possédez ce talent à merveille.

MAMILIUS.

Il y avait une fois un homme...

HERMIONE.

Asseyez-vous donc là. — Allons, continuez.

MAMILIUS.

Qui demeurait auprès du cimetière. — Je veux le conter tout bas : les grillons qui sont ici ne l'entendront pas.

HERMIONE.

Approchez-vous donc, et contez-le-moi à l'oreille.

(Entrent Léontes, Antigone, seigneurs et suite.)

LÉONTES.

Vous l'avez rencontré là ? et sa suite ? et Camillo avec lui ?

UN DES COURTISANS.

Derrière le bosquet de sapins; c'est là que je les ai trouvés : jamais je n'ai vu hommes courir si vite : je les ai suivis des yeux jusqu'à leurs vaisseaux.

LÉONTES.

Combien je suis heureux dans mes conjectures et juste dans mes soupçons! — Hélas, plût au ciel que j'eusse moins de pénétration! Que je suis à plaindre d'en tant savoir! — Il peut se trouver une araignée noyée au fond d'une coupe, un homme peut boire la coupe, la remettre, et n'avoir pris aucun venin : car son imagination n'en est point infectée : mais si l'on offre à ses yeux l'insecte abhorré, et si on lui fait connaître ce qu'il vient d'avaler, il s'agite alors, il tourmente et son gosier et ses flancs de secousses et d'efforts, pour le rejeter. — Moi j'ai bu, et j'ai vu l'araignée. — C'est Camillo qui l'a secondé dans ce complot; c'est lui qui est son entremetteur. — Il y a un complot tramé contre ma vie et ma couronne. — Tout ce que soupçonnait ma défiance est vrai. — Ce perfide scélérat que j'employais était prévenu par l'autre : il lui a découvert mon dessein; et moi, je reste un vain automate, un véritable jouet dont ils s'amusent à leur gré. — Comment les portes se sont-elles si facilement ouvertes?

LE COURTISAN.

Par la force de sa grande autorité, qui s'est fait obéir ainsi plus d'une fois d'après vos ordres.

LÉONTES.

Je ne le sais que trop. — Donnez-moi cet enfant. (*A Hermione.*) Je suis bien aise que vous ne l'ayez

pas nourri; quoiqu'il ait quelques traits de moi, cependant il y a en lui trop de votre sang.

HERMIONE.

Que voulez-vous dire? Est-ce un badinage?

LÉONTES.

Qu'on emmène l'enfant d'ici : je ne veux pas qu'il approche d'elle; emmenez-le sur-le-champ. — Et qu'elle joue avec celui dont elle est enceinte; car c'est Polixène qui vous a ainsi arrondie.

HERMIONE.

Je ne ferais que répondre que ce n'est pas lui, que je serais bien sûre d'être crue de vous sur ma parole, quand vous affecteriez de prétendre le contraire.

LÉONTES.

Vous, seigneurs, considérez-la, observez-la bien : dites si vous voulez, *C'est une belle princesse;* mais la justice qui est dans vos cœurs vous fera ajouter aussitôt : *C'est bien dommage qu'elle ne soit pas honnête ni vertueuse;* ne louez en elle que la beauté de ses formes extérieures, qui, sur ma parole, méritent les plus grands éloges; mais ajoutez de suite un haussement d'épaules, un murmure entre vos dents, et toutes ces flétrissures que la calomnie emploie : Oh! je me trompe; la pitié s'exprime aussi, car la calomnie flétrit la vertu même. — Que ces haussemens d'épaules, ces murmures sourds surviennent et se placent immédiatement après que vous aurez dit, *Qu'elle est belle!* et avant que vous puissiez ajouter, *Qu'elle est honnête!* Qu'on apprenne seule-

ment ceci de moi, qui ai le plus de sujet de gémir que cela soit : elle est une adultère.

HERMIONE.

Si un scélérat parlait ainsi, le plus parfait scélérat de l'univers, il en serait plus scélérat encore : vous, seigneur, vous ne faites que vous tromper.

LÉONTES.

Vous vous êtes trompée aussi, madame, en prenant Polixène pour Léontes. O toi, créature... je ne veux pas t'appeler du nom qui te convient, de crainte que la grossièreté barbare, s'autorisant de mon exemple, ne se permette un pareil langage, sans égard du rang, et n'oublie la distinction que la politesse doit mettre entre le prince et le mendiant. — J'ai dit qu'elle est adultère, j'ai dit avec qui : elle est plus encore, elle est traître à son roi, et Camillo est son complice, un homme qui sait ce qu'elle devrait rougir de savoir, quand le secret en serait enfermé entre elle seule et son vil galant, Camillo sait qu'elle est une profanatrice du lit nuptial, et aussi corrompue que ces femmes à qui le vulgaire prodigue les noms les plus énergiques; oui, de plus elle est complice de leur récente évasion.

HERMIONE.

Non, sur ma vie, je n'ai aucune part à tout cela. Combien vous aurez de regret, quand vous viendrez à être mieux instruit, de m'avoir ainsi diffamée publiquement! Mon cher époux, j'ai bien peur que ce ne soit pas alors une réparation suffisante que de dire que vous vous êtes trompé.

LEONTES.

Non, non, si je me trompe, d'après les preuves sur lesquelles je me fonde, le centre de la terre n'est pas assez fort pour porter la toupie d'un écolier. — Entraînez-la en prison ; celui qui élèvera la voix en sa faveur se rend coupable de trahison pour avoir seulement ouvert la bouche.

HERMIONE.

Il faut que quelque planète malfaisante domine dans le ciel. Je dois attendre avec patience que le ciel nous regarde d'un aspect plus favorable. — Chers seigneurs, je ne suis point encline aux pleurs, comme l'est ordinairement notre sexe; peut-être que le défaut de ces vaines larmes tarira votre pitié ; mais cette douleur de l'honneur blessé est logée ici (*montrant son cœur*), et y fait sentir un feu trop cuisant pour qu'il puisse être éteint par des larmes. Je vous conjure tous, seigneurs, de me juger sur les pensées les plus honorables que votre charité pourra vous inspirer : et que la volonté du roi s'accomplisse.

LÉONTES, aux gardes.

Serai-je obéi ?

HERMIONE.

Quel est celui de vous qui vient avec moi ? — Je demande en grâce à votre majesté que mes femmes m'accompagnent ; car vous voyez que mon état exige leurs soins. (*A ses femmes.*) Ne pleurez point, pauvres amies, il n'y a point de sujet : quand vous apprendrez que votre maîtresse a mérité la prison, fondez en larmes dès que j'y serai conduite; mais

cette accusation-ci ne peut tourner qu'à mon plus grand honneur. — Adieu, seigneur : jamais je n'avais souhaité de vous voir affligé ; mais aujourd'hui, j'ai confiance qu'un jour je vous verrai tel. — Venez, mes femmes ; vous en avez la permission.

LÉONTES.

Allez, exécutez nos ordres. — Loin de moi.

(Les gardes conduisent la reine accompagnée de ses femmes.)

UN COURTISAN.

J'en conjure votre majesté, rappelez la reine.

ANTIGONE.

Assurez-vous bien de ce que vous faites, seigneur, de crainte que votre justice ne dégénère en violence. Trois grands personnages sont ici compromis, vous-même, votre reine et votre fils.

LE COURTISAN.

Pour elle, seigneur... j'ose engager ma vie, et je le ferai dès que vous voudrez l'accepter, que la reine est pure et sans tache aux yeux du ciel et envers vous ; je veux dire innocente de ce crime dont vous l'accusez.

ANTIGONE.

S'il est prouvé qu'elle ne le soit pas, je ne quitterai jamais le côté de ma femme, j'irai toujours accouplé avec elle ; je ne me fierai à elle que pour ce que je sentirai et verrai : si la reine est infidèle, il n'y a plus un pouce de la femme, — que dis-je ? une dragme de sa chair qui ne soit perfide.

LÉONTES.

Ne parlez plus.

LE COURTISAN.

Mon cher souverain.

ANTIGONE.

C'est pour vous que nous parlons, et non pas pour nous. Vous êtes trompé par quelque instigateur qui sera damné pour sa peine : si je connaissais ce lâche, je le damnerais déjà dans ce monde. — Si elle a flétri son honneur.... j'ai trois filles ; l'aînée a onze ans, la seconde neuf, et la cadette environ cinq : si cette accusation se trouve fondée, je les en punirai ; je les mutile toutes trois : elles ne verront pas l'âge de quatorze ans pour enfanter des générations bâtardes : elles sont mes cohéritières, et je me mutilerais plutôt moi-même que de souffrir qu'elles ne produisent pas des enfans légitimes.

LÉONTES.

Cessez : plus de vaines paroles : vous ne sentez mon affront qu'avec une indifférence aussi froide que les organes d'un mort : mais moi, je le vois, je le sens ; sentez ce que je vous fais, et voyez en même temps la main qui vous touche (7).

ANTIGONE.

Si cela est vrai, nous n'avons pas besoin de tombeau pour ensevelir la vertu : il n'y en a pas sur tout le globe un seul grain pour adoucir l'aspect de cette terre fangeuse.

LÉONTES.

Quoi ! ne m'en croit-on pas sur ma parole ?

LE COURTISAN.

J'aimerais bien mieux que ce fût vous qu'on re-

fusât de croire, seigneur, plutôt que moi, et je serais bien plus satisfait de voir son honneur justifié que votre soupçon, quel que fût le blâme qui en retomberait alors sur vous.

LÉONTES.

Eh! qu'avons-nous besoin aussi de vous consulter là-dessus? Que ne suivons-nous plutôt l'impulsion de l'idée qui me force à le croire? La prérogative de notre dignité n'exige point vos conseils : c'est notre bonté naturelle qui descend à cette confidence avec vous; et si (soit par stupidité, ou par une adroite affectation) vous ne voulez pas ou ne pouvez pas goûter et sentir la vérité comme nous, apprenez que nous n'avons plus besoin de vos avis. L'affaire, le droit et la manière de la décider, la perte ou le gain, tout est personnel.

ANTIGONE.

Et je souhaiterais, mon souverain, que vous eussiez fait l'examen de cette affaire dans le silence de votre jugement, sans en rien communiquer aux autres.

LÉONTES.

Comment cela serait-il autrement? Ou l'âge a renforcé votre ignorance, ou vous êtes né stupide. Ne sommes-nous pas autorisés dans notre conduite par la fuite de Camillo, jointe à la familiarité de la reine et de son suborneur, qui était palpable autant que peut l'être une chose qui n'a plus besoin que d'être vue pour être prouvée, tant les circonstances étaient évidentes. Cependant, pour une plus grande confirmation (car dans une affaire de cette importance, la précipitation serait affreuse), j'ai

envoyé en hâte à la ville sacrée de Delphes, au temple d'Apollon, Dion et Cléomène, dont vous connaissez tout le mérite et les lumières. Ainsi c'est de l'oracle qu'ils me rapporteront ce qui me décidera; et l'avis du dieu, une fois obtenu, arrêtera ma poursuite ou activera ma vengeance. Ai-je bien fait?

LE COURTISAN.

Très-bien, seigneur.

LÉONTES.

Quoique je sois convaincu et que je n'aie pas besoin d'en savoir plus que je n'en sais, cependant l'oracle servira à tranquilliser les esprits des autres, et ceux dont l'ignorante crédulité se refuse à voir la vérité. Ainsi nous avons trouvé convenable qu'elle fût séparée de notre personne et emprisonnée, de crainte de lui laisser les moyens d'accomplir la trahison tramée par les deux complices qui ont pris la fuite. Allons, suivez-nous; nous devons parler au peuple; car cette affaire va nous mettre tous en mouvement.

ANTIGONE, à part.

Pour finir par en rire, à ce que je présume, si la bonne vérité était connue.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

L'extérieur d'une prison.

Entre PAULINE et suite.

PAULINE.

Le concierge! Qu'on l'appelle. (*Un serviteur sort.*) Faites-lui connaître qui je suis. — Vertueuse reine! Il n'est point en Europe de cour assez brillante pour toi ; que fais-tu dans cette prison ? (*Le serviteur revient avec le concierge.*) (*Au concierge.*) Vous me connaissez, n'est-ce pas ?

LE CONCIERGE.

Oui, madame, pour une vertueuse dame, et que j'honore beaucoup.

PAULINE.

Je vous prie, conduisez-moi vers la reine.

LE CONCIERGE.

Cela m'est impossible, madame ; j'ai reçu expressément des ordres contraires.

PAULINE.

On se donne ici bien des peines pour emprisonner l'honnêteté et la vertu même, et leur défendre l'accès des amis sensibles qui viennent les visiter ! — Est-il permis, je vous prie, de voir ses femmes? quelqu'une d'elles, Émilie, par exemple?

LE CONCIERGE.

S'il vous plaît, madame, d'écarter de vous cette suite qui vous accompagne, je vous amènerai Émilie.

PAULINE.

Eh bien, je vous prie de la faire venir. — Vous, éloignez-vous.

(Les gens de la suite sortent.)

LE CONCIERGE.

Et il faut encore, madame, que je sois présent à votre entretien.

PAULINE.

Hé bien, à la bonne heure; je vous prie.... (*Le concierge sort.*) On se donne ici bien du tourment pour ternir ce qui est sans tache et ce qui défie toutes les couleurs. (*Le concierge reparaît avec Émilie.*) (*A Émilie.*) Chère demoiselle, comment se porte notre aimable reine?

ÉMILIE.

Aussi bien que peuvent le permettre tant de grandeur et d'infortunes réunies. Dans les secousses de ses frayeurs et de son chagrin, les plus extrêmes qu'ait souffertes une femme délicate, elle est accouchée un peu avant son terme.

PAULINE.

D'un garçon?

ÉMILIE.

D'une fille. Un bel enfant, vigoureux, et qui a l'air de vivre. Cet enfant donne une grande consolation à la reine; elle lui dit : *Ma pauvre petite prisonnière, je suis aussi innocente que toi.*

PAULINE.

J'en ferais serment. — Maudites soient ces dangereuses et funestes lunes (8) du roi ! Il faut qu'on le lui annonce, et il en sera instruit : c'est à une femme que cet office sied le mieux, et je le prends sur moi. Si ce sont des paroles miellées qui sortent de ma bouche, que ma langue s'enfle et ne puisse jamais servir d'organe à ma colère enflammée. — Je vous prie, Émilie, présentez l'hommage de ma respectueuse obéissance à la reine : si elle a le courage de me confier son petit enfant, j'irai le montrer au roi, et je me charge de prendre hautement sa défense devant lui, et de lui parler avec la dernière chaleur. Nous ne savons pas à quel point la vue de cet enfant peut l'adoucir : souvent le silence de la simple innocence persuade où la parole échouerait.

ÉMILIE.

Noble et vertueuse dame, votre honorable caractère, votre bienfaisance et votre honnêteté, sont si manifestes, que cette entreprise si volontaire de votre part, ne peut manquer d'avoir un succès heureux : il n'est point de dame à la cour aussi propre à remplir cette importante commission. Daignez entrer dans la chambre voisine : je vais sur-le-champ instruire la reine de votre offre généreuse. Elle-même d'aujourd'hui méditait cette idée : mais elle n'a pas osé proposer à personne ce ministère d'honneur, dans la crainte de se voir refusée.

PAULINE.

Dites-lui, Émilie, que je me servirai de cette langue que j'ai : et s'il en sort autant d'éloquence

qu'il y a de hardiesse dans mon sein, il ne faut pas douter que je ne réussisse.

ÉMILIE.

Que le ciel vous récompense de cette noble idée! Je vais trouver la reine. Je vous prie, daignez vous avancer plus près.

LE CONCIERGE.

Madame, s'il plaît à la reine de vous envoyer l'enfant, je ne sais pas à quel danger je m'exposerai en le permettant, n'ayant aucun ordre qui m'y autorise.

PAULINE.

Vous n'avez rien à craindre, mon ami : l'enfant était prisonnier dans le sein de sa mère; et il en a été délivré et affranchi par les lois souveraines de la nature. Ce n'est pas un ennemi auquel puisse s'attaquer le courroux du roi : et il n'est pas coupable des fautes de sa mère, si elle en a commis quelqu'une.

LE CONCIERGE.

Je le crois comme vous.

PAULINE.

N'ayez aucune crainte : sur mon honneur, je me placerai entre vous et le danger.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Salle dans le palais.

Entrent LÉONTES, ANTIGONE, SEIGNEURS et suite.

LÉONTES.

Ni le jour, ni la nuit, point de repos : c'est une vraie faiblesse de ne pas mieux supporter ce revers... Oui, ce serait pure faiblesse, si la cause et les objets de mon trouble n'étaient pas encore au nombre des vivans. De cette cause elle en fait au moins une partie elle, cette adultère. — Car le roi suborneur est tout-à-fait hors de la portée de mon bras, au delà de mes vains projets de vengeance. Mais elle, je la tiens sous ma main. Qu'on me dise qu'elle est morte et consumée dans les flammes, je pourrais alors retrouver la moitié de mon repos. — Holà ! quelqu'un.

(Un de ses officiers s'avance.)

L'OFFICIER.

Seigneur?

LÉONTES.

Comment se porte l'enfant ?

L'OFFICIER.

Il a bien reposé toute la nuit : on espère que son indisposition est terminée.

LÉONTES.

Ce que c'est que le noble instinct de cet enfant !

Sentant le déshonneur de sa mère, on l'a vu aussitôt décliner, languir, et en être profondément affecté : il s'est comme approprié, incorporé la honte du crime de sa mère; il en a perdu les forces, l'appétit, le sommeil, et il est tombé en langueur. (*A l'officier.*) Laissez-moi seul; allez voir comment il se porte. (*L'officier sort.*) — Honte! honte! — Ne pensons point à Polixène. Quand je regarde de ce côté, mes pensées de vengeance refoulent sur moi-même. Il est trop puissant par lui-même, par ses partisans, par ses confédérés : qu'il vive, jusqu'à ce qu'il vienne une occasion favorable. Quant à ma vengeance actuelle, prenons-la sur elle. Camillo et Polixène rient de moi; ils se font un passe-temps de mes cruels ennuis; ils n'auraient pas envie de rire, si mon bras pouvait les atteindre; elle n'en aura pas envie, celle que je tiens sous ma puissance.

(Entre Pauline tenant l'enfant.)

UN SEIGNEUR.

Vous ne pouvez pas entrer.

PAULINE.

Ah! secondez-moi tous plutôt, nobles et chers seigneurs : quoi! craignez-vous plus sa passion tyrannique que vous ne tremblez pour la vie de la reine? une âme pure et vertueuse, plus innocente qu'il n'est jaloux!

ANTIGONE.

C'est assez, madame.

L'OFFICIER.

Madame, le roi n'a pas dormi cette nuit; et il a donné ordre de ne laisser approcher personne.

PAULINE.

Point tant de chaleur, monsieur; je viens lui apporter le sommeil. C'est vous et vos pareils qui rampez près de lui comme des ombres, et gémissez à chaque vain soupir qu'il pousse ; oui, c'est vous qui nourrissez la cause de son insomnie : moi, je viens avec des paroles aussi salutaires que franches et vertueuses pour le purger de cette humeur malfaisante qui lui fait perdre le sommeil.

LÉONTES.

Quel est donc ce bruit que j'entends ?

PAULINE.

Nul bruit, seigneur; mais je sollicite une audience nécessaire pour vous entretenir d'affaires qui importent à votre majesté.

LÉONTES.

Comment? — Qu'on fasse sortir cette dame audacieuse. Antigone, je vous ai chargé de l'empêcher de venir m'importuner ; je savais qu'elle viendrait.

ANTIGONE.

Je lui avais défendu, seigneur, sous peine d'encourir votre disgrâce et la mienne, de venir se présenter à votre majesté.

LÉONTES.

Quoi, ne pouvez-vous exercer votre autorité sur elle?

PAULINE.

Oui, seigneur, pour me défendre tout ce qui n'est pas honnête, il le peut : mais dans cette affaire (à moins qu'il n'use du moyen dont vous avez usé,

et qu'il ne m'emprisonne, pour emprisonner l'honneur) croyez, seigneur, qu'il n'a sur moi aucun pouvoir.

ANTIGONE.

Voyez-vous, vous l'entendez elle-même, lorsqu'elle veut prendre les rênes, je la laisse gouverner et conduire : mais elle ne fera pas de faux pas.

PAULINE.

Mon cher souverain, je viens, et je vous conjure de m'écouter; moi, qui fais profession d'être votre loyale et fidèle sujette, le médecin de vos maux, et votre conseiller le plus zélé, mais qui pourtant ose le paraître moins, et flatter moins vos maux que certaines gens qui paroissent le plus dévoués à vos intérêts. — Je viens, vous dis-je, de la part de notre vertueuse reine.

LÉONTES.

Vertueuse reine!

PAULINE.

Oui, vertueuse reine, seigneur; oui, vertueuse reine; je vous le répète, une vertueuse reine; et je soutiendrais sa vertu au péril d'un combat singulier, si j'étais un homme, fussé-je le dernier des serviteurs qui vous entourent.

LÉONTES.

Forcez-la de sortir de ma présence.

PAULINE.

Que celui qui n'attache aucun prix à ses yeux, vienne mettre la main sur moi : je sortirai de ma propre volonté; mais auparavant je remplirai mon

message. — La vertueuse reine, car elle est vertueuse, vous a mis au monde une fille; la voilà : elle la recommande à votre bénédiction.

LÉONTES.

Loin de moi, méchante sorcière (9). Entraînez-la d'ici, hors des portes. — Une infâme intrigante!

PAULINE.

Non, seigneur : je suis aussi ignorante dans ce vil métier, que vous me connaissez mal, seigneur, en me donnant ce nom. Je suis aussi honnête que vous êtes insensé; et c'est l'être assez, je le garantis, pour être réputée honnête femme, comme va le monde.

LÉONTES.

Traîtres, ne la chasserez-vous pas? Donnez-lui cette bâtarde. (*A Antigone.*) Toi, imbécile radoteur qui te laisses conduire par le nez, coq battu par ta poule (10), ramasse cette bâtarde, prends-la, te dis-je, et rends-la à ta vieille commère.

PAULINE.

Que tes mains soient à jamais déshonorées, si tu relèves la princesse, sur cette outrageante et fausse dénomination.

LÉONTES, à Antigone.

Il a peur de sa femme!

PAULINE.

Je voudrais que vous en fissiez autant : alors vous ne balanceriez plus à appeler vos enfans, vos enfans.

LÉONTES.

Une race de traîtres!

ANTIGONE.

Je ne suis point un traître, j'en atteste cette sainte lumière.

PAULINE.

Ni moi, ni aucun de ceux qui sont ici; hors un seul, et ce traître, c'est lui-même (*montrant le roi*): lui qui livre et son propre honneur, et celui de sa reine, et celui de son fils d'une si heureuse espérance, et celui de cet enfant qui est le sien, à l'infamie, dont la plaie est plus cuisante que celle du glaive : lui qui ne veut pas (et dans la circonstance, c'est un malheur fatal de ne pouvoir pas forcer sa volonté) déraciner de son cœur son opinion, plus fausse que le chêne n'a de force, ou la pierre de solidité.

LÉONTES.

Une créature d'une langue effrénée; qui tout à l'heure maltraitait son mari, et qui maintenant aboie contre moi! Cet enfant n'est point de moi : c'est la race de Polixène. Otez-le de ma vue, et livrez-le aux flammes avec sa mère.

PAULINE.

Il est le vôtre; et nous pourrions vous appliquer en reproche l'ancien proverbe, *il vous ressemble tant, que c'est tant pis.*—Regardez, seigneurs, quoique l'image soit petite, si ce n'est pas la copie du père : ses yeux, son nez, ses lèvres, le froncement de son sourcil, son front, et jusqu'aux jolies fossettes

de son menton et de ses joues, et tout son sourire; la forme parfaite de sa main, de ses ongles, de ses doigts. — Et toi, nature, bonne déesse, qui l'as formée si ressemblante à celui qui l'a engendrée, si c'est toi qui disposes aussi de l'âme, parmi toutes ses couleurs, qu'il n'y ait pas de jaune [11]; afin qu'elle ne soupçonne pas un jour, comme fait aujourd'hui son père, que ses enfans ne sont pas les enfans de son mari.

LÉONTES.

Méchante sorcière! — Et toi, imbécile, digne d'être pendu, tu n'arrêteras pas sa langue?

ANTIGONE.

Si vous faites pendre tous les maris qui ne peuvent contenir la langue de leur femme, à peine vous laisseriez-vous un seul sujet.

LÉONTES.

Encore une fois, entraînez-là d'ici.

PAULINE.

Le plus méchant et le plus dénaturé des époux ne peut faire pis.

LÉONTES.

Je te ferai brûler vive.

PAULINE.

Je ne m'en embarrasse point : c'est celui qui allume le bûcher qui est l'hérétique, et non pas celle qui est la proie des flammes. Je ne vous appelle point tyran : mais ce traitement cruel que vous faites à votre reine, sans pouvoir donner d'autres preuves de votre accusation que la chimère de votre ima-

gination déréglée, sent un peu la tyrannie, et vous rendra vil ; oui, et un objet d'ignominie devant les hommes.

LÉONTES.

Sur votre serment de fidélité, je vous somme de la chasser de mon appartement. Si j'étais un tyran, où serait sa vie ? Elle n'aurait pas osé m'appeler de ce nom, si elle me connaissait pour en être un. Entraînez-la.

PAULINE.

Je vous prie, n'usez point de violence : je vais sortir. Veillez sur votre enfant, seigneur ; c'est le vôtre. Que Jupiter daigne lui envoyer un génie tutélaire, meilleur que vous. (*Aux courtisans.*) Qu'avez-vous besoin de porter vos mains sur ma personne ? vous, qui prenez un si tendre intérêt à ses extravagances, vous ne lui ferez jamais aucun bien, non, aucun de vous ; allez, allez ; adieu, je suis partie.

(Elle sort.)

LEONTES, à Antigone.

C'est toi, traître, qui as poussé ta femme à cette scène ! Mon enfant ? qu'on l'ôte de mes yeux. — Toi-même, qui montres un cœur si tendre pour lui, je t'ordonne de l'emporter d'ici, et de le faire consumer sur-le-champ par les flammes ; oui, je veux que ce soit toi, et nul autre que toi. Prends-le sans délai, et avant une heure songe à venir m'annoncer l'exécution de mes ordres et sur de bonnes preuves ; ou je confisque ta vie, avec tout ce que tu peux posséder ; si tu refuses de m'obéir, et que tu veuilles lutter avec ma colère, dis-le, et de

mes propres mains je vais briser la cervelle de cet enfant bâtard. Hâte-toi, et va le livrer au feu; car c'est toi qui animes ta femme.

ANTIGONE.

Je n'y ai aucune part, mon souverain; tous les seigneurs, mes nobles collègues, peuvent, s'ils le veulent, me justifier pleinement.

UN SEIGNEUR.

Oui, nous le pouvons, mon digne souverain : il n'est point coupable de cette démarche de sa femme.

LÉONTES.

Vous êtes tous des imposteurs.

UN SEIGNEUR.

J'en conjure votre majesté; accordez-nous plus de confiance; nous vous avons fidèlement servi, et nous vous conjurons de nous rendre cette justice; tombant à vos genoux, nous vous demandons en grâce, comme une récompense de notre zèle, et de nos services passés et futurs, de changer cette résolution; elle est trop atroce, trop sanguinaire, pour ne pas conduire à quelque issue sinistre : nous voilà tous à vos genoux.

LÉONTES.

Je suis comme une plume, pour tous les vents qui soufflent. — Vivrai-je donc pour voir cet enfant odieux à mes genoux, m'appeler son père? Il vaut mieux le livrer aux flammes à présent que de le maudire alors. Mais soit, qu'il vive.... Non, il ne vivra pas. — (*A Antigone.*) Vous, approchez ici, vous, qui vous êtes montré si officieux, de concert

avec votre dame Marguerite, votre sage femme, pour sauver la vie de cette bâtarde (car ç'en est une, aussi sûr que cette barbe est grise) : quels hasards voulez-vous courir pour racheter la vie de ce marmot?

ANTIGONE.

Tous ceux, seigneur, que mes forces peuvent supporter et que l'honneur peut m'imposer : et j'offre le peu de sang qui reste dans mes veines, pour sauver l'innocence ; oui, tout ce qu'il est en mon pouvoir d'offrir...

LÉONTES.

Ce que je demande est en ton pouvoir : jure sur cette épée, que tu exécuteras ce que je vais te commander (12).

ANTIGONE.

Je le jure, seigneur.

LÉONTES.

Écoute, et obéis ; songes-y bien, car la moindre omission sera l'arrêt, non-seulement de ta mort, mais de la mort de ta femme à la mauvaise langue : quant à présent, nous voulons bien lui pardonner. Nous t'enjoignons, par ton devoir de fidèle sujet, de transporter cette fille bâtarde dans quelque désert éloigné, hors de l'enceinte de nos domaines ; et là, de l'abandonner sans plus de pitié, à la protection de sa propre destinée et à la faveur du climat. Comme cet enfant nous est survenu par un hasard des plus étranges, je te charge au nom de ce qu'il y a de juste au péril de ton âme et des tortures de ton corps, de l'abandonner comme une étrangère à

la merci du hasard, à qui tu laisseras le soin de la nourrir, ou de la détruire : emporte-la.

ANTIGONE.

Je jure d'exécuter cet ordre; quoiqu'une mort présente eût été un grand bienfait de votre clémence. Allons, viens, pauvre enfant; que quelque génie bienfaisant inspire aux vautours et aux corbeaux de te servir de nourrices! On dit que les loups et les ours ont quelquefois dépouillé leur férocité, pour remplir de pareils offices de pitié. Seigneur, puissiez-vous être plus heureux que cette action ne le mérite! Et toi, être infortuné, condamné à périr, que la bénédiction du ciel, se déclarant contre cette cruauté, défende tes jours!

(Il sort, emportant l'enfant.)

LÉONTES.

Non, je ne veux point élever la progéniture d'un autre.

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Que votre majesté me permette de lui annoncer le retour de ses députés, que vous avez envoyés consulter l'oracle. Il y a une heure que Cléomène et Dion sont arrivés heureusement de Delphes; ils sont tous les deux débarqués, et ils hâtent leurs pas vers votre palais.

UN SEIGNEUR.

Vous conviendrez, seigneur, qu'ils ont fait une incroyable diligence.

LÉONTES.

Il y a vingt-trois jours qu'ils sont absens; c'est

une grande célérité ; elle nous présage qu'Apollon aura voulu manifester sur-le-champ la vérité. Préparez-vous , grands de ma cour ; convoquez un conseil où nous puissions faire le procès à notre déloyale épouse ; car, comme elle a été accusée publiquement , on fera aussi publiquement, et dans toutes les formes de la justice, l'examen de son crime. Tant qu'elle respirera, mon cœur sera pour moi un poids accablant. Laissez-moi , et songez à exécuter mes ordres.

(Tous sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue d'une ville de Sicile.

Entrent CLÉOMÈNE et DION.

CLÉOMÈNE.

Le climat est pur, on y respire un air plein de douceur ; l'île est fertile, et le temple surpasse de beaucoup les récits qu'on en fait communément.

DION.

Moi, je citerai, car c'est ce qui m'a ravi, les célestes vêtemens (c'est le nom que je crois devoir leur donner) et la vénérable majesté des prêtres. — Et le sacrifice ! quelle pompe, quelle solennité dans l'offrande ! il n'y avait rien de terrestre.

CLÉOMÈNE.

Mais ce qui m'a semblé au-dessus de tout le reste, c'est la voix de l'oracle, dont le soudain éclat a frappé les oreilles assourdies, et qui ressemblait au tonnerre de Jupiter ; mes sens en ont été si étonnés, que j'étais anéanti.

DION.

Si l'issue de notre voyage se termine aussi heureu-

sement pour la reine (et que les dieux le veuillent !) qu'il a été favorable, gracieux et rapide pour nous, le temps que nous y avons mis nous est bien payé par son emploi.

CLÉOMÈNE.

Grand Apollon, dirige tout pour le bien ! Je n'aime point ces proclamations qui cherchent des crimes à Hermione.

DION.

La rigueur même de cette procédure manifestera l'innocence, ou terminera l'affaire. Quand une fois l'oracle, ainsi muni du sceau du grand-prêtre d'Apollon, découvrira ce qu'il renferme, il se révèlera quelque secret extraordinaire à la connaissance publique. — Allons, des chevaux frais ! Et que la fin soit heureuse !

SCÈNE II.

Une cour de justice.

LÉONTES, des SEIGNEURS et des OFFICIERS siégent chacun selon leur rang.

LÉONTES.

Cette cour assemblée, nous le déclarons à notre grand regret, porte un coup cruel à notre cœur. L'accusée est la fille d'un roi, notre épouse, et une épouse qui n'a été que trop chérie de nous. — Soyons enfin justifiés du reproche de tyrannie, par cette publicité que nous donnons à cette procédure : la justice aura son cours impartial et régulier, soit

pour la conviction du crime, soit pour son absolution. — Faites avancer la prisonnière.

UN OFFICIER DE JUSTICE.

C'est la volonté de sa majesté que la reine comparaisse en personne devant cette cour. — Silence.

(Hermione est amenée dans la salle du tribunal, au milieu des gardes : Pauline et ses femmes l'accompagnent.)

LÉONTES.

Lisez les chefs d'accusation.

UN OFFICIER lit à haute voix.

Hermione, épouse de l'illustre Léontes, roi de Sicile, tu es ici citée et accusée de haute trahison, comme ayant commis l'adultère avec Polixène, roi de Bohème, et conspiré avec Camillo pour ôter la vie au roi notre souverain, ton royal époux : et ce complot étant en partie découvert par les circonstances, toi, Hermione, au mépris de la foi et de l'obéissance d'un fidèle sujet, tu leur as conseillé, pour leur sûreté, de s'évader pendant la nuit, et tu as favorisé leur évasion.

HERMIONE.

Tout ce que j'ai à dire tendant nécessairement à nier les faits dont je suis accusée, et n'ayant d'autre témoignage à produire en ma faveur que celui qui sort de ma bouche, il ne me servira guère de répondre par la formule de l'innocence, *non-coupable* : ma vertu n'étant réputée que fausseté, l'affirmation que j'en ferais serait reçue pour un mensonge. Mais voici ce que j'ai à dire : — Si les puissances du ciel abaissent leurs regards sur les actions humaines

(comme elles le font), je ne doute pas alors que la vérité ne confonde cette accusation, et que la tyrannie ne tremble devant l'innocence patiente. — (*Au roi.*) Vous, seigneur, vous savez mieux que personne (vous qui feignez de l'ignorer le plus) que toute ma vie passée a été aussi réservée, aussi chaste, aussi fidèle que je suis malheureuse maintenant, et je le suis au point que l'histoire ne peut citer de femme plus infortunée, quand même on arrangerait un plan tragique de malheurs exprès pour le théâtre. Car, considérez-moi, — une compagne de la couche d'un roi, possédant la moitié d'un trône, la fille d'un grand monarque, la mère d'un prince de la plus heureuse espérance, traduite ici dans la posture d'une accusée, réduite à parler et discourir pour sauver sa vie et son honneur devant tous ceux à qui il plaît de venir la voir et de l'entendre. Quant à la vie, j'en fais le cas que je dois faire d'un état de douleur et de chagrin, que je voudrais abréger. Mais l'honneur, il doit se transmettre de moi à mes enfans, et c'est lui seul que je prétends défendre. J'en appelle à votre propre conscience, seigneur, combien j'étais dans vos bonnes grâces avant que Polixène vînt à votre cour; et combien je le méritais. Et depuis qu'il y est venu, par quel commerce illicite et blâmable me suis-je écartée de mon devoir, pour mériter de paraître ici dans l'état où je suis? Si jamais j'ai franchi d'un seul pas les bornes de l'honneur, soit d'intention, soit de fait, que les cœurs de tous ceux qui m'entendent s'endurcissent, et que le plus proche de mon sang crie: Opprobre sur son tombeau!

LÉONTES.

Je n'ai jamais ouï dire encore qu'aucun de ces vices effrontés eût moins d'impudence pour nier le crime qu'il avait commis, qu'il n'en eut pour le commettre.

HERMIONE.

Ce que vous dites est vrai en général, quoique ce soit une maxime dont je ne mérite pas l'application.

LÉONTES.

Vous ne l'avouerez pas.

HERMIONE.

Je ne dois rien avouer de plus que ce qui peut m'être personnel dans ce qu'on m'impute à crime. Quant à Polixène (qui est le complice qu'on me donne), je confesse que je l'ai aimé autant qu'il le désirait lui-même, dans les bornes de l'honneur. Je l'ai aimé de l'amour qui pouvait convenir à une dame de mon rang, d'un amour précisément tel et point autre, que vous me l'avez commandé vous-même. Et si je ne l'eusse pas fait, je croirais m'être rendue coupable à la fois de désobéissance et d'ingratitude envers vous et envers votre ami, dont l'amitié avait, du moment où elle avait pu s'exprimer par la parole, dès la plus tendre enfance, déclaré qu'elle vous était dévouée. Quant à la conspiration dont vous parlez, j'ignore où peut tendre cette imputation, quoiqu'elle me soit présentée comme un fait sur lequel je dois répondre : tout ce que j'en sais, c'est que Camillo était un honnête serviteur : quant au motif qui lui a fait quitter votre

cour, si les dieux n'en savent pas plus que moi, ils l'ignorent entièrement.

LÉONTES.

Vous avez été instruite de son départ, comme il est vrai que vous savez ce que vous vous étiez chargée d'entreprendre en son absence.

HERMIONE.

Seigneur, vous parlez un langage que je n'entends point; ma vie dépend de vos rêves, et je vous l'abandonne.

LÉONTES.

Mes rêves ! ce sont vos actions : vous avez eu un enfant bâtard de Polixène, et je n'ai fait, dites-vous, que le rêver? Comme vous avez passé toute honte (et c'est l'ordinaire de celles de votre espèce), vous avez aussi passé toute vérité. Il vous importe de le nier, mais cela ne peut vous servir; car de même que votre enfant a été proscrit, comme il le devait être, n'ayant point de père qui le reconnût (ce qui est plus votre crime que le sien), de même vous sentirez notre justice; et n'attendez de sa plus grande douceur pas moins que la mort.

HERMIONE.

Seigneur, épargnez vos menaces. Ce fantôme dont vous voulez m'épouvanter, je le cherche. La vie ne peut m'être d'aucun avantage : ma première, ma suprême consolation dans la vie, votre affection, je la regarde comme perdue : car je sens qu'elle l'est, quoique je ne sache pas comment j'ai pu la perdre. Ma seconde consolation était mon fils, le premier fruit de mon sein : je suis bannie de sa présence,

comme si j'étais attaquée d'un mal contagieux. Ma troisième consolation, cette enfant née sous la plus malheureuse étoile, elle a été arrachée de mon sein dont le lait chaste et pur coulait dans sa bouche innocente, elle a été arrachée pour aller à la mort. Moi-même j'ai été affichée sous le nom de prostituée sur tous les poteaux : par une haine aveugle, on m'a refusé jusqu'au privilége des couches, qui appartient aux femmes de toute classe. Enfin, je me suis vue traînée à cette audience, à l'injure de l'air, avant que mes membres eussent recouvré leurs forces. A présent, seigneur, dites-moi de quels biens je jouis dans la vie, pour craindre de mourir? Ainsi, poursuivez votre procédure; mais écoutez encore ces mots : songez bien à ne pas vous méprendre sur mon compte. — Non; pour la vie, je la prise moins qu'une paille inutile. — Mais pour mon honneur (que je voudrais justifier) si je suis condamnée sur des soupçons, sans le secours d'autres preuves que celles que forge votre jalousie, je vous déclare que c'est rigueur, et non pas justice légale. Vous tous, soyez témoins que je m'en rapporte à l'oracle : qu'Apollon soit mon juge.

UN DES SEIGNEURS, à la reine.

Cette requête de votre part, madame, est tout-à-fait juste; ainsi qu'on produise, et au nom du dieu, l'oracle d'Apollon.

(Quelques-uns des officiers sortent.)

HERMIONE.

L'empereur de Russie était mon père; ah! s'il vivait encore, et qu'il vît ici sa fille accusée! Je voudrais qu'il pût voir seulement la profondeur de

ma misère ; mais pourtant avec des yeux de pitié et non de vengeance !

(Les officiers rentrent avec Dion et Cléomène.)

UN OFFICIER.

Cléomène, et vous, Dion, vous allez jurer, sur ce glaive de la justice, que vous avez été tous deux à Delphes ; que vous en avez rapporté cet oracle enfermé sous le sceau, et remis à vous par la main du grand-prêtre d'Apollon ; et que, depuis ce moment, vous n'avez pas eu l'audace de briser le sceau sacré, ni de lire les secrets qu'il couvre.

CLÉOMÈNE ET DION.

Nous le jurons tous deux.

LÉONTES.

Brisez le sceau et lisez.

L'OFFICIER rompt le sceau et lit.

« Hermione est chaste, Polixène est sans reproche, Camillo est un sujet fidèle, Léontes un tyran jaloux, son innocente enfant un fruit légitime ; et le roi vivra sans un seul héritier, si l'enfant qui a été perdu ne se retrouve pas. »

TOUS LES SEIGNEURS s'écrient.

Loué soit le grand Apollon !

HERMIONE.

Qu'il soit loué !

LÉONTES, à l'officier.

As-tu lu la vérité?

L'OFFICIER.

Oui, seigneur, telle qu'elle est ici couchée par écrit.

LÉONTES.

Il n'y a pas un mot de vérité dans tout cet oracle : je veux que le procès continue ; tout cela est pure fausseté.

(Un page entre avec précipitation.)

LE PAGE.

Mon souverain, mon roi !

LÉONTES.

De quoi s'agit-il ?

LE PAGE.

Ah ! seigneur, vous allez me haïr pour la nouvelle que j'apporte. Le prince, votre fils, par l'idée seule et par la crainte du jugement de la reine, est parti [13].

LÉONTES.

Comment, parti ?

LE PAGE.

Est mort.

LÉONTES.

Apollon est courroucé, et le ciel même se déchaîne contre mon injustice. — Eh ! qu'a-t-elle donc ?

(La reine s'évanouit.)

PAULINE.

Cette nouvelle est mortelle pour la reine. — Abaissez vos regards, et voyez ici le travail de la mort.

LÉONTES.

Enlevez-la de cette salle ; son cœur n'est qu'accablé, elle reviendra à elle. — J'en ai trop cru mes

seuls soupçons. Je vous en conjure, prenez d'elle le plus tendre soin ; et faites vos efforts pour la rappeler à la vie. — Apollon, pardonne à ma sacrilége profanation de ton oracle! (*Pauline et les dames emportent Hermione.*) Je veux me réconcilier avec Polixène; je veux reporter mes vœux et mon premier amour à ma reine; rappeler l'honnête Camillo, que je déclare publiquement être un homme d'honneur, et d'une âme pitoyable et généreuse; car sachez que, poussé par des accès de ma jalousie à des idées de vengeance et de meurtre, j'ai choisi Camillo pour en être l'instrument, et pour empoisonner mon ami Polixène; et ce crime aurait été commis, si l'âme vertueuse de Camillo n'avait mis des retards à l'exécution de ma rapide volonté. Quoique je l'eusse menacé de la mort s'il ne le faisait pas, et encouragé sa main par l'appât de la récompense; lui, plein d'humanité et d'honneur, est allé dévoiler mon projet au roi, mon hôte; il a abandonné tous les biens qu'il possède dans mon royaume, que vous savez être considérables, et il s'est livré aux malheurs certains de toutes les incertitudes, sans autres richesses que son honneur. — Oh ! comme sa vertu brille aujourd'hui auprès de mes souillures! combien sa piété fait ressortir la noirceur de mes actions!

(Pauline revient.)

PAULINE.

Malédiction! Ah! coupez mes nœuds, ou mon cœur va les rompre en se brisant lui-même.

UN DES SEIGNEURS.

D'où vient ce transport, chère dame ?

PAULINE, au roi.

Tyran, quels tourmens étudiés as-tu en réserve pour moi? Quelles roues, quelles tortures, quels bûchers? le plomb brûlant, l'huile bouillante... parle, quel supplice ancien ou nouveau me faut-il subir, à moi, dont chaque mot mérite tout ce que ta fureur peut te suggérer de plus cruel? Ta tyrannie excitée et travaillant de concert avec la jalousie.... Des chimères si vaines, si insensées, si dénuées de raison, qu'elles n'eussent pas entré dans la tête d'un enfant de neuf ans! Ah! réfléchis à ce qu'elles ont produit, et alors deviens maniaque et furieux en effet; oui, frénétique au dernier degré; car toutes tes folies passées n'étaient rien auprès de la dernière. C'est peu que tu aies trahi Polixène, et montré une âme inconstante et ingrate comme l'enfer; c'est peu encore que tu aies voulu souiller l'honneur du vertueux Camillo, en voulant le déterminer au meurtre d'un roi: ce ne sont là que des fautes légères auprès des forfaits monstrueux qui les suivent, et encore je ne compte pour rien, ou pour peu, d'avoir jeté aux oiseaux de proie ta fille innocente, quoiqu'un démon eût versé des larmes au milieu du feu avant de commettre cette barbarie; et je ne t'impute pas non plus directement la mort de ton fils, dont les sentimens d'honneur, sentimens si élevés pour un âge si tendre, ont brisé le cœur désolé, qu'un père grossier et imbécile pût diffamer sa vertueuse épouse; non, ce n'est pas tout cela dont je t'accuse, mais la dernière horreur, — ô vous tous! quand je l'aurai annoncée, criez tous: malheur! —

La reine, la reine la plus tendre, la plus aimable des femmes, est morte; et la vengeance du ciel ne tombe pas encore!

UN SEIGNEUR.

Que les puissances suprêmes nous en préservent!

PAULINE.

Je vous dis qu'elle est morte, j'en ferai serment, et si mes paroles et mes sermens ne vous persuadent pas, allez et voyez, si vous parvenez à ramener la plus légère couleur sur ses lèvres, le moindre éclat dans ses yeux, la moindre chaleur sur ses joues, ou saisir sur sa bouche le moindre souffle, je me dévoue à vous servir, comme je servirais des dieux. Mais, toi, tyran ne te repens point de ces forfaits; ils sont trop au-dessus de tous tes remords; abandonne-toi au seul désespoir. Quand tu ferais mille prières à genoux, pendant dix mille années, nu et dans un jeûne journalier sur une montagne stérile, où un éternel hiver enfanterait d'éternels orages, tes mortifications n'exciteraient pas un sentiment de compassion dans l'âme des dieux, et n'obtiendraient pas d'eux un seul regard sur toi.

LÉONTES.

Poursuis, poursuis; tu ne peux m'en dire trop, j'ai mérité que toutes les bouches m'accablent ensemble des plus amers reproches.

UN SEIGNEUR, à Pauline.

Cessez, n'ajoutez rien de plus; quel que soit l'événement, vous avez fait une faute, en vous permettant la hardiesse de ces discours.

PAULINE.

J'en suis vraiment fâchée à présent; je sais me repentir des fautes que j'ai faites, quand on vient à me les faire connaître. Hélas! j'ai trop montré la témérité d'une femme, je le vois, il est blessé dans son noble cœur. (*Au roi.*) Allons, cessez vos regrets sur ce qui est passé, et ce qui est au-dessus de tout remède; ne vous affligez point de mon reproche. Punissez-moi plutôt de vous avoir rappelé ce que vous deviez oublier. — Mon cher souverain, mon digne prince, pardonnez à une femme insensée; c'est l'amour que je portais à votre reine. — Oh! insensée, qu'ai-je dit encore? — Je ne veux plus vous parler d'elle, ni de vos enfans; je ne vous rappellerai point le souvenir de mon époux, qui est perdu aussi. Recueillez toute votre patience, je ne dirai plus rien.

LÉONTES.

Tu as bien parlé, puisque tu ne m'as dit que la vérité; je la reçois mieux que je ne recevrais ta pitié. Je t'en prie, conduis-moi vers les corps inanimés de ma reine et de mon fils; un seul tombeau les enfermera tous deux, et je veux que le marbre qui les doit couvrir annonce les causes de leur mort, à ma honte éternelle. Une fois le jour, j'irai visiter la chapelle où ils reposent, et mon plaisir sera de les arroser de mes pleurs. Je fais vœu de consacrer mes jours à ce devoir, aussi long-temps que la nature voudra soutenir cette triste fonction. — Venez, conduisez-moi vers les objets de ma douleur.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Un désert de la Bohème voisin de la mer.

ANTIGONE portant l'enfant, et un MATELOT.

ANTIGONE.

Tu es donc bien sûr que notre vaisseau a touché les côtes désertes de la Bohème?

LE MARINIER.

Oui, seigneur, et j'ai bien peur que nous n'y ayons débarqué dans un mauvais moment; le ciel se courrouce et nous menace de violentes rafales. En vérité, et par ma conscience, les dieux sont irrités de l'action que nous exécutons ici, et ils vont faire éclater sur nous leur indignation.

ANTIGONE.

Que leurs saintes volontés s'accomplissent! Va, retourne à bord, veille sur ta barque, je ne serai pas long-temps à t'aller rejoindre.

LE MARINIER.

Hâtez-vous, seigneur, et ne vous avancez pas trop loin dans les terres; nous avons l'air d'essuyer une grande tempête : d'ailleurs, le désert est fameux par les animaux féroces dont il est infesté.

ANTIGONE.

Va toujours : je vais te suivre dans un moment.

LE MARINIER.

Je suis bien joyeux d'être ainsi débarrassé pour ma part d'une pareille action.

(Il sort.)

ANTIGONE.

Allons, pauvre enfant. — J'ai ouï dire (mais sans y croire) que les âmes des morts revenaient quelquefois errer sur la terre; si cela est possible, ta mère m'a apparu la dernière nuit : car jamais rêve ne ressembla autant à la veille. Je vois s'avancer à moi une femme, la tête penchée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Jamais je n'ai vu objet si rempli de douleur et conservant tant de noblesse : vêtue d'une robe de la plus pure blancheur, comme la sainteté même, elle s'est approchée de la cabine où j'étais couché : trois fois elle s'est inclinée devant moi, et sa bouche s'ouvrant pour parler, ses yeux sont aussitôt devenus deux ruisseaux de larmes : après ce torrent de pleurs elle a rompu le silence par ces mots : « Vertueux Antigone, puisque la destinée, faisant violence à tes sentimens humains, t'a choisi pour être chargé d'exposer mon pauvre enfant, d'après ton serment, la Bohème t'offre des déserts assez éloignés : répands quelques pleurs et abandonne mon enfant au milieu de ses cris; et comme ce malheureux enfant est réputé perdu pour toujours, appelle-la, je t'en conjure, du nom de Perdita. Et toi, pour ce barbare ministère qui t'a été imposé par mon époux, tu ne reverras jamais ta Pauline. » — Et à ces mots, poussant un cri aigu, elle s'est évanouie dans l'air. Frappé de terreur, je me suis peu à peu recueilli et calmé, et je suis resté

persuadé que ma vision était une réalité, et non pas un vain songe du sommeil. Les songes ne sont que de vaines illusions; et cependant pour cette fois ma raison se laisse subjuguer, et je donne à celui-ci une créance superstitieuse. Je crois qu'Hermione a subi la mort; et qu'Apollon a voulu que cet enfant, étant de Polixène, fût déposé dans ce désert, pour y vivre, ou pour y périr, sur les terres du royaume de son véritable père. — Allons, jeune fleur, puisses-tu prospérer ici! Repose là, voici l'écrit qui contient ta description et de plus ces objets précieux (*il dépose auprès d'elle un coffre rempli de bijoux et d'or*) qui pourront, s'il plaît à la fortune, servir à t'élever, ma jolie enfant, et cependant toujours t'appartenir. — La tempête commence : pauvre petite infortunée, qui, pour la faute de ta mère, est ainsi exposée à l'abandon, et à tous les hasards qui peuvent suivre.—Je ne puis pleurer; mais mon cœur saigne. Je suis maudit, d'être forcé par mon serment à un pareil ministère. — Adieu. — Le jour s'obscurcit de plus en plus : tu as bien l'air d'avoir une affreuse tempête pour te bercer : jamais je n'ai vu le ciel si noir en plein jour. Quels sont ces cris sauvages? Je ferai bien de regagner promptement la barque. C'est ici un bois de bêtes féroces. — Allons, je te quitte pour jamais.

(Il fuit, poursuivi par un ours.)

(Un vieux berger s'avance près des lieux où est l'enfant.)

LE BERGER.

Je voudrais qu'il n'y eût point d'âge entre dix et vingt-trois ans, ou que la jeunesse ne fût qu'un som-

meil pendant cet intervalle : car on ne fait autre chose dans cet espace intermédiaire, qu'engrosser des filles, insulter des vieillards, piller et se battre. Voyez : peut-il y avoir d'autres créatures que des cerveaux brûlés de dix-neuf et de vingt-deux ans qui chassent du temps qu'il fait. Ils m'ont fait égarer deux de mes meilleures brebis, et je crains bien que le loup ne les trouve avant leur maître ; si elles sont quelque part, ce doit être sur le bord du rivage, où elles broutent du lierre. Bonne fortune, si tu voulais... Qu'avons-nous, ici? (*Ramassant l'enfant.*) Merci de nous, un enfant, un joli petit enfant! Merveille, est-ce un garçon, ou une fille? Une jolie petite fille : oh! sûrement c'est quelque escapade; quoique je n'aie pas étudié dans les livres, cependant je sais lire sur le gazon les traces d'une femme de chambre en aventure. C'est quelque œuvre consommée sur l'escalier, ou sur un coffre, ou derrière la porte. Ceux qui l'ont fait avaient plus chaud que cette pauvre petite malheureuse qui est là : je veux la recueillir par pitié; cependant j'attendrai que mon fils vienne : il n'y a qu'un moment que je viens d'entendre ses cris : holà, oh, holà!

(Entre le fils du berger.)

LE FILS.

Ho, ho!

LE BERGER.

Quoi, tu étais si près? Si tu veux voir une chose dont on parlera encore quand tu seras mort et réduit en poussière, viens ici. Qu'est-ce donc qui te trouble, jeune garçon?

LE FILS.

Ah! j'ai vu deux choses, sur la mer et sur terre, mais je ne puis dire que ce soit une mer; car à présent la mer et le ciel ne font qu'un ; et entre la mer et le firmament, vous ne pourriez pas placer la pointe d'une aiguille.

LE BERGER.

Quoi! mon fils, qu'est-ce que c'est?

LE FILS.

Je voudrais que vous eussiez vu seulement comme elle écume, comme elle fait rage, comme elle creuse ses rivages : mais ce n'est pas là ce que je veux dire. Oh! quel pitoyable cri de ces pauvres malheureux! qu'il était affreux de les voir quelquefois, et puis de ne les plus voir! tantôt le vaisseau allait percer la lune de la pointe de son grand mât, et retombait aussitôt englouti dans les flots d'écume, comme si vous jetiez un morceau de liége dans un tonneau... Et puis ce que j'ai vu sur la terre! comme l'ours a dépouillé l'os de son épaule, comme il criait vers moi, *au secours!* et me disant que son nom était Antigone, un grand seigneur.—Mais pour vous finir du navire, il fallait voir comme la mer l'a avalé; mais surtout comme les pauvres gens poussaient des cris, et comme la mer se moquait de leurs cris. — Et comme le pauvre gentilhomme poussait des hurlemens, et l'ours qui se moquait de ses plaintes, et rugissait plus haut que la mer ou la tempête.

LE BERGER.

Miséricorde! quand donc as-tu vu cela, mon fils?

LE FILS.

Tout à l'heure, tout à l'heure : il n'y a pas un clin d'œil depuis que j'ai vu ces horribles choses. Les malheureux ne sont pas encore froids sous l'eau, et l'ours n'a pas encore à moitié dîné de la chair du gentilhomme : il est actuellement à le dévorer.

LE BERGER.

Je voudrais bien avoir été là, pour secourir ce pauvre vieillard.

LE FILS *à part.*

Et moi, je voudrais que vous eussiez été près du navire pour le secourir. Votre charité n'aurait pas tenu pied.

LE BERGER.

Affreux ! affreux ! — Mais regarde ici, garçon, maintenant bénis ta bonne fortune ; toi, tu as rencontré des mourans, et moi des nouveau-nés. Voici qui vaut la peine d'être vu : vois-tu ce beau mantelet qui couvre l'enfant d'un gentilhomme? Regarde, regarde ici, ramasse, mon fils, ramasse, ouvre-le. Ha ! voyons. — On m'a prédit que je serais enrichi par les fées ; c'est quelque enfant changé par elles. — Ouvre ce paquet : qu'y a-t-il dedans, garçon ?

LE FILS.

Vous êtes un homme qui fait fortune sur ses vieux jours : si les péchés de votre jeunesse vous sont pardonnés, vous devez bien vivre. De l'or, tout or !

LE BERGER.

C'est de l'or de fées ; et cela se verra bien ; ramas-

se-le vite, cache-le; et cours, cours à la cabane par le plus court chemin. Nous sommes nés heureux, garçon, et pour l'être toujours il ne nous faut que du secret. — Que mes brebis aillent où elles voudront. — Viens, mon cher enfant, viens au logis par le plus court.

LE FILS.

Prenez, vous, le chemin le plus court avec ce que vous avez trouvé ; moi, je vais voir si l'ours a enfin quitté ce gentilhomme, et combien il en a dévoré. Les ours ne sont jamais féroces que quand ils sont affamés ; s'il a laissé quelques restes, je les ensevelirai.

LE BERGER.

C'est une bonne action : si tu peux reconnaître par ce qui restera de son corps quel homme c'était, viens me chercher pour me le faire voir.

LE FILS.

Oui, je le ferai, et vous m'aiderez à l'enterrer.

LE BERGER.

Voilà un heureux jour, mon fils ; et nous ferons de bonnes affaires de ceci.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

LE TEMPS, faisant le rôle d'un chœur.

Moi — qui plais à quelques-uns, et qui éprouve tous les hommes, la joie des bons et la terreur des méchans; moi qui masque et démasque l'erreur, en vertu de mon nom, je prends sur moi de faire usage de mes ailes. Ne m'en faites pas un crime, ni du vol rapide dont je glisse sur l'espace de seize années, laissant ce vaste intervalle dans l'oubli : puisqu'il est en mon pouvoir de renverser les lois, et de créer et d'anéantir une coutume dans l'espace d'une des heures dont je suis le père, laissez-moi être encore ce que j'étais avant que l'ordre et les usages anciens ou modernes fussent établis. Je sers de témoin aux siècles qui les ont introduits, et j'en servirai de même aux coutumes les plus nouvelles qui règnent de nos jours; je ferai passer et vieillir ce qui brille à présent, et je le rendrai aussi antique que le paraît cette histoire. Si votre indulgence m'accorde une fois cette liberté, je retourne mon horloge, et j'avance mes scènes comme si vous eussiez dormi dans l'intervalle. Laissant Léontes, les effets de sa folle jalousie et le chagrin dont il est si accablé, qu'il s'enferme lui-même dans la solitude, imaginez, obligeans spectateurs, que je vais me rendre

à présent dans le bel empire de Bohème, et rappelez-vous que j'ai fait mention du fils d'un roi que je vous nomme maintenant Florizel; je me hâte aussi de vous parler de Perdita, dont les grâces développées avec l'âge, égalent la merveille de ses destinées. Je ne veux pas vous prédire la suite de son sort; mais que les nouvelles du temps se développent peu à peu devant vous. La fille d'un berger, et ce qui concerne son histoire, avec les avantages qui s'ensuivent, sont le sujet que le Temps va présenter à votre attention. Accordez-moi ces libertés, si vous avez quelquefois employé votre temps plus mal qu'à présent; sinon, le Temps lui-même vous dit qu'il vous souhaite de ne jamais l'employer plus mal.

(Il sort.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement dans le palais du roi de Bohème.

Entrent POLIXÈNE et CAMILLO.

POLIXÈNE.

Je te prie, cher Camillo, ne m'importune pas davantage; c'est pour moi une maladie de te refuser; mais ce serait une mort pour moi de t'accorder cette demande.

CAMILLO.

Il y a seize années que je n'ai revu mon pays. Je désire y déposer ma cendre, quoique j'aie respiré un air étranger pendant la plus grande partie de ma vie. D'ailleurs, le roi repentant, mon maître, m'a

envoyé redemander : je pourrais apporter quelque soulagement à ses cruels chagrins, ou du moins j'ai la présomption de le croire ; ce motif est un second aiguillon qui m'excite à partir.

POLIXÈNE.

Si tu m'aimes, Camillo, n'efface pas tous tes services passés, en me quittant à présent : ce besoin que j'ai de toi, c'est ta propre vertu qui l'a fait naître ; il valait mieux ne te posséder jamais, que de te perdre ainsi : tu m'as commencé des entreprises que personne n'est en état de bien conduire sans toi : tu dois ou rester pour les mener toi-même jusqu'à leur entière exécution, ou emporter avec toi tous les services que tu m'as rendus. Si je ne les ai pas assez récompensés, et je ne puis, je le sais, les récompenser trop, mon étude désormais sera de t'en prouver mieux ma reconnaissance, et j'en recueillerai encore le nouvel avantage d'augmenter l'amitié qui est entre nous. Je te prie, ne me parle plus de cette fatale Sicile, dont le nom seul m'afflige et me rappelle avec douleur le souvenir de mon frère, ce roi repentant, comme tu le nommes, et dont on doit même à présent déplorer encore, comme une plaie récente, la perte qu'il a faite de ses enfans et de la plus vertueuse des reines. — Dis-moi, quand as-tu vu le prince Florizel, mon fils? C'est un malheur pour un roi d'avoir des enfans indignes de leur père, mais il n'est pas moins malheureux de les perdre lorsqu'il a connu et éprouvé leurs vertus.

CAMILLO.

Seigneur, il y a trois jours que j'ai vu le prince : quelles peuvent être ses heureuses occupations, c'est ce que j'ignore : mais j'ai remarqué par hasard que depuis quelques jours il est fort retiré de la cour, et qu'on le voit moins assidu aux exercices de son rang.

POLIXÈNE.

J'ai fait la même remarque que vous, Camillo, et avec quelque attention : au point que j'ai des yeux à mon service qui veillent sur son éloignement de la cour; et j'ai été informé qu'il est presque habituellement dans la maison d'un berger des plus grossiers, un homme qui, dit-on, d'un état de néant et de misère, est parvenu, par des moyens que ne peuvent concevoir ses voisins, à une fortune inappréciable.

CAMILLO.

J'ai entendu parler de cet homme, seigneur; il a une fille des plus rares : sa réputation s'étend bien au delà de ce qu'on peut attendre, en la voyant sortir d'une misérable chaumière.

POLIXÈNE.

C'est là aussi une partie de ce qu'on m'a rapporté. Mais je crains l'appât qui attire là notre fils. Il faut que tu m'accompagnes : je veux aller, sans nous faire connaître, causer un peu avec ce berger, et le questionner : il ne doit pas être bien difficile, je pense, de tirer adroitement de la simplicité de ce paysan, le secret de la cause qui attire ainsi mon fils chez

lui. Je t'en prie, sois de moitié avec moi dans cette enquête, et bannis toute idée de la Sicile.

CAMILLO.

J'obéis volontiers à vos ordres.

POLIXÈNE.

Mon cher et fidèle Camillo ! — Il faut aller nous déguiser.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Un chemin près de la chaumière du berger.

AUTOLYCUS entre en chantant.

Quand les narcisses commencent à se montrer,
Oh! eh! la jeune fille danse dans les vallons :
Alors commence la plus douce saison de l'année.
Tout se colore dans les domaines de l'hiver (14).
La toile blanchit étendue sur la haie ;
Oh! eh! les tendres oiseaux! comme ils chantent!
L'appétit aiguise mes dents voraces ;
Un quart de bière est pour moi un mets de roi.

L'alouette joyeuse qui chante tira lira,
Eh! oh! ho! hé! la grive et le geai
Sont des chants d'été pour moi et pour mes tantes (15),
Lorsque nous faisons la culbute sur le foin.

J'ai servi le prince Florizel, et dans mon temps j'ai porté le velours. Aujourd'hui je suis hors de service.

Mais irai-je me lamenter pour cela, ma chère?
La pâle lune luit pendant la nuit ;
Et lorsque j'erre ici par les sentiers,

C'est alors que je vais le plus droit.
S'il est permis aux chaudronniers de vivre
Et de porter leur malle couverte de peau de sanglier,
Je puis bien rendre mes comptes
Et les avouer dans les ceps.

Mon trafic, c'est les feuilles volantes. Lorsque la corneille bâtit son nid, veillez sur votre menu linge. Mon père m'a nommé Autolycus ; et étant, comme je le suis, entré dans ce monde sous la planète de Mercure, j'ai été destiné à escamoter des bagatelles de peu de valeur. C'est le dé et la catin qui m'ont ainsi caparaçonné, et mon revenu est la menue filouterie. Les gibets et l'attaque sur le grand chemin sont des choses trop fortes pour moi : être battu et pendu, c'est là ce qui fait ma terreur ; quant à la vie future, j'en assoupis la pensée dans mon souvenir. (*Apercevant le fils du berger.*) Une prise ! une prise !

(Entre le fils du berger.)

LE BERGER.

Voyons, onze beliers donnent vingt-huit livres de laine : chaque vingt-huit livres rapportent une livre sterling et un shelling de plus : à présent, quinze cent toisons, à combien monte le tout ?

AUTOLYCUS, à part.

Si le lacet tient, l'oison est à moi.

LE BERGER.

Je ne puis venir à bout de ce calcul sans jetons. — Voyons : que vais-je acheter pour la fête de nos toisons ? — Trois livres de sucre, cinq livres de raisins confits, et du riz. — Qu'est-ce que ma sœur

fera du riz? — Mais mon père l'a faite souveraine de la fête, et elle sait à quoi il est bon. Elle m'a fait vingt-quatre bouquets pour les tondeurs, tous chanteurs à trois parties, et de fort bons chanteurs : la plupart hautes-contre et basses-tailles; mais il y a parmi eux un puritain qui chante des psaumes sur des airs de danse villageoise. Il faut que j'aie du safran pour colorer des gâteaux; du macis; des dattes, point... je ne connais pas cela; des noix muscades, sept; une ou deux racines de gingembre : mais je pourrais demander cela. Quatre livres de pruneaux et autant de raisins cuits au soleil.

AUTOLYCUS poussant un gémissement, et étendu sur la terre.

Ah! faut-il que je sois né!

LE BERGER.

Merci de moi...

AUTOLYCUS.

Oh! à mon secours! à mon secours! Otez-moi ces haillons; et après, la mort, la mort!

LE BERGER.

Hélas! pauvre homme, tu aurais besoin de plus de haillons encore pour te couvrir, loin de te dépouiller de ceux que tu as.

AUTOLYCUS.

Ah! monsieur, le dégoût de ces haillons me fait plus souffrir que les coups de fouet que j'ai reçus; et j'en ai pourtant reçu de bien rudes, et par millions.

LE BERGER.

Hélas! pauvre malheureux! un million de coups peut faire un gros objet.

AUTOLYCUS.

Je suis volé, monsieur, et assommé. On m'a pris mon argent et mes habits, et l'on m'a affublé de ces détestables lambeaux.

LE BERGER.

Est-ce par un homme à cheval, ou par un homme à pied ?

AUTOLYCUS.

Un homme à pied, mon cher monsieur, un homme à pied.

LE BERGER.

En effet, il paraît assez que c'est un homme à pied, aux vêtemens qu'il t'a laissés : si c'était là le manteau d'un homme à cheval, il a fait un rude service. — Prête-moi ta main, je t'aiderai à te relever; allons, prête-moi ta main.

(Il lui aide à se relever.)

AUTOLYCUS.

Ah ! cher monsieur, vous êtes compatissant; ah !

LE BERGER.

Hélas ! pauvre malheureux !

AUTOLYCUS.

Ah ! monsieur ! doucement, monsieur : j'ai peur, monsieur, d'avoir mon épaule démise.

LE BERGER.

Eh bien ! peux-tu te tenir debout ?

AUTOLYCUS.

Doucement, mon cher monsieur; (*il met la main dans la poche du berger*) mon cher monsieur, dou-

cement; vous m'avez rendu un service bien charitable.

LE BERGER.

Aurais-tu besoin de quelque argent? je peux t'en donner un peu.

AUTOLYCUS.

Non, mon cher monsieur, non, je vous en conjure, monsieur. J'ai un parent à moins de trois quarts de mille d'ici chez qui j'allais; je trouverai chez lui de l'argent et tout ce dont j'aurai besoin: ne m'offrez point d'argent, monsieur, je vous en prie; cela me fend le cœur.

LE BERGER.

Quelle espèce d'homme était-ce que celui qui vous a dépouillé?

AUTOLYCUS.

Un homme, monsieur, que j'ai connu pour donner à jouer au trou-madame: je le vis jadis au service du prince; je ne saurais vous dire, monsieur, pour laquelle de ses vertus il aura été fustigé et chassé de la cour; mais sûrement il l'a été.

LE BERGER.

Pour ses vices, voulez-vous dire. Il n'y a point de vertu chassée de la cour; on l'y choie assez pour l'engager à s'y établir, et cependant elle ne fera jamais qu'y séjourner en passant.

AUTOLYCUS.

Oui, monsieur, j'ai voulu dire *ses vices;* je connais à merveille cet homme-là; il a été depuis porteur de singes; ensuite, solliciteur de procès, huis-

sier : ensuite, il a fabriqué une marionnette de l'enfant prodigue, et il a épousé la femme d'un chaudronnier, à un mille du lieu où sont ma terre et mon bien ; après avoir parcouru une multitude de professions de filou, il s'est établi et fixé dans le métier de coquin : quelques-uns l'appellent Autolycus.

LE BERGER.

Malédiction sur lui ! c'est, sur ma vie, un adroit et fieffé vaurien : il hante les fêtes de village, les foires et les combats de l'ours.

AUTOLYCUS.

Justement, monsieur, c'est lui; monsieur, c'est lui, c'est ce coquin-là qui m'a accoutré comme vous me voyez.

LE BERGER.

Il n'y a pas de plus insigne poltron dans toute la Bohème. Vous n'avez qu'à seulement le regarder de travers et lui cracher au visage, il s'enfuit à toutes jambes.

AUTOLYCUS.

Il faut vous avouer, monsieur, que je ne suis pas un homme à me battre ; de ce côté-là, je ne vaux rien du tout, et il le savait sûrement, je le garantirais.

LE BERGER.

Comment vous trouvez-vous à présent ?

AUTOLYCUS.

Mon cher monsieur, beaucoup mieux que je n'étais ; je puis me tenir sur mes jambes et marcher ; je vais même prendre congé de vous, et m'ache-

miner tout doucement vers la demeure de mon parent.

LE BERGER.

Vous remettrai-je dans votre chemin ?

AUTOLYCUS.

Non, mon bon monsieur; non, mon cher et obligeant monsieur.

LE BERGER.

Adieu donc, et portez-vous bien; il faut que j'aille acheter des épices pour notre fête des toisons.

(Il sort.)

AUTOLYCUS seul.

Prospérez, mon cher monsieur. — Votre bourse n'est pas assez chaude à présent pour acheter vos épices. Je me trouverai aussi à votre fête des toisons, je vous le promets. Si je ne fais pas succéder à ce premier tour de filou un autre escamotage, et si des tondeurs je n'en fais pas de vrais moutons, je consens à être effacé du registre des escrocs, et que mon nom soit enregistré sur le livre de la probité.

Trotte, trotte par le sentier,
Allons gaîment et sans nous arrêter,
Un cœur joyeux va tout le jour;
Un cœur triste est las au bout d'un mille.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

La cabane du berger.

Entrent FLORIZEL et PERDITA.

FLORIZEL.

Cette parure inaccoutumée donne une nouvelle vie à chacun de vos charmes. Vous n'êtes point une bergère : c'est Flore, à la suite du printemps : — cette fête des toisons me paraît une assemblée de demi-dieux, et vous en êtes la reine.

PERDITA.

Mon aimable prince, il ne me sied pas de blâmer vos éloges exagérés ; ah ! pardonnez, si j'en parle ainsi : vous, l'objet illustre des regards de la contrée, vous avez éclipsé votre noble personne sous l'humble habit d'un berger ; et moi, pauvre et simple bergère, je suis parée comme une déesse. Si ce n'est que nos fêtes sont marquées en tout par la folie, et que les convives se livrent à toutes leurs fantaisies, d'après une coutume ancienne, je rougirais de vous voir dans cet humble appareil, et de me voir moi, dans le miroir : votre rang vous met à l'abri de la crainte.

FLORIZEL.

Je bénis le jour où mon brave faucon a pris son vol au travers des métairies de votre père.

PERDITA.

Veuille Jupiter vous donner sujet de le bénir :

pour moi, l'idée contraire me remplit de terreurs. Je tremble en ce moment même à la seule idée que votre père, conduit par quelque hasard, vienne à passer par ce canton, comme vous avez fait. O fatalité! De quel œil verrait-il son noble ouvrage si pauvrement relié! Que dirait-il? ou comment soutiendrais-je moi, sous l'éclat de ces grandeurs empruntées, le regard sévère de son auguste présence?

FLORIZEL.

Ne songez qu'à la fête et au plaisir. Les dieux eux-mêmes, soumettant leur divinité à l'amour, ont, pour aimer, emprunté la forme des animaux : Jupiter s'est métamorphosé en taureau, et a poussé des mugissemens; le verdâtre Neptune en belier a fait entendre ses bêlemens; et le dieu vêtu de feu, Apollon couronné de rayons d'or, s'est fait humble berger, tel que je parais être maintenant; jamais leurs métamorphoses n'eurent pour objet une si rare beauté, ni des intentions aussi chastes. Mes désirs ne s'avançent point au delà des bornes de l'honneur, et mes sens ne sont pas plus ardens que ma bonne foi.

PERDITA.

Oui, mais hélas! cher prince, votre résolution ne pourra tenir, quand une fois il lui faudra essuyer, comme cela est inévitable, toute l'opposition de la puissance du roi; et alors ce sera une alternative nécessaire, ou que vous cessiez de m'aimer, ou que je cesse de vivre.

FLORIZEL.

Chère Perdita, je t'en conjure, ne ternis point,

par ces réflexions forcées, la joie de la fête. Ou je serai à toi, ma belle, ou je ne serai plus à mon père; carje ne puis être à moi, ni à personne, si je ne suis pas à toi. C'est ma résolution immuable ; quand les destins diraient *non*. Sois tranquille et joyeuse, ma chère ; étouffe ces pensées importunes par tout ce qui va tout à l'heure frapper la vue. Voilà vos hôtes qui viennent; prends un air gai, comme si c'était aujourd'hui le jour de la célébration de nos noces, que nous nous sommes tous deux juré d'accomplir tôt ou tard.

PERDITA.

O fortune, sois pour nous une déesse favorable !

(Entrent le berger, son fils, Mopsa, Dorcas, valets, Polixène et Camillo déguisés.)

FLORIZEL à Perdita.

Voyez : vos hôtes s'avancent; préparez-vous à les recevoir gaiement, et que nos visages soient colorés par l'allégresse.

LE BERGER, à Perdita.

Allons donc, fille. Quand ma bonne femme vivait, elle était, dans un jour comme aujourd'hui, le pannetier, l'échanson, le cuisinier, maîtresse et servante tout ensemble ; elle accueillait tout le monde, servait tout le monde, chantait sa chanson et dansait sa contredanse : tantôt ici à un bout de la table, et tantôt au milieu; sur l'épaule de celui-ci, sur l'épaule de celui-là; le visage en feu de fatigue; et la liqueur qu'elle prenait pour éteindre ses feux, elle en buvait un trait à la santé de chacun des convives. Et vous, vous êtes à l'écart comme si vous étiez la fêtée, et non pas l'hôtesse de l'assemblée. Je

vous en prie, allez au-devant de ces amis qui nous sont inconnus, faites-leur accueil : c'est le moyen de nous rendre plus amis et d'augmenter notre connaissance. Allons, qu'on m'efface ces rougeurs, et présentez-vous pour ce que vous êtes, pour la maîtresse de la fête; allons, et faites-nous compliment de venir à votre fête des toisons, si vous voulez que votre cher troupeau prospère.

PERDITA, à Polixène et Camillo.

Monsieur, soyez le bienvenu : c'est la volonté de mon père que je me charge de faire les honneurs de cette fête. (*A Camillo.*) Vous êtes le bienvenu, monsieur. (*A Dorcas.*) Donne-moi les fleurs que tu as là. — Mes nobles hôtes, voilà du romarin et de la rue pour vous : ces fleurs conservent leur aspect et leur odeur pendant tout l'hiver; que la grâce et le souvenir (16), dont elles sont l'emblème, soient votre partage; soyez les bienvenus à notre fête.

POLIXÈNE.

Bergère, et vous êtes une des plus charmantes bergères, vous avez bien raison de nous présenter, à nos âges, des fleurs d'hiver.

PERDITA.

Monsieur, l'année commence à être ancienne. — A cette époque, où l'été n'est pas encore expiré, où le froid hiver n'est pas né non plus, les plus belles fleurs de la saison sont nos œillets et les giroflées rayées, que quelques-uns nomment les bâtardes de la nature; mais, pour cette dernière espèce, il n'en croît point dans notre jardin, et je ne me soucie pas de m'en procurer des boutures.

POLIXÈNE.

Pourquoi, belle bergère, les méprisez-vous ainsi?

PERDITA.

C'est que j'ai ouï dire qu'il y a un art qui, pour les rayer et bigarrer leurs couleurs, en partage l'ouvrage avec la souveraine créatrice, avec la nature.

POLIXÈNE.

Hé bien, quand cet art existerait, il est toujours vrai qu'il n'est point de moyen de perfectionner la nature sans que ce moyen soit encore l'ouvrage et la création de la nature même. Ainsi, au-dessus de cet art que vous dites qui ajoute à la nature, il est un art qui est tout entier dû à elle seule : vous voyez, charmante fille, que tous les jours nous marions une tendre tige avec le tronc le plus sauvage, et que nous savons féconder l'écorce du plus vil arbuste par un bouton issu d'une race plus noble; cet art perfectionne la nature : changez la nature, l'art lui-même est encore la nature.

PERDITA.

Vous avez raison.

POLIXÈNE.

Enrichissez donc votre jardin de giroflées, et ne les traitez plus de fleurs bâtardes.

PERDITA.

Je n'enfoncerai jamais le plantoir dans la couche pour y mettre une seule tige de leur espèce, pas plus que je ne voudrais, si j'étais peinte et fardée, que ce jeune homme me dît que je suis plus belle, et qu'il ne désirât m'épouser que pour cela. — Voici

des fleurs pour vous : la chaude lavande, la menthe, la sauge, la marjolaine et le souci, qui se couche avec le soleil, et se lève avec lui couvert de pleurs. Ce sont les fleurs de la mi-été, et je crois qu'on les donne aux hommes de moyen âge. Vous êtes mille fois les bienvenus.

CAMILLO.

Si j'étais un de vos moutons, je quitterais le pâturage, et je ne vivrais que du plaisir de vous contempler.

PERDITA.

Quelle folie! Hélas! vous deviendriez bientôt si maigre, que le souffle des vents de janvier vous traverserait d'outre en outre. (*A Florizel.*) Et vous, le plus beau de mes amis, je voudrais bien avoir quelques fleurs de printemps qui pussent aller avec votre jeunesse; et pour vous aussi, bergères, qui portez encore sur vos tiges les fleurs en bouton de votre virginité. — O Proserpine, que n'ai-je ici les fleurs que, dans ta frayeur, tu laissas tomber du char de Pluton! Les narcisses, qui viennent avant que l'hirondelle ose se montrer, et qui captivent le zéphyr de mars par leur beauté; les violettes, moins éclatantes, mais plus douces que les yeux bleus de Junon ou que l'haleine de Cythérée; les pâles primevères, qui meurent vierges avant qu'elles puissent recevoir les brûlantes influences de Phœbus, malheur trop ordinaire aux jeunes beautés; les superbes jonquilles et l'impériale; les lis de toute espèce, et la fleur de lis en est une : oh! je suis dépourvue de toutes ces fleurs, dont je voudrais vous faire des

guirlandes, et pour vous en couvrir tout entier, vous, mon doux ami.

FLORIZEL.

Quoi! comme un cercueil?

PERDITA.

Non pas; mais comme un gazon qui doit servir au sommeil et aux jeux de l'amour : non comme un cercueil, ou du moins pour être enseveli vivant dans mes bras. — Allons, prenez vos fleurs; il me semble que je fais ici le rôle que j'ai vu faire dans les Pastorales de la Pentecôte : sûrement cette robe que je porte change tout mon air et mon maintien.

FLORIZEL.

Ce que vous faites surpasse toujours ce que vous avez fait. Quand vous parlez, ma chère, je voudrais vous entendre parler toujours; si vous chantez, je voudrais vous entendre toujours chanter; vous voir vendre et acheter, donner l'aumône, prier, régler votre maison, et tout faire en chantant; quand vous dansez, je voudrais que vous fussiez une vague de la mer, et comme elle toujours en mouvement : votre manière de faire, toujours plus piquante dans sa grâce, relève tellement tout ce que vous faites, que toutes vos actions sont celles d'une reine.

PERDITA.

O Doriclès, vos louanges sont trop fortes : si votre jeunesse et la rougeur ingénue qui vous colore ne vous annonçaient pas visiblement pour un berger exempt de fraude, j'aurais raison de craindre, mon

cher Doriclès, que vous ne me fissiez la cour avec des mensonges.

FLORIZEL.

Je crois que vous avez aussi peu de raison de le craindre, que je songe peu moi-même à vous abuser par des flatteries. — Mais, allons, notre danse, je vous prie. Votre main, ma chère Perdita ; ainsi s'unit un couple de tourterelles, résolues de ne jamais se séparer.

PERDITA.

Je le jure pour elles.

POLIXÈNE.

Voilà la plus jolie petite paysanne qui ait foulé le vert gazon : elle ne fait pas un geste, elle n'a pas un maintien qui ne respire quelque chose de plus relevé que sa condition : elle est trop noble pour ce lieu.

CAMILLO.

Il lui dit quelque chose qui lui fait monter la rougeur sur les joues : en vérité, elle est la reine du lait et de la crème.

LE FILS DU BERGER.

Allons, la musique, jouez.

DORCAS, à part.

Mopsa doit être votre maîtresse : et un peu d'ail, pour préservatif contre ses baisers.

MOPSA.

A la bonne heure.

LE FILS DU BERGER.

Pas un mot, pas un mot : nous voilà prêts à partir. — Allons, jouez.

(On exécute ici une danse de bergers et de bergères.)

POLIXÈNE.

Bonhomme, dites-moi, je vous prie, quel est ce jeune berger qui danse avec votre fille.

LE BERGER.

On l'appelle Doriclès, et il se vante de posséder de riches et vastes pâturages : je ne le tiens que de lui, mais je le crois : il a l'air de la vérité. Il dit qu'il aime ma fille ; je le crois aussi, car jamais la lune ne s'est mirée dans les eaux aussi long-temps qu'on le voit debout, immobile, et lisant, pour ainsi dire, sans cesse dans les yeux de ma fille; et à parler franchement, je crois qu'ils s'aiment autant l'un que l'autre, à un demi-baiser près, tout au plus.

POLIXÈNE.

Elle danse avec grâce.

LE BERGER.

Tout ce qu'elle fait, elle le fait avec grâce : quoique ce soit moi qui le dise, moi, qui devrais me taire. Si le jeune Doriclès se fixait sur elle, il en résulterait quelque chose à quoi il ne songe guère.

(Entre un valet.)

LE VALET, au fils du berger.

Ah ! maître, si vous aviez entendu le colporteur à la porte, vous ne voudriez plus danser au son du tambourin ni du chalumeau : non, la cornemuse ne vous ferait plus d'impression. Il chante plusieurs airs différens plus vite que vous ne compteriez l'argent ; sa bouche vous les débite, comme si elle

était pleine de ballades, et que toutes les oreilles fussent ouvertes à ses notes.

LE FILS DU BERGER.

Il ne pouvait jamais venir plus à propos. Il faut qu'il entre; moi, j'aime déjà de passion une ballade toute simple; quand c'est une histoire lamentable sur un air joyeux, ou une histoire bien plaisante chantée sur un ton lamentable.

LE VALET.

Il a des chansons pour l'homme ou la femme, de toutes grandeurs. Il n'y a pas de marchande de modes qui puisse aussi bien accommoder de gants ses pratiques : il a les plus jolies chansonnettes pour les jeunes filles, et sans aucune licence, ce qui est étrange; et avec de si charmans refrains, de flon flon, et lon lan la, et *tombe dessus, et puis pousse* (17); et dans le cas où quelque vaurien à grande gueule voudrait, comme qui dirait, y entendre malice, et casser grossièrement les vitres, il fait répondre à la fille : *finissez, ne me faites pas de mal, cher ami.* Elle s'en débarrasse, et lui fait lâcher prise avec, *finissez, ne me faites pas de mal, homme de bien* (18).

POLIXÈNE.

Voilà un drôle de corps.

LE FILS DU BERGER.

Sur ma parole, tu parles là d'un rare et ingénieux marchand : a-t-il quelques marchandises fraîches?

LE VALET.

Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-

ciel, plus de pointes [19] que n'en pourraient employer les avocats de la Bohème, quand ils le défieraient avec toutes leurs grosses [20], — rubans de fil, cadis [21], toiles de Cambrai, linons, etc.; et il vous met toute sa boutique en chansons, comme si c'était autant de dieux et de déesses; vous croiriez qu'une chemise serait un ange, il chante les poignets de la chemise et toute la broderie du jabot.

LE FILS DU BERGER.

Je t'en prie, amène-le-nous, et qu'il s'avance en chantant.

PERDITA.

Avertissez-le d'avance de ne pas se servir de mots trop gaillards dans ses airs.

LE FILS DU BERGER.

Vous avez de ces colporteurs qui sont tout autre chose que vous ne pourriez croire, ma sœur.

PERDITA.

Oui, mon cher frère, ou que je n'ai envie de le savoir.

AUTOLYCUS s'avance en chantant.

Du linon aussi blanc que la neige,
Du crêpe noir comme le plumage du corbeau,
Des gants parfumés comme les roses de Damas,
Des masques pour la figure et pour le nez,
Des bracelets de verre, des colliers d'ambre,
Des parfums pour l'appartement des dames,
Des coiffures dorées et des rubans
Dont les garçons peuvent faire présent à leurs belles,
Des épingles et des agrafes d'acier,
Tout ce qu'il faut aux jeunes filles, des pieds à la tête.
Venez, achetez-moi; allons, venez acheter, venez acheter,

Achetez, jeunes jouvenceaux, ou vos belles se plaindront.
Venez acheter, etc.

LE FILS DU BERGER.

Si je n'étais pas amoureux de Mopsa, tu n'aurais pas un sou de moi ; mais, étant captivé comme je le suis, cela entraînera aussi la captivité de quelques rubans, de quelques paires de gants.

MOPSA.

On me les avait promis pour la veille de la fête, mais ils ne viendront pas encore trop tard à présent.

DORCAS.

Il vous a promis plus que cela, ou bien il y a des menteurs.

MOPSA.

Il vous a payé plus qu'il ne vous a promis ; peut-être même davantage; et ce que vous rougiriez de lui rendre.

LE FILS DU BERGER.

Est-ce qu'il n'y a plus de retenue parmi nos jeunes filles? Retourneront-elles leurs jupes par-dessus leurs visages? N'avez-vous pas l'heure d'aller traire, celle de vous coucher ou d'aller au four pour éventer ces secrets, sans qu'il faille que vous veniez en jaser tout haut devant tous nos hôtes? Il est heureux qu'ils se parlent à l'oreille : faites taire vos langues, et pas un mot de plus.

MOPSA.

J'ai fini. Allons, vous m'avez promis un joli lacet et une paire de gants parfumés.

LE FILS DU BERGER.

Ne vous ai-je pas dit comment on m'avait filouté en chemin, et pris tout mon argent?

AUTOLYCUS.

Oh ! oui, sûrement, monsieur, il y a des filous répandus dans les chemins, et il faut bien prendre garde à soi.

LE FILS DU BERGER.

N'aie pas peur, ami, tu ne perdras rien ici.

AUTOLYCUS.

Je l'espère bien, monsieur; car j'ai ma malle pleine de marchandises.

LE FILS DU BERGER.

Qu'as-tu là? des chansons?

MOPSA.

Oh ! je t'en prie, achetez-en quelques-unes. J'aime une chanson imprimée, à la fureur : car celles-là, nous savons qu'elles sont véritables.

AUTOLYCUS.

Tenez, en voilà une sur un air fort lamentable; c'est l'histoire de la manière dont la femme d'un usurier fut malade d'avoir porté une charge de vingt coffres pleins d'argent; et combien elle languissait de l'envie de manger des têtes de serpens, et des crapauds grillés.

MOPSA.

Cela est-il vrai : le croyez-vous ?

AUTOLYCUS.

Très-vrai, il n'y a pas un mois de cela.

DORCAS.

Les dieux me préservent d'épouser un usurier !

AUTOLYCUS.

Voilà le nom d'une sage-femme au bas, d'une madame Porte-conte; et il y avait cinq ou six honnêtes femmes qui étaient présentes. Pourquoi irais-je débiter des mensonges ?

MOPSA, au jeune berger.

Oh ! je t'en prie, achète-la.

LE FILS DU BERGER.

Allons, mets-la de côté, et voyons encore d'autres chansons; nous ferons les autres emplettes après.

AUTOLYCUS.

Voici une autre ballade d'un poisson merveilleux qui se montra sur la côte, le mercredi du quatre-vingt d'avril, à quarante mille brasses au-dessus de l'eau, et qui chanta cette ballade contre le cœur des filles cruelles. On a cru que c'était une femme qui avait été métamorphosée en ce poisson, pour avoir fait la cruelle avec un homme amoureux d'elle : la ballade est vraiment touchante, et tout aussi vraie.

DORCAS.

Cela est vrai aussi ? Le croyez-vous ?

AUTOLYCUS.

Il y a le certificat de cinq juges de paix, et de témoins plus que n'en contiendrait ma malle.

LE JEUNE BERGER.

Mettez-la aussi de côté : une autre.

AUTOLYCUS.

Voici une chanson gaie; mais des plus jolies.

MOPSA.

Ah! achetons quelques chansons gaies.

AUTOLYCUS.

Oh! c'est une des chansons les plus gaies qu'il y ait; et elle va sur l'air de : *deux filles aimaient un amant;* il n'y a peut-être pas une fille dans la province qui ne la chante : on me la demande continuellement, je vous en assûre.

MOPSA.

Nous pouvons la chanter tous deux; si vous voulez faire votre partie, vous allez entendre : elle est en trois parties.

DORCAS.

Nous avons eu cet air-là, il y a un mois.

AUTOLYCUS.

Je puis faire ma partie : vous savez que c'est mon métier : songez à bien faire la vôtre.

CHANSON.

AUTOL. Sortez d'ici, car il faut que je m'en aille. —
Où? c'est ce qu'il n'est pas bon que vous sachiez.
DORCAS. Où?
MOPSA. Où?
DORCAS. Où?
MOPSA. Vous devez, d'après votre serment,
Me dire tous vos secrets.
DORCAS. Et à moi aussi; laissez-moi y aller.
MOPSA. Tu vas à la grange, ou bien au moulin.
DORCAS. Si tu vas à l'un ou à l'autre, c'est fort mal.
AUTOL. Ni l'un ni l'autre.

DORCAS. Comment! ni l'un, ni l'autre?

AUTOL. Ni l'un, ni l'autre.

DORCAS. Tu as juré d'être mon amant,

MOPSA. Tu m'as juré bien davantage.
Ainsi, où vas-tu donc? Dis-moi, où?

LE FILS DU BERGER.

Nous allons nous procurer tout à l'heure cette chanson. — Mon père et nos hôtes sont en conversation sérieuse, et nous ne voulons pas les troubler; allons, apporte ta malle et suis-moi. Jeunes filles, j'achèterai pour vous deux. — Marchand, ayons d'abord le premier choix. — Suivez-moi, mes belles.

AUTOLYCUS à part.

Et vous payerez bien pour elles.

(Il chante.)

Voulez-vous acheter des colliers,
Ou des rubans pour votre coiffure,
Ma jolie poulette, ma mignonne?
Ou de la soie, ou du fil,
Quelques jolis colifichets pour votre tête,
Des plus beaux, des plus nouveaux, des plus frais?
Venez au colporteur;
Avec de l'argent
On achète tout en gros et en détail.

(Le jeune berger, Dorcas et Mopsa sortent ensemble pour choisir et acheter; Autolycus les suit.)

(Entre un valet.)

LE VALET.

Maître, il y a trois charretiers, trois bergers, trois chevriers, trois gardeurs de pourceaux qui se sont tous fait des hommes à poil : ils se nomment eux-mêmes des *saltières* (22), et ils ont une danse

qui est, disent les filles, comme une galimafrée de gambades, parce qu'elles n'en sont pas; mais elles sont elles-mêmes dans l'idée qu'elle plaira infiniment, pourvu qu'elle ne soit pas trop rude pour quelques-uns d'entr'eux, qui ne connaissent que le jeu de boule.

LE BERGER.

Laisse-nous; nous ne voulons point de leur danse; on n'a déjà que trop folâtré ici. — Je sais, monsieur, que nous vous ennuyons.

POLIXÈNE.

C'est nous qui fatiguons ceux qui nous délassent: je vous prie, voyons ces quatre trios de gardeurs de troupeaux.

LE VALET.

Il y en a trois d'entr'eux, monsieur, qui, suivant ce qu'ils racontent, ont dansé devant le roi; et le moins souple des trois ne saute pas moins de douze pieds et demi en carré.

LE BERGER.

Cesse ton babil: puisque cela fait plaisir à ces honnêtes gens, qu'ils viennent; mais qu'ils se dépêchent.

LE VALET.

Hé! ils sont à la porte, mon maître.

(Ici les douze satyres paraissent et exécutent leur danse.)

POLIXÈNE à part.

Oh! bon vieillard, tu en sauras davantage dans la suite. — Ne les laisse-t-on pas aller trop loin? — Il est temps de les séparer. — Le bonhomme est simple, il dit tout ce qu'il sait. — (*A Florizel.*) Hé

bien, beau berger, votre cœur est plein de quelque sentiment qui distrait votre âme du plaisir de la fête. —Vraiment, quand j'étais jeune et que je filais, comme vous faites, une intrigue d'amour, j'avais coutume de charger ma belle de présens : j'aurais pillé le trésor de soie d'un marchand forain, et l'aurais prodigué dans les mains de ma belle. — Vous l'avez laissé partir, et vous n'avez fait aucun marché avec lui. Si votre belle allait l'interpréter mal, et prendre cet oubli pour un défaut d'amour ou de générosité, vous seriez fort embarrassé au moins pour la réponse, si vous tenez à conserver son attachement.

FLORIZEL.

Mon digne vieillard, je sais qu'elle ne fait aucun cas de pareilles bagatelles. Les cadeaux qu'elle attend de moi sont enfermés dans mon cœur, dont je lui ai déjà fait don, mais que je ne lui ai pas encore livré. (*A Perdita.*) Ah ! écoute-moi prononcer le vœu de mon cœur devant ce vieillard, qui, à ce qu'il me semble, aima jadis : je prends ta main : cette main, aussi douce que le duvet de la colombe, et aussi blanche qu'elle, ou que la dent d'un Éthiopien et la neige pure ressassée deux fois par le souffle impétueux du nord.

POLIXÈNE.

Oh ! comme ce jeune berger caresse et semble polir avec complaisance cette main qui était déjà si blanche auparavant ! — Je vous ai interrompu. — Mais revenez à votre protestation : que j'entende votre promesse.

FLORIZEL.

Écoutez, et soyez-en témoin.

POLIXÈNE.

Et mon voisin aussi que voilà?

FLORIZEL.

Et lui aussi, et d'autres que lui, et tous les hommes, la terre aussi et les cieux, et l'univers entier : soyez tous témoins que, fussé-je couronné le plus grand monarque du monde et le plus puissant, fussé-je le plus beau jeune homme qui ait fait languir deux beaux yeux, eussé-je plus de force et de science que n'en ait jamais eu mortel, je ne ferais aucune estime de tous ces biens sans l'amour de ma bien-aimée, et que je les consacrerais tous à son service, ou les condamnerais à périr.

POLIXÈNE.

Riche offrande!

CAMILLO.

Qui suppose une affection durable.

LE BERGER.

Mais vous, ma fille, en dites-vous autant pour lui?

PERDITA.

Je ne puis m'exprimer aussi bien, ni penser mieux : je juge de la pureté de ses sentimens et de ses vœux sur celle des miens et de mon cœur.

LE BERGER.

Prenez-vous les mains, et concluez l'accord. — Et vous, amis inconnus de moi, vous en rendrez témoignage; je donne ma fille à ce jeune homme,

et je veux que sa dot égale la fortune de son amant.

FLORIZEL.

Oh ! la dot de votre fille doit être ses vertus. Après une certaine mort, j'aurai plus de richesses que vous ne pouvez l'imaginer encore, assez pour exciter votre surprise ; mais, allons, unissons-nous en présence de ces témoins.

LE BERGER, à Florizel.

Allons, votre main. — Et vous, ma fille, la vôtre.

POLIXÈNE.

Arrêtez, berger ; un moment, je vous en conjure. — (*A Florizel.*) Avez-vous un père ?

FLORIZEL.

J'en ai un. — Mais que prétendez-vous ?...

POLIXÈNE.

A-t-il connaissance de ceci ?

FLORIZEL.

Il n'en a aucune, et n'en aura jamais.

POLIXÈNE.

Il me semble pourtant qu'un père est l'hôte qui sied le mieux au festin des noces de son fils. Je vous prie, encore un mot : votre père n'est-il pas devenu incapable de gouverner ses affaires ? n'est-il pas tombé en enfance par les années et les infirmités de l'âge ? peut-il parler, entendre, distinguer un homme d'un homme, administrer son bien ? n'est-il pas gisant dans son lit, incapable de rien faire que ce qu'il faisait dans sa première enfance ?

FLORIZEL.

Non, cher monsieur, il est plein de santé, et il conserve plus de forces que n'en ont la plupart des vieillards de son âge.

POLIXÈNE.

Par ma barbe blanchie, si cela est, vous lui faites une injure qui ne sent pas trop la tendresse filiale : il est raisonnable que mon fils se choisisse lui-même une épouse; mais il serait juste et raisonnable aussi que le père, à qui il ne reste plus d'autre joie que la consolation de voir une belle postérité, fût un peu consulté dans pareille affaire.

FLORIZEL.

Je vous accorde tout cela. Mais, mon vénérable monsieur, c'est pour quelques autres raisons, qu'il n'est pas à propos que vous sachiez, que je ne donne pas connaissance de cette affaire à mon père.

POLIXÈNE.

Il faut qu'il en soit instruit.

FLORIZEL.

Il ne le sera point.

POLIXÈNE.

Je vous en prie, qu'il le soit.

FLORIZEL.

Non, il ne le faut pas absolument.

LE BERGER.

Qu'il le soit, mon fils; il n'aura aucun sujet d'être fâché, quand il viendra à connaître ton choix.

FLORIZEL.

Allons, allons, il ne doit pas en être instruit. — Soyez seulement témoins de notre union.

POLIXÈNE, se découvrant.

De votre divorce, mon jeune monsieur, que je n'ose pas appeler mon fils. Tu es trop vil pour être reconnu de moi. Toi, l'héritier d'un sceptre, et qui brigues ici une houlette ! — (*Au père.*) Toi, vieux traître, je suis fâché de ne pouvoir, en te faisant pendre, abréger tes jours que d'une semaine. — (*A Perdita.*) Et toi, jeune et aimable séductrice, tu dois à la fin connaître malgré toi le royal fou auquel tu t'es attaquée.

LE BERGER.

O mon cœur !

POLIXÈNE.

Je ferai déchirer ta beauté dans les ronces, et je rendrai ta figure plus méprisable que ton état. — Quant à toi, jeune étourdi, si jamais je m'aperçois que tu oses seulement pousser un soupir de regret de ne plus voir cette petite créature (comme c'est bien mon intention que tu ne la revoies jamais), je te déshérite de ma succession, et je ne te reconnaîtrai pas plus pour être de notre sang et de notre famille, que ne l'est tout autre descendant de Deucalion. Souviens-toi de mes paroles, et suis-nous à la cour. — Toi, paysan, quoique tu aies mérité toute notre colère, nous t'affranchissons pour le présent de son coup mortel. — Et vous, petite enchanteresse, assez bonne pour un pâtre, oui, et pour lui aussi, qui se rend lui-même digne de vous s'il ne s'agissait de

notre honneur, — si jamais tu lui ouvres à l'avenir l'entrée de cette cabane, ou que tu environnes son corps de tes embrassemens, j'inventerai une mort aussi cruelle pour toi, que tu es délicate pour elle.

(Il sort.)

PERDITA.

C'en est fait, perdue sans ressource à l'heure même ! Je n'ai pas été fort effrayée ; une ou deux fois j'ai été sur le point de lui répondre, et de lui déclarer nettement que le même soleil qui éclaire son palais, ne dédaigne point de répandre ses rayons sur notre chaumière, et qu'il les voit d'un œil égal. (*A Florizel.*) Voulez-vous bien, monsieur, vous retirer ? Je vous ai bien dit par où cela finirait. Je vous prie, prenez soin de votre propre bonheur ; ce songe que j'ai fait, j'en suis réveillée maintenant, et je ne veux plus jouer la reine en rien. — Mais je trairai mes brebis, et je pleurerai.

CAMILLO, au berger.

Eh bien, bon père, comment vous trouvez-vous ? Parlez encore une fois avant de mourir.

LE BERGER.

Je ne peux ni parler, ni penser, et je n'ose trop savoir ce que je sais. (*A Florizel.*) Ah ! monsieur, vous avez perdu et ruiné un homme de quatre-vingt-trois ans, qui croyait descendre en paix dans sa tombe ; oui, qui espérait mourir sur le lit où mon père est mort, et reposer auprès de ses vertueuses cendres ; mais maintenant quelque bourreau doit me revêtir de mon drap mortuaire, et me mettre dans un lieu où

nul prêtre ne jettera de la poussière sur mon corps. (*A Perdita.*) O maudite misérable! qui savais que c'était là le prince, et qui as osé t'aventurer à mêler ta foi avec la sienne. — Je suis perdu, je suis perdu! Si je pouvais mourir en ce moment, j'aurais fini ma vie à l'instant où je le désire.

(Il sort.)

FLORIZEL à Perdita.

Pourquoi fixez-vous ainsi vos regards sur moi? Je ne suis qu'affligé, mais non pas effrayé. Tout est différé, mais rien n'est changé dans ma volonté. Ce que j'étais, je le suis encore. Plus on me retire en arrière, et plus je veux aller en avant : je ne suis pas mon lien avec répugnance.

CAMILLO.

Mon aimable prince, vous connaissez le caractère de votre père. En ce moment il ne vous permettra aucunes représentations; et je présume que vous ne vous proposez pas de lui en faire; il aurait aussi bien de la peine, je le crains, à soutenir votre vue; ainsi, jusqu'à ce que sa fureur se soit calmée, ne vous présentez pas devant lui.

FLORIZEL.

C'est mon dessein. Vous êtes toujours Camillo, je pense?

CAMILLO.

Oui, toujours le même, seigneur.

PERDITA.

Combien de fois vous ai-je dit que cela arriverait! Combien de fois vous ai-je dit que mes grandeurs finiraient dès qu'elles seraient connues!

FLORIZEL.

Elles ne peuvent finir que par la violation de ma foi : et qu'alors la nature écrase les deux moitiés de la terre l'une contre l'autre, qu'elle étouffe toutes les semences qu'elle renferme! Lève les yeux et rassure-toi. — Effacez-moi de votre succession, mon père; mon héritage est mon amour.

CAMILLO.

Écoutez les conseils.

FLORIZEL

Je les écoute; mais ce sont ceux de mon amour; si ma raison veut se prêter à lui obéir, j'écoute la raison; sinon, mes sens, préférant le délire, la congédient.

CAMILLO.

C'est là du désespoir, seigneur.

FLORIZEL.

Appelez-le de ce nom, si vous voulez; mais il remplit mon vœu; je suis forcé de le croire vertu. Camillo, ni pour la Bohème et toutes les grandeurs de son empire, ni pour tout ce que le soleil éclaire, tout ce que le sein de la terre contient, ou ce que la mer cache dans la profondeur de ses abîmes ignorés, je ne violerai les sermens que j'ai faits à cette beauté que j'aime. Ainsi, je vous en conjure, comme vous avez toujours été l'ami de mon père, lorsqu'il aura perdu la trace de son fils (car je le jure, mon dessein est de ne plus le revoir), tempérez sa passion par vos sages conseils. La fortune et moi nous allons lutter ensemble à l'avenir. Voici ce que vous pouvez

savoir et redire, que je me suis embarqué sur mer avec elle, puisque je ne puis la conserver ici sur le rivage; et, fort heureusement pour notre besoin, j'ai un vaisseau prêt à partir, qui n'était pas préparé pour ce dessein. Quant à la route que je dois tenir, il n'est d'aucun avantage pour vous de le savoir, ni d'aucun intérêt pour moi que vous puissiez le redire.

CAMILLO.

Ah! seigneur, je voudrais que votre caractère fût plus docile aux avis, ou plus fort contre les disgrâces.

FLORIZEL.

Écoutez, Perdita. (*A Camillo.*) Je vais vous entendre dans un moment.

CAMILLO, à part.

Il est inébranlable : il est décidé à fuir. Maintenant je serais heureux si je pouvais faire servir son évasion à mon avantage; le sauver du danger, lui prouver mon affection et mon respect; et moi, revoir encore la chère Sicile, et cet infortuné roi, mon maître, que j'ai tant de désir de revoir.

FLORIZEL.

Allons, cher Camillo, je suis chargé d'affaires qui demandent tous mes soins; laissant toute cérémonie, je prends congé de vous.

CAMILLO.

Seigneur, je pense que vous avez entendu parler de mes faibles services, et de l'affection que j'ai toujours portée à votre père.

FLORIZEL.

Vous avez bien mérité de lui par vos nobles services ; c'est un doux plaisir aussi pour mon père d'en parler ; et il n'a pas négligé le soin de les récompenser suivant sa reconnaissance.

CAMILLO.

Hé bien, seigneur, si vous avez la bonté de croire que j'aime le roi, et en lui ce qui tient à lui de plus près, c'est-à-dire, votre illustre personne, daignez vous laisser diriger par moi, si votre projet important et médité à loisir peut encore souffrir quelque changement. Sur mon honneur, je vous indiquerai un lieu où vous trouverez l'accueil qui convient à votre altesse ; où vous pourrez posséder librement votre amante (dont je vois que vous ne pouvez être séparé que par votre ruine, dont vous préserve le ciel !). Épousez-la ; par tous mes efforts, en votre absence je tâcherai d'apaiser le ressentiment de votre père, et de le ramener à approuver votre choix.

FLORIZEL.

Eh ! cher Camillo, comment pourrait s'exécuter cette espèce de miracle ? Apprenez-le-moi, afin que j'admire en vous plus qu'un homme, et que je m'abandonne à vous avec confiance.

CAMILLO.

Avez-vous déterminé dans votre pensée le lieu où vous allez vous rendre ?

FLORIZEL.

Pas encore. C'est un accident inopiné qui est cou-

pable du parti violent que nous prenons, et nous faisons de même profession de nous dévouer au hasard et à l'impulsion de chaque vent qui souffle.

CAMILLO.

Écoutez-moi donc : voici ce que j'ai à vous dire.— Si vous ne voulez pas absolument changer de résolution, et que vous soyez décidé sans retour à cette fuite, faites voile vers la Sicile, et présentez-vous avec votre belle princesse (car je vois qu'elle doit l'être) devant Léontes. Elle sera vêtue comme il convient que le soit la compagne qui partage votre lit. Il me semble voir Léontes vous ouvrant affectueusement ses bras, vous accueillant par ses larmes, vous demandant pardon à vous, qui êtes le fils, comme à la personne même de votre père, baisant les mains de votre belle princesse, et son cœur partagé entre les remords de sa cruauté et l'épanchement de sa tendresse, se reprochant l'une avec des malédictions et disant à l'autre de croître plus vite que le temps ou la pensée.

FLORIZEL.

Digne Camillo, quel prétexte donnerai-je à ma visite ?

CAMILLO.

Vous direz que vous êtes envoyé par le roi votre père, pour le saluer et lui donner des consolations. Je veux vous mettre par écrit, seigneur, la manière dont vous devez vous conduire avec lui, et ce que vous devez lui communiquer, comme de la part de votre père, des faits qui ne sont connus que de nous trois ; et ces instructions vous guideront si

exactement dans ce que vous devez dire à chaque audience, qu'il ne s'apercevra de rien, et qu'il croira que vous avez toute la confiance de votre père, et que vous lui révélez les secrets de son cœur.

FLORIZEL.

Je vous ai des obligations sans bornes : je goûte cette idée.

CAMILLO.

C'est un plan qui promet mieux que de vous dévouer inconsidérément à des mers infréquentées, à des rivages inconnus, avec la certitude de rencontrer une foule de misères, sans aucun espoir de secours; vous exposant, au sortir d'une infortune, à être assailli d'une autre; n'ayant rien de certain que vos ancres, qui ne peuvent vous rendre de meilleur service que celui de pouvoir se fixer dans des lieux où vous serez ennuyé d'être. D'ailleurs, vous le savez, la prospérité est le plus sûr lien de l'amour; l'affliction et le malheur altèrent sa fraîcheur, et corrompent le cœur même.

PERDITA.

L'un des deux est vrai; je pense que l'adversité peut altérer la fraîcheur des joues, mais non pas les sentimens et le cœur.

CAMILLO.

Oui, parlez-vous ainsi? il ne sera point né dans la maison de votre père, depuis sept années, une autre fille comparable à vous.

FLORIZEL.

Mon cher Camillo, elle est autant au-dessus de

son éducation, qu'elle est rabaissée par la naissance.

CAMILLO.

Je ne puis dire que c'est dommage qu'elle manque d'instruction ; car elle paraît en savoir plus que la plupart de ceux qui font profession d'instruire les autres.

PERDITA.

Pardonnez, monsieur, ma rougeur doit vous tenir lieu de mes remercîmens.

FLORIZEL.

Charmante Perdita ! — Mais, sur quelles épines nous sommes placés !—Camillo, vous, le sauveur de mon père, et maintenant le mien, le consolateur de notre maison, comment ferons-nous? Nous ne sommes pas équipés comme doit l'être le fils du roi de Bohème, et nous ne pourrons pas paraître en Sicile.....

CAMILLO.

Seigneur, n'ayez point d'inquiétude là-dessus. Vous savez, je crois, que toute ma fortune est située dans cette île ; ce sera mon soin que vous soyez entretenu en prince, comme si le rôle que vous jouerez, était le mien. Et, seigneur, afin de vous convaincre que vous ne pourrez manquer de rien.... un mot ensemble.

(Ils se parlent à l'écart.)

(Entre Autolycus.)

ATOLYCUS.

Ah ! quelle dupe que l'honnêteté ! et que la confiance, sa sœur inséparable, est une créature sotte et simple ! J'ai vendu toute ma drogue : il ne me

reste pas une pierre fausse, pas un ruban, pas un miroir, pas une boule de parfums, ni bijou, ni tablettes, ni ballade, ni couteau, ni lacet, ni gants, ni nœud de chaussure, ni bracelet, ni anneau de corne; pour empêcher ma malle de jeûner, ils sont accourus, se disputant à qui achètera le premier, comme si mes joujous avaient été bénis et pouvaient procurer la bénédiction du ciel à l'acheteur : par ce moyen j'ai observé ceux dont la bourse avait la meilleure mine, et ce que j'ai vu, je m'en suis souvenu pour mon profit. Mon paysan, à qui il ne manque que bien peu de chose pour être un homme raisonnable, est devenu si amoureux des chansons des filles, qu'il n'a pas voulu bouger qu'il n'ait eu l'air et les paroles; ce qui m'a si bien attiré le reste du troupeau, que tous leurs autres sens s'étaient fixés dans leurs oreilles : vous auriez pu enlever un jupon, sans qu'il l'eût senti : il n'y avait rien de si facile que de dépouiller un gousset de sa bourse : j'aurais enfilé toutes les clefs qui pendaient aux chaînes; on n'entendait, on ne sentait, on n'admirait que la chanson du marchand. En sorte que, pendant cette léthargie, j'ai escamoté et coupé la plus grande partie de leurs bourses de fête; si le vieux berger n'était pas venu avec ses *ah!* et ses cris contre sa fille et le fils du roi, s'il n'eût pas effrayé et dispersé mes oiseaux, je n'eusse pas laissé une bourse en vie dans toute l'assemblée.

(Camillo, Florizel et Perdita s'avancent sur la scène.

CAMILLO.

Oui, mais mes lettres qui, par ce moyen, seront

rendues en Sicile aussitôt que vous y arriverez, éclairciront ce doute.

FLORIZEL.

Et celles que vous nous procurerez de la part du roi Léontes......

CAMILLO.

Satisferont votre père.

PERDITA.

Soyez à jamais heureux! Tout ce que vous dites présente les plus belles apparences.

CAMILLO, apercevant Autolycus.

Quel est cet homme qui se trouve là? — Nous l'emploîrons, ne négligeons rien de ce qui peut nous aider.

AUTOLYCUS, à part.

S'ils m'ont entendu tout à l'heure. — Allons, la potence.

CAMILLO.

Hé! vous voilà, mon ami? Ne tremblez pas : ne craignez personne ici : personne ici ne vous veut du mal.

AUTOLYCUS.

Je suis un pauvre malheureux, monsieur.

CAMILLO.

Hé bien, continue de l'être à ton aise; il n'y a personne ici qui ait envie de te voler cela; cependant, nous pouvons te proposer un échange avec l'extérieur de ta pauvreté : en conséquence, déshabille-toi à l'instant : tu dois croire que c'est une chose nécessaire; change d'habit avec cet honnête

homme. Quoique le marché soit à son désavantage, cependant sois sûr qu'il y a encore quelque chose pour toi par-dessus le marché.

AUTOLYCUS.

Je suis un pauvre malheureux, monsieur. (*A part.*) Je vous connais tout de reste.

CAMILLO.

Allons, je t'en prie, dépêche : cet honnête homme est déjà à demi déshabillé.

AUTOLYCUS.

Parlez-vous sérieusement, monsieur? — (*A part.*) Je soupçonne le mystère de tout ceci.

FLORIZEL.

Dépêche-toi donc, de grâce.

AUTOLYCUS.

En vérité, j'y allais sérieusement : mais en conscience je ne puis prendre cet habit.

CAMILLO.

Allons, dénoue, dénoue. (*A Perdita.*) Heureuse amante, que ma prophétie s'accomplisse sur vous! — Il faut vous retirer sous quelque abri ; prenez le chapeau de votre bien-aimé, et enfoncez-le sur vos sourcils : affublez votre figure. Dépouillez-vous des habits de votre sexe, et déguisez tout ce qui l'annonce, afin que vous puissiez (car je crains pour vous les regards) gagner le vaisseau sans être découverte.

PERDITA.

Je vois que la pièce est arrangée de façon qu'il faut que j'y fasse un rôle.

CAMILLO.

Cela est indispensable. (*A Florizel.*) Hé bien, avez-vous fini ?

FLORIZEL.

Si je rencontrais mon père à présent, il ne songerait jamais à m'appeler son fils.

CAMILLO.

Allons, vous ne garderez point de chapeau. — Venez, madame, venez. — (*A Autolycus.*) Adieu, mon ami.

AUTOLYCUS.

Adieu, monsieur.

FLORIZEL.

O Perdita, ce que nous avons oublié tous deux ! — Je vous prie, un mot.

CAMILLO, à part.

Ce que je vais faire d'abord, ce sera d'informer le roi de cette évasion, et du lieu où ils se proposent d'aborder, où j'ai l'espérance que je viendrai à bout de le déterminer à les suivre; et je l'accompagnerai; et reverrai la Sicile que j'ai un désir de femme de revoir.

FLORIZEL.

Que la fortune veuille nous seconder! Ainsi donc nous allons gagner le rivage, Camillo.

CAMILLO.

Le plus tôt sera le mieux.

(Florizel, Perdita et Camillo sortent.)

AUTOLYCUS seul.

Je conçois l'affaire; je l'entends. Avoir une oreille

fine, un œil pénétrant, et la main légère, sont des qualités nécessaires pour un coupeur de bourse. Il est besoin aussi d'un bon nez, afin de flairer et chercher de l'ouvrage pour les autres sens. Je vois que voici le moment, ou jamais, où un malhonnête homme peut faire son chemin. Quel marché aurais-je fait s'il n'y avait pas eu de l'or en retour? Mais aussi combien ai-je gagné ici avec cet échange? Sûrement les dieux sont d'intelligence avec nous cette année, et nous ferons tout sans empêchement. Le prince lui-même est occupé d'une tâche d'iniquité, en s'évadant de chez son père, et traînant cette entrave à ses talons. Si je savais que ce ne fût pas un tour honnête que d'en informer le roi, je le ferais : mais je tiens qu'il y a plus de coquinerie à tenir la chose secrète, et toujours je me pique d'être fidèle à ma profession. (*Entrent le berger et son fils.*) Tenons-nous à l'écart, à l'écart. — Voici encore matière pour une cervelle chaude et vive. Chaque coin de rue, chaque église, chaque boutique, chaque cour de justice, chaque exécution procure de l'emploi à un homme vigilant.

LE FILS DU BERGER.

Voyez, voyez; quel homme vous êtes à présent! Il n'y a pas d'autre parti que d'aller déclarer au roi qu'elle est un enfant changé au berceau, et point du tout de votre chair et de votre sang.

LE BERGER.

Mais, écoute-moi.

LE FILS.

Mais, écoutez-moi.

LE BERGER.

Allons, continue donc.

LE FILS.

Dès qu'une fois elle n'est point de votre chair et de votre sang, votre chair et votre sang n'ont point offensé le roi; et alors votre chair et votre sang ne doivent pas être punis par lui. Montrez ces effets que vous avez trouvés autour d'elle, ces papiers secrets, seulement ce qu'elle avait avec elle; et cela une fois fait, ne vous embarrassez pas de la loi : je vous le garantis.

LE BERGER.

Hé bien, j'irai tout déclarer au roi; oui, chaque mot, et les folies de son fils aussi, qui, je puis bien le dire, n'est point un honnête homme, ni envers son père, ni envers moi, d'aller se jouer à me faire le beau-frère du roi.

LE FILS.

En effet, beau-frère du roi était le dernier degré de parenté où vous pussiez monter, et alors votre sang serait devenu plus cher, je ne sais pas de combien l'once.

AUTOLYCUS toujours à l'écart.

Fort à propos... Mannequin!

LE BERGER.

Allons, allons trouver le roi : il y a dans le petit écrin de quoi lui faire se gratter la barbe.

AUTOLYCUS.

Je ne vois pas trop quel obstacle cette plainte peut mettre à l'évasion de mon prince.

LE FILS.

Priez le ciel qu'il soit au palais.

AUTOLYCUS.

Quoique je ne sois pas honnête de mon naturel, je le suis cependant quelquefois par hasard. — Mettons dans ma poche cette barbe de marchand. (*Il s'avance auprès des deux bergers.*) Hé bien, villageois, où allez-vous ainsi?

LE BERGER.

Au palais, si votre seigneurie le permet.

AUTOLYCUS.

Vos affaires, là, quelles sont-elles? Avec qui? Déclarez-moi ce que c'est que ce paquet, le lieu de votre demeure, vos noms, vos âges, votre avoir, votre éducation, en un mot tout ce qu'il importe qui soit connu.

LE FILS.

Nous ne sommes que de bonnes gens, tout *unis*, monsieur.

AUTOLYCUS.

Mensonge! Vous êtes rudes et couverts de poil. Ne vous avisez pas de me mentir : cela ne convient à personne qu'à des marchands, et ils nous donnent souvent un démenti à nous autres guerriers; mais nous les en payons en monnaie de bonne empreinte, et nullement en fer homicide. Ainsi ils nous le vendent, ils ne nous donnent pas le démenti.

LE FILS.

Votre seigneurie avait tout l'air de nous en acquitter d'un, si elle ne nous en avait pas fait don.

LE BERGER.

Êtes-vous un courtisan, monsieur, s'il vous plaît?

AUTOLYCUS.

Que cela me plaise ou non, je suis un courtisan; est-ce que tu ne vois pas un air de cour dans cette tournure de bras? est-ce que ma démarche n'a pas en elle la cadence et la mesure de cour? ton nez ne reçoit-il pas de mon individu une odeur de cour? est-ce que je ne réfléchis pas sur ta bassesse un mépris de cour? Crois-tu que, parce je veux développer, démêler ton affaire, pour cela je ne suis pas un courtisan? Je suis un courtisan de pied en cap, et un homme qui, l'un ou l'autre, y fera avancer ou reculer ton affaire; en conséquence de quoi je te commande de me déclarer ton affaire.

LE BERGER.

Mon affaire, monsieur, s'adresse au roi.

AUTOLYCUS.

Quel avocat as-tu auprès de lui?

LE BERGER.

Je n'en connais point, monsieur, sous votre bon plaisir.

LE FILS.

Avocat est un terme de cour pour signifier un faisan. Dites que vous n'en avez pas.

LE BERGER.

Aucun, monsieur. Je n'ai point de faisan, ni coq, ni poule.

AUTOLYCUS, à haute voix.

Que nous sommes heureux, pourtant, de n'être

pas de simples gens! Et pourtant la nature aurait pu me faire ce que sont ces bonnes gens; ainsi je ne veux pas les dédaigner.

LE FILS.

Cela ne peut être qu'un grand courtisan.

LE BERGER.

Ses habits sont riches, mais il ne les porte pas avec grâce.

LE FILS.

Il me paraît à moi d'autant plus noble, qu'il est plus bizarre : c'est un homme de cour, je le garantis; je le reconnais à ce qu'il se cure les dents [23].

AUTOLYCUS.

Et ce coffre? Qu'y a-t-il dans ce coffre? Pourquoi ce coffre?

LE BERGER.

Monsieur, il y a dans ce paquet et cette boîte des secrets qui ne doivent être connus que du roi, et qu'il va apprendre avant une heure si je peux parvenir à lui parler.

AUTOLYCUS.

Vieillard, tu as perdu tes peines.

LE BERGER.

Pourquoi, monsieur?

AUTOLYCUS.

Le roi n'est point dans son palais; il est allé à bord d'un vaisseau neuf pour purger sa mélancolie et prendre l'air : car, si tu es porteur de choses sérieuses, il faut que tu saches que le roi est dans le chagrin.

LE BERGER.

On le dit, monsieur, à l'occasion de son fils qui voulait se marier à la fille d'un berger.

AUTOLYCUS.

Si ce berger n'est pas dans les fers, qu'il fuie promptement; les malédictions qu'il aura, les tortures qu'on lui fera souffrir, briseront le dos de l'homme et le cœur du monstre.

LE FILS.

Le croyez-vous, monsieur?

AUTOLYCUS.

Et ce ne sera pas seulement lui qui souffrira tout ce que l'imagination peut inventer de fâcheux et la vengeance d'amer; mais aussi ses parens, quand ils seraient reculés au cinquantième degré, tous tomberont sous la main du bourreau. Et quoique ce soit une grande pitié, c'est un exemple nécessaire. Un vieux maraud de gardien de brebis consentir que sa fille s'élève aux grandeurs de la cour! Quelques-uns disent qu'il sera lapidé; mais moi je dis que c'est une mort trop douce pour lui : porter notre trône dans un parc à moutons! Il n'y a pas assez de morts, non, il n'y en a pas d'assez cruelles.

LE FILS.

Ce vieux berger a-t-il un fils, monsieur, l'avez-vous entendu dire? dites-le moi, monsieur, s'il vous plaît.

AUTOLYCUS.

Il a un fils qui sera écorché vif; ensuite, enduit

par tout le corps de miel, et placé auprès d'un nid de guêpes, pour rester là jusqu'à ce qu'il soit aux trois quarts et demi mort; ensuite on le fera revenir avec de l'eau-de-vie, ou quelque autre liqueur forte; son corps ne sera plus qu'une plaie, et dans le jour le plus chaud prédit par l'almanach, il sera posé contre un mur de briques aux regards brûlans du soleil du midi, qui le regardera jusqu'à ce qu'il périsse sous la piqûre des mouches. Mais pourquoi nous amuser à parler de cette canaille de traîtres? il ne faut que rire de leurs maux, leurs crimes étant si grands. Dites-moi, car vous me paraissez de bonnes gens, ce que vous voulez au roi. Si vous me marquez comme il faut votre considération pour moi, je vous conduirai au vaisseau où il est, je vous présenterai à sa majesté, je lui parlerai à l'oreille en votre faveur; et s'il y a quelqu'un, après le roi, qui soit en état de vous faire accorder votre demande, vous voyez un homme qui le fera.

LE FILS.

Il paraît un homme d'un grand crédit; accordez-vous avec lui, donnez-lui de l'or; et quoique l'autorité soit un ours féroce, cependant avec de l'or on la mène souvent par le nez. Montrez le dedans de votre bourse au dehors de sa main, et ne vous inquiétez de rien. Souvenez-vous, *lapidé et écorché vif.*

LE BERGER.

S'il vous plaisait, monsieur, de vous charger de l'affaire pour nous, voici de l'or que j'ai sur moi; je vous promets bien davantage, et je vous laisserai le

jeune homme en gage jusqu'à ce que je vous le rapporte.

AUTOLYCUS.

Après que j'aurai fait ce que j'ai promis ?

LE BERGER.

Oui, monsieur.

AUTOLYCUS.

Allons, donnez-m'en la moitié. — Êtes-vous personnellement intéressé dans cette affaire ?

LE FILS.

En quelque façon, monsieur ; mais quoique je sois dans un cas assez malheureux, j'espère que je ne serai pas écorché vif pour cela.

AUTOLYCUS.

Oh ! c'est le cas du fils du berger. Au diable si on n'en fait pas un exemple.

LE FILS à son père.

Eh ! consolez-vous, prenez courage ; il faut que nous allions trouver le roi, et lui montrer nos figures étrangères ; il faut qu'il sache qu'elle n'est point du tout votre fille, ni ma sœur, autrement nous sommes perdus. (*A Autolycus.*) Monsieur, je vous donnerai autant que ce vieillard quand l'affaire sera terminée ; et je resterai, comme il vous le dit, votre otage, jusqu'à ce que l'or vous ait été apporté.

AUTOLYCUS.

Je veux bien m'en rapporter à vous : marchez devant vers le rivage ; prenez sur la droite. Je ne ferai que jeter un coup d'œil par-dessus la haie, et je vous suis.

LE FILS.

Nous sommes bien heureux d'avoir trouvé cet homme, je puis le dire, bien heureux.

LE BERGER.

Marchons devant comme il nous l'ordonne; la Providence nous l'a envoyé pour nous faire du bien.

(Le berger et son fils s'en vont.)

AUTOLYCUS seul.

Je vois que quand j'aurais envie d'être honnête homme, la fortune ne le souffrirait pas; elle me fait tomber le butin dans la bouche; elle me gratifie en ce moment d'une double occasion; de l'or, et le moyen de rendre service au prince mon maître; et qui sait combien cela peut servir à mon avancement? Je vais lui conduire à bord ces deux taupes, ces deux aveugles : s'il juge à propos de les remettre sur le rivage, et que la plainte qu'ils veulent présenter au roi ne l'intéresse en rien, eh bien, qu'il me traite s'il le veut de coquin, pour être si officieux; je suis à toute épreuve contre ce titre, et toute la honte qui peut y être attachée. Je vais les lui présenter; cela peut être important.

(Il sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Sicile. — Appartement dans le palais de Léontes.

LÉONTES, CLÉOMÈNE, DION, PAULINE, Suite.

CLÉOMÈNE.

Seigneur, vous en avez assez fait ; vous avez témoigné un saint repentir ; si vous avez commis des fautes, vous les avez bien expiées, et même votre pénitence a surpassé vos fautes : à présent, finissez par faire ce que le ciel a déjà fait, par oublier vos offenses, et vous les pardonner comme il vous les pardonne.

LÉONTES.

Tant que je me souviendrai d'elle et de ses vertus, je ne puis oublier mon injustice envers elle ; je songe toujours au tort que je me suis fait à moi-même ; tort immense, qui laisse mon royaume sans héritier, et qui a détruit la plus douce compagne sur laquelle un époux ait fondé ses espérances.

PAULINE.

Quand vous épouseriez toutes les femmes, ou quand vous prendriez quelque bonne qualité à toutes pour

en former une femme parfaite, celle que vous avez tuée serait encore sans égale.

LÉONTES.

Je le crois ainsi. *Tuée?* Moi, je l'ai tuée? — Oui, je l'ai fait; mais vous, Pauline, vous me donnez un coup bien cruel, en me disant que je l'ai tuée. Ce mot est aussi amer pour moi dans votre bouche, qu'il l'est dans mon souvenir : à l'avenir, ne me le dites que bien rarement.

CLÉOMÈNE.

Ne le prononcez jamais, chère dame : vous auriez pu employer tout autre langage, qui aurait été plus convenable aux circonstances, et plus conforme à la bonté de votre cœur.

PAULINE, à Cléomène.

Vous êtes un de ceux qui voudraient le voir se remarier.

DION.

Si vous le désapprouvez, vous n'avez donc aucune pitié de l'état; et vous n'avez aucun égard pour son auguste épouse. Considérez un peu quels dangers, si sa majesté ne laisse point de postérité, peuvent tomber sur ce royaume et dévorer tous les témoins indécis de sa ruine. Quoi de plus saint que de consoler la feue reine? quoi de plus saint que de faire rentrer le bonheur dans la couche de sa majesté, avec une douce compagne, pour soutenir la royauté, nous consoler du présent et préparer le bien à venir?

PAULINE.

Il n'en est aucune qui en soit digne, auprès de

celle qui n'est plus. D'ailleurs, les dieux voudront que leurs desseins secrets s'accomplissent. Le divin Apollon n'a-t-il pas répondu, et n'est-ce pas là le sens de son oracle, que le roi Léontes n'aura point d'héritier qu'on n'ait retrouvé l'enfant qu'il a fait exposer et perdre ? Et l'espoir qu'il soit jamais retrouvé tient à un prodige aussi contraire à l'humaine raison, qu'il l'est que mon Antigone brise son tombeau, et revienne dans mes bras. Car, sur ma vie, mon époux a péri avec l'enfant. Votre avis est donc que notre souverain contrarie le ciel et s'oppose à ses volontés ? (*Au roi.*) Ne vous inquiétez point de postérité : la couronne trouvera toujours un héritier. Le grand Alexandre laissa la sienne au plus digne, et par-là son successeur devait être le meilleur qu'on pût choisir.

LÉONTES.

Chère Pauline, vous qui avez en honneur, je le sais, la mémoire d'Hermione, ah ! que ne me suis-je toujours modelé sur vos conseils ! Je pourrais encore à présent contempler les beaux yeux de ma reine chérie, je pourrais encore cueillir un trésor de délices sur ses lèvres.

PAULINE.

En les laissant plus riches encore, après le don qu'elles vous auraient fait.

LÉONTES.

Vous dites la vérité : il n'est plus de pareilles femmes : ainsi plus de femme. Une épouse qui ne la vaudrait pas, et qui serait mieux traitée de moi, forcerait son âme sanctifiée à revêtir de nouveau son

corps, et à nous apparaître dans cette assemblée où nous l'outrageons en ce moment; et à me dire, dans les tourmens de son cœur : *pourquoi plutôt que moi?*

PAULINE.

Si elle avait le pouvoir de le faire, elle en aurait une juste raison.

LÉONTES.

Oui, une bien juste : et elle m'exciterait à poignarder celle que j'aurais épousée.

PAULINE.

Je le ferais comme elle : si j'étais l'ombre qui vinsse en être témoin sur la terre, je vous dirais de considérer les yeux de votre nouvelle épouse, et de me dire pour quels attraits vous l'auriez choisie ; et ensuite je pousserais un cri en vous adressant ces mots : *Souviens-toi de moi.*

LÉONTES.

Les étoiles, les étoiles mêmes, et tous les yeux du monde ne sont auprès des siens que des charbons éteints! Ne craignez point de moi une nouvelle épouse ; je ne veux plus de femme, Pauline.

PAULINE.

Voulez-vous jurer de ne jamais vous marier que de mon libre aveu?

LÉONTES.

Jamais, Pauline ; je le jure sur le salut de mon âme.

PAULINE.

Vous l'entendez, seigneurs, soyez tous témoins de son serment.

CLÉOMÈNE.

Vous exposez trop l'honneur de sa foi.

PAULINE.

A moins qu'une autre femme, aussi ressemblante à Hermione que son portrait lui ressemble, ne se présente à ses yeux.

CLÉOMÈNE.

Chère dame...

PAULINE.

J'ai dit.—Cependant, si mon roi veut se marier... —Oui, si vous le voulez, seigneur, et qu'il n'y ait pas de moyen de vous en ôter la volonté, donnez-moi l'office de vous choisir une reine; elle ne sera pas aussi jeune que l'était la première; mais elle sera telle que, si l'ombre de votre première reine revenait sur la terre, elle se réjouirait de vous voir dans ses bras.

LÉONTES.

Ma fidèle Pauline, nous ne nous marierons point que d'après votre conseil.

PAULINE.

Et je vous le conseillerai, quand votre première reine reviendra à la vie; jamais auparavant.

(Entre un gentilhomme.)

LE GENTILHOMME.

Un homme qui s'annonce pour le prince Florizel, fils de Polixène, vient avec sa princesse, la plus belle femme que j'aie jamais vue, demander à être introduit auprès de votre majesté.

LÉONTES.

Quelle affaire avons-nous avec lui ? Il ne vient point dans un appareil digne de la grandeur de son père : son arrivée, si soudaine et si imprévue, nous dit assez que ce n'est point une visite volontaire et régulière, mais une entrevue forcée par quelque besoin ou quelque accident. Quelle suite a-t-il ?

LE GENTILHOMME.

Peu de suite, et ce ne sont pas de grands seigneurs.

LÉONTES.

Sa princesse, dites-vous, est avec lui ?

LE GENTILHOMME.

Oui, la plus incomparable beauté terrestre, je crois, que jamais le soleil ait éclairée de sa lumière.

PAULINE.

O Hermione ! comme le siècle présent se loue et se place au-dessus du siècle passé, de même, à présent que tu es disparue, tu cèdes le pas aux objets dont la présence frappe les yeux. Vous-même, gentilhomme, vous avez dit, et vous l'avez écrit aussi (mais maintenant vos écrits sont plus glacés que celle qui en était le sujet), qu'elle n'avait jamais été, et que jamais elle ne serait égalée. Vos vers qui suivaient autrefois sa beauté ont étrangement rétrogradé, pour que vous disiez à présent que vous en avez vu une plus accomplie.

LE GENTILHOMME.

Pardon, madame ; j'ai presque oublié la première : daignez me pardonner ; et l'autre, quand une fois elle aura obtenu vos regards, obtiendra

aussi votre voix. Celle-ci est une si grande beauté, que, si elle voulait fonder une secte, elle pourrait éteindre le zèle de toutes les sectes opposées, et faire des prosélytes de tous ceux à qui elle dirait de la suivre.

PAULINE.

Comment! ce ne seraient pas du moins les femmes.

LE GENTILHOMME.

Les femmes l'aimeront, parce qu'elle est une femme d'un mérite au-dessus de tout homme; les hommes l'aimeront, parce qu'elle est la plus rare de toutes les femmes.

LÉONTES.

Allez, Cléomène; et vous-même, accompagné de vos illustres amis, amenez-les recevoir nos embrassemens. (*Cléomène sort avec les seigneurs et le gentilhomme.*) Toujours est-il étrange qu'il vienne aussi furtivement se présenter à notre cour.

PAULINE.

Si notre jeune prince (la perle des enfans) avait vécu jusqu'à cette heure, il aurait bien figuré à côte de ce prince : il n'y a pas un mois d'intervalle entre leurs naissances.

LÉONTES.

Je vous prie, arrêtez : vous savez qu'il meurt pour moi une seconde fois quand on m'en parle. Lorsque je verrai ce jeune homme, vos discours, Pauline, pourraient me conduire à des réflexions capables de me priver de ma raison. — Je les vois qui s'avancent.

(Entrent Florizel, Perdita, Cléomène, et autres seigneurs.)

LÉONTES à Florizel.

Prince, votre mère fut bien fidèle à sa couche; car, au moment où elle vous conçut, elle reçut l'empreinte parfaite de l'image de votre illustre père. Si je n'avais que vingt et un ans, les traits de votre père sont si bien gravés dans vos traits, vous avez si bien son air, que je vous appellerais mon frère, comme je l'appelais de ce nom, et je vous parlerais de quelques étourderies de jeunesse que nous fîmes ensemble. Vous êtes le bienvenu, ainsi que votre belle princesse, véritable déesse. Hélas! j'ai perdu un couple d'enfans qui auraient pu briller ainsi entre le ciel et la terre, et exciter l'admiration comme vous le faites, couple charmant et plein de grâces. Et ce fut ainsi que je perdis (le tout par ma folie) la société et l'amitié de votre vertueux père, que je désire voir encore une fois dans ma vie, quoiqu'elle soit maintenant accablée de malheurs.

FLORIZEL.

Seigneur, c'est par son ordre que j'ai abordé ici en Sicile, et je suis chargé de sa part de vous présenter tous les vœux qu'un roi et un ami peut envoyer à son frère, et si une infirmité, qui s'attache aux restes de sa vie, n'avait suspendu sa vigueur ordinaire, il aurait lui-même traversé l'étendue de terres et de mers qui sépare votre trône et le sien, pour jouir du plaisir de vous revoir, vous qu'il aime (ce sont ses expressions qu'il m'a ordonné de vous rendre) plus que tous les sceptres et plus que tous les autres rois vivans qui les portent.

LÉONTES.

Ah! mon frère, digne prince, les outrages que je t'ai faits réveillent dans mon âme toute ma douleur; et les nouveaux soins que tu me rends, et qui sont d'une générosité si rare, accusent ma négligence tardive! — Soyez le bienvenu à ma cour, comme le printemps l'est sur la terre. Et a-t-il donc aussi exposé cette merveille de la beauté au traitement du terrible, ou du moins de l'insensible Neptune, pour venir saluer un homme qui ne vaut pas ces fatigues, bien moins encore les hasards auxquels elle expose sa personne.

FLORIZEL.

Mon cher prince, elle vient de la Libye.

LÉONTES.

Où le belliqueux Smalus, ce prince si noble et si illustre, est craint et chéri?

FLORIZEL.

Oui, seigneur, de cette contrée; et c'est la fille de ce prince dont les larmes ont bien prouvé qu'il était son père au moment où il s'est séparé d'elle; c'est de cette contrée que, secondée d'un officieux vent du midi, nous avons fait ce trajet pour exécuter la commission que m'avait donnée mon père, de visiter votre majesté. J'ai congédié sur vos rivages de Sicile la plus brillante portion de ma suite : ils vont vers le roi de Bohême, pour lui annoncer et mon succès dans la Libye, et mon heureuse arrivée et celle de mon épouse dans cette cour où nous sommes.

LÉONTES.

Que les dieux propices épurent de toutes vapeurs

nuisibles notre atmosphère tandis que vous séjournerez dans notre climat! Vous avez un respectable père, un prince aimable; et moi, toute sacrée qu'est son auguste personne, j'ai commis contre elle une faute dont le ciel irrité m'a puni, en me laissant sans postérité : votre père jouit du bonheur qu'il a mérité des dieux, d'avoir en vous un fils digne de ses vertus. Et quel heureux père j'aurais été, moi qui aurais pu avoir un fils et une fille aujourd'hui vivans, et formant un aussi beau couple que vous deux!

(Entre un seigneur.)

LE SEIGNEUR.

Mon prince, ce que je vais annoncer ne mériterait aucune foi, si les preuves n'étaient pas aussi fortes. Apprenez, seigneur, que le roi de Bohème m'envoie vous saluer et vous prier d'arrêter son fils, qui, dépouillant sa dignité et ses devoirs, a fui du palais de son père, et renoncé à ses hautes destinées, pour s'évader avec la fille d'un berger.

LÉONTES.

Où est le roi de Bohème? parlez.

LE SEIGNEUR.

Ici dans votre capitale : je le quitte en ce moment : je parle en désordre, mais ce désordre convient et à mon étonnement, et à mon message. Tandis qu'il se hâtait d'arriver à votre cour, poursuivant, à ce qu'il paraît, la trace de ce jeune couple, il a rencontré en chemin le père de cette prétendue princesse, et son frère, qui tous deux avaient quitté leur pays avec le jeune prince.

FLORIZEL.

Camillo m'a trahi, Camillo, dont l'honneur et la fidélité avaient jusqu'ici résisté à toutes les épreuves.

LE SEIGNEUR.

Vous pouvez le lui reprocher à lui, à lui-même. — Il est avec le roi votre père.

LÉONTES.

Qui? Camillo?

LE SEIGNEUR.

Oui, Camillo, seigneur. Je lui ai parlé, et c'est lui qui est actuellement chargé de questionner ces pauvres gens. Jamais je n'ai vu deux malheureux si tremblans et si consternés : ils se prosternent à ses genoux, ils baisent la terre; ils prodiguent les sermens à chaque mot qu'ils prononcent : le roi de Bohème se bouche les oreilles et les menace des divers genres de mort les plus cruels.

PERDITA.

O mon pauvre père! — Le ciel suscite après nous des espions qui ne permettront pas que notre union s'accomplisse.

LÉONTES.

Êtes-vous mariés?

FLORIZEL.

Nous ne le sommes point, seigneur, et il n'y a pas d'apparence que nous le soyons. Les étoiles, je le vois, viendront caresser les vallons auparavant : la comparaison n'est que trop juste.

LÉONTES.

Prince, est-elle la fille d'un roi?

FLORIZEL.

Oui, seigneur, du moment qu'elle sera mon épouse?

LÉONTES.

Et ce moment, je le vois, par la prompte poursuite de votre respectable père, viendra bien lentement. Je suis fâché, très-fâché, que vous vous soyez aliéné son amitié, que votre devoir vous obligeait de conserver inviolablement; et aussi fâché, que votre choix ne soit pas aussi riche en mérite qu'il l'est en beauté; alors vous pourriez posséder l'objet de vos voeux.

FLORIZEL.

Chère amante, prends courage : quoique la fortune, qui se déclare ouvertement notre ennemie, nous poursuive avec mon père, elle n'a pas le moindre pouvoir pour changer nos cœurs et notre amour. (*Au roi.*) Je vous en conjure, seigneur, daignez vous rappeler le temps où vous ne comptiez pas plus d'années que je n'en ai à présent; que le souvenir de ces affections vous rende mon avocat : à votre prière, mon père accordera sans hésiter les plus grandes grâces.

LÉONTES.

S'il voulait le faire, comme vous le dites, je lui demanderais pour vous votre précieuse amante, qu'il regarde, lui, comme un objet de vil prix.

PAULINE.

Mon souverain, vous considérez cet objet avec des yeux trop jeunes : moins d'un mois avant que votre reine mourût, elle méritait encore mieux ces

regards passionnés, que l'objet que vous fixez à présent.

LÉONTES.

Je songeais à elle, même en contemplant cette jeune fille. — (*A Florizel.*) Mais je n'ai pas encore donné de réponse à votre demande. Je vais aller trouver votre père. Puisque vos penchans n'ont point profané votre honneur, je suis leur ami et le vôtre : je vais donc à l'instant le joindre pour entamer cette négociation : ainsi, suivez-moi, et remarquez la route que je prends. — Venez, cher prince.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

La scène est devant le palais.

AUTOLYCUS et UN GENTILHOMME.

AUTOLYCUS.

Je vous prie, monsieur, dites-moi, étiez-vous présent à ce récit?

LE GENTILHOMME.

J'étais présent à l'ouverture du paquet; j'ai entendu le vieux berger raconter la manière dont il l'avait trouvé; et là-dessus, après quelques momens d'étonnement, on nous a ordonné à tous de sortir de l'appartement; et je n'ai plus entendu que ceci, à ce que je crois, j'ai entendu le berger dire qu'il avait trouvé l'enfant.

AUTOLYCUS.

Je serais bien aise de savoir l'issue de tout cela.

LE GENTILHOMME.

Je vous rends la chose sans ordre. — Mais les changemens que j'ai aperçus sur les visages du roi et de Camillo, étaient singulièrement remarquables : ils semblaient, pour ainsi dire, en se fixant l'un l'autre, forcer leurs yeux hors de leurs orbites ; il y avait un langage dans leur silence, et leurs gestes parlaient : à leurs regards on eût dit qu'il ne s'agissait pas moins que d'un monde sauvé, ou d'un monde détruit ; tous les symptômes du plus grand étonnement éclataient dans leurs traits ; mais l'observateur le plus pénétrant, qui n'en savait pas au delà de ce qu'il voyait, n'aurait pu dire si leur affection était de la joie ou de la tristesse : toujours est-il certain que c'était l'une ou l'autre.

(Survient un autre gentilhomme.)

PREMIER GENTILHOMME.

Voici un gentilhomme qui peut-être en saura davantage. Quelles nouvelles, Roger?

SECOND GENTILHOMME.

Rien que feux de joie. L'oracle est accompli, la fille du roi est retrouvée ; tant de merveilles se sont révélées dans l'espace d'une heure, que nos faiseurs de ballades ne pourront jamais les célébrer.

(Arrive un troisième gentilhomme.)

SECOND GENTILHOMME.

Mais voici l'intendant de la dame Pauline, il pourra vous en dire davantage. — (*A l'intendant.*) Hé bien ! monsieur, comment vont les choses à présent? Cette nouvelle, qu'on assure vraie, ressemble si fort à un vieux conte, que de violens soupçons

s'élèvent contre la vérité. Est-il vrai que le roi a retrouvé son héritière?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Rien n'est plus vrai, si jamais il y eut une vérité prouvée. Ce que vous entendez, vous jureriez le voir de vos yeux, tant il y a d'accord dans les preuves : le mantelet de la reine Hermione, — son collier autour du cou de l'enfant, — les lettres d'Antigone, trouvées avec lui, et dont on connaît ici les caractères à ne s'y pas méprendre, — les traits majestueux de cette fille, et sa ressemblance avec sa mère, — un air de grandeur et de noblesse que lui a imprimé la nature, et qui est bien au-dessus de son éducation, — et mille autres preuves évidentes l'annoncent, avec le dernier degré de certitude, pour être la fille du roi. — Avez-vous assisté à l'entrevue des deux monarques?

SECOND GENTILHOMME.

Non.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Vous avez donc perdu un spectacle qu'il fallait voir, et qu'on ne peut peindre dans un récit. Vous auriez vu une joie en surpasser une autre; et de manière qu'il semblait que le chagrin pleurait de s'éloigner d'eux, car leur joie nageait dans des flots de larmes. Il fallait les voir élever leurs regards et leurs mains vers le ciel avec des visages si altérés, qu'on ne pouvait les reconnaître qu'à leurs vêtemens, et nullement à leurs traits. Notre roi, comme jeté hors de lui-même par l'élan de sa joie en retrouvant sa fille, s'écrie, comme si sa joie eût été

une douleur, une perte : *Oh ! ta mère, ta mère !* Ensuite il demande pardon au roi de Bohême, et puis il embrasse son gendre; et puis il soulève sa fille dans ses bras, et puis il remercie mille et mille fois le vieux berger, qui était là debout près de lui, comme l'aquéduc rongé par le laps de plusieurs règnes successifs. Je n'ai jamais ouï parler de pareille entrevue, qui laisse le récit si loin derrière la vérité, et défie la description de la représenter.

SECOND GENTILHOMME.

Et qu'est devenu, je vous prie, Antigone, qui emporta l'enfant de cette cour?

TROISIÈME GENTILHOMME.

C'est encore une histoire incroyable; et cependant appuyée sur tant de faits, qu'il y a de quoi réveiller la foi la plus endormie, et se faire jour à travers l'oreille la plus incrédule. Il a été déchiré en pièces par un ours, et cela est garanti par le fils du berger, qui a non-seulement sa simplicité (et c'est déjà une grande preuve) pour appuyer la vérité de son témoignage, mais qui produit encore un mouchoir et des anneaux d'Antigone, qui sont bien connus de Pauline.

PREMIER GENTILHOMME.

Et sa barque, et ceux qui le suivaient, que sont-ils devenus?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Naufragés au même instant où leur maître a péri, et à la vue du berger, en sorte que tous les instrumens qui avaient servi à exposer l'enfant, furent perdus au moment où l'enfant a été trouvé. Mais

quel noble combat entre la joie et la douleur s'est passé dans les traits de Pauline ! Elle avait un œil abattu de la perte de son époux ; un autre élevé et joyeux de voir l'oracle accompli. Elle soulève de terre la princesse, et elle l'environne et la tient dans ses bras, comme si elle eût voulu l'attacher à son cœur, de façon à ne plus avoir à craindre de la perdre.

PREMIER GENTILHOMME.

La grandeur de cette scène méritait des rois et des princes pour spectateurs, puisqu'elle avait des rois pour acteurs.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Mais un des plus touchans tableaux, et qui a péché dans mes yeux (pour y prendre des flots de larmes et non du poisson), c'était au récit de la mort de la reine, avec les détails des circonstances (confessés avec courage, et sincèrement pleurés par le roi); c'était de voir l'attention de sa fille, et la douleur qui la pénétrait par degrés, jusqu'à ce qu'enfin de sentiment en sentiment, arrivée à l'excès de la douleur, elle a poussé un *hélas!* et je pourrais bien le dire, saigné des larmes; car je suis sûr que moi-même, mon cœur a pleuré du sang. Alors le spectateur qui était le plus de marbre, a changé de couleur; les uns se sont évanouis, les autres se sont livrés à tout l'excès du chagrin; et si l'univers entier avait assisté à cette scène, la douleur eût été universelle.

PREMIER GENTILHOMME.

Sont-ils revenus à la cour?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Non. La princesse a entendu parler de la statue de sa mère, qui est en la possession de Pauline; morceau qui a coûté plusieurs années de travail, et récemment achevé par ce célèbre maître d'Italie, Jules Romain [24]. S'il possédait lui-même l'éternité, et qu'il pût de son souffle la communiquer à son ouvrage, ce peintre laisserait la nature sans travail, tant il est parfait dans son imitation! Il a fait Hermione si ressemblante à Hermione, qu'on dit qu'on lui adresserait la parole, et qu'on attendrait sa réponse : c'est là qu'ils sont tous allés avec transport, et ils se proposent d'y souper.

SECOND GENTILHOMME.

Je m'étais toujours imaginé, qu'elle avait là quelque objet important de caché qui l'occupait : car depuis la mort d'Hermione, elle ne manquait jamais d'y aller deux ou trois fois par jour, et de se renfermer seule dans cet appartement secret. Irons-nous les y trouver et nous associer à la joie commune?

PREMIER GENTILHOMME.

Et quel est celui qui, pouvant jouir de la faveur d'y être admis, voudrait s'en exclure? A chaque clin d'œil, nouvelle découverte et nouveau plaisir. Notre absence nous fait perdre des connaissances précieuses. Partons [25].

(Ils sortent.)

AUTOLYCUS.

C'est maintenant, si je n'avais pas contre moi le reproche de mon ancienne conduite, que les honneurs pleuvraient sur ma tête! C'est moi qui ai

conduit le vieillard et son fils à bord du navire du prince, qui lui ai dit que je leur avais entendu parler d'un paquet et de je ne sais quelle histoire : mais il était alors enivré de son amour pour la fille du berger (car il la prenait pour une fille de berger); celle-ci commençait à être fort tourmentée du mal de mer; et lui-même ne se sentait guère mieux par la tempête qui continuait toujours; ce mystère est ainsi demeuré sans être découvert. Mais cela m'est égal; car quand c'eût été moi qui eusse trouvé ce secret, il ne m'aurait pas été d'un grand avantage, au milieu des autres raisons qui me décréditent.

(Entrent le berger et son fils.)

AUTOLYCUS.

Voici ceux à qui j'ai fait du bien, contre mon intention, et les voilà déjà dans la fleur de leur fortune.

LE BERGER.

Viens, jeune garçon : j'ai passé l'âge d'avoir des enfans; mais tes fils et tes filles naîtront tous gentilshommes.

LE FILS, à Autolycus.

Je suis bien aise de vous rencontrer, monsieur. Vous avez refusé de vous battre avec moi l'autre jour sous prétexte que je n'étais pas né gentilhomme : voyez-vous ces habits? Dites à présent que vous ne les voyez pas, et croyez encore que je ne suis pas gentilhomme né. Vous feriez bien mieux de dire que ces vêtemens ne sont pas nés gentilshommes. Osez me donner un démenti, et essayez si je ne suis pas à présent un gentilhomme né.

AUTOLYCUS.

Je sais que vous êtes actuellement, monsieur, un gentilhomme né.

LE FILS.

Oui, et je le crois aussi à tout instant depuis quatre heures.

LE BERGER.

Et moi aussi, jeune homme.

LE FILS.

Et vous aussi. — Mais j'étais né gentilhomme avant mon père, car le fils du roi m'a pris par la main et m'a appelé son frère : et ensuite les deux rois ont appelé mon père leur frère; et ensuite le prince mon frère, et la princesse ma sœur, ont appelé mon père, leur père; et nous nous sommes mis à pleurer; et c'est alors qu'ont coulé les premières larmes de gentilhommes que nous ayons jamais versées.

LE BERGER.

Nous pouvons vivre, mon fils, assez pour en verser bien davantage.

LE FILS.

Sans doute, ou il y aurait bien du malheur, étant devenus nobles un peu tard.

AUTOLYCUS.

Je vous conjure, monsieur, de me pardonner toutes les fautes que j'ai commises contre votre seigneurie, et de vouloir bien m'appuyer de votre favorable recommandation auprès du prince mon maître.

LE BERGER.

Je t'en prie, fais-le, mon fils; car nous devons

être obligeans, à présent que nous sommes gentilshommes.

LE FILS.

Tu amenderas ta vie?

AUTOLYCUS.

Oui, si c'est le bon plaisir de votre seigneurie.

LE FILS.

Donne-moi ta main : je jurerai au prince que tu es un aussi honnête homme qu'on en puisse trouver dans la Bohème.

LE BERGER.

Tu peux le dire, mais non pas le jurer.

LE FILS.

Ne pas le jurer, à présent que je suis gentilhomme? Que les paysans et les franklins (26) le *disent*, eux; moi, je le *jurerai*.

LE BERGER.

Et si cela est faux, mon fils?

LE FILS.

Y eût-il jamais rien de si faux, qu'un gentilhomme ne puisse le jurer en faveur de son ami.—Oui, et je jurerai au prince que tu es un brave homme, et que tu ne t'enivreras point : mais je sais que tu n'es pas un brave homme, et que tu t'enivreras; cela n'empêchera pas que je ne jure le contraire; et je voudrais que tu fusses un brave homme.

AUTOLYCUS.

Je ferai tous mes efforts, monsieur, pour le devenir.

LE FILS.

Oui, fais tes efforts pour devenir un brave homme ; si je ne suis pas étonné comment tu oses t'aventurer à t'enivrer, n'étant pas un brave homme, ne fais pas état de ma parole. — Écoute ; les rois et les princes nos parens, sont allés voir le portrait de la reine : viens, suis-nous : nous te servirons de protecteurs.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Appartement dans la maison de Pauline.

Entrent **LÉONTES, POLIXÈNE, FLORIZEL, PERDITA, CAMILLO, PAULINE, COURTISANS**, et suite.

LÉONTES.

O sage et bienfaisante Pauline ! quelle puissante consolation j'ai reçue de vous !

PAULINE.

Mon souverain, si tous mes efforts n'ont pas été heureux, toutes mes intentions ont été bonnes. Quant à mes services, vous me les avez bien payés ; l'honneur que vous m'avez fait de daigner visiter mon humble demeure avec votre frère couronné, et ce couple uni d'héritiers de vos royaumes, c'est de votre part un surcroît de bienfaits que ma plus longue vie ne peut jamais assez reconnaître.

LÉONTES.

Ah ! Pauline, c'est un honneur plein d'embarras.

Mais nous sommes venus pour la statue de notre reine; nous avons traversé votre galerie en recevant beaucoup de plaisir de toutes les curiosités qu'elle présente ; mais nous n'avons pas vu celle que ma fille est venue y chercher, la statue de sa mère.

PAULINE.

Vivante, elle n'eut point d'égale ; et je suis persuadée aussi que sa ressemblance inanimée surpasse tout ce que vous avez jamais vu, et tout ce qu'a fait la main de l'homme. Voilà pourquoi je la tiens enfermée seule dans un lieu retiré. Mais nous y voici : préparez-vous à voir la vie aussi parfaitement imitée, que le sommeil profond imite la mort. Regardez, et avouez que c'est un bel ouvrage. (*Pauline ouvre un rideau et découvre une statue.*) J'aime votre silence à tous, il prouve mieux votre admiration. Mais parlez, et vous le premier, mon souverain, dites, n'approche-t-elle pas un peu de l'original ?

LÉONTES.

C'est en tout son attitude naturelle ! Cher marbre, accable-moi de reproches, afin que je puisse dire : *oui, tu es Hermione en effet* : ou plutôt, c'est bien mieux toi encore dans ton généreux silence ; car elle était aussi tendre que l'enfance et les grâces. — Mais cependant, Pauline, Hermione n'avait pas ces rides ; elle n'était pas aussi âgée que cette statue la représente.

POLIXÈNE.

Oh ! non, de beaucoup.

PAULINE.

C'est ce qui prouve encore plus l'excellence de l'art du statuaire, qui laisse passer un espace de seize années, et la représente telle qu'elle serait aujourd'hui, si elle vivait.

LÉONTES.

Comme elle aurait pu vivre pour me procurer des consolations aussi vives que la douleur dont elle me perce l'âme aujourd'hui. Oh! voilà quel était son maintien et son air majestueux (plein de vie alors, comme il est là insensible et glacé) la première fois que je lui parlai d'amour. Je suis pénétré de honte: quoi, ce marbre ne me repousse pas, moi plus marbre que lui! — O noble chef-d'œuvre! il y a dans ta majesté une force magique, qui évoque dans ma mémoire tous mes crimes, et qui a privé de ses esprits ta fille, dont l'admiration fait une seconde statue.

PERDITA.

Eh! laissez-moi suivre le mouvement de mon cœur, et ne dites pas que c'est une superstition, si je tombe à ses genoux et si j'implore sa bénédiction. — « Auguste mère, chère reine, qui cessas de vivre » lorsque je ne faisais que de commencer, donne-» moi cette main à baiser. »

PAULINE.

Oh! arrêtez! la statue n'est posée que tout nouvellement; les couleurs ne sont pas sèches encore.

CAMILLO.

Seigneur, vous n'avez que trop cruellement ressenti le chagrin que seize hivers n'ont pu dissiper,

qu'autant d'étés n'ont pu tarir ; à peine est-il de bonheur qui ait duré autant de temps ; non, il n'est point de chagrin qui ne se soit détruit lui-même en moins de temps.

POLIXÈNE, au roi.

Cher frère, permettez que celui qui a été la cause de tout ceci, ait le pouvoir de vous ôter autant de chagrin, qu'il en prend lui-même pour sa part.

PAULINE.

En vérité, seigneur, si j'avais pu prévoir que la vue de ma pauvre statue vous eût fait tant d'impression (car cette statue est à moi), je ne vous l'aurais pas montrée.

(Elle va pour fermer le rideau.)

LÉONTES.

Ne tirez point le rideau.

PAULINE.

Vous ne la contemplerez pas plus long-temps : peut-être votre imagination en viendrait-elle à se persuader aussi qu'elle se meut.

LÉONTES.

Ah ! plût au ciel ! — Je voudrais être mort, si ce n'est qu'il me semble que déjà... Quel est cet homme qui l'a faite ? Voyez, seigneur, ne croiriez-vous pas qu'elle respire, et que le sang circule en effet dans ses veines ?

POLIXÈNE.

C'est le chef-d'œuvre d'un maître : la vie même semble animer ses lèvres.

LÉONTES.

Son œil, quoique fixe dans son regard, semble mobile, tant est grande l'illusion de l'art!

PAULINE.

Je veux fermer le rideau : mon souverain est si transporté, qu'il va croire tout à l'heure qu'elle est vivante.

LÉONTES.

O ma chère Pauline! faites-le moi croire pendant vingt années de suite; il n'est point de raison sage et tranquille qui puisse égaler les jouissances et le plaisir de ce délire. Laissez-moi la voir.

PAULINE.

Je suis bien fâchée, seigneur, de vous avoir causé cet excès d'émotion; mais je pourrais vous affliger encore davantage.

LÉONTES.

Faites-le, Pauline; car cette tristesse a plus de douceur que les plus douces consolations. — Hé quoi, il me semble qu'il sort de sa bouche une espèce de souffle : quel habile ciseau a donc pu sculpter l'haleine! Que personne ne rie; mais je veux l'embrasser.

PAULINE.

Mon cher souverain, arrêtez. Le vermillon de ses lèvres est encore humide; vous le gâteriez, si vous l'embrassiez, et vous souilleriez les vôtres de l'huile de la peinture. Fermerai-je le rideau?

LÉONTES.

Non, non, pas de vingt ans.

PERDITA.

Je pourrais rester tout ce temps à la contempler.

PAULINE.

Ou arrêtez-vous là et quittez cette niche, ou préparez-vous à être frappé d'un plus grand étonnement. Si vous pouvez en soutenir la vue, je vais faire mouvoir la statue; oui, la faire descendre et venir vous prendre par la main; mais alors vous croiriez, et cependant je proteste qu'il n'en est rien, que je suis aidée des esprits du mal.

LÉONTES.

Tout ce qu'il est en votre pouvoir de lui faire faire, je serai satisfait de le voir; tout ce qu'il est en votre pouvoir de lui faire dire, je serai satisfait de l'entendre; car il est aussi aisé de la faire parler, que de la faire mouvoir.

PAULINE.

Il est nécessaire que vous réveilliez tout ce que vous avez de foi. Allons, demeurez tous immobiles, ou que ceux qui croiront que j'exécute quelque œuvre illicite se retirent.

LÉONTES.

Commencez; personne ne bougera d'un pas.

PAULINE, à des musiciens.

Musique, éveillez-la. Faites retentir vos accens. — Il est temps; descends, cesse d'être une pierre insensible; approche et frappe d'étonnement tous ceux qui sont ici à te contempler. Allons, je vais fermer ta tombe; viens, descends de ta base, rends à la mort ce silence obstiné; car la vie chérie te rachète

de ses bras. — Vous le voyez, elle se meut. (*Hermione descend.*) Ne tressaillez point; ses actions seront aussi innocentes, que l'enchantement que j'emploie devant vous est légitime; ne l'évitez point que vous ne la revoyez mourir une seconde fois; car vous lui donneriez deux fois la mort. — Allons, présentez-lui votre main : lorsqu'elle était jeune, c'était vous qui lui faisiez la cour; à présent qu'elle est plus âgée, c'est elle qui vous prévient.

LÉONTES, en l'embrassant.

Oh ! je sens la chaleur de la vie! Si c'est ici l'effet d'un pouvoir magique, puisse-t-il être un art aussi légitime qu'il l'est de satisfaire le besoin de se nourrir.

POLIXÈNE.

Elle l'embrasse !

CAMILLO.

Elle se suspend à son cou ! Si elle appartient à la vie, qu'elle parle donc aussi.

POLIXÈNE.

Oui, et qu'elle nous révèle où elle a vécu tout ce temps, ou comment elle s'est échappée des régions des morts.

CAMILLO.

Si l'on n'eût fait que vous dire qu'elle était vivante, vous auriez recu cette nouvelle comme un conte fabuleux : mais vos yeux sont témoins qu'elle respire, quoiqu'elle ne parle pas encore. Observez avec attention. — (*A Perdita.*) Voudriez-vous, belle princesse, vous jeter entre elle et le roi : tombez à ses genoux, et demandez la bénédiction de votre mère.

(*A Hermione.*) Tournez ici vos regards, chère reine, notre Perdita est retrouvée.

(Lui présentant Perdita qui s'agenouille aux pieds d'Hermione.)

HERMIONE, prenant la parole.

O vous, dieux! abaissez ici vos regards, et de vos urnes sacrées versez toutes vos grâces sur la tête de ma fille! (*A sa fille.*) Dis-moi, ma fille, où tu as été conservée, où tu as vécu, comment tu te retrouves à la cour de ton père; car, sachant par Pauline que l'oracle avait donné l'espérance que tu étais en vie, je me suis conservée pour en voir l'accomplissement.

PAULINE.

Il y aura assez de temps pour ces récits. — De crainte que les spectateurs, excités par cet exemple, n'aient l'envie de troubler votre joie par de pareilles relations, — allez ensemble, vous tous qui retrouvez en ce moment quelque bonheur, et communiquez à chacun une partie de votre allégresse : moi, tourterelle vieillie, je vais me reposer sur quelque rameau flétri, et là gémir sur la perte de mon cher époux, que jamais je ne retrouverai qu'en descendant moi-même dans le tombeau.

LÉONTES.

Ah! calmez vos regrets, Pauline : vous deviez prendre un époux sur mon consentement, comme je prends moi une épouse sur le vôtre : c'est un pacte fait entre nous, et confirmé par nos sermens. Vous avez trouvé mon épouse, mais comment? C'est sur quoi vous avez à répondre à nos questions : car je

l'ai vue morte, à ce que j'ai cru : et j'ai fait en vain plus d'une prière sur son tombeau. Je n'irai pas chercher bien loin (car je connais en partie ses secrets sentimens) pour vous trouver un honorable époux. — Avancez, Camillo, et prenez sa main ; son mérite et sa vertu sont bien connus, et attestés encore ici par le témoignage de deux rois. — Quittons ces lieux. — Quoi ? (*A Hermione.*) Arrêtez vos regards sur mon frère ! Ah ! mon pardon de tous deux, de ce que j'ai pu jamais accuser par mes soupçons vos chastes regards. (*A Hermione.*) Voici votre gendre, le fils du roi, qui, de l'aveu du ciel, a engagé sa foi à votre fille. — Chère Pauline, conduisez-nous dans un lieu où nous puissions à loisir nous questionner mutuellement et répondre sur le rôle que chacun de nous a joué dans ce long intervalle de temps écoulé depuis l'instant où nous avons été séparés les uns des autres : hâtez-vous de nous conduire.

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR

LE CONTE D'HIVER.

---

(1) Équivoque sur le mot *neat* qui veut dire *bétail à corne* et *propre*, *gentil.*

(2) Espèce d'épinette. Un livre des leçons de cet instrument ayant appartenu à la reine Élisabeth existe encore.

(3) Expression proverbiale usitée quand un homme se voit outragé et ne fait aucune résistance.

Nous avons en français le proverbe : — A qui vendez-vous vos coquilles ?

(4) *Dole*. Signifiait la portion d'aumônes distribuée aux pauvres dans les familles riches.

Happy man be his dole. C'est une expression proverbiale.

(5) *Hobby-horse.*

(6) Il y a ici une grande dissidence entre les commentateurs, nous avons adopté le sens de Malone.

(7) Il y avait sans doute ici quelque geste indiqué pour l'acteur, peut-être celui de mettre deux doigts sur le front d'Antigone en forme de cornes.

(8) Expression empruntée du français.

(9) *Mankind witch.* — Sorcière mâle.

(10) *Hen-pecked.*

(11) Couleur suspecte aux jaloux.

(12) Forme de serment jadis usitée.

(13) C'est le *vixit* des Latins.

(14) Il y a sans doute ici une antithèse entre les mots *red* et *pale*, *rouge* et *pâle;* mais *pale*, par l'arrangement des mots, n'est pas adjectif comme l'a cru Letourneur, et veut dire le giron; *winter's pale*, le giron de l'hiver, les domaines de l'hiver.

(15) *Aunt*, dans le jargon des mauvais lieux, voulant dire la prieure de la maison.

(16) La rue était appelé l'herbe de grâce, et le romarin l'herbe du souvenir. On portait du romarin aux funérailles. On croyait jadis que cette plante fortifiait la mémoire.

(17) Noms de chansons et de rondes anciennes.

(18) Autres titres de chansons.

(19) *Points*, pointes et points.

(20) *By the grosse;* si la traduction du mot est un peu hasardée, la pensée est juste.

(21) Espèce de drap dont les Arlesiennes font encore des cotillons un peu lourds pour le climat, et qui assortissent assez mal la taille si gracieuse de ces Géorgiennes de la Provence.

(22) *Saltières* pour satyres.

(23) Manière de petit-maître, du temps de Shakspeare.

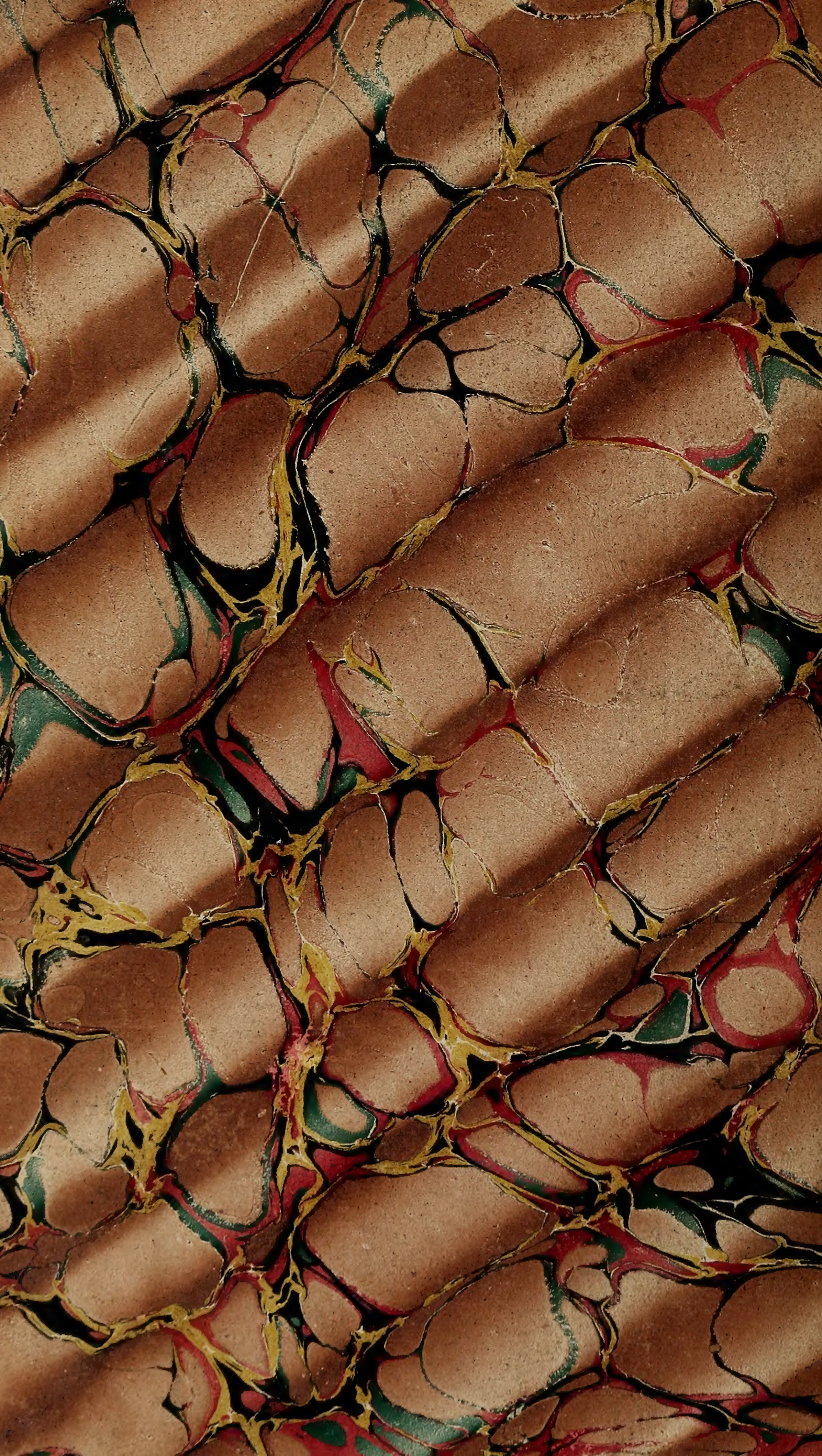
(24) Jules Romain vécut précisément le même nombre d'années que Shakspeare, qui naquit dix-huit ans après sa mort. Le poëte commet ici un anachronisme volontaire pour louer le peintre. Mais comment songer à Jules Romain, lorsqu'il s'agit ici d'une statue? Il faut savoir que les statues étaient autrefois enluminées.

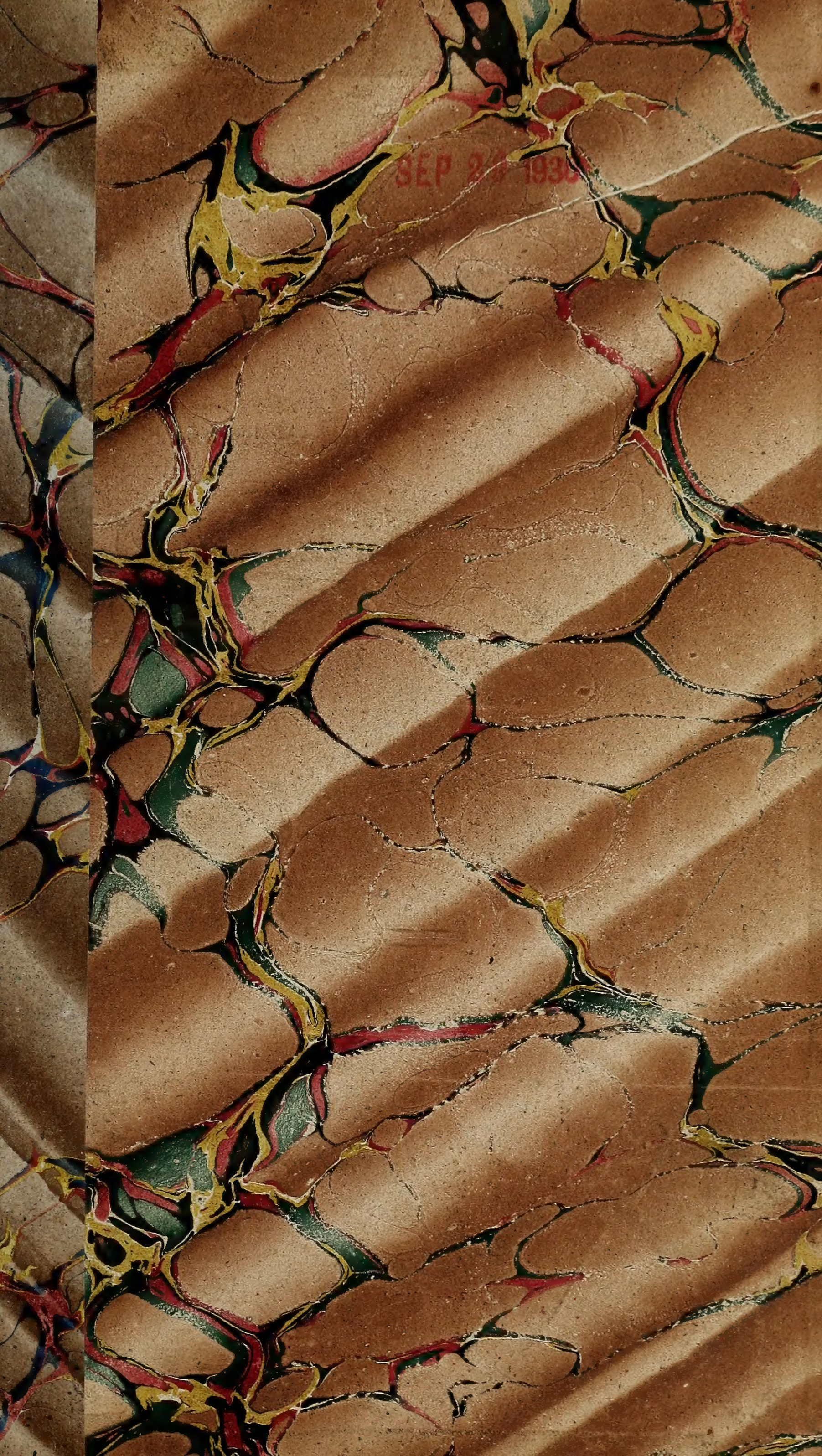
On a trouvé dans les ruines de Pompéia une statue d'Isis, dont la robe était peinte en pourpre.

(25) On voit que Shakspeare était ici pressé de terminer; la scène aurait été complète, si ce qui se passe en récit avait été mis en action. *Segniùs irritant animos demissa per aurem, etc.*

(26) Propriétaire libre.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.




SEP 2 1930

